

Le seigneur des Steppes

ggulden,Conn

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CONN IGGULDEN



LE SEIGNEUR DES STEPPES

L'ÉPOPÉE DE
GENGIS KHAN

ROMAN



PRESSES
DE LA CITÉ

Conn Iggulden

LE SEIGNEUR DES STEPPES

L'épopée de Gengis Khan

* *

Roman

*Traduit de l'anglais
par Jacques Martinache*

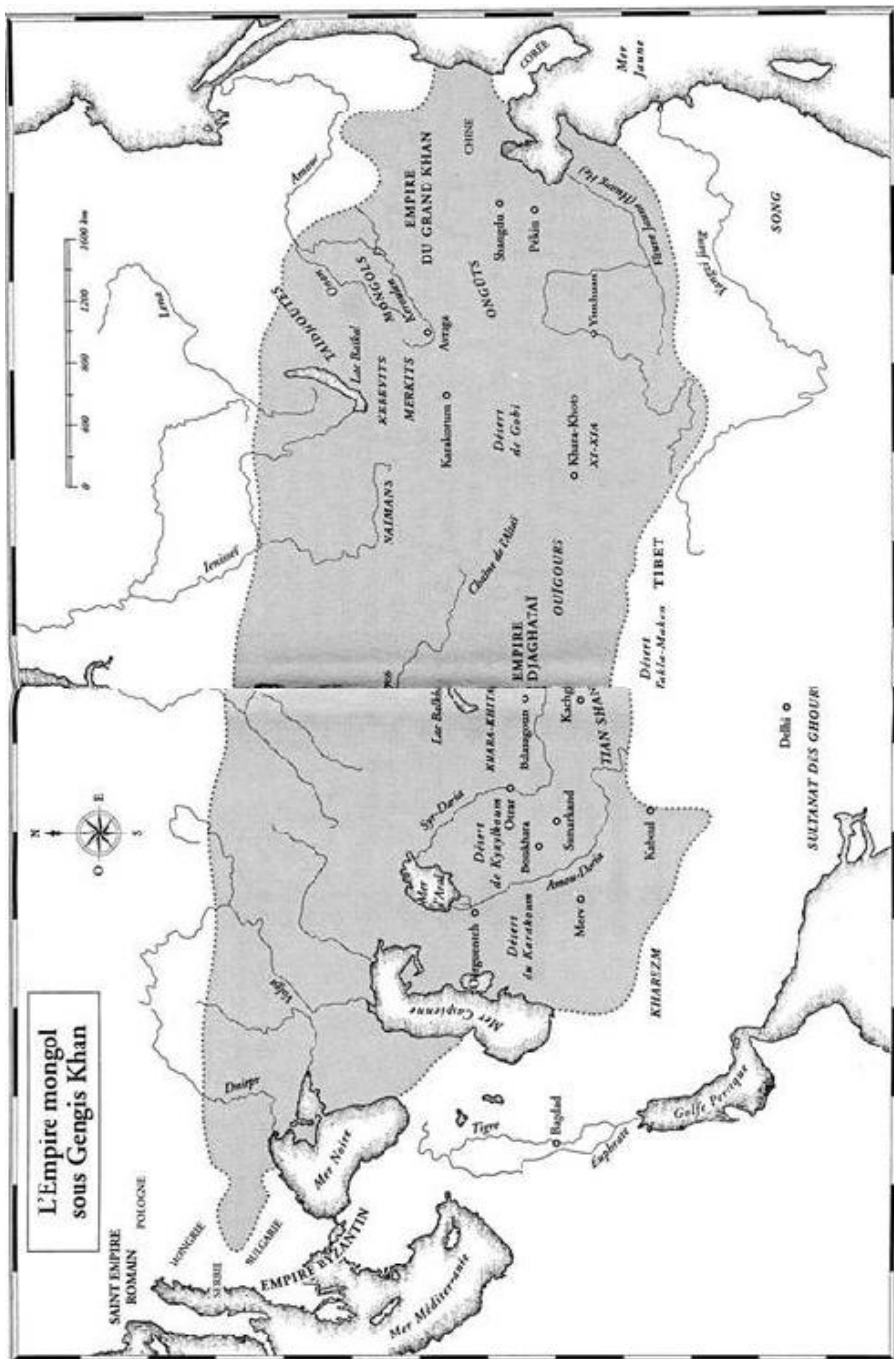


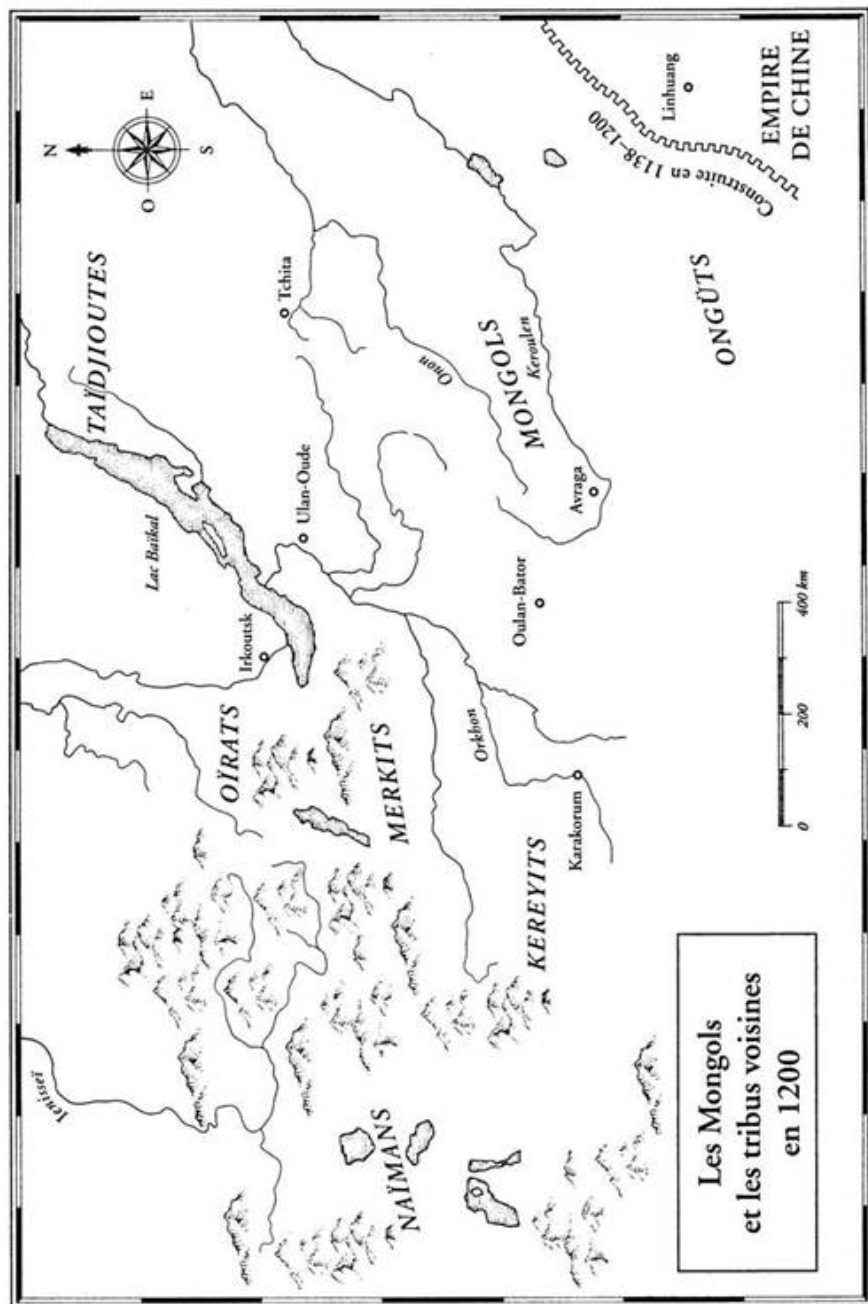
PRESSES DE LA CITÉ

Titre original :

Lords of the Bow

À ma fille, Sophie





PREMIÈRE PARTIE

*Un peuple vient du nord, une grande nation [...].
Ils empoignent arc et javelot, ils sont cruels et sans pitié.
Le bruit qu'ils font est comme le mugissement de la mer,
ils montent des chevaux ; ils sont rangés comme des troupes
pour le combat [...].*

Jérémie 50 ; 41, 42

Prologue

Le vieux khan des Naïmans frissonnait dans le vent soufflant sur la colline. En bas, l'armée qu'il avait rassemblée affrontait l'homme qui s'était donné le nom de Gengis. Plus d'une douzaine de tribus se tenaient aux côtés des Naïmans, au pied des hauteurs, lorsque l'ennemi attaqua par vagues. Le khan entendait des cris s'élever dans l'air pur de la montagne mais, presque aveugle, il ne pouvait rien voir de la bataille.

— Dis-moi ce qui se passe, murmura-t-il une fois de plus à son chamane.

Kökötchu n'avait pas encore trente ans et ses yeux étaient vifs, même si l'ombre des regrets les avait assombris.

— Les Jajirats ont déposé le sabre et l'arc, seigneur. Ils ont perdu courage, comme tu l'avais soupçonné.

— Ils lui font trop d'honneur avec leur peur, dit le khan, resserrant son *deel* autour de son corps décharné. Et mes Naïmans, se battent-ils encore ?

Kökötchu demeura longtemps sans répondre, observant la masse d'hommes et de chevaux qui roulaient sous lui. Gengis les avait pris par surprise en surgissant des prairies à l'aube alors que les meilleurs éclaireurs rapportaient qu'il se trouvait encore à des centaines de lieues de distance. Ses guerriers s'étaient jetés sur la coalition naïman avec la férocité d'hommes accoutumés à la victoire. Pendant un moment, toutefois, il y avait encore eu une chance de briser leur charge. Kökötchu maudit en silence la tribu jajirat, qui avait amené tant d'hommes des montagnes qu'il avait cru la victoire possible. Leur alliance avait été une grande chose, encore impossible quelques années plus tôt. Elle n'avait duré que le temps de la première charge ennemie, alors la peur l'avait fracassée et les Jajirats s'étaient retirés du combat.

Kökötchu jura à mi-voix en constatant que des hommes que son khan avait accueillis se battaient à présent contre leurs frères. Une meute de chiens qui tourne avec le vent.

— Ils combattent encore, seigneur, dit-il enfin. Ils ont contenu la charge et leurs flèches criblent maintenant les hommes de Gengis.

Le khan des Naïmans rapprocha ses mains osseuses aux jointures blanches.

— C'est bien, Kōkōtchu, mais ne devrais-je pas retourner auprès d'eux pour leur donner courage ?

Le chamane tourna un regard fiévreux vers l'homme qu'il avait servi pendant toute sa vie adulte.

— Tu mourras si tu le fais, seigneur. Je l'ai vu. Tes féaux tiendront cette colline même face aux âmes des morts.

Il cacha sa honte. Le khan se fiait à ses conseils mais lorsque la première ligne naïman s'était effondrée, c'est sa propre mort que Kōkōtchu avait vue, portée par les traits bourdonnants.

— Tu m'as servi loyalement, Kōkōtchu, reprit le khan. Je t'en suis reconnaissant. Dis-moi encore ce que tu vois.

Kōkōtchu prit une brève inspiration avant de répondre :

— Les frères de Gengis prennent maintenant part au combat. L'un d'eux attaque nos guerriers par le flanc et taille profondément dans leurs rangs.

Il s'interrompt, se mordit la lèvre. Une flèche fila dans le ciel et s'enfonça dans le sol jusqu'à l'empennage, à quelques pas de l'endroit où ils étaient accroupis. Le chamane se redressa.

— Nous devons monter plus haut, dit-il en se détournant de la tuerie qui se déroulait en bas.

Le vieux khan se mit debout lui aussi, soutenu par deux guerriers qui assistaient, impassibles, à l'anéantissement de leurs amis et de leurs frères. Sur un geste du chamane, ils se tournèrent vers le sommet de la colline et aidèrent le vieillard à grimper.

— Avons-nous contre-attaqué ? demanda le khan d'une voix chevrotante.

Kōkōtchu se retourna et ce qu'il vit le fit grimacer. En bas, les flèches semblaient traverser l'air avec lenteur. La charge ennemie avait coupé en deux les troupes de son khan. Les armures métalliques des hommes de Gengis, inspirées des Jin, étaient bien plus efficaces que celles de cuir bouilli utilisées par les Naïmans. Chaque homme portait des centaines de petites plaques de fer larges comme un doigt cousues sur une toile épaisse par-dessus une tunique en soie. Si elles ne suffisaient pas toujours à arrêter une flèche tirée avec force, la pointe se prenait souvent dans la soie. Kōkōtchu vit les guerriers de Gengis essuyer l'orage de traits. L'insigne à queue de cheval de la tribu des Merkits fut foulé aux pieds et eux aussi jetèrent les armes pour s'agenouiller, pantelants. Seuls les Oïrats et les Naïmans se battaient toujours, fous de rage, conscients qu'ils ne tiendraient pas longtemps. La grande alliance s'était formée pour faire front à un seul ennemi et avec elle disparaissait tout espoir de liberté. Kōkōtchu plissa le front en songeant à son avenir.

— Les hommes se battent avec orgueil, seigneur. Ils ne fuiront pas tant que tu les regardes.

Kökötchu vit qu'une centaine de guerriers de Gengis étaient parvenus au pied de la colline et levaient un regard menaçant vers les lignes de féaux. À cette hauteur, le vent était cruellement glacé et Kökötchu sentit la colère et le désespoir le submerger. Il avait marché trop longtemps pour finir sur une colline aride, un soleil froid sur le visage. Tous ces charmes secrets que son père lui avait légués, et qu'il avait lui-même améliorés, allaient-ils disparaître sous la lame d'un sabre ou la pointe d'une flèche qui mettrait fin à sa vie ? Un instant, il éprouva de la haine pour le vieux khan qui avait tenté de résister à la force nouvelle des steppes. Il avait échoué et son échec faisait de lui un sot, si fort qu'il ait pu paraître auparavant. Kökötchu maudit in petto le mauvais sort qui s'acharnait sur lui.

Le khan des Naïmans haletait dans la pente et, d'une main lasse, il fit un signe aux hommes qui le soutenaient par les bras.

— Je dois me reposer, dit-il, secouant la tête.

— Seigneur, ils sont trop près, argua Kökötchu.

N'écoutant pas le chamane, les féaux conduisirent leur khan à une corniche herbue où il pourrait s'asseoir.

— Alors, nous avons perdu ? demanda le vieil homme. Comment les chiens de Gengis auraient-ils atteint cette colline sinon par-dessus des Naïmans morts ?

Kökötchu évita le regard des féaux. Ils connaissaient la vérité aussi bien que lui, mais aucun d'eux ne souhaitait prononcer les mots qui briseraient le dernier espoir d'un vieillard. En bas, les cadavres faisaient sur l'herbe comme les traits et les courbes d'une écriture sanglante. Les Oïrats s'étaient battus avec bravoure, mais eux aussi avaient fini par céder. L'armée de Gengis progressait d'un mouvement fluide en exploitant chaque faiblesse des lignes de l'alliance. Par groupes de dix ou de cent, ses soldats traversaient le champ de bataille, leurs officiers communiquant avec une rapidité stupéfiante. Il ne restait que l'immense courage des Naïmans pour retenir l'orage et cela ne suffirait pas. Kökötchu reprit brièvement espoir quand les siens s'emparèrent de nouveau du pied de la colline, mais ils n'étaient qu'un petit nombre de guerriers épuisés et ils furent emportés par la charge suivante.

— Tes féaux sont toujours prêts à mourir pour toi, seigneur, murmura Kökötchu.

C'était tout ce qu'il pouvait dire. L'armée brillante et forte de la veille était détruite ; il entendait les cris des hommes agonisant.

Le khan hocha la tête, ferma les yeux.

— J'ai cru que nous pourrions vaincre, fit-il d'une voix à peine audible. Si c'est fini, dis à mes fils de baisser leur sabre. Je ne veux pas qu'ils meurent pour rien.

Les fils du khan avaient été tués dès le début des combats, quand

l'armée de Gengis avait fondu sur eux. Les deux féaux regardèrent Kōkōtchu en cachant leur chagrin et leur colère. Le plus âgé dégaina son sabre, en éprouva le tranchant ; les veines de son visage et de son cou se dessinaient nettement sous sa peau, tels des fils délicats.

— Je porterai cet ordre à tes fils, seigneur.

— Dis-leur de vivre, Murakh, afin qu'ils puissent voir où ce Gengis nous emmène tous.

Il y avait des larmes dans les yeux de Murakh et il les essuya d'un geste rageur en se tournant vers l'autre féal, traitant Kōkōtchu comme s'il n'existait pas.

— Protège le khan, mon fils.

Le jeune homme courba la tête, Murakh posa une main sur son épaule, se pencha jusqu'à ce que leurs fronts se touchent brièvement. Sans un regard pour le chamane qui les avait menés sur la colline, Murakh descendit à pas lents.

Le khan soupira, l'esprit assombri.

— Dis-leur de laisser passer le conquérant.

Kōkōtchu vit une goutte de sueur glisser le long du nez du vieillard et y demeurer suspendue, tremblante.

— Il montrera peut-être de la pitié pour mes fils une fois qu'il m'aura tué.

En bas, le féal Murakh avait rejoint le dernier carré des défenseurs. Quoique exténués et brisés, ils relevèrent la tête en sa présence et s'efforcèrent de ne pas montrer qu'ils avaient peur. Kōkōtchu les entendit se dire adieu avant de repartir au combat d'un pied plus léger.

Gengis en personne fendit à cheval la masse de ses guerriers pour rejoindre le pied de la colline, l'armure marbrée de sang. Sentant le regard du chef ennemi passer sur lui, Kōkōtchu frissonna et toucha la poignée de sa dague. Gengis épargnerait-il un chamane qui aurait égorgé son propre khan ? Le vieil homme assis dans l'herbe baissait la tête au-dessus d'un cou d'une extrême maigreur. Un tel meurtre sauverait peut-être la vie de Kōkōtchu qui, en cet instant, avait désespérément peur de la mort.

Gengis resta immobile un long moment et Kōkōtchu laissa sa main retomber. Il ne connaissait pas cet homme froid surgi de nulle part avec l'aube. Le chamane s'assit à côté de son khan et regarda mourir les derniers Naïmans. Il entonna une vieille incantation que son père lui avait apprise, un charme pour mettre les ennemis de son côté, et les mots qui tombaient de sa bouche parurent rasséréner le vieux khan.

Murakh, premier guerrier des Naïmans, n'avait pas encore combattu ce jour-là. Avec un ululement, il se précipita vers les hommes de Gengis sans songer à son sort. Les derniers Naïmans

joignirent leurs cris au sien et leur fatigue s'envola. Leurs flèches firent tournoyer les guerriers ennemis, mais ils se relevèrent aussitôt, brisèrent le bois des traits et avancèrent en montrant les dents. Lorsque Murakh pourfendit le premier qui se présenta devant lui, dix autres le pressèrent de tous côtés, lui rougissant les flancs de leurs coups.

Kökötchu écarquilla les yeux quand Gengis souffla dans un cor et que ses hommes refluèrent, s'écartant des Naïmans survivants et hors d'haleine.

Murakh se tenait encore debout, hébété. Kökötchu vit que Gengis s'adressait à lui mais il ne put entendre ce qu'il disait. Murakh secoua la tête, cracha du sang sur le sol et brandit de nouveau son sabre. Seuls quelques Naïmans l'entouraient encore, tous blessés, les jambes ruisselantes de sang. Eux aussi levèrent leurs armes en titubant.

— Vous avez vaillamment combattu ! leur cria Gengis. Rendez-vous et je vous accueillerai autour de mes feux. Je vous traiterai avec honneur.

Murakh eut un rictus qui dénuda des dents rouges.

— Je crache sur l'honneur d'un Loup.

Gengis resta sans bouger sur son cheval, haussa finalement les épaules et abaissa de nouveau le bras. Ses hommes chargèrent ; Murakh et ses compagnons furent engloutis par le flot, piétinés ou transpercés.

Sur la colline, Kökötchu se leva et son incantation mourut dans sa gorge lorsque Gengis mit pied à terre et commença à gravir la pente. La bataille était finie. Les morts gisaient alentour, par centaines, mais des milliers d'hommes s'étaient rendus. Kökötchu n'avait cure de ce qui leur arriverait.

— Il vient, souffla-t-il.

Son estomac se serra, les muscles de ses jambes frissonnèrent comme ceux d'un cheval assailli par des mouches.

L'homme qui avait rassemblé les tribus des plaines sous sa bannière avançait d'un pas résolu, le visage sans expression. Kökötchu remarqua que son armure était bosselée et qu'un grand nombre des écailles métalliques pendaient au bout de leurs fils. Le combat avait été âpre mais Gengis montait la bouche close, comme si cet effort n'était rien pour lui.

— Mes fils ont-ils survécu ? demanda le khan, brisant son silence.

Il tendit le bras, agrippa une manche du *deel* de Kökötchu.

— Non, seigneur, répondit le chamane avec une soudaine amertume.

La main retomba, le vieil homme se tassa sur lui-même. Puis les

yeux laiteux se relevèrent et Kōkōtchu vit de la force dans la façon dont il se redressa.

— Alors, laisse venir ce Gengis, dit le khan. Peu m'importe, à présent.

Kōkōtchu ne répondit pas, incapable de détacher son regard du guerrier qui gravissait la colline. Il sentait le vent froid sur son cou et savait pourquoi il le trouvait plus doux que jamais. Il avait vu des hommes face à la mort ; il la leur avait envoyée par les rites les plus sombres et avait expédié leurs âmes tournoyantes vers le ciel. Il voyait sa propre mort s'avancer au pas égal de cet homme et, l'espace d'un instant, il faillit s'enfuir. Ce ne fut pas le courage qui le retint. Il était un homme de mots et de sorts, plus redouté parmi les Naïmans que son père ne l'avait jamais été. Fuir, c'était mourir l'hiver venu. Il entendit le murmure du sabre que le fils de Murakh dégainait mais n'y puisa aucun réconfort. L'allure régulière du destructeur inspirait crainte et respect. Les armées ne l'avaient pas arrêté. Le vieux khan leva la tête et le sentit approcher, de la même façon que ses yeux sans vue étaient encore capables de trouver le soleil.

Parvenu près des trois hommes, Gengis fit halte et les regarda longuement. Il était de haute taille et sa peau brillait d'huile et de santé. Il avait des yeux jaunes de loup dans lesquels Kōkōtchu, paralysé, ne décela aucune pitié. Gengis tira de son fourreau un sabre encore taché de sang. Lorsque le fils de Murakh fit un pas en avant pour s'interposer entre les deux khans, Gengis le considéra avec irritation et le jeune homme se raidit.

— Descends la colline si tu veux vivre, mon garçon. J'ai vu assez d'hommes de mon peuple mourir aujourd'hui.

Le jeune guerrier secoua la tête sans répondre et Gengis soupira. D'un geste vif il écarta le sabre du Naïman puis, de l'autre main, lui plongea un couteau dans la gorge. Le fils de Murakh tomba dans les bras ouverts de Gengis, qui grogna sous son poids et le poussa sur le côté. Kōkōtchu vit le corps rouler mollement vers le bas de la colline.

Calmement, Gengis essuya la lame de son couteau et le remit dans le fourreau qu'il portait à la taille. Sa fatigue devint soudain évidente.

— J'aurais honoré les Naïmans si tu t'étais joint à moi.

Le vieux khan le fixa de ses yeux vides.

— Tu as entendu ma réponse, répliqua-t-il d'une voix forte. Envoie-moi maintenant rejoindre mes fils.

Gengis hocha la tête. Son sabre s'abattit avec une lenteur apparente, décollant la tête du khan de son cou et l'expédiant dans la pente. Le corps, qui avait à peine tressauté au contact de la lame, s'inclina légèrement sur le côté. Kōkōtchu entendit le sang gargouiller sur la rocaille et pâlit quand Gengis se tourna vers lui. Tous ses sens

implorant la vie sauve, il se mit à débiter un torrent de mots :

— Ne verse pas le sang d'un chamane, seigneur. Je suis un homme de pouvoirs qui comprend le pouvoir. Frappe-moi, tu constateras que ma peau est de fer. Laisse-moi plutôt te servir. Laisse-moi proclamer ta victoire.

— As-tu bien servi le khan des Naïmans en l'amenant ici pour qu'il meure ? rétorqua Gengis.

— Ne l'ai-je pas tenu éloigné de la bataille ? Dans mes rêves, je t'ai vu arriver, seigneur, et je me suis préparé du mieux que je le pouvais. Tu es l'avenir des tribus, ma voix est la voix des esprits. Je me tiens sur l'eau, tu te tiens sur la terre et dans le ciel. Permits-moi de te servir.

Gengis hésita, le sabre parfaitement immobile. Sur une tunique et des jambières crasseuses, le chamane portait un *deel* marron foncé décoré de motifs brodés, de volutes violettes que la graisse et la saleté rendaient presque noires. Ses bottes tenaient par de la ficelle et laissaient penser qu'il les avait héritées d'un homme qui n'en avait plus l'usage.

Il y avait cependant quelque chose dans la façon dont ses yeux brillaient dans son visage sombre. Gengis se rappela comment Eeluk des Loups avait tué le chamane de son père. Ce geste avait peut-être scellé le sort d'Eeluk en ce jour sanglant, des années plus tôt. Kōkōtchu le regardait, attendant le coup qui mettrait fin à sa vie.

— Je n'ai pas besoin d'un autre conteur, déclara Gengis. J'ai déjà trois hommes qui prétendent parler pour les esprits.

Voyant de la curiosité dans le regard du khan, Kōkōtchu n'hésita plus :

— Ce sont des enfants, seigneur. Laisse-moi te montrer...

Aussitôt, il passa une main sous son *deel*, y prit une longue lame d'acier mal fixée à une poignée en corne. Sentant Gengis lever son sabre, Kōkōtchu tendit son autre main pour arrêter le coup et ferma les yeux.

Au prix d'un énorme effort de volonté, le chamane refoula la peur qui lui rongea le ventre. Il murmura les mots que son père lui avait enseignés et sentit la transe l'envahir, plus forte et plus rapide qu'il ne s'y attendait. Les esprits étaient en lui, leur caresse ralentissait son cœur. En un instant, il se retrouva ailleurs.

Gengis ouvrit de grands yeux quand Kōkōtchu approcha la dague de son avant-bras, l'enfonça dans la chair. Le chamane ne montra aucun signe de douleur lorsque le métal traversa le bras et Gengis, fasciné, vit la pointe ressortir de l'autre côté. Kōkōtchu battit lentement des cils, prit une profonde inspiration et retira la lame.

— Vois-tu du sang, seigneur ?

Gengis fronça les sourcils en examinant la lame toujours noire, la

plaie qui ne saignait pas. Il ne rengaina pas son sabre mais s'approcha et passa le pouce sur la blessure.

— Non, dut-il reconnaître. C'est un tour utile. Peut-on l'apprendre ?

Libéré de sa peur, Kōkōtchu sourit.

— Les esprits ne viennent pas à ceux qui n'ont pas été choisis.

Gengis recula. Malgré le vent, le chamane puait comme un vieux bouc et le khan ne savait que penser de cette étrange blessure qui ne saignait pas. Avec un grognement, il rengaina son arme.

— Je t'accorde une année de vie. C'est assez pour prouver ce que tu vaux.

Kōkōtchu tomba à genoux, pressa son visage contre le sol.

— Tu es le Grand Khan, comme je l'ai prédit.

Des larmes noircirent la poussière de ses joues. Il sentit les esprits murmurants le quitter et, d'un mouvement d'épaule, fit descendre sa manche pour cacher la petite tache de sang qui s'élargissait rapidement.

— Oui, dit Gengis, baissant les yeux vers l'armée qui attendait son retour. Le monde entendra mon nom. L'heure n'est pas à la mort, chamane. Nous sommes un seul peuple, il n'y aura plus de batailles entre nous. Je vous réunirai tous. Des villes tomberont entre nos mains, de nouvelles terres nous appartiendront. Des femmes pleureront et je les entendrai avec plaisir.

Il observa le chamane prostré à ses pieds, plissa le front.

— Tu vivras, je l'ai dit. Relève-toi et descends avec moi.

Au pied de la colline, Gengis salua de la tête ses frères Kachium et Khasar. Chacun d'eux avait gagné en autorité depuis qu'ils avaient commencé à rassembler les tribus, mais ils étaient encore jeunes et Kachium sourit tandis que Gengis s'approchait d'eux.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en considérant le *deel* loqueteux de Kōkōtchu.

— Le chamane des Naïmans.

Un autre homme guida son cheval vers le petit groupe et descendit de selle, les yeux rivés sur Kōkōtchu. Arslan avait été forgeron chez les Naïmans et quand il s'approcha, le chamane reconnut en lui un meurtrier condamné au bannissement. Il ne fut pas étonné de le voir parmi les officiers de Gengis.

— Je me souviens de toi, dit Arslan. Ainsi, ton père a fini par mourir.

— Il y a des années, parjure, répliqua Kōkōtchu, piqué par le ton condescendant.

Pour la première fois, il prit conscience d'avoir perdu l'autorité

qu'il avait péniblement acquise chez les Naïmans. Peu d'hommes de cette tribu l'auraient croisé sans baisser les yeux de crainte. Kōkōtchu soutint le regard du traître sans broncher : ils apprendraient à le connaître.

Gengis perçut avec amusement la tension entre les deux hommes.

— Ne l'offense pas, chamane. C'est le premier guerrier qui m'a rejoint. D'ailleurs, il n'y a plus de Naïmans ni de liens avec la tribu. C'est envers moi seul que tous ont maintenant des obligations.

— Je l'ai vu dans mes songes, s'empessa de confirmer Kōkōtchu. Tu as été choisi par les esprits.

Les traits du khan se tendirent.

— L'armée qui nous entoure, je l'ai gagnée par la force et la ruse. Si les âmes de nos ancêtres nous ont aidés, ils l'ont fait de manière si discrète que je n'ai rien remarqué.

Kōkōtchu cligna des yeux. Le khan des Naïmans avait été un homme crédule, facile à mener, et son successeur semblait moins influençable. L'air que le chamane respirait était cependant doux à ses poumons : il vivait, alors qu'il n'en espérait pas tant une heure plus tôt.

Chassant Kōkōtchu de ses pensées, Gengis se tourna vers ses frères.

— Que les nouveaux me prêtent allégeance ce soir, au coucher du soleil, dit-il à Khasar. Dissémine-les parmi les autres pour qu'ils commencent à se sentir des nôtres et ne se considèrent plus comme des ennemis vaincus. Prends-y soin. Je ne veux pas craindre à tout instant de recevoir un coup de poignard dans le dos.

Khasar inclina la tête avant de s'éloigner en passant entre les Naïmans encore agenouillés. Kōkōtchu vit son nouveau maître adresser un sourire affectueux à son plus jeune frère, Kachium. Apparemment, les deux hommes étaient très proches et il en prit note. Le moindre détail pourrait lui être utile dans les années à venir.

— Nous avons écrasé l'alliance, Kachium. Ne l'avais-je pas dit ? Tes chevaux caparaçonnés sont arrivés à point.

— Comme tu me l'as enseigné, répondit Kachium.

— Avec les nouveaux, voilà une armée pour parcourir les plaines. Le moment est enfin venu de fixer le chemin.

Gengis réfléchit avant de reprendre :

— Envoie des cavaliers dans toutes les directions. Je veux que tu ratisses la steppe à la recherche de toutes les petites tribus et de toutes les familles errantes. Dis-leur de venir à la montagne Noire au printemps prochain, près de l'Onon. Il y a là-bas une plaine assez vaste pour accueillir les milliers que nous sommes. Nous nous y retrouverons, prêts à chevaucher.

— Quel message dois-je leur porter ?

— Dis-leur de venir à moi. Dis-leur que Gengis les convie à un rassemblement. Plus personne ne peut à présent nous séparer. Ils peuvent me suivre ou passer leurs derniers jours à guetter mes guerriers à l'horizon. Dis-leur cela.

Le khan regarda autour de lui avec satisfaction. En sept ans, il avait rassemblé plus de dix mille hommes. Avec les survivants des tribus alliées vaincues, il en avait près du double. Nul ne pouvait plus le contester comme chef. Il se tourna vers l'est, imagina les villes opulentes qui s'y trouvaient.

— Les Jin ont semé la discorde entre nous pendant des générations. Ils nous ont dominés comme si nous étions des chiens sauvages. Ce temps n'est plus. J'ai réuni notre peuple et je leur ai donné des raisons de trembler.

À la fin de ce jour d'été, le campement des Mongols s'étirait dans toutes les directions à l'ombre de la montagne Noire. Aussi loin que portait le regard, la plaine immense était parsemée de yourtes entourées de feux de cuisson dont la lueur éclairait le sol. Au-delà, des troupeaux de chevaux, de chèvres, de moutons et de yaks dénudaient la terre de son herbe dans leur faim incessante. Chaque matin à l'aube, on conduisait les bêtes à la rivière et sur de bons pâturages avant de revenir aux yourtes. Bien que Gengis maintînt l'ordre, la tension et la méfiance croissaient. Nul n'avait jamais vu une telle armée et chacun se sentait submergé par le nombre. On échangeait des insultes pour des offenses réelles ou imaginaires car les hommes se trouvaient mal à l'aise de vivre trop près de guerriers qu'ils ne connaissaient pas. Le soir, des rixes éclataient entre les jeunes, malgré leur interdiction. Chaque matin, on découvrait le corps d'un ou deux hommes qui avaient tenté de régler un vieux compte ou d'assouvir une vieille rancune. Les guerriers marmonnaient entre eux en attendant d'apprendre pourquoi on les avait fait venir si loin de leurs terres.

Au centre de la profusion de tentes et de chariots se trouvait la yourte de Gengis, qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu jusque-là dans la plaine. Plus haute de moitié que les autres, elle était deux fois plus grande et faite de matériaux plus solides que le treillis de bois habituel. Trop lourde pour être facilement démontée, elle reposait sur une plateforme à roues tirée par huit bœufs. La nuit venue, des centaines de guerriers dirigeaient leurs pas vers cette yourte pour avoir confirmation de ce qu'ils avaient entendu dire et s'émerveiller.

À l'intérieur, elle était éclairée par des lampes à graisse de mouton qui répandaient une lumière chaude et épaississaient l'air. Les parois étaient tendues de bannières de guerre en soie mais Gengis, dédaignant tout signe de richesse, était assis sur un banc grossier. Étendus sur des couvertures de cheval empilées, ses frères buvaient et bavardaient.

Devant le khan se tenait un jeune guerrier nerveux, encore couvert de sueur après la longue chevauchée qui l'avait amené là. Les hommes qui entouraient Gengis ne semblaient pas accorder d'attention au messager, qui avait pourtant remarqué que leurs mains

ne s'éloignaient jamais de leurs armes. Comme ils ne semblaient pas préoccupés par sa présence, il se demanda si ce n'était pas chez eux une habitude. Le khan et les anciens de son peuple avaient pris une décision et il espérait qu'ils savaient ce qu'ils faisaient.

— Si tu as fini de boire ton thé, je suis prêt à entendre ton message, dit Gengis.

L'homme hocha la tête, posa la tasse évasée sur le sol à ses pieds. Fermant les yeux, il commença ainsi :

— Voici les mots de Barchuk, khan des Ouïgours...

Autour de lui les conversations et les rires moururent. Se sachant écouté de tous, il devint plus nerveux encore.

— « C'est avec joie que j'ai eu vent de ta gloire, seigneur Gengis. Nous sommes las d'attendre que nos peuples se connaissent et se dressent ensemble. Le soleil s'est levé ; la glace de la rivière a fondu. Tu es le gurkhan, celui qui nous guidera tous. Je mettrai ma force et mon savoir à ton service. »

Le messenger s'interrompt, essuya son front moite. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit que Gengis le considérait d'un air intrigué et son estomac se serra de frayeur.

— Belles paroles, mais où sont les Ouïgours ? demanda le khan. Ils ont eu un an pour venir ici. Si je dois aller les chercher...

Il laissa la menace en suspens.

— Seigneur, il a fallu des mois rien que pour fabriquer les chariots du voyage, plaida le messenger. Cela fait des générations que nous n'avons pas quitté nos terres. Nous avons dû démonter cinq grands temples et marquer chacune de leurs pierres afin de pouvoir les reconstruire. À eux seuls, nos rouleaux de parchemins ont demandé douze chariots.

Gengis se pencha en avant avec intérêt.

— Vous connaissez l'écriture ?

Le messenger acquiesça, sans montrer de fierté particulière.

— Depuis de nombreuses années, seigneur. Nous avons rassemblé tous les parchemins de contrées de l'Ouest chaque fois que nous avons pu en acquérir. Notre khan est un homme de grand savoir, il a même des copies de manuscrits jin et xixia.

— C'est donc des érudits et des maîtres que je dois accueillir ? s'étonna Gengis. Nous battons-nous avec des rouleaux ?

Le messenger rougit sous les rires.

— Il y a aussi quatre mille guerriers, seigneur. Ils suivront Barchuk partout où il les mènera.

— C'est moi qu'ils suivront, ou ils ne seront plus que de la viande étendue dans l'herbe, rétorqua Gengis.

Le messenger baissa les yeux vers le plancher ciré et garda le silence. Gengis contint son irritation.

— Tu ne m’as pas dit quand ils arriveront, tes savants.

— Ils ne sont sans doute qu’à quelques jours derrière moi. Quand je les ai quittés, il y a trois lunes, ils étaient presque prêts à partir. Ce ne sera plus long, maintenant.

— Pour quatre mille hommes, je peux être patient. Tu connais l’écriture jin ?

— Je ne suis pas un lettré, seigneur. Mon khan, lui, peut la lire.

— Est-ce que ces rouleaux expliquent comment prendre une ville de pierre ?

Sentant le vif intérêt des hommes qui l’entouraient, le messager hésita.

— Je n’ai pas entendu parler d’une telle chose, seigneur. Les Jin écrivent sur la philosophie, les paroles du Bouddha, de Confucius et de Lao-tseu. Ils n’écrivent pas sur la guerre ou, s’ils le font, ils ne nous ont pas permis d’accéder à ces rouleaux.

— Alors, ils ne me seront d’aucune utilité, répondit sèchement le khan. Va manger et veille à ne pas déclencher une dispute avec tes vantardises. Je jugerai les Ouïgours lorsqu’ils seront enfin là.

Dès qu’il fut sorti de l’atmosphère enfumée de la yourte, le messager poussa un soupir de soulagement et se demanda une fois de plus si son khan avait bien conscience de ce à quoi l’engageaient ses promesses. Les Ouïgours n’étaient plus maîtres d’eux-mêmes.

Parcourant du regard le vaste camp, il vit des lumières clignoter à une lieue à la ronde. Sur un mot de l’homme qu’il venait de rencontrer, cette masse pouvait s’ébranler dans n’importe quelle direction. Le khan des Ouïgours n’avait peut-être pas eu le choix.

Hoelun trempa un linge dans un seau et l’étendit sur le front de son fils. Temüge avait toujours été plus frêle que ses frères et, fardeau supplémentaire, il tombait malade plus souvent que Khasar, Kachium et Temudjin. Elle eut un sourire désabusé en songeant qu’elle devait maintenant appeler son fils Temudjin « Gengis ». Ce mot signifiait « océan » mais l’ambition de son fils le portait au-delà de son sens habituel. Son fils qui, en vingt-six ans de vie, n’avait pas vu une seule fois la mer. Elle non plus, d’ailleurs.

Temüge s’agita dans son sommeil, grimaça quand elle lui palpa le ventre.

— Il est calme à présent, fit observer Börte. Je pourrais peut-être m’absenter un moment.

Hoelun regarda avec froideur la femme que Gengis avait prise pour épouse. Börte avait donné quatre fils parfaits à son époux et, au début, Hoelun avait cru qu’elles seraient comme mère et fille, ou tout au moins amies. Börte avait été autrefois pleine de vie et

d'enthousiasme, mais les événements avaient tordu quelque chose en elle. Hoelun connaissait l'attitude de Gengis envers son fils aîné. Il ne jouait jamais avec le petit Djötchi, il l'ignorait quasiment. Börte avait lutté contre la méfiance qui s'était fichée entre eux tel un coin de fer dans un bois dur. Pour ne rien arranger, les trois autres garçons avaient tous hérité des yeux jaunes de la lignée de Gengis. Ceux de Djötchi étaient marron foncé, noirs comme ses cheveux sous un faible éclairage. Alors que Gengis aimait follement les trois autres, Djötchi ne comprenait pas la froideur qu'il lisait sur le visage de son père quand celui-ci le regardait.

Hoelun vit la jeune femme jeter un coup d'œil à l'ouverture de la yourte en songeant sans doute à ses fils.

— Tu as des servantes pour les coucher, lui rappela-t-elle d'un ton de réprimande. Si Temüge se réveille, j'aurai besoin de toi.

Tandis qu'elle parlait, ses mains descendirent vers une boule sombre qui gonflait la peau du ventre de son fils, quelques doigts au-dessus des poils noirs de son pubis. Elle avait vu des hommes qui avaient ce genre de boule après avoir soulevé des poids trop lourds pour eux. La douleur était paralysante, mais la plupart s'en remettaient. Temüge n'avait pas eu cette chance, il n'avait jamais eu de chance. Maintenant qu'il était devenu un homme, il avait moins que jamais l'air d'un guerrier. Quand il dormait, il avait un visage de poète et elle l'aimait pour ça. Peut-être parce que leur père se serait réjoui de voir les guerriers que les autres étaient devenus, elle avait toujours eu une tendresse particulière pour Temüge. Il ne s'était pas endurci, bien qu'il eût subi autant d'épreuves que ses frères. Elle soupira et sentit le regard de Börte sur elle dans la pénombre.

— Il guérira peut-être, suggéra la bru.

Hoelun pinça les lèvres. Son fils avait la peau qui se couvrait d'ampoules au soleil et il portait rarement de lame plus longue qu'un couteau ordinaire. Cela ne l'avait pas dérangée quand il avait commencé à apprendre les histoires de la tribu, avec une facilité qui avait stupéfié les anciens. Tout le monde ne peut pas exceller avec un sabre ou un cheval, s'était-elle dit. Elle savait qu'il supportait mal les railleries ou les sourires méprisants que lui valait son originalité, même si ceux qui prenaient le risque que Gengis l'apprenne étaient peu nombreux. Temüge se refusait à lui rapporter ces insultes, et c'était en soi une forme de courage. Aucun de ses fils ne manquait de bravoure.

Les deux femmes tournèrent la tête quand le rabat en feutre de la petite ouverture se releva. Hoelun fronça les sourcils en voyant Kōkōtchu entrer et s'incliner devant elles. Le regard du chamane se porta sur la forme allongée de Temüge, et Hoelun lutta pour ne pas montrer son aversion, sans même comprendre le motif de sa réaction.

Il y avait chez le chamane quelque chose qui l'horripilait et elle avait ignoré les messagers qu'il lui avait envoyés. Elle se redressa, partagée entre indignation et fatigue.

— Je ne t'ai pas mandé, lança-t-elle avec froideur.

Kökötchu ne parut pas remarquer son ton.

— J'ai envoyé un esclave te prier de m'accorder un instant, mère de khan. Peut-être n'est-il pas encore arrivé. Tout le camp parle de la maladie de ton fils.

Hoelun sentit sur elle le regard du chamane, qui attendait d'être accueilli dans les formes. Lorsqu'il l'observait, elle avait toujours l'impression qu'il y avait en lui quelqu'un d'autre aux aguets. Ayant remarqué la façon dont il s'insinuait dans l'entourage de Gengis, elle le rejetait. Les guerriers sentaient peut-être la crotte, la graisse de mouton et la sueur, mais c'étaient là des odeurs d'hommes sains. Kökötchu, lui, sentait la viande putréfiée ; que cela vînt de ses vêtements ou de son corps, elle n'aurait su le dire.

Devant le silence d'Hoelun, il aurait dû quitter la yourte ou courir le risque qu'elle appelle les gardes. Pourtant, il parla, d'un ton effronté, certain, curieusement, qu'elle ne le chasserait pas.

— J'ai un talent de guérisseur. Laisse-moi examiner ton fils.

Elle s'efforça de ravalier son dégoût. Le chamane des Olkhunuts n'avait fait que prononcer des incantations au-dessus de Temüge, sans résultat.

— Sois le bienvenu sous ma tente, dit-elle enfin.

Elle le vit se détendre et ne put se défaire de l'impression d'être trop près d'une créature déplaisante.

— Mon fils dort. La douleur est très forte quand il est éveillé et je veux qu'il se repose.

Kökötchu traversa la yourte pour s'accroupir à côté des deux femmes. Inconsciemment, elles s'écartèrent de lui.

— Il a plus besoin de soins que de repos, je crois.

Le chamane se pencha vers Temüge pour flairer son haleine, tendit le bras vers le ventre nu et palpa la zone de la grosseur. Le malade gémit dans son sommeil et Hoelun retint sa respiration. Au bout d'un moment, Kökötchu hocha la tête.

— Prépare-toi, vieille mère. Il va mourir.

Elle lui saisit vivement le poignet avec une force qui l'étonna.

— Il s'est noué les tripes, chamane. J'ai déjà vu cela souvent, même chez des chevaux et des chèvres, et ils ont toujours survécu.

Kökötchu desserra de sa main libre l'étreinte des doigts d'Hoelun. Il découvrit avec plaisir de la peur dans ses yeux. Grâce à cette peur, elle serait à lui, corps et âme. Si elle avait été une jeune mère naïman, il aurait cherché à obtenir d'elle des faveurs sexuelles en échange de ses soins, mais dans cette nouvelle tribu, il devait avant tout

impressionner le khan.

— Tu as vu la noirceur de la bosse ? C'est une grosseur qu'on ne peut pas couper. Si elle était sur la peau, je la brûlerais, mais elle a probablement enfoncé ses griffes dans son ventre et ses poumons. Elle le ronge et ne sera satisfaite que lorsqu'il sera mort.

— Tu te trompes, répartit Hoelun, les larmes aux yeux.

Kökötchu baissa la tête pour dissimuler la lueur de triomphe dans son regard.

— J'aimerais bien, vieille mère. J'ai déjà vu de ces choses, elles ont un appétit féroce, elle continuera à le ravager jusqu'à ce qu'ils périssent ensemble.

Pour étayer ses dires, il pressa la grosseur ; Temüge se réveilla en sursaut.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

Il tenta de se redresser mais la douleur le fit geindre et il retomba sur la couche étroite. Ses mains saisirent une couverture pour couvrir sa nudité, ses joues rougirent sous le regard de Kökötchu.

— C'est un chamane, dit Hoelun, il va te guérir.

Temüge était à nouveau trempé de sueur et elle passa le linge humide sur sa peau. Au bout d'un moment, sa respiration se ralentit et il glissa de nouveau dans un sommeil épuisé.

— Si c'est sans espoir, chamane, pourquoi es-tu encore ici ? Il ne manque pas d'hommes et de femmes qui ont besoin de tes soins.

Elle ne pouvait masquer l'amertume de sa voix ni savoir que Kökötchu s'en réjouissait.

— J'ai combattu deux fois dans ma vie cette chose qui le dévore. Cela requiert un rite sombre, et dangereux, pour celui qui le pratique comme pour le malade. Je te dis cela pour que tu ne désespères pas mais il serait fou d'espérer. Considère-le comme perdu et si je le sauve, tu connaîtras la joie.

Hoelun plongea les yeux dans ceux du chamane et frissonna. Il sentait le sang, bien qu'elle n'en vît pas trace sur sa peau. L'idée qu'il touche son fils la révoltait, mais il l'avait effrayée en parlant de mort et elle était impuissante devant lui.

— Que veux-tu que je fasse ? murmura-t-elle.

Impassible, il fit mine de réfléchir. Puis :

— Il me faudra toute ma force pour amener les esprits à ton fils. J'aurai besoin d'une chèvre sur qui reporter la grosseur et d'une autre pour purifier ton fils avec son sang. J'ai les herbes nécessaires, si je suis assez fort.

— Et si tu échoues ? intervint soudain Börte.

Kökötchu prit une profonde inspiration, laissa l'air ressortir en faisant trembler ses lèvres.

— Si j'échoue au début de l'incantation, je survivrai. Si je

parviens au stade final et que les esprits m'emportent, je serai arraché à mon corps. Il vivra un moment mais sans âme, il ne sera que de la chair vide.

Hoelun le regarda attentivement, de nouveau soupçonneuse. Ce qu'il avançait semblait plausible, mais les yeux fureteurs de Kōkōtchu ne cessaient de l'observer, pour guetter sa réaction à ses paroles.

— Amène deux chèvres, Börte. Voyons ce qu'il peut faire.

Pendant que l'épouse de Gengis sortait dans l'obscurité, Kōkōtchu utilisa le linge pour frotter la poitrine et le ventre de Temüge. Lorsqu'il introduisit ses doigts dans la bouche du jeune homme, celui-ci s'éveilla de nouveau, les yeux brillants de terreur.

— Reste tranquille, mon garçon, je suis là pour t'aider.

Le chamane ne se retourna pas quand on amena les chèvres bêlantes et continua à concentrer toute son attention sur le malade confié à ses soins. Avec la lenteur d'un rituel, il tira de son *deel* quatre bols en cuivre qu'il posa sur le sol. Il les remplit de poudre grise, alluma une bougie au poêle. Bientôt, des serpents de fumée blanchâtre rendirent l'air de la tente étouffant. Kōkōtchu respira à fond pour emplir ses poumons ; Hoelun toussa dans sa main et devint cramoisie. La fumée lui faisait tourner la tête mais pas question de laisser son fils seul avec un homme en qui elle n'avait pas confiance.

À voix basse, Kōkōtchu commença à psalmodier dans la plus ancienne langue de leur peuple, presque oubliée. En l'entendant, Hoelun se rappela les guérisseurs et les chamanes de sa jeunesse. L'incantation fit naître des souvenirs plus sombres chez Börte, dont l'époux avait un jour récité ces mots en dépeçant des hommes et en la forçant à avaler des morceaux de leur cœur rôti. C'était une langue de sang et de cruauté qui convenait parfaitement aux rudes plaines de l'hiver. Elle n'avait pas de mot pour tendresse ou amour. Tandis que Börte écoutait, les rubans de fumée pénétraient en elle et engourdissaient son corps. Les images atroces provoquées par les mots tombant de la bouche du chamane la firent soudain hoqueter.

— Silence, femme ! la tança Kōkōtchu. Tais-toi quand les esprits arrivent.

Il reprit de plus belle son incantation, répétant les mêmes phrases avec plus de force et d'urgence. La première chèvre bêla de peur quand il la tint au-dessus de Temüge. Il l'égorgea et laissa son sang fumant couler sur le fils d'Hoelun. Temüge poussa un cri mais sa mère posa une main sur ses lèvres et il se tut.

Kōkōtchu laissa tomber l'animal qui ruait encore. Accélérant la cadence de son chant, il ferma les yeux et plongea profondément la main dans le ventre de Temüge. Le jeune homme demeura silencieux et Kōkōtchu dut presser fortement la boule de chair pour le faire crier. Le sang cacha le mouvement vif qu'il fit pour dénouer le boyau

étranglé et le renfoncer derrière la paroi de muscles. Son père lui avait montré comment faire avec une vraie tumeur et Kōkōtchu avait vu le vieil homme s'approcher de l'homme ou de la femme qui hurlait, et crier en réponse devant la bouche béante pour que sa salive pénètre dans leur gorge. Son père les avait emmenés si loin au-delà de l'épuisement qu'ils étaient perdus, qu'ils étaient fous et qu'ils croyaient en son pouvoir. Kōkōtchu avait vu des grosseurs énormes se dégonfler et disparaître, passé ce point de souffrance et de foi. Si un homme s'abandonnait totalement au chamane, les esprits récompensaient parfois cette confiance.

Il n'y avait aucun honneur à utiliser ce savoir pour berner un jeune homme au ventre noué, mais la récompense serait grande. Temüge, frère du khan, serait toujours un allié précieux. Kōkōtchu se remémora les mises en garde de son père contre ceux qui trompaient les esprits avec des mensonges et des tours. Le vieil homme n'avait jamais compris le pouvoir, ni l'ivresse qu'il procurait. Les esprits voletaient autour de la crédulité telles des mouches autour de la viande. Ce n'était pas une erreur de propager cette crédulité dans le camp de Gengis, elle ne ferait que renforcer son autorité.

Haletant, Kōkōtchu roulait des yeux en poursuivant son incantation. Avec un cri de triomphe, il ramena sa main, l'ouvrit, montra le morceau de foie de veau qu'il y avait caché et le fit sauter dans sa paume, comme si c'était quelque chose de vivant. Bōrte et Hoelun reculèrent.

Sans cesser de psalmodier, Kōkōtchu amena la deuxième chèvre. Elle aussi se débattit mais il glissa une main entre ses dents jaunes qui lui mordillèrent les jointures. Il poussa le morceau de foie au fond du gosier jusqu'à ce que la bête ne puisse que l'avalier. Quand il la vit déglutir, il lui caressa la gorge, lâcha le morceau et retira sa main.

— Ne la laisse pas s'approcher d'autres animaux, dit-il, hors d'haleine, ou la chose se mettra à revivre et se répandra, retournera peut-être même dans le corps de ton fils.

Fixant les deux femmes, il continua :

— Il vaudrait mieux réduire cette chèvre en cendres. Il ne faut pas la manger car sa chair contient maintenant la grosseur, soyez-en sûres. Je n'aurai pas la force de recommencer.

Il se laissa tomber sur le sol comme s'il avait perdu connaissance mais continua cependant à haleter comme un chien au soleil. Il entendit alors Temüge dire d'une voix étonnée :

— La douleur est partie. J'ai encore mal, mais ce n'est rien comparé à avant.

Entre ses paupières mi-closes, Kōkōtchu vit Hoelun se pencher sur son fils, qui hoqueta lorsqu'elle toucha l'endroit où un boyau s'était échappé de la paroi musculaire du ventre.

— La peau est intacte, murmura le jeune homme, impressionné.

Le chamane choisit ce moment pour se relever. Le regard trouble, il cligna des yeux dans la fumée. Ses longs doigts fouillèrent les poches de son *deel*, trouvèrent un morceau de crin de cheval tressé maculé de vieilles taches de sang.

— Je vais l'attacher sur la blessure pour que rien ne puisse y entrer, annonça-t-il.

Les deux femmes gardèrent le silence pendant qu'il tirait d'une autre poche une bande de tissu malpropre et demandait à Temüge de s'asseoir. Il l'enroula autour du ventre du jeune homme, recouvrant à chaque tour une nouvelle partie du morceau de crin jusqu'à ce qu'il disparaisse totalement. Quand il eut fait un nœud, il se redressa, certain que le boyau ne s'échapperait pas de nouveau, gâchant tout son travail.

— Maintenez ce charme en place pendant une lune, recommanda-t-il d'une voix lasse, fermant les yeux comme s'il était à bout de forces. Je dois dormir à présent, toute la nuit et presque toute la journée de demain. Brûlez la chèvre pour empêcher la grosseur de se répandre. Elle sera morte d'ici quelques heures.

Il n'en doutait pas puisqu'il avait saupoudré le morceau de foie d'assez de poison pour tuer un homme adulte. Aucune chèvre à la bonne santé suspecte ne gâcherait son exploit.

— Merci pour ce que tu as fait, dit Hoelun.

Kökötchu eut un sourire fatigué.

— Il m'a fallu vingt années d'études pour devenir un maître, vieille mère. Ne compte pas y parvenir en un soir. Ton fils guérira, maintenant.

Il réfléchit un instant : il ne connaissait pas cette femme, mais elle ne manquerait pas de faire part à Gengis de ce qui s'était passé. Pour s'en assurer, il ajouta :

— Je dois te demander de ne parler à personne de ce que tu as vu. Il y a encore des tribus où l'on tue ceux qui exercent l'ancienne magie, considérée comme trop dangereuse. Peut-être l'est-elle, conclut-il avec un haussement d'épaules.

Avec cette recommandation, il pouvait être sûr que l'histoire ferait le tour du camp avant le lendemain. Il y avait toujours quelqu'un pour vouloir une incantation contre une maladie, quelqu'un d'autre pour demander un sort contre un ennemi. On laisserait du lait et de la viande devant sa yourte ; avec la croyance en ses pouvoirs viendraient le respect et la peur. Il souhaitait ardemment qu'ils aient peur car, alors, ils lui donneraient tout. Quelle importance s'il n'avait pas vraiment sauvé une vie cette fois ? On le croirait quand une autre vie serait entre ses mains. Il avait jeté une pierre dans la rivière et les rides à la surface iraient en s'élargissant.

Gengis et ses généraux étaient seuls dans la grande tente quand la lune se leva sur l'ost de son peuple. Tous avaient eu une journée bien remplie, mais les généraux ne pouvaient dormir tant que le khan demeurait éveillé. Il y aurait des bâillements et des yeux cernés le lendemain. Gengis semblait aussi frais qu'il l'avait été le matin quand il avait accueilli deux cents hommes et femmes d'une tribu turque vivant si loin au nord-ouest qu'ils ne comprirent que quelques mots de ce qu'il leur dit. Pourtant, ils étaient venus.

— Chaque jour, il en arrive d'autres alors qu'il reste deux lunes d'été, déclara-t-il en regardant avec fierté ceux qui l'accompagnaient depuis les premiers jours.

À cinquante ans, Arslan était vieilli par des années de guerre. Son fils Jelme et lui avaient rejoint Gengis alors qu'il n'avait pour lui que son intelligence et ses trois frères. Ils lui étaient restés fidèles dans les difficultés puis il les avait laissés prospérer, accumulant épouses et richesses. Gengis adressa un signe de tête au forgeron devenu général et fut content de voir qu'il se tenait toujours aussi droit malgré son âge.

Temüge n'assistait jamais à leurs discussions, même lorsqu'il était valide. De tous les frères, il était le seul à ne montrer aucune aptitude tactique. Gengis l'aimait beaucoup mais il ne pouvait pas compter sur lui pour conduire ses guerriers. S'apercevant qu'il laissait ses pensées dériver, il secoua la tête. Lui aussi était las, même s'il se refusait à le montrer.

— Certains des nouveaux venus n'ont jamais entendu parler des Jin, fit observer Kachium. Ceux de ce matin s'habillent d'une manière que je n'ai jamais vue. Ils ne sont pas mongols comme nous.

— Peut-être, convint le khan, mais ils n'en sont pas moins les bienvenus. Laissons-les faire leurs preuves au combat avant de les juger. Ils ne sont pas des Tatars ni les ennemis jurés d'aucun de nous. Au moins, je ne devrai pas intervenir pour débrouiller une rancune vieille d'une douzaine de générations. Ils nous seront utiles.

Il but à une tasse en argile grossière, et le goût amer de l'arkhi le fit claquer des lèvres.

— Restez sur vos gardes dans le camp, conseilla-t-il à ses frères. Ils sont venus parce que ne pas venir nous aurait incités à les anéantir. Ils ne nous font pas encore confiance. Beaucoup d'entre eux ne connaissent que mon nom et rien d'autre.

— J'ai entendu des hommes discuter autour des feux, rapporta Kachium. Il s'en trouvera toujours pour chercher à profiter d'un tel rassemblement. Au moment même où nous parlons d'eux, des milliers d'entre eux parlent de nous. Mais j'entendrai même les murmures et je

saurai si je dois intervenir.

Fier de son frère, Gengis approuva de la tête. Kachium était devenu un homme trapu que le tir à l'arc avait doté de puissantes épaules. Il était plus proche de Gengis que n'importe qui d'autre, Khasar compris.

— Je sens cependant des démangeaisons dans le dos quand je traverse le camp, reprit Gengis. À force d'attendre, les guerriers deviennent nerveux, mais d'autres doivent venir pour que je puisse agir. Les Ouïgours seront précieux. Ceux qui sont déjà là nous éprouveront peut-être ; soyez prêts, ne laissez aucune insulte impunie. Je me fierai à votre jugement, même si vous jetez une dizaine de têtes à mes pieds.

Les généraux se regardèrent sans sourire. Pour chaque homme qu'ils avaient amené dans la vaste plaine, deux de plus viendraient. Leur avantage, c'était qu'aucun des khans les plus puissants ne connaissait l'importance de leur soutien. Tous ceux qui rejoignaient à cheval l'ombre de la montagne Noire ne voyaient qu'une seule armée, sans soupçonner qu'elle était composée d'une centaine de factions qui s'observaient avec méfiance.

Gengis bâilla enfin.

— Dormez un peu, mes frères. L'aube est proche et il faut conduire les troupeaux sur une herbe nouvelle.

— Je passerai voir Temüge avant de me coucher, dit Kachium.

Le khan soupira.

— Espérons que le père ciel lui redonnera la santé. Je ne peux pas perdre le seul de mes frères qui soit sensé.

Avec un grognement, Kachium souleva le rabat de la tente. Quand ils furent tous partis, Gengis se leva et chassa la rigidité de son cou en étirant les bras. La yourte de sa famille était toute proche, mais ses fils seraient endormis. Une fois de plus, il se glisserait sous les couvertures sans que les siens sachent qu'il était rentré.

Dans la tente familiale, Gengis dévisageait son jeune frère avec inquiétude. Temüge avait passé la matinée à raconter à qui voulait l'entendre que Kōkōtchu l'avait sauvé. Malgré la taille du camp, les tentes étaient très proches l'une de l'autre et la nouvelle se répandrait rapidement. Avant midi, elle serait sur les lèvres des derniers vagabonds venus des plaines.

— Comment sais-tu que ce n'était pas un bout de boyau étranglé ? demanda le khan en l'observant.

Le visage de Temüge exprimait une vive excitation et autre chose encore. Chaque fois qu'il prononçait le nom du chamane, il baissait la voix jusqu'au murmure et Gengis trouvait ce respect craintif agaçant.

— Je l'ai vu extraire la chose de moi, frère ! Elle se tortillait dans sa main, j'ai failli vomir en la voyant. Et la douleur est partie.

Temüge se toucha le ventre et grimaça.

— Pas tout à fait, apparemment, fit remarquer Gengis.

Le jeune homme haussa les épaules. Au-dessus et en dessous du bandage, sa peau portait des marques violettes et jaunes, mais elles commençaient déjà à s'effacer.

— Avant, ça me transperçait. Là, ça ne fait pas plus mal qu'un coup.

— Mais on ne voit pas de coupure, dis-tu ?

Temüge secoua la tête et son excitation revint. De ses doigts, il avait exploré la zone douloureuse dans l'obscurité avant l'aube et senti, sous le crin, une déchirure dans le muscle encore extrêmement sensible. Il était sûr que c'était par là que Kōkōtchu avait arraché la grosseur.

— Il a des pouvoirs, frère. Plus grands que ceux des charlatans que nous avons connus avant lui. Je me fie à mes yeux. Les yeux ne mentent pas, tu le sais.

Gengis hocha la tête.

— Je le récompenserai en lui donnant des juments, des moutons et une pièce de tissu. Je ne veux pas que l'homme qui a guéri mon frère ressemble à un mendiant.

Temüge eut soudain l'air contrarié.

— Il ne voulait pas que cette histoire s'ébruite. Si tu le récompenses, tout le monde saura ce qu'il a fait.

— Tout le monde le sait déjà. Kachium m'en a parlé à l'aube et trois autres aussi avant toi. Il n'y a pas de secrets dans ce camp, tu devrais le savoir.

— Alors, il ne m'en voudra pas.

Le jeune homme hésita avant de poursuivre :

— Avec ta permission, j'aimerais devenir son élève. Je crois qu'il accepterait et je n'ai jamais senti un aussi grand désir d'apprendre...

Il s'interrompit en voyant son frère plisser le front.

— J'espérais que tu reprendrais ta place parmi les guerriers, dit Gengis. N'as-tu pas envie de chevaucher à mes côtés ?

Temüge rougit en baissant les yeux.

— Tu sais aussi bien que moi que je ne deviendrai jamais un grand officier. J'apprendrai peut-être à me débrouiller mais les hommes sauront toujours que c'est mon sang, pas mes compétences, qui m'a valu ce poste. Laisse-moi être l'élève de ce Kökötchu. Je crois qu'il ne refusera pas.

Gengis réfléchit. Plus d'une fois Temüge avait provoqué les rires de la tribu. Il était lamentable à l'arc et ses efforts poussifs au sabre ne suscitaient aucun respect. Le khan remarqua que la crainte d'un refus faisait trembler son frère. Temüge n'était pas à sa place parmi les guerriers et Gengis avait souvent souhaité qu'il trouve sa voie. Il rechignait cependant à le laisser prendre celle qu'il envisageait. Les hommes comme Kökötchu vivaient à l'écart. On les craignait, et c'était une bonne chose, mais ils ne faisaient pas partie de la grande famille. On ne les accueillait pas comme de vieux amis. D'un autre côté, Temüge avait toujours été en marge de la tribu. C'était peut-être le chemin que sa vie prendrait.

— À condition que tu t'entraînes au sabre et à l'arc deux heures par jour. Donne-moi ta parole et j'approuverai ton choix.

— D'accord, répondit Temüge avec un sourire timide. Je te serai plus utile comme chamane que je ne l'ai été comme guerrier.

Le regard du khan devint froid.

— Tu es toujours un guerrier, rappela-t-il, même si ça n'a jamais été facile pour toi. Apprends avec cet homme mais, dans le fond de ton cœur, n'oublie jamais que tu es mon frère et le fils de notre père.

Temüge sentit des larmes lui monter aux yeux, baissa la tête avant que Gengis les remarque et ait honte de lui.

— Je ne l'oublierai pas, promit-il.

— Alors, dis à ton nouveau maître de venir recevoir sa récompense. Je le serrerai dans mes bras devant mes généraux pour leur montrer l'estime que j'ai pour lui. Mon ombre assurera qu'on vous traite avec respect dans le camp.

Temüge s'inclina avant de partir et Gengis resta seul à ruminer ses pensées. Il avait espéré que Temüge s'endurcirait et chevaucherait

avec ses frères. Jusqu'ici, aucun chamane n'avait trouvé grâce à ses yeux et ce Kōkōtchu avait l'arrogance de son espèce. Gengis soupira. Le choix de Temüge était peut-être justifié. Cette guérison était extraordinaire et Gengis se rappela la fois où le chamane s'était transpercé le bras sans que coule une seule goutte de sang. Les Jin avaient, disait-on, des magiciens habiles. Il serait peut-être utile d'avoir des hommes pouvant les égaler. Il soupira de nouveau. Il n'avait jamais été dans ses plans que son frère en fasse partie.

Khasar traversait le camp d'un pas nonchalant en savourant l'animation et le bruit. De nouvelles tentes s'élevaient chaque jour sur chaque espace libre et Gengis avait ordonné de creuser des latrines profondes aux croisements des allées. Une telle multitude d'hommes, de femmes et d'enfants posait de nouveaux problèmes mais Khasar ne s'intéressait pas à ces détails. Kachium, en revanche, y voyait des défis à relever et il avait constitué un groupe de cinquante hommes robustes pour creuser les fosses et aider à monter les yourtes. Khasar avisa deux d'entre eux qui construisaient un abri pour protéger de la pluie les faisceaux de flèches neuves. De nombreux guerriers fabriquaient eux-mêmes les leurs mais Kachium en avait réclamé une grande quantité pour l'armée de Gengis, et devant chaque yourte sur le chemin de Khasar, femmes et enfants fixaient les empennages avec du fil et de la colle. Les forges ronflaient et crachaient toute la nuit pour fondre les pointes et, jour après jour, on apportait de nouveaux arcs au champ de tir pour les essayer.

Khasar se réjouissait de voir son peuple aussi travailleur. Quelque part, un nouveau-né se mit à brailler et ses vagissements le firent sourire. Ses pieds suivaient le chemin que d'autres pieds avaient tracé en dénudant le sol de son herbe. Lorsqu'ils partiraient, le camp ressemblerait à un vaste dessin de contours qu'il s'efforça de se représenter.

Absorbé dans ses pensées, il ne remarqua pas tout de suite ce qui se passait à une intersection de chemins. Un groupe de sept hommes s'efforçait de plaquer au sol un étalon rétif. Khasar s'arrêta pour les regarder châtrer l'animal, grimaça quand un sabot frappa un homme au ventre et l'expédia par terre, se tortillant de douleur. Le cheval était jeune et puissant. Il résistait, opposant sa force aux cordes que les hommes tenaient. Une fois qu'il serait à terre, ils lui lieraient les jambes pour le livrer au couteau du castreur. Ils semblaient cependant s'y prendre plutôt mal et Khasar secoua la tête, amusé.

Au moment où il contournait le groupe, le cheval rua de nouveau, projetant un homme à terre. Avec un renâchement furieux, la bête recula, écrasant un pied de Khasar, qui poussa un cri. L'homme le plus

proche réagit en le giflant d'un revers de main pour l'éloigner.

Pris d'une fureur égale à celle de la bête entravée, Khasar riposta par un coup de poing. Étourdi, l'homme tituba. Les autres lâchèrent les cordes et tournèrent vers Khasar des yeux menaçants. Le cheval en profita pour détalier et fila à travers le camp, où d'autres étalons hennirent en le voyant passer. Khasar faisait face sans crainte aux hommes qui s'avançaient vers lui, certain qu'ils reconnaîtraient son armure.

— Vous êtes des Woyelas, dit-il pour détendre l'atmosphère. Mes hommes vont rattraper votre cheval et vous le ramener.

Ils échangèrent des regards en silence. Notant leur ressemblance, Khasar se rendit compte qu'il avait devant lui les fils du khan woyela. Leur père était arrivé quelques jours plus tôt, avec cinq cents guerriers et leurs familles. Il passait pour avoir un tempérament irascible et un sens de l'honneur sourcilieux. Apparemment, ses fils avaient hérité ces traits de caractère.

Khasar espéra un moment qu'ils le laisseraient partir, mais celui qu'il avait frappé paraissait hors de lui et, enhardi par la présence de ses frères, peu décidé à s'écarter.

— De quel droit es-tu intervenu ? lança l'un d'eux.

Khasar remarqua que l'animation du camp avait cessé autour de lui. Les familles l'observaient et, la gorge serrée, il sut qu'il ne pouvait pas battre en retraite sans faire honte à Gengis, voire sans perdre son emprise sur le camp.

— J'essayais juste de passer, dit-il entre ses dents, se préparant à l'assaut. Si ton nigaud de frère ne m'avait pas giflé, ton cheval serait castré, maintenant. La prochaine fois, attache-lui d'abord les jambes.

Le plus solidement bâti des frères cracha par terre et Khasar serrait les poings quand une voix fendit l'air :

— Qu'y a-t-il ?

L'effet fut immédiat sur les frères, qui se figèrent. Du coin de l'œil, Khasar vit approcher un homme mûr qui leur ressemblait. C'était sans aucun doute possible le khan des Woyelas et Khasar ne put qu'incliner la tête. On n'avait pas encore sorti les lames des fourreaux et il valait mieux ne pas insulter le seul homme capable de calmer ses fils.

— Tu es le frère de celui qui se fait appeler Gengis, dit le khan. Sache cependant qu'ici, c'est le camp des Woyelas. Pourquoi viens-tu déranger mes fils dans leur travail et provoquer leur colère ?

Irrité, Khasar s'empourpra. Kachium avait sans doute été prévenu de l'algarade et des hommes allaient arriver sous peu, mais Khasar s'efforça de recouvrer son sang-froid avant de répondre. Le khan des Woyelas prenait manifestement plaisir à la situation et Khasar présuma qu'il avait assisté à la scène depuis le début.

— J'ai frappé celui qui m'avait frappé, dit enfin le frère de Gengis. Il n'y a pas là cause à voir le sang couler aujourd'hui.

Le khan répondit par une moue de dédain. Il disposait de guerriers qu'il pouvait facilement appeler à la rescousse et ses fils étaient prêts à inculquer à coups de poing un peu d'humilité à l'homme qui se tenait orgueilleusement devant lui.

— J'aurais dû m'attendre à cette réponse. On ne peut pas mettre l'honneur de côté. Cette partie du camp est terre woyela, tu y as pénétré sans y être invité.

Khasar dissimula son agacement sous le masque froid du guerrier.

— Les ordres de mon frère sont clairs. Toutes les tribus peuvent faire usage du lieu où nous nous rassemblons. Il n'y a pas ici de terre woyela.

Les fils du khan marmonnèrent et le khan lui-même se raidit.

— Je maintiens qu'il y en a une et je ne vois ici personne d'assez élevé pour le contester. Ne cherche pas à te cacher dans l'ombre de ton frère.

Khasar prit une longue inspiration. S'il invoquait l'autorité de Gengis, l'incident serait clos. Le khan des Woyelas n'était pas stupide au point de défier le frère d'un homme qui avait une armée sous ses ordres. Pourtant, il avait l'air d'un serpent prêt à mordre et Khasar se demanda si c'était le hasard qui avait mis l'étalon sauvage et les frères sur son chemin. Certains avaient sans doute envie de tester ceux qui avaient la prétention de les mener au combat. Kachium affectionnait les négociations et les manœuvres alors que lui n'avait aucun goût pour ça, ni pour les fanfaronnades du khan et de ses fils.

— Je ne verserai pas le sang... commença-t-il, tandis qu'une lueur de triomphe s'allumait dans le regard du khan. Mais je me passerai de l'ombre de mon frère.

Il abattit son poing sur le menton du fils le plus proche, qu'il estourbit. Avec un rugissement, les autres se jetèrent sur lui. Khasar recula sous une pluie de coups puis se campa solidement sur ses jambes et cogna violemment sur un visage. Il sentit le nez craquer. Comme tout homme qui a grandi parmi une large fratrie, il aimait se battre, mais la partie était par trop inégale et il faillit s'effondrer lorsque des coups puissants martelèrent son armure. Au moins sa poitrine était-elle protégée et tant qu'il resterait debout, il pourrait esquiver et riposter.

Au moment même où il se faisait cette réflexion, l'un des Woyelas le saisit par la taille et le projeta à terre. Khasar rua, entendit un cri, se couvrit la tête de ses bras. Par les esprits, que faisait Kachium ? Khasar sentit que son nez saignait et que ses lèvres commençaient à enfler. Un coup de pied à l'oreille droite fit résonner son crâne. Si le traitement se prolongeait, il serait infirme à vie.

Un des frères le chevauchait et tentait de lui écarter les bras. Il guetta l'homme entre ses doigts et quand une brèche s'ouvrit il lui enfonça un pouce dans l'œil. Le Woyela roula sur le côté en hurlant et les coups de pied redoublèrent.

Soudain un cri de souffrance s'éleva à proximité et, pendant un moment, Khasar se retrouva seul. Il en profita pour tenter de se relever, découvrit qu'un inconnu s'était précipité sur les frères, expédiant l'un d'eux au sol d'un coup de poing, frappant de sa botte le genou d'un autre. Le nouveau venu n'était guère plus qu'un gamin mais il mettait tout son poids dans ses coups. Khasar lui sourit de ses lèvres fendues, ne parvint pas à se mettre debout.

— Arrêtez ! ordonna une voix derrière lui.

Khasar connut un moment d'espoir avant de se rendre compte que Temüge était venu seul à son secours, et non avec une douzaine de guerriers. Son jeune frère se jeta dans la mêlée et repoussa l'un des Woyelas.

— Va plutôt chercher Kachium ! lui cria Khasar.

Temüge n'arriverait qu'à se faire étriller et alors, le sang coulerait. Gengis pouvait accepter qu'un de ses frères se batte ; deux, cela deviendrait une attaque contre la famille, un fait trop grave pour être ignoré. Le khan des Woyelas ne semblait pas avoir conscience du danger et Khasar l'entendit s'esclaffer lorsqu'un de ses fils écrasa son poing sur le visage de Temüge, qui tomba à genoux, à demi assommé. Le jeune inconnu, qui avait perdu l'avantage de la surprise, essuyait lui aussi une avalanche de coups. Les Woyelas avaient porté leurs efforts sur les deux nouveaux venus et Khasar enrageait d'entendre Temüge gémir de douleur et d'humiliation.

Il y eut alors une série de craquements sonores et les Woyelas reculèrent en grondant. Khasar entendit alors la voix de Kachium, tendue par la colère. Il avait amené des hommes avec lui et c'étaient leurs bâtons que son frère avait entendus.

— Lève-toi si tu peux, Khasar, dit Kachium. Montre-moi celui que tu veux voir mort.

Khasar se tourna sur le côté, cracha du flegme rouge dans l'herbe et se mit péniblement debout. Son visage était une masse violacée et sanglante dont la vue éteignit tout amusement dans l'œil du khan des Woyelas.

— C'était une affaire personnelle, s'empressa-t-il d'expliquer à Kachium, qui le fixait durement. Ton frère ne s'est réclamé d'aucune autorité supérieure.

Kachium se tourna vers Khasar, qui haussa les épaules et grimaça quand son corps contusionné protesta.

Temüge, qui s'était relevé lui aussi, était pâle comme du lait et sa honte le rendait plus furieux qu'il ne l'avait jamais été. L'inconnu se

redressa et Khasar le remercia d'un hochement de tête. Lui aussi était meurtri mais il sourit, le souffle court, les mains sur les genoux.

— Attention, murmura Kachium aux trois autres.

Il n'avait amené avec lui qu'une dizaine de ses creuseurs de fosses, c'était tout ce qu'il avait pu rassembler en apprenant la rixe, et ils ne tiendraient pas longtemps face aux hommes armés des Woyelas. Dans la foule, des yeux durs observaient la scène et le khan recouvra un peu de sa confiance.

— L'honneur a été satisfait, déclara-t-il. Pas de rancœur entre nous.

Il se tourna vers Khasar pour voir sa réaction, remarqua son sourire en coin. Des claquements métalliques annonçaient l'approche de guerriers en armure et tous les Woyelas se raidirent : ce ne pouvait être que Gengis.

— Pas de rancœur ? rétorqua Kachium au khan d'une voix sifflante. Ce n'est pas à toi d'en décider.

Tous les yeux se tournèrent vers Gengis, escorté d'Arslan et de cinq autres hommes. Tous avaient le sabre à la main et les fils du khan échangèrent des regards inquiets. Ils avaient voulu éprouver l'un des frères de Gengis et leur provocation avait parfaitement réussi. Seule l'arrivée de Temüge les avait entraînés dans des eaux plus profondes qu'ils ne l'avaient prévu et aucun d'eux ne savait à présent comment se tirer de ce mauvais pas.

Impassible, Gengis examina la scène. Son regard s'attarda sur Temüge et, un instant, les yeux jaunes se plissèrent devant les mains tremblantes du jeune homme. Le khan des Woyelas fut le premier à parler :

— L'affaire est déjà réglée, seigneur. Ce n'était qu'une échauffourée à propos d'un cheval.

Il avala péniblement sa salive et conclut :

— Il n'est point besoin que tu interviennes, seigneur.

Gengis l'ignora.

— Kachium ?

Réfrénant sa colère, Kachium répondit d'une voix calme :

— Je ne sais pas qui a commencé. Khasar pourra te le dire.

Sous le regard de Gengis, Khasar choisit ses mots avec soin. Tout le camp finirait par être au courant et il ne voulait pas apparaître comme un enfant se plaignant à son père, pas s'il voulait mener ensuite les tribus à la guerre.

— Pour ma part, je suis satisfait de mon rôle dans cette histoire, frère, dit-il. Si j'ai besoin d'en discuter de nouveau avec ces hommes, je le ferai un autre jour.

— Tu n'en feras rien, répliqua Gengis, qui avait saisi la menace implicite aussi bien que les Woyelas. Je te l'interdis.

Khasar inclina la tête.

— À tes ordres, seigneur.

Gengis se tourna vers son jeune frère.

— Toi aussi, tu es marqué, Temüge. Je n'arrive pas à croire que tu te sois mêlé à cette bagarre.

— Il a tenté de l'arrêter, expliqua Kachium. Ils l'ont fait tomber à genoux et...

— Suffit ! explosa Temüge. Je rendrai chaque coup le moment venu.

Le visage écarlate, il semblait au bord des larmes, comme un enfant. La colère de Gengis se libéra soudain. Avec un grognement, il s'avança parmi les fils du khan. L'un d'eux tarda à s'écarter et Gengis le fit tomber d'un coup d'épaule sans paraître sentir le choc. Le khan leva des mains suppliantes mais Gengis le saisit par son *deel* et le tira vers lui. Lorsqu'il dégaina son sabre, les fils du khan en firent autant.

— Ne bougez pas ! rugit-il de cette voix qui s'était fait entendre par-dessus le fracas de cent batailles.

Ils ignorèrent l'ordre et tandis qu'ils se rapprochaient Gengis souleva le khan comme il l'eût fait d'une marmotte. De deux coups vifs de son sabre, il lui cisaila les muscles des cuisses.

— Puisque mon frère a dû s'agenouiller, Woyela, tu ne te tiendras plus jamais debout.

Le khan mugit de douleur et s'effondra, les jambes couvertes de sang. Avant que les guerriers woyelas parviennent à lui, Gengis se tourna vers eux et les fixa.

— Si je vois encore un sabre hors du fourreau dans l'instant qui vient, pas un Woyela, homme, femme ou enfant, ne survivra.

Les officiers woyelas hésitèrent, levèrent leurs armes pour contenir leurs guerriers. Gengis se tenait devant eux, sans la moindre trace de peur, le khan geignant à ses pieds. Ses fils demeuraient cloués sur place, horrifiés. Au prix d'un effort, le khan fit un geste que ses officiers choisirent d'interpréter comme un assentiment. Ils rengainèrent leurs armes et les guerriers firent de même. Gengis hocha la tête.

— Quand nous chevaucherons, les Woyelas serviront de garde à mon frère, dit-il. Voudras-tu d'eux ?

Sans aucune expression sur son visage tuméfié, Khasar murmura son accord.

— Alors, c'est terminé. J'ai veillé à ce que justice soit faite.

Gengis commença à s'éloigner et ses frères le suivirent quand il se dirigea à grands pas vers sa yourte et les problèmes qui l'attendaient. Khasar tapota le dos du jeune inconnu qui l'avait aidé et l'emmena avec lui pour lui éviter de se faire encore rosser.

— Cet homme est venu à mon secours, dit-il en marchant. Il ne

connaît pas la peur, frère.

Gengis se tourna vers l'inconnu.

— Quel est ton nom ? lui demanda-t-il d'un ton bourru, encore irrité par l'incident.

— Süböteï des Uriangkhaïs, seigneur.

— Viens me voir quand tu voudras un bon cheval et une armure.

Süböteï eut un sourire radieux et Khasar lui décocha un léger coup à l'épaule pour marquer son assentiment. Derrière eux, le khan des Woyelas était confié aux soins de ses femmes. Avec de telles blessures, il ne se tiendrait plus jamais droit et ne marcherait peut-être jamais plus.

Tandis que Gengis et ses frères passaient entre les guerriers rassemblés dans l'ombre de la montagne Noire, beaucoup les regardaient avec respect et approbation. Il avait montré qu'il ne laisserait personne contester son autorité et avait remporté une petite victoire de plus.

Les Ouïgours furent repérés alors que l'été s'achevait et que l'eau coulant des collines grossissait l'Onon à le faire déborder. Les plaines étaient encore d'un vert vif, les alouettes s'envolaient au passage des chariots.

C'était une démonstration de force impressionnante et Gengis y répondit en alignant cinq mille de ses cavaliers devant le camp. Il n'alla pas en personne à la rencontre des Ouïgours, sachant que son absence serait interprétée comme une désapprobation subtile du retard des Ouïgours. Ce fut Khasar qui s'en chargea, entouré des Woyelas, et aucun des fils de leur khan n'osa faire plus que fixer des yeux la nuque du frère de Gengis.

Lorsque les Ouïgours furent à proximité, Khasar s'approcha du chariot qui menait le serpent sombre d'hommes et d'animaux. Ses yeux examinèrent les guerriers, estimèrent leur qualité. Ils étaient bien armés et semblaient vaillants, mais les apparences pouvaient être trompeuses, il le savait. Ils apprendraient la tactique qui avait apporté la victoire à Gengis ou seraient cantonnés au rôle de porteurs de messages.

Les Ouïgours étaient des marchands de chevaux et Khasar fut satisfait de voir le vaste troupeau qui les accompagnait. Il fallait trois bêtes pour chaque guerrier et le camp connaîtrait une grande animation pendant la prochaine lune, lorsque les autres tribus viendraient se procurer du sang neuf pour leur cheptel.

Les guerriers entourant le chariot de tête se déployèrent en position défensive, la main sur la poignée de leur sabre. Les Ouïgours doivent avoir accès à une grande réserve de minerais pour posséder

autant de lames, pensa Khasar. Trop d'hommes du camp n'avaient encore qu'un simple couteau en plus de leur arc. Khasar dirigea son regard vers un petit homme aux cheveux gris assis à l'avant du chariot. C'était lui qui avait levé la main pour arrêter la colonne en marche et, manifestement, les guerriers attendaient ses ordres. Bien que son *deel* fût de coupe simple, ce devait être Barchuk, le khan des Ouïgours. Khasar décida de lui faire honneur en parlant le premier.

— Sois le bienvenu au camp, seigneur, dit-il d'un ton cérémonieux. Vous êtes la dernière grande tribu à arriver, mais Gengis a reçu votre message de bonne volonté et a réservé des pâturages pour vos familles.

Le petit homme hocha la tête pensivement en inspectant les rangs des cavaliers qui se tenaient derrière Khasar.

— Je vois bien que nous devons être les derniers. J'imagine mal qu'il puisse y avoir encore des guerriers ailleurs dans le monde, vu la taille de cette armée. Vous êtes les premiers que nous rencontrons depuis le commencement de notre long voyage. Les Ouïgours prêteront allégeance à Gengis, comme je l'ai promis. Montre-nous où installer nos yourtes et nous ferons le reste.

Khasar apprécia la franchise et la simplicité de Barchuk, qui contrastaient avec la susceptibilité d'autres khans.

— Je suis son frère Khasar, dit-il en souriant. Je te conduirai moi-même.

— Alors, viens t'asseoir près de moi, Khasar. J'ai faim de nouvelles.

Le khan tapota le banc de bois du chariot ; Khasar sauta de sa selle et, d'une claque sur la croupe, envoya sa monture vers le premier rang des guerriers woyelas.

— Si nous sommes les derniers, avant longtemps Gengis pointera sa flèche immense vers ses ennemis, dit le khan tandis que Khasar grimpait sur le chariot.

Il émit un claquement de langue et les bœufs de l'attelage repartirent. Khasar remarqua que les guerriers Ouïgours demeuraient facilement en formation autour d'eux et en fut satisfait. Ils savaient au moins monter à cheval.

— Lui seul peut le dire, seigneur, répondit-il.

Les hématomes causés par les Woyelas avaient presque disparu et cependant il sentit les yeux de Barchuk parcourir sa peau sans que le khan fasse de commentaire. Le camp avait été tranquille après la leçon infligée aux Woyelas mais, avec la fin de l'été, les hommes montraient de nouveau de l'impatience et maintenant que les Ouïgours étaient arrivés, Khasar pensait que son frère passerait à l'action d'ici quelques jours. Cette perspective faisait croître sa propre excitation. Les tribus étaient là, elles prêteraient serment de loyauté. Ensuite ce serait la

guerre et Gengis et ses frères obligerait l'empire Jin à lever sa botte du cou de leur peuple.

— Tu sembles d'humeur joyeuse, Khasar, remarqua Barchuk en contournant un mamelon de la prairie.

Le regard du vieil homme sec mais vigoureux paraissait constamment amusé.

— Je songeais que jamais jusqu'ici nous n'avons été unis, seigneur. Il y a toujours eu de vieilles querelles, ou l'or des Jin, pour nous dresser l'un contre l'autre. Cela...

Il eut un geste circulaire du bras pour désigner le camp.

— ... c'est nouveau.

— Cela pourrait aussi finir par l'anéantissement de nos peuples, dit Barchuk à voix basse en l'observant attentivement.

Khasar sourit en se rappelant que Kachium et Gengis avaient eu la même discussion, et il se fit l'écho de leurs paroles :

— Oui mais aucun de nous, ni homme, ni femme, ni enfant, ne sera encore en vie dans cent ans. Tous ceux que tu vois ici ne seront plus que des os.

Perplexe, Barchuk plissa le front et Khasar regretta de ne pas savoir aussi bien argumenter que son frère Kachium.

— Quel est le but de la vie, sinon conquérir ? poursuivit le frère de Gengis. De s'emparer de femmes et de terres. Je préfère être ici et voir ça que passer le reste de ma vie en paix.

— Tu es un philosophe, dit Barchuk.

— Tu es le seul à le penser, par ici, répondit Khasar en riant. Non, je suis le frère du Grand Khan et notre temps est venu.

Barchuk des Ouïgours parla longuement dans la grande yourte tandis que le soleil se couchait. Gengis était fasciné par le savoir de cet homme et quand il ne parvenait pas à comprendre une de ses idées, il la lui faisait expliquer jusqu'à ce que son sens soit clair.

De tous les sujets abordés, ceux qui concernaient les Jin suscitaient le plus d'intérêt chez Gengis. Les Ouïgours venaient d'une terre située loin au sud-ouest, jouxtant le désert de Gobi et le royaume jin des Xixia. Gengis était avide de tous les détails que Barchuk pouvait fournir sur les caravanes de marchands, les habits et les coutumes des Jin et, surtout, leurs armes et leurs armures.

— La paix t'a apporté richesse et sécurité, dit Gengis lorsque Barchuk s'interrompit pour s'éclaircir la voix avec une gorgée de thé. Tu aurais peut-être dû chercher à te rapprocher du roi des Xixia pour t'allier contre moi. L'as-tu envisagé ?

— Bien sûr, répondit Barchuk, désarmant de franchise. Mais si je t'ai donné l'impression d'avoir leur amitié, elle est fausse. Ils commercent avec nous pour les peaux de nos léopards des neiges, pour notre bois dur, et même pour les graines de nos plantes rares qui les aident à combattre les maladies. En retour, ils nous vendent du fer brut, des tapis, du thé, et parfois un rouleau qu'ils ont maintes fois recopié.

Barchuk adressa un sourire désabusé aux hommes rassemblés.

— Ils viennent dans nos villes avec leurs palanquins et leurs gardes, mais on peut lire le dégoût sur leurs visages, continua-t-il. Depuis que j'ai appris leur langue, je les connais trop pour compter sur leur soutien. Il faut les voir pour comprendre. Ceux qui ne sont pas xixia n'ont aucune importance à leurs yeux. Même les Jin les considèrent comme un peuple distinct, bien qu'ils partagent un grand nombre de coutumes. Ils paient tribut à l'empereur jin et, quoique placés sous sa protection, ils s'estiment indépendants de leur puissant voisin. Leur arrogance est infinie.

Le khan des Ouïgours se pencha en avant, tapota le genou de Gengis et ne parut pas remarquer que ses guerriers se hérissaient.

— Depuis des générations, nous avons dû nous contenter de ronger des os alors qu'ils se réservaient les meilleurs morceaux derrière leurs murailles.

— Et tu voudrais les voir brisés, murmura Gengis.

— Oui. Tout ce que je demande, c'est que leurs bibliothèques nous soient remises pour que nous puissions étudier leurs rouleaux. Ils possèdent en outre des pierres précieuses, dont une qui est comme un mélange de lait et de feu. Ils refusent d'en faire commerce, quelles que soient les sommes que nous leur offrons.

Barchuk savait qu'il n'avait pas le droit d'exiger une part quelconque du butin. Les guerriers n'étaient pas payés pour se battre et tout ce qu'ils pillaient était leur par tradition. Barchuk demandait beaucoup, mais Gengis avait peine à imaginer qu'une autre tribu puisse réclamer les bibliothèques des Xixia et cette idée même le fit sourire.

— Tu auras les rouleaux, promit-il, je t'en donne ma parole. Tout le reste va aux vainqueurs et est dans les mains du père ciel. Je ne peux t'accorder de droit particulier.

Barchuk eut un hochement de tête réticent.

— Cela nous suffira, avec ce que nous leur prendrons. J'ai vu les miens piétinés par leurs chevaux sur les routes, mourir de faim alors que les Xixia se gavaient de récoltes qu'ils refusaient de partager. Je t'ai amené mes guerriers pour leur faire payer cette morgue ; nos villes et nos champs sont à présent déserts. Tous les Ouïgours sont avec toi : yourtes, chevaux, sel et sang.

Gengis écarta les bras et les deux hommes scellèrent le serment d'allégeance par une brève accolade. Les membres de la tribu attendaient devant la tente et Gengis leur demanderait plus tard de prêter eux aussi serment.

— Avant que nous allions retrouver les autres, j'ai une chose à te demander, dit Gengis.

Le visage de Barchuk se ferma quand il se rendit compte que la discussion n'était pas terminée.

— Mon plus jeune frère se passionne pour le savoir, poursuivit Gengis. Lève-toi, Temüge, qu'on puisse te voir.

Barchuk se tourna pour regarder le mince jeune homme qui venait de se mettre debout et qui s'inclina devant lui. Le khan répondit par un mouvement de tête plein de raideur avant de reporter son attention sur Gengis.

— Mon chamane, Kökötchu, lui servira de maître le moment venu, mais j'aimerais qu'ils lisent et apprennent tous deux ce qu'ils jugent digne d'intérêt. Je pense aux rouleaux que tu possèdes déjà ainsi qu'à ceux que nous pourrions prendre à nos ennemis.

— Les Ouïgours sont à tes ordres, seigneur, répondit Barchuk.

Ce n'était pas trop demander et il ne comprenait pas pourquoi Gengis semblait mal à l'aise en présentant cette requête. Temüge eut un sourire épanoui et Kökötchu s'inclina comme si on venait de lui

faire un grand honneur.

— Alors, c'est réglé, conclut Gengis, dont les yeux étincelaient à la lumière des lampes qu'on avait allumées à la tombée du soir. Si les Xixia sont aussi riches que tu le prétends, ils seront les premiers à nous voir à l'œuvre. Les Jin les soutiendront-ils ?

Barchuk haussa les épaules.

— Je ne peux te dire. Leurs terres se touchent mais les Xixia ont toujours eu un royaume séparé. Les Jin pourraient lever une armée contre toi pour contrer une menace potentielle, ou laisser les Xixia mourir jusqu'au dernier sans lever le petit doigt. Nul ne sait comment leur esprit fonctionne.

— Si tu m'avais annoncé il y a dix ans que les Kereyits affronteraient une immense armée, j'aurais éclaté de rire en me félicitant de ne pas être sur le chemin des combats. Aujourd'hui, je les considère comme des frères. Peu importe si les Jin s'en prennent à nous. S'ils bougent, je les briserai tous plus vite encore. À vrai dire, je préférerais les combattre dans une plaine que d'avoir à escalader les murailles de leurs villes.

— Les villes peuvent aussi tomber, dit Barchuk, dont l'excitation montait.

— Elles tomberont, confirma Gengis. Le moment venu, elles tomberont. Tu m'as montré que les Xixia sont le point faible des Jin. C'est par là que je leur ouvrirai le ventre et que je leur arracherai le cœur.

— Je serai honoré de te servir, seigneur.

Barchuk se leva et s'inclina, demeurant dans cette position jusqu'à ce que Gengis lui fasse signe de se redresser.

— Les tribus sont rassemblées, dit le Grand Khan, se levant à son tour et s'étirant. Pour traverser le désert, il nous faudra de grandes réserves d'eau et de fourrage pour les chevaux. Une fois que tous m'auront prêté serment, rien ne nous retiendra plus ici.

Après une pause, il reprit :

— Nous étions des tribus en arrivant ici, Barchuk. Nous en repartirons comme un seul peuple. Si tu consignes les événements dans ces rouleaux dont tu parles, ne manque pas d'écrire cela.

— Je le ferai, seigneur, répondit Barchuk, fasciné par l'homme qui commandait l'immense armée. J'apprendrai l'écriture à ton chamane et à ton frère pour qu'ils puissent te les lire.

Gengis avait du mal à imaginer Temüge récitant des mots prisonniers d'une peau de veau raide.

— Je suis curieux de voir ça.

Il prit Barchuk par l'épaule et l'honora en sortant de la grande yourte avec lui. Les généraux les suivirent. Dehors, ils entendirent la rumeur des hommes rassemblés attendant celui qui les guiderait.

Dans la nuit de l'été, le camp, éclairé par dix mille flammes, brillait d'une lumière jaune. Le centre en avait été dégagé en un vaste cercle autour de la tente de Gengis et les guerriers de toutes les tribus avaient laissé leurs familles pour se tenir dans cette lumière vacillante. Leurs armures étaient en cuir ou faites de ces écailles de métal empruntées aux Jin. Certaines portaient l'estampille des diverses tribus mais la plupart en étaient dépourvues, ce qui indiquait qu'elles étaient neuves et qu'il n'y avait plus désormais qu'une seule tribu sous le ciel. Bon nombre de guerriers étaient armés de sabres sortis des forges où l'on travaillait jour et nuit depuis le début du rassemblement. Des hommes ruisselants de sueur sous le soleil avaient creusé de grands trous, amené les chariots de minerai et regardé avec excitation les forgerons fabriquer les armes qu'ils porteraient. Plus d'un s'était brûlé les doigts en les empoignant avant qu'elles aient refroidi tant tous étaient impatients de manier la longue lame dont ils rêvaient depuis si longtemps.

Le vent balayait la plaine en permanence mais, ce soir-là, il soufflait une douce brise tandis qu'ils attendaient Gengis.

Le Grand Khan apparut enfin et Barchuk des Ouïgours, qui l'accompagnait, descendit de la plateforme de la yourte et alla se poster au premier rang devant les roues de bois cerclées de fer. Gengis se tint un moment immobile, parcourant la foule du regard et s'émerveillant de son immensité. Ses frères, puis Arslan, Jelme et le chamane Kōkōtchu descendirent à leur tour, chacun s'arrêtant sur les marches pour contempler les rangées qui s'étiraient dans les flaques de lumière.

Resté seul, Gengis ferma un instant les yeux. Il remercia le père ciel de l'avoir conduit en ce lieu avec une telle armée pour le suivre. Il adressa quelques mots à l'esprit de son père. Yesugei devait être fier de son fils, qui avait conquis de nouvelles terres pour son peuple, et seuls les esprits savaient où il s'arrêterait. Lorsqu'il rouvrit les yeux, Gengis vit que Bōrte avait amené ses quatre fils au premier rang, trois d'entre eux étant trop jeunes pour être laissés seuls. Son regard s'attarda sur Djōtchi, l'aîné, et sur Chatagai, ainsi appelé en mémoire du chamane des Loups. Âgé de presque neuf ans, Djōtchi craignait son père et il baissa les yeux, alors que Chatagai regardait droit devant lui.

— Nous sommes venus de cent tribus différentes, tonna Gengis.

Il voulait que sa voix porte mais même une gorge accoutumée aux champs de bataille ne pouvait se faire entendre aussi loin. Ceux qu'elle n'atteindrait pas devraient suivre l'exemple de ceux qui entendraient.

— J'ai amené les Loups dans cette plaine, les Olkhunuts et les Kereyits. J'ai amené les Merkits et les Jajirats, les Oïrats et les Naimans. Les Woyelas sont venus, les Tuvans, les Ouïgours et les Uriangkhaïs.

À chaque nom cité, une partie de la foule s'agitait et Gengis remarqua que ses hommes s'étaient encore regroupés par tribu. La fusion ne serait pas facile pour des guerriers qui faisaient passer avant tout l'honneur tribal. Peu importe, se dit-il. J'élèverai leur regard. Avec une mémoire infailible, il nomma chacune des tribus qui avaient chevauché pour le rejoindre à l'ombre de la montagne Noire, il n'en omit aucune, sachant que tout oubli serait remarqué et retenu.

— J'ai rassemblé aussi ceux qui étaient sans tribu mais n'en avaient pas moins d'honneur et qui ont répondu à l'appel du sang au sang. Ils sont venus à nous confiants. Je vous le dis à tous : il n'y a plus de tribus sous le père ciel. Il n'y a qu'un seul peuple mongol, qui naît ce soir, ici.

Certains l'acclamèrent, d'autres demeurèrent silencieux. Gengis gardait le masque impassible du guerrier, conscient qu'il devait leur faire comprendre qu'il n'y avait pas de perte d'honneur dans ce qu'il leur demandait.

— Nous sommes des frères de sang, séparés depuis trop longtemps pour que quelqu'un ici sache depuis quand. Je veux une famille plus vaste réunissant toutes les tribus, je revendique un lien du sang avec chacun de vous. Je vous appelle à vous rassembler sous mon étendard pour former une seule famille, une seule nation.

Il s'interrompt pour juger de leur réaction. Ils avaient déjà entendu cette idée, dont la rumeur, passant d'une tribu à l'autre, avait parcouru le camp. Mais l'entendre dans sa bouche les ébranlait quand même. La plupart d'entre eux ne manifestèrent aucun enthousiasme et il dut réprimer un soudain accès d'irritation. Il aimait son peuple mais, par les esprits, il pouvait parfois être exaspérant.

— Nous accumulerons un butin aussi haut que la montagne qui se dresse derrière vous, reprit-il. Vous aurez des chevaux, des femmes et de l'or, des huiles parfumées et des friandises. Vous aurez des terres à vous et votre nom sera craint. Chaque homme de mon armée sera un khan pour ceux qui se prosterneront devant lui.

Les acclamations fusèrent enfin et Gengis, content d'avoir trouvé le bon ton, se permit un léger sourire. Il n'y avait que les khans médiocres pour redouter l'ambition de ceux qui les entouraient. Il croyait au moindre mot de ce qu'il disait.

— Au sud s'étend le grand désert, poursuivit-il. Nous le traverserons avec une rapidité que les royaumes jin ne peuvent imaginer. Nous fondrons sur eux comme le loup sur l'agneau et ils détalent devant nos sabres et nos arcs. Je vous donnerai leurs richesses et leurs femmes. Je planterai là-bas mon étendard et ferai trembler le sol. La mère terre saura que ses fils ont trouvé leur héritage et se réjouira d'entendre le tonnerre dans la plaine.

La foule rugit de nouveau et Gengis, quoique ravi, leva les bras

pour réclamer le silence.

— Nous emporterons l'eau nécessaire pour franchir les terres desséchées, nous frapperons par surprise et nous ne nous arrêterons qu'une fois arrivés à la mer. C'est moi Gengis qui vous le dis, et ma parole est de fer.

Sous les acclamations, il fit signe à Khasar, qui lui tendit un lourd bâton en bois de bouleau argenté auquel on avait accroché huit queues de cheval teintes. Un murmure parcourut la foule. Une noire pour les Merkits, une rouge pour les Naïmans, mêlées aux autres. Chacune avait orné l'étendard du khan de l'une des grandes tribus que Gengis avait rassemblées dans la plaine. Quand Gengis saisit le bâton, Khasar lui présenta une queue de cheval teinte du bleu des Ouïgours.

De ses doigts agiles, Gengis accrocha la dernière queue avec les autres et planta le bâton dans un trou du bois, à ses pieds. Le vent se prit dans ce nouvel étendard coloré et les queues fouettèrent l'air comme si elles appartenaient encore à un cheval.

— J'ai uni les couleurs ! clama Gengis. Lorsque le temps les aura blanchies, il n'y aura plus de différence entre elles. Elles seront l'étendard d'un peuple.

Ses officiers brandirent leurs sabres et tout l'ost, emporté, fit de même. Des milliers de lames piquèrent le ciel. Le grondement mit longtemps à s'éteindre bien que Gengis tapotât l'air de sa main libre pour réclamer de nouveau le silence.

— Le serment que vous allez prêter vous engage, mes frères. Il n'est cependant pas plus fort que le sang qui nous lie déjà. Agenouillez-vous devant moi.

Les guerriers des premiers rangs mirent aussitôt un genou en terre, le reste suivit par vagues gagnant l'arrière. Gengis guetta des signes d'hésitation, n'en vit aucun. Il les avait tous gagnés à lui.

Kökötchu remonta sur la plateforme de la yourte en s'efforçant de garder un visage impassible. Même dans ses rêves les plus ambitieux, il n'avait jamais imaginé un tel moment. Temüge avait parlé pour lui à son frère et le chamane se félicitait d'être parvenu à amener le jeune homme à faire cette suggestion.

Devant les guerriers agenouillés, Kökötchu savourait son nouveau statut. Il se demanda si Gengis s'était rendu compte qu'il serait le seul à ne pas prêter serment. Khasar, Kachium et Temüge étaient agenouillés dans l'herbe avec les autres, les chefs comme les simples guerriers.

— Sous un seul khan, nous sommes une nation, lança le chamane par-dessus les têtes, le cœur battant d'excitation.

Les mots lui revinrent en écho quand les rangs successifs de guerriers les répétèrent.

— Je vous offre des yourtes, des chevaux, du sel et du sang, le

tout dans l'honneur.

Agrippé à la balustrade de la plateforme, Kōkōtchu les écoutait. Désormais, tous connaîtraient le chamane du Grand Khan. Porté par la houle des mots provenant de plus en plus loin, il leva les yeux. Sous ce ciel clair, les esprits devaient se trémousser de joie, invisibles et inaccessibles pour tous à l'exception des plus puissants des chamanes. Dans les mots scandés par des milliers de bouches, Kōkōtchu sentait ces esprits tourbillonner dans l'air et il exultait. Quand enfin les guerriers se turent, il lâcha une longue expiration.

— À toi, maintenant, murmura Gengis derrière lui.

Kōkōtchu sursauta de surprise avant de tomber à genoux et de réciter le même serment. Lorsqu'il redescendit auprès des autres, Gengis dégaina le sabre de son père. Ceux qui se trouvaient à proximité purent voir ses yeux luire de satisfaction quand il proclama :

— C'est fait. Nous sommes une nation. Ce soir, qu'aucun de nous ne se lamente en songeant à son ancienne tribu. Nous sommes une famille plus grande et le monde est à nous.

Il laissa son bras retomber quand ils poussèrent un cri, cette fois tous ensemble. Le vent portait vers lui une forte odeur de mouton rôti et c'est d'un pas léger que Gengis rejoignit les guerriers se préparant à une nuit de beuverie et de ripaille. Un millier d'enfants seraient conçus avant l'aube par des hommes ivres. Gengis songea à retourner auprès de Börte et à masquer la gêne que faisaient naître en lui les yeux accusateurs de son épouse. Elle avait rempli ses obligations envers lui, nul ne pouvait le nier, mais la paternité de Djötchi demeurait un doute dans son esprit, telle une épine sous sa peau.

Il secoua la tête pour en chasser les idées vaines, accepta l'outre d'arkhi que lui tendait Kachium. Ce soir, il boirait jusqu'à l'abrutissement, en khan de toutes les tribus. Au matin, il se préparerait à traverser les terres arides du désert de Gobi et à parcourir le chemin qu'il avait choisi pour ses guerriers.

Le vent hurlait autour des chariots, chargé d'un fin brouillard de sable qui forçait hommes et femmes à cracher constamment, à grimacer en sentant sous leurs dents les grains mêlés aux aliments. Des insectes les tourmentaient, se régalaient du sel de leur sueur et laissaient des marques rouges là où ils avaient piqué. Les Ouïgours avaient montré aux autres comment protéger leur visage dans la journée en le recouvrant de tissu, ne laissant qu'une fente par laquelle les yeux regardaient le paysage désolé, tremblant de chaleur. Les casques et les protège-nuque de ceux qui portaient l'armure étaient brûlants au toucher mais ils ne se plaignaient pas.

Au bout d'une semaine, l'armée de Gengis gravit une chaîne de collines couleur rouille pour parvenir à une vaste plaine de dunes ondulantes. S'ils avaient encore pu chasser au pied des hauteurs, le gibier était devenu rare à mesure que la chaleur augmentait. Seul signe de vie sur le sable chaud, de minuscules scorpions noirs défilaient devant les sabots des chevaux et disparaissaient dans un trou ou sous une pierre. Souvent les chariots s'ensablaient et il fallait creuser, parfois à l'heure la plus torride de la journée. La tâche était éreintante mais chaque heure perdue les rapprochait du moment où ils n'auraient plus d'eau.

Ils transportaient dans leurs chariots des milliers d'outrés gonflées, fermées par un tendon et chauffées par le soleil. Comme ils ne disposaient d'aucune autre source d'eau, leurs réserves diminuaient rapidement, d'autant que de nombreuses outres avaient éclaté sous l'effet de la chaleur et du poids des autres. Ils avaient emporté des vivres et de l'eau pour vingt jours seulement et douze jours étaient déjà passés. Les guerriers buvaient le sang de leurs montures tous les deux jours, ainsi que quelques gobelets d'une eau saumâtre et chaude, mais ils étaient presque à bout de résistance, hébétés et sans force, les lèvres desséchées au point de saigner.

Gengis chevauchait en tête avec ses frères, plissant les yeux dans la lumière aveuglante pour apercevoir un signe des montagnes qu'on lui avait promises. Les Ouïgours avaient pour habitude de s'avancer loin dans le désert pour leur négoce et il comptait sur Barchuk pour le guider.

Le Grand Khan fronça les sourcils en contemplant la plaine aux

ondulations noires et jaunes qui s'étirait jusqu'à l'horizon. La chaleur était pire que jamais ; sa peau avait noirci, son visage était strié de nouvelles rides tracées par le sable et la crasse. La première nuit, il s'était presque réjoui du froid jusqu'à ce qu'il devienne si mordant que les fourrures, sous les yourtes, ne les en protégeaient guère. Les Ouïgours leur avaient appris à chauffer des pierres au feu et à dormir sur une couche de ces pierres refroidissant lentement. Plus d'un guerrier avait des plaques brunes dans le dos, là où le *deel* l'avait brûlé, mais le froid avait été vaincu, et s'ils survivaient à la soif le désert n'abritait rien d'autre qui pût les arrêter. Juché sur son cheval, Gengis s'essuyait régulièrement les lèvres et faisait passer d'une joue à l'autre le petit caillou qui l'aidait à saliver.

Il jeta un coup d'œil derrière lui quand Barchuk se porta à sa hauteur. Les Ouïgours couvraient de tissu les yeux de leurs chevaux, qui avançaient en aveugles. Gengis avait essayé d'en faire autant avec ses montures, mais celles-ci avaient rué et renâclé jusqu'à ce qu'on leur enlève cette protection et aient ensuite terriblement souffert de la chaleur. Un grand nombre de bêtes avaient les paupières couvertes de croûtes jaunâtres et il faudrait leur appliquer des onguents pour les guérir si elles parvenaient à survivre au désert. Si endurantes fussent-elles, elles ne pouvaient se passer de leur précieuse ration d'eau. À pied, la nouvelle nation mourrait dans ce désert.

Du doigt, Barchuk indiqua le sol et haussa la voix par-dessus le vent incessant.

— Vois-tu ces paillettes bleues dans le sable ? Elles marquent le début de la dernière étape avant les monts de Yinshan. Il y a du cuivre, ici. Nous en avons vendu aux Xixia.

— Combien de jours encore avant que nous puissions voir ces montagnes ? demanda Gengis, qui refusait de nourrir trop d'espairs.

Barchuk haussa les épaules avec l'impassibilité d'un Mongol.

— On ne sait au juste, mais les chevaux des marchands xixia sont encore frais quand ils croisent notre route dans ces parages. Ce ne doit plus être loin, maintenant.

Par-dessus son épaule, Gengis regarda la masse silencieuse de cavaliers et de chariots. Il avait emmené dans le désert soixante mille guerriers, autant de femmes et d'enfants. Il ne pouvait voir la fin de la colonne, qui s'étirait sur des lieues et dont les formes se fondaient jusqu'à ne plus faire qu'une tache sombre ondulant dans la chaleur. Ils n'avaient presque plus d'eau. Bientôt, ils devraient abattre chèvres et moutons, ne gardant que la viande qu'ils pourraient transporter et abandonnant le reste au sable. Barchuk suivit le regard du Grand Khan.

— Ils souffrent, seigneur, mais avant longtemps ils frapperont à la porte du royaume des Xixia.

Gengis eut un grognement las. C'était grâce aux connaissances du khan des Ouïgours qu'ils avaient pénétré si loin dans ces terres désolées, mais ils n'avaient toujours que sa parole pour croire que ce royaume était aussi riche et fertile qu'il le prétendait. Aucun guerrier de Barchuk n'avait été autorisé à franchir les montagnes qui bordaient le désert au sud et Gengis ne disposait d'aucune information pour dresser ses plans d'attaque. Il avait tout misé sur la possibilité de trouver un point faible dans les défenses jin, mais il se demandait encore ce qu'il ferait face à une cité de pierre, haute comme une montagne, que ses cavaliers ne pourraient que contempler avec frustration.

Sous les sabots de son cheval, le sable devint bleu-vert, avec de larges bandes de cette étrange couleur s'étirant dans toutes les directions. Chaque fois que la colonne faisait halte pour manger, les enfants y traçaient des dessins avec un bâton. Gengis ne partageait pas leur émerveillement car les réserves d'eau s'épuisaient et ils passaient leurs nuits à grelotter malgré les pierres chaudes.

Les guerriers n'avaient pas grand-chose pour se distraire avant de sombrer dans le sommeil. Deux fois en douze jours, on avait fait appel à Gengis pour trancher une querelle entre des hommes que la chaleur et la soif rendaient irascibles. Les deux fois, il avait ordonné l'exécution des coupables pour faire clairement comprendre qu'il ne tolérerait rien qui pût troubler l'ordre du camp. Il considérait qu'ils se trouvaient en territoire ennemi et si les officiers n'étaient pas capables de régler une simple rixe, l'intervention du Grand Khan se solderait par une décision impitoyable. Cette menace suffit à empêcher la plupart des têtes chaudes de désobéir aux ordres, mais son peuple n'avait jamais été facile à gouverner et trop d'heures silencieuses accentuaient son indiscipline.

L'aube du quatorzième jour ramena une fois de plus une chaleur accablante. Gengis ne put que grimacer en rejetant ses couvertures et en éparpillant les pierres que ses serviteurs ramasseraient pour la nuit suivante. Il avait le corps raide et fatigué ; la pellicule de sable qui recouvrait sa peau lui donnait des démangeaisons. Quand le petit Djötchi, qui jouait avec ses frères, se jeta dans ses jambes, il le gifla durement et l'enfant en pleurs alla se faire consoler par sa mère. Tous étaient irritables, par cette chaleur, et seules les promesses de Barchuk d'une plaine verte et d'une rivière leur faisaient garder les yeux sur l'horizon.

Le seizième jour, un alignement de collines noires apparut devant eux. Alentour, le sol était presque vert de cuivre et des rochers noirs le perçaient comme des lames tranchantes. Dans leur ombre, des lichens et des broussailles parvenaient à survivre et, dans la matinée, les chasseurs rapportèrent des lièvres et des campagnols pris dans les

collets posés la veille. L'humeur générale se fit un peu moins sombre mais ils souffraient toujours de la soif et nombre d'entre eux, les enfants en particulier, avaient encore les yeux irrités. Malgré la fatigue de ses hommes, Gengis doubla les patrouilles autour du gros de l'armée et fit reprendre l'entraînement à l'arc et au sabre. Amaigris, les guerriers s'exécutèrent en montrant une endurance obstinée, tous résolus à ne pas faillir sous les yeux du Grand Khan. Lentement, imperceptiblement, le rythme de leur progression s'accrut de nouveau, les chariots les plus lourds glissant vers l'arrière.

Lorsqu'ils furent à proximité des collines, Gengis s'aperçut qu'elles étaient beaucoup plus hautes qu'il ne l'avait cru. Elles étaient de cette même roche noire qui surgissait du sable autour d'eux. Leurs parois escarpées empêchaient de les gravir et il comprit qu'ils devraient trouver une passe pour les franchir s'ils ne voulaient pas être condamnés à les contourner sur toute leur longueur. Avec des réserves d'eau presque épuisées, les chariots étaient plus légers mais Gengis savait qu'ils devaient trouver rapidement la vallée de Barchuk s'ils voulaient rester en vie. Les tribus l'avaient accepté comme chef, mais si les hommes commençaient à croire qu'il les conduisait à la mort, ils se vengeraient pendant qu'ils en avaient encore la force. Il chevauchait droit sur sa selle, la bouche endolorie. Derrière lui, les guerriers marmonnaient sombrement.

Kachium et Khasar clignaient des yeux dans la brume de chaleur au pied des collines. Avec deux des éclaireurs, ils avaient galopé devant le gros des troupes pour chercher une passe. Les éclaireurs connaissaient le désert et la vue perçante de l'un d'eux avait repéré une brèche prometteuse entre deux pics. Cela s'annonçait plutôt bien puisque la paroi abrupte faisait place à une gorge étroite dans laquelle les sabots des quatre montures résonnaient. De chaque côté, les rochers montaient vers le ciel, trop hauts pour qu'un homme puisse les gravir, encore moins un cheval ou un chariot. Il ne fallait pas être un grand pisteur pour voir que l'usure du sol indiquait un large chemin, aussi le petit groupe se lança-t-il au galop, sûr de pouvoir rapporter au khan l'existence d'un passage menant au royaume xixia.

Au sortir d'un coude, les éclaireurs stupéfaits durent tirer de toutes leurs forces sur la bride de leurs chevaux. La gorge était bloquée par une haute paroi, de la même roche noire que les collines. Chacun des blocs qui la composaient était à lui seul trop lourd pour qu'on pût le soulever, et cette paroi semblait des plus étranges. De par ses lignes nettes, sa surface lisse, elle était manifestement l'œuvre de l'homme, mais avec des dimensions qu'ils ne connaissaient qu'aux montagnes. À sa base se trouvait la preuve définitive qu'elle n'était

pas naturelle : une porte de bois et de fer noir, ancienne et solide.

— Regardez cette taille ! s'exclama Kachium en secouant la tête. Comment passer ?

Les éclaireurs haussèrent les épaules, Khasar siffla doucement entre ses dents.

— Ce serait facile de nous prendre au piège dans ce lieu sans vie. Il faut vite prévenir Gengis avant qu'il nous suive et s'y engage.

— Il voudra savoir s'il y a des guerriers là-haut. Tu le connais.

Khasar inspecta les pentes escarpées de chaque côté et se sentit soudain vulnérable en imaginant des hommes jetant des rochers sur eux de là-haut. Un piège sans issue. Les éclaireurs, guerriers kereyits avant que Gengis ne revendique leur tribu, attendaient les ordres, impassibles, en tâchant de cacher qu'ils étaient impressionnés par la hauteur de la muraille.

— On l'a peut-être construite uniquement pour barrer le passage à une armée venant du désert, dit Khasar à son frère. Elle n'est peut-être pas gardée.

Alors même qu'il émettait cette hypothèse, l'un des éclaireurs tendit le bras pour diriger leurs regards vers une petite silhouette bougeant en haut du mur. Ce ne pouvait être qu'un soldat et Khasar sentit son cœur se serrer. S'il existait une autre passe, Barchuk ne la connaissait pas, et le temps de trouver un moyen de franchir les collines, l'armée de Gengis dépérirait. Khasar prit une décision, conscient qu'elle pouvait coûter la vie aux éclaireurs.

— Allez jusqu'au pied de la muraille et revenez, ordonna-t-il.

Les deux hommes inclinèrent la tête, échangèrent un regard, enfoncèrent leurs talons dans les flancs de leurs montures et poussèrent un « *chuh* » pour les lancer au galop. Du sable jaillit dans l'air quand ils s'élancèrent et les deux frères les suivirent du regard, les yeux plissés dans le soleil.

— Tu crois qu'ils y arriveront ? demanda Kachium.

Khasar haussa les épaules sans répondre, trop occupé à surveiller la muraille. Kachium crut voir le garde faire un geste au loin. Les éclaireurs eurent l'intelligence de se séparer et de zigzaguer au galop pour ne pas offrir une cible facile à d'éventuels archers. Longtemps on n'entendit que l'écho de leurs sabots et les frères de Gengis continuèrent à les suivre des yeux en retenant leur respiration.

Kachium poussa un juron quand une ligne d'archers apparut en haut du mur.

— Allez, murmura-t-il, comme pour encourager les éclaireurs.

Des points sombres filèrent vers les cavaliers qui fonçaient à bride abattue et Kachium vit l'un d'eux virer avec audace en parvenant à la grande porte. Il la frappa de son poing, fit faire demi-tour à son cheval, mais les archers tirèrent à nouveau et, l'instant d'après,

l'homme et sa monture furent criblés d'une dizaine de flèches. L'éclaireur poussa un cri, son cheval fit encore quelques pas puis vacilla, touché par d'autres traits. L'homme et la bête tombèrent enfin, dans un même mouvement, et demeurèrent immobiles sur le sol.

L'autre éclaireur ne parvint pas à la muraille. Un moment, Khasar et Kachium crurent qu'il réussirait à échapper aux archers et l'encouragèrent de leurs cris. Puis il tressauta sur sa selle, son cheval se cabra et s'effondra sur lui en ruant.

L'animal se remit debout et retourna en boitant vers les frères, laissant derrière lui le corps brisé de l'éclaireur. Khasar sauta à terre, saisit la bride du cheval. Il avait la jambe cassée, il ne pourrait plus être monté. Khasar attacha la bride à sa propre selle pour le ramener quand même : il y avait trop de bouches à nourrir au camp.

— Nous avons notre réponse, grommela-t-il, sauf que ce n'est pas celle que je voulais. Comment allons-nous passer ?

— Nous trouverons un moyen, assura son frère en se retournant vers la ligne sombre des archers.

Plusieurs d'entre eux levèrent les bras, raillerie ou salut, il n'aurait su dire.

— Même si nous devons abattre cette muraille, poursuivit-il. Pierre par pierre.

Le temps de parvenir à l'avant-garde de l'armée, les deux frères croisèrent des cavaliers envoyés en reconnaissance en direction des collines. Gengis et ses officiers avaient tiré un certain nombre d'enseignements des années passées à rassembler les guerriers en une seule armée, et de jeunes garçons repartirent au galop vers la colonne pour prévenir le khan du retour de ses frères.

Ni Khasar ni Kachium ne répondirent à ceux qui les saluaient. Sombres et silencieux, ils guidèrent leurs chevaux vers la yourte de leur frère, accrochée à sa plateforme roulante comme une sangsue blanche. Lorsqu'ils y furent parvenus, Khasar sauta à terre et regarda l'homme qui s'avançait pour prendre la bride.

— Süböteï, dit-il en se forçant à sourire.

Le jeune Uriangkhai semblait tendu et Khasar se rappela qu'on lui avait promis une armure et un bon cheval. Le moment était mal choisi.

— J'ai beaucoup de choses à discuter avec le khan. Viens réclamer ton cheval une autre fois.

Le visage du jeune homme s'assombrit de déception et Khasar le rattrapa par l'épaule alors qu'il s'éloignait déjà.

— Nous trouverons peut-être un instant à la fin de l'entrevue. Accompagne-moi si tu sais garder le silence.

Sübötei retrouva aussitôt son sourire, mêlé de nervosité à la perspective de rencontrer le Grand Khan en personne. La bouche sèche, il monta les marches et suivit les frères à l'intérieur de la tente.

Gengis les attendait, le jeune messenger encore hors d'haleine à ses côtés. Remarquant l'expression grave de ses frères, il demanda :

— Où sont les éclaireurs ?

— Ils sont morts, répondit Khasar. Et la passe est barrée par une muraille de pierre noire haute comme cent yourtes, peut-être plus.

— Nous avons vu une cinquantaine d'archers tirer, ajouta Kachium. Ils ne sont pas très adroits, comme nous le savons, mais ils ne pouvaient pas vraiment manquer leurs cibles. Le mur s'élève au fond d'une gorge encaissée entre des parois rocheuses escarpées. Je n'ai pas vu de moyen de les prendre de flanc.

Gengis plissa le front, se leva, grogna en traversant la tente et sortit sous le soleil. Kachium et Khasar le suivirent, remarquant à peine la présence sur leurs talons d'un Sübötei aux yeux écarquillés.

Le khan s'avança sur le sable bleu-vert et, du bâton qu'il tenait à la main, traça un trait sur le sol.

— Montrez-moi.

Ce fut Kachium qui prit le bâton et exécuta rapidement un dessin aux lignes nettes. Fasciné, Khasar regardait son frère recréer la gorge qu'il avait vue quelques heures plus tôt. Pour finir, Kachium reproduisit le portail cintré et Gengis, l'air contrarié, se frotta le menton.

— Nous pourrions démolir des chariots pour en faire une palissade en bois qui permettrait aux hommes d'approcher... suggéra-t-il d'un ton dubitatif.

Kachium secoua la tête.

— Cela nous amènerait à la porte, mais l'ennemi pourrait alors jeter des pierres sur nous. Tombant de cette hauteur, elles fracasseraient nos planches.

Gengis leva la tête, parcourut des yeux la vaste étendue dépourvue d'arbres. Ils n'avaient rien pour construire de quoi se protéger.

— Alors, il faut les attirer au-dehors, décida-t-il. Une fausse retraite, en abandonnant dans notre sillage des objets précieux. J'enverrai des hommes portant les meilleures armures et ils survivront aux flèches puis, feignant la panique, ils s'enfuiront en poussant de grands cris.

L'image le fit sourire et il ajouta :

— Cela donnera peut-être un peu d'humilité à nos guerriers.

Kachium fit glisser la pointe de sa botte le long du bord du dessin.

— Cela pourrait marcher si nous pouvions savoir quand ils ouvriront la porte, mais la gorge fait un coude. Dès que nous l'aurons

franchi, il nous sera impossible de les voir sortir. Si deux jeunes garçons parvenaient à se hisser sur les rochers, de chaque côté, ils pourraient nous donner le signal, mais l'escalade serait très dangereuse et il n'y a de toute façon rien pour se cacher. Ils se feraient repérer à coup sûr.

— Puis-je dire un mot, seigneur ? intervint tout à coup Süböteï.

— Je t'avais dit de garder le silence ! le tança Khasar, indigné. Ne comprends-tu pas que c'est important ?

Sous les regards des trois hommes, le jeune guerrier devint cramoisi.

— Je suis désolé. Je crois avoir trouvé un moyen de savoir quand ils sortiront.

— Qui es-tu ? lui demanda Gengis.

Baissant la tête, le jeune homme répondit d'une voix tremblante :

— Süböteï des Uriangkhaïs, seigneur.

Il se reprit aussitôt :

— De la nation. Je...

Gengis leva une main.

— Je me souviens. Dis-moi à quoi tu penses.

Avec un effort visible, Süböteï domina sa nervosité pour exposer son idée. Il était étonné qu'ils n'y aient pas pensé. En silence, il attendit que les trois hommes la considèrent. Au bout d'une éternité, Gengis hocha la tête.

— Ça pourrait marcher, convint-il.

Süböteï se redressa et Khasar sourit, comme s'il était pour quelque chose dans la trouvaille du jeune guerrier.

— Occupe-t'en, Kachium, dit Gengis. Entre-temps, j'irai voir ce lieu que tu m'as décrit.

Son humeur changea quand il apparut nécessaire de détruire plusieurs des chariots qui avaient amené les familles dans le désert. Le bois étant rare, chacun d'eux était entretenu avec soin et légué de génération en génération. Mais il n'y avait pas d'autre solution.

— Démonte les dix premiers chariots de la colonne, fais-en une palissade qu'on pourra soulever et transporter.

Voyant le regard de Kachium se porter sur sa tente, Gengis gronda.

— Pas la mienne, frère. Commence avec le chariot suivant.

Kachium parti rassembler les hommes et les matériaux dont il aurait besoin, Gengis se tourna vers Süböteï.

— Je t'ai promis un cheval et une armure. Que veux-tu d'autre ?

Le jeune homme blêmit de confusion. Il n'avait pas voulu augmenter la dette du khan envers lui, il avait seulement cherché à résoudre un problème qui l'intriguait.

— Rien, seigneur. Il me suffit de chevaucher avec mon peuple.

Gengis le fixa en se grattant la joue. Puis, se tournant vers son frère :

— Il a du courage et de l'intelligence, Khasar. Confie-lui dix hommes pour l'assaut contre la muraille.

Les yeux jaunes revinrent à Sübötei, figé de stupeur.

— Je verrai comment tu mènes au combat des guerriers plus expérimentés que toi.

Pour éprouver un peu le jeune homme, Gengis ajouta une pique :

— Si tu leur fais défaut, tu ne vivras pas au-delà du coucher du soleil de cette journée.

En réponse, Sübötei s'inclina, l'enthousiasme à peine entamé par la mise en garde du khan.

— Fais amener mon cheval, Khasar, ordonna Gengis. Je veux voir ce mur et ces archers qui croient pouvoir se dresser sur mon chemin.

Les défenseurs xixia n'avaient aucune idée du nombre de Mongols qui avaient traversé le désert pour les attaquer. Si Gengis s'était avancé presque à portée de leurs arcs avec une douzaine d'officiers, le gros de ses troupes était resté massé derrière le coude de la gorge. Finalement, il avait décidé de ne pas faire escalader les rochers par deux de ses hommes. Pour que le plan fonctionne, les défenseurs devaient être convaincus d'avoir affaire à des gardiens de troupeaux un peu frustes. Poster des guetteurs sur les pics révélerait à tout le moins un talent tactique et rendrait les soldats méfiants. Gengis se mordilla la lèvre inférieure en levant les yeux vers le fort. Des archers s'étaient massés en haut de la muraille et, de temps à autre, ils tiraient une flèche pour estimer la portée de leurs arcs dans l'éventualité d'une attaque. Gengis regarda la dernière se ficher dans le sol à douze pas de lui et cracha avec mépris en direction des archers ennemis : ses hommes tiraient plus loin.

L'air était lourd et immobile dans cette gorge où ne soufflait aucun vent. La chaleur du désert se faisait plus forte à mesure que le soleil montait dans le ciel, réduisant leurs ombres. Gengis posa la main sur la poignée du sabre de son père pour se porter chance, fit faire demi-tour à son cheval et retourna à l'endroit où cent guerriers attendaient.

Ils gardaient le silence, comme il le leur avait ordonné, mais leur ardeur était visible sur leurs jeunes visages. Comme tous les Mongols, berner l'ennemi leur plaisait plus encore que le submerger par la force.

— La palissade est assemblée, dit Khasar. C'est une protection rudimentaire, mais elle leur permettra d'avancer jusqu'au pied de la muraille. J'ai distribué des marteaux de forgeron pour qu'ils éprouvent la solidité de la porte. Qui sait, ils réussiront peut-être à entrer.

— Que cent autres guerriers soient prêts à charger pour les soutenir au cas où ils y parviendraient, ordonna Gengis.

Il se tourna vers Kachium, qui se tenait à proximité pour veiller aux derniers détails.

— Je mettrai Arslan à la tête du second groupe, dit Kachium.

C'était un bon choix et Gengis approuva de la tête. Le forgeron était capable d'exécuter les ordres sous un déluge de flèches.

Gengis n'avait aucune idée de ce qu'il y avait au-delà des rochers noirs ni du nombre d'hommes qui gardaient la passe. Aucune importance. Dans moins de deux jours, les dernières outres d'eau seraient vides et les hommes commenceraient à mourir, victimes de la soif et de ses ambitions. Le fort devait tomber.

Un grand nombre de guerriers avaient des sabres et des javelines magnifiques qu'ils abandonneraient sur le sable pour attirer les défenseurs dehors. Tous portaient la meilleure armure, inspirée d'un modèle jin. Avec la chaleur, les languettes de fer étaient brûlantes et les tuniques en soie furent bientôt trempées de sueur. Ils burent de longues gorgées d'eau aux dernières outres, Gengis ne voulant pas rationner des hommes qui allaient risquer leur vie.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions, frère, dit Khasar, le tirant de ses pensées.

Les deux hommes regardèrent Kōkōtchu passer parmi les guerriers et les asperger d'une eau précieuse en psalmodiant une incantation. Gengis imagina Temüge faisant plus tard la même chose et n'y trouva rien de glorieux.

— Je devrais être parmi les attaquants, murmura-t-il.

Kachium l'entendit et secoua la tête.

— Tu ne peux être vu en train de fuir. Si le plan échoue, ce sera la déroute. Tu ne peux être pris pour un couard par tous ceux qui ne connaissent pas la nature du plan. Il suffira aux attaquants de savoir que tu les regardes. Je les ai choisis pour leur sang-froid et leur courage. Ils suivront les ordres.

— Il le faut, répondit Gengis.

Ses frères s'écartèrent pour laisser passer le groupe d'assaillants et la longue plaque protectrice qu'ils portaient au-dessus de leurs têtes.

— Je veux voir cette muraille tomber, leur dit le Grand Khan. Si ce n'est sous le sabre et le marteau, alors par la ruse. Plusieurs d'entre vous mourront mais le père ciel aime la bravoure, vous serez les bienvenus. Vous ouvrirez une route vers le royaume prospère qui s'étend au-delà des collines. Faites battre les tambours et sonner les cors. Que l'ennemi les entende et prenne peur. Que leur son porte jusqu'aux Xixia, et même jusqu'aux Jin dans leurs grandes cités.

Les guerriers respirèrent à fond pour se préparer à la ruée qui allait suivre. Au loin, un oiseau porté par les courants chauds lança un cri aigu. Kōkōtchu assura que c'était bon signe et les hommes levèrent la tête vers le ciel. Les tambours se mirent à donner la cadence du combat et leur rythme familier souleva les guerriers, fit battre leur cœur plus vite. Gengis baissa le bras, les cors mugirent. Le premier groupe gagna au trot l'endroit où la gorge faisait un coude puis accéléra en poussant un cri de défi. Du fort s'élevèrent en réponse des braillements.

— Nous allons voir, dit Gengis, sa main se fermant puis s'ouvrant sur la poignée de son sabre.

Les voix des guerriers rebondissaient sur les parois rocheuses tandis qu'ils couraient. Ils haletaient sous le poids de la lourde plaque qu'ils tenaient au-dessus de leurs têtes, déjà à moitié aveuglés par la sueur. La palissade prouva son utilité, aussitôt criblée de traits noirs dont les empennages de couleur tremblaient. Gengis remarqua que les archers, disciplinés, tiraient tous ensemble après en avoir reçu l'ordre. Il y eut quelques coups heureux et lorsque le groupe atteignit la muraille, trois corps gisaient derrière, le visage dans le sable.

Des coups sourds résonnèrent dans la passe lorsque les hommes munis de marteaux s'attaquèrent à la porte. En haut, les archers se penchèrent pour tirer à la verticale sur la moindre brèche. Des guerriers tombaient à découvert en criant et leurs corps tressautaient quand d'autres projectiles les frappaient.

Gengis jura à mi-voix quand il vit qu'on hissait de lourdes pierres sur le parapet. Il avait discuté de cette éventualité avec ses généraux mais il n'en grimaça pas moins quand un officier ennemi coiffé d'un casque emplumé leva le bras et aboya un ordre. La première pierre sembla mettre un temps infini à choir et Gengis entendit le bois craquer quand elle fit s'agenouiller les hommes soutenant la palissade. Tandis qu'ils se redressaient péniblement, les hommes aux marteaux cognaient plus fort, sur un rythme plus rapide que les tambours qu'ils avaient laissés derrière eux.

Deux autres pierres tombèrent avant que la plaque en bois éclate. Les marteaux furent jetés dans le sable, des cris de panique fusèrent quand les archers trouvèrent de nouvelles cibles. Gengis serra les poings en voyant ses guerriers se disperser et s'enfuir. La porte avait résisté.

Dans la débandade, d'autres guerriers s'effondrèrent sous une grêle de flèches bourdonnantes. Une dizaine à peine parvinrent à se mettre hors de portée, pantelants, les mains sur les genoux. Derrière eux, le sol était jonché des objets qu'ils avaient abandonnés dans leur fuite et de cadavres hérissés de traits.

Gengis s'avança lentement, leva les yeux vers les défenseurs du fort. Il entendit leurs cris de triomphe et dut faire un effort pour leur tourner le dos et s'éloigner.

Du point le plus élevé de la muraille, Liu Ken regarda la haute silhouette disparaître, une lueur de satisfaction dans ses yeux démentant le masque impassible qu'il montrait aux soldats qui

l'entouraient. Ils souriaient et échangeaient des tapes dans le dos comme s'ils avaient remporté une grande victoire. Leur stupidité l'irrita.

— Relevez les hommes, faites monter cinq sui d'archers frais, ordonna-t-il sèchement.

Les sourires disparurent.

— Nous avons tiré des centaines de flèches, veillez à ce que les carquois soient à nouveau pleins. Donnez à boire à chacun.

Les mains appuyées sur la pierre ancienne, Liu inspecta la passe. Ils avaient tué presque tous ceux qui s'étaient avancés à leur portée, il était satisfait de ses archers. Il prit mentalement note de féliciter l'officier responsable de la muraille. Le bruit des marteaux l'avait inquiété, mais la porte avait tenu. Liu Ken eut un sourire crispé. Si elle n'avait pas résisté, les Mongols se seraient jetés droit dans une cour cernée de murs en haut desquels étaient postés d'autres archers. Le fort avait été intelligemment conçu et Liu se réjouissait d'en avoir eu la preuve avant la fin de son affectation.

Le front plissé, il regarda les morceaux de bois jonchant le sable. Tout ce qu'on lui avait raconté au sujet des Mongols laissait entendre que s'ils se risquaient un jour à attaquer le fort ils le feraient avec la sauvagerie de bêtes fauves. Ce long bouclier qu'ils avaient construit dénotait cependant une ingéniosité tactique qui le tracassait. Il faudrait qu'il en parle dans son rapport au gouverneur de la province. À lui de savoir quoi en penser. Songeur, Liu baissa les yeux vers les corps disséminés. Jamais auparavant ses hommes n'avaient utilisé les pierres. La plupart étaient couvertes de mousse d'être longtemps restées en haut de la muraille. Il faudrait à présent les remplacer, mais il y avait des fonctionnaires civils pour s'occuper de ce genre de détail. Pour une fois, ils auraient autre chose à faire qu'allouer des rations de vivres et d'eau à ses soldats.

Liu se retourna en entendant un claquement de sandales et s'empessa de cacher sa surprise lorsqu'il vit le commandant du fort monter les marches menant au parapet. Shen Ti était plus un administrateur qu'un militaire et Liu se prépara à répondre à ses questions ineptes. Quand l'obèse parvint, pantelant, en haut de l'escalier, Liu détourna les yeux pour ne pas être témoin de la faiblesse physique de son supérieur. Il attendit en silence que Shen Ti le rejoigne et, encore hors d'haleine, plonge le regard dans la passe.

— Nous avons fait déguerpir ces chiens, dit Shen Ti.

Liu inclina la tête en signe d'assentiment. Il n'avait pas vu son commandant pendant l'attaque. Nul doute qu'il se terrait dans ses appartements privés avec ses concubines, de l'autre côté du fort. Désabusé, Liu songea aux paroles de Sun Tzu sur la guerre défensive. Shen Ti savait à coup sûr se cacher « dans les tréfonds de la terre »,

mais uniquement parce que d'autres comme Liu étaient là pour disperser les attaquants. Il devait cependant montrer le respect dû au rang de l'homme.

— Je laisserai les corps en place jusqu'à la fin de la journée, seigneur, pour être sûr qu'aucun Mongol ne feint la mort. Demain à l'aube, j'enverrai des hommes ramasser les armes et récupérer les flèches.

Shen Ti baissa à nouveau les yeux et vit, près d'un cadavre, un coffret et une superbe lance, aussi longue qu'un homme. Il savait que s'il la laissait aux soldats elle disparaîtrait et finirait dans une collection privée. Quelque chose de brillant sur le sable attira son attention.

— Envoie tout de suite des gardes vérifier que la porte n'est pas endommagée, Liu. En même temps, qu'ils rapportent tout ce qui a de la valeur, pour que je puisse l'examiner.

Liu dissimula le mépris que lui inspirait la cupidité de l'obèse. Les Ouïgours ne possèdent rien qui ait de la valeur, pensa-t-il. Il n'y a aucune raison d'espérer trouver plus que quelques morceaux de métal brillant. Cependant, Liu n'était pas noble et il s'inclina aussi bas que son armure le lui permettait.

— À tes ordres, seigneur.

Il s'éloigna de Shen Ti et claqua des doigts pour réclamer l'attention d'un groupe d'archers qui se désaltéraient tour à tour à un seau d'eau.

— Je sors dépouiller les morts, dit-il, conscient de l'amertume qui perçait dans sa voix alors qu'il s'apprêtait à obéir à cet ordre honteux. Retournez à vos postes et soyez prêts à un autre assaut.

Les hommes s'exécutèrent, laissant le seau vide tomber et rouler bruyamment. Liu soupira en se concentrant sur sa tâche. Les Ouïgours paieraient leur attaque quand le roi l'apprendrait. Dans le paisible royaume du Xixia, la cour en parlerait de longs mois. Le commerce avec les Ouïgours serait suspendu pendant une génération et des raids de représailles frapperaient tous les camps ouïgours. N'ayant nul goût pour ce genre de guerre, Liu songea à demander à être muté dans la ville de Yinchuan. On avait toujours besoin d'officiers expérimentés, là-bas.

D'un ton brusque, il ordonna à une dizaine de soldats armés de lances de le suivre et descendit les marches menant à la porte. De l'intérieur, elle semblait ne pas avoir souffert de l'assaut et là, à l'ombre de la muraille, Liu pensa au sort de ceux qui seraient assez fous pour la briser. Il n'aimerait pas en faire partie. Comme il en avait pris le pli, il vérifia que la porte intérieure était bien fermée avant de lever la main vers la barre du portail extérieur. Sun Tzu était peut-être le plus grand stratège que les Jin aient connu, mais il n'avait pas pensé

aux difficultés rencontrées quand des hommes avides comme Shen Ti donnent des ordres.

Liu respira à fond et poussa la porte, laissant entrer un rayon de soleil brûlant. Derrière lui, les soldats attendaient et il se tourna vers leur capitaine.

— Je veux que deux hommes restent ici pour garder le portail. Les autres récupèrent les flèches encore utilisables et tout ce qui peut avoir de la valeur. En cas de problème, vous lâchez tout et vous courez vers la porte. Vous garderez le silence, vous ne vous risquerez pas à plus de cinquante pas, même si vous repérez dans le sable des émeraudes grosses comme des œufs de cane.

Les soldats saluèrent, le capitaine en désigna deux d'une tape sur l'épaule pour garder la porte. Liu se tourna vers l'extérieur, attendit que sa vue se fasse à l'éclat du soleil. Il ne pouvait pas espérer un haut niveau du genre d'hommes qui finissaient dans ce fort. Ils avaient presque tous commis une faute ou offensé un personnage influent. Shen Ti lui-même avait dû faire un faux pas dans sa carrière politique, Liu en était sûr, mais le gros homme ne se serait jamais épanché devant un simple militaire, quel que fût son grade.

Avec un long soupir, Liu vérifia mentalement la liste des défenses du fort. Bien qu'il eût pris toutes les précautions requises, il éprouvait au fond de lui un sentiment qui ne lui plaisait pas. Il enjamba un corps, nota au passage que l'homme portait une armure très semblable à la sienne. Cela l'intrigua. Il n'avait jamais entendu dire que les Ouïgours copiaient les armures des Jin et son malaise s'accrut.

Prêt à sauter en arrière, il avança de nouveau, marcha pesamment sur une main, entendit un os craquer. Comme le corps demeurait immobile, Liu hocha la tête et poursuivit sa progression. Les morts étaient plus nombreux près de la porte et il en vit deux, la gorge transpercée par des flèches. Leurs lourds marteaux étaient tombés à côté d'eux. Liu en ramassa un et l'appuya contre le mur pour le prendre à son retour. Cet outil aussi était de trop belle facture.

Tandis que, les yeux plissés, il regardait vers le coude de la passe, ses hommes se déployaient, s'arrêtant ici ou là pour ramasser des armes abandonnées dans le sable. Il commença à se détendre un peu en observant deux d'entre eux qui arrachaient les flèches d'un corps transformé en porc-épic. Quittant l'ombre de la muraille, Liu grimaca dans la clarté soudaine. À trente pas devant lui, il aperçut deux coffrets. Liu savait que Shen Ti le surveillait pour voir s'il trouverait dedans quelque chose d'intéressant, et même s'il ne comprenait pas pourquoi les Ouïgours auraient emporté de l'or ou de l'argent pour attaquer le fort, il se dirigea quand même vers les coffrets, marchant sur le sable brûlant, la main sur la poignée de son sabre. Pouvaient-ils contenir des serpents, ou des scorpions ? Il avait entendu dire qu'on

utilisait ces animaux dans l'attaque des villes mais, généralement, on les lançait par-dessus les murailles. Les Ouïgours n'avaient apporté ni catapultes ni échelles de siège.

Liu dégaina son sabre et, de la pointe, fit rouler le coffret sur le côté. Des oiseaux en jaillirent, sous ses yeux médusés.

Tout un moment, il les regarda, sans comprendre pourquoi on les avait laissés rôtir au soleil. Il leva la tête pour suivre leur envol, et la lumière se fit dans son esprit : ces oiseaux étaient un signal. Un grondement sourd lui parvint aux oreilles, le sol parut vibrer sous ses pieds.

— Au portail ! cria-t-il en agitant son sabre.

Ses hommes se tournèrent vers lui, stupéfaits, les bras chargés d'armes et de flèches.

— Courez ! Retournez au fort !

Au bout de la passe, il vit les premières lignes sombres des chevaux lancés au galop et se rua vers la porte. Si ses imbéciles de soldats étaient trop lents, ils n'auraient qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

À peine avait-il fait quelques enjambées qu'il s'arrêta net, bouche bée. Autour de la porte, des corps se relevaient, encore criblés de flèches. L'un d'eux était pourtant resté parfaitement immobile lorsque Liu lui avait écrasé la main. Entendant le grondement croître derrière lui, il se remit à courir. Il vit la porte commencer à se refermer, mais l'un des assaillants parvint à se glisser dans l'entrebâillement, aussitôt rejoint par d'autres ; ensemble, ils réussirent à ouvrir le portail et fondirent sur les défenseurs.

Liu laissa échapper un hurlement de rage juste avant qu'une flèche s'enfonce dans sa nuque. Il bascula dans le sable, sentit la douleur au moment même où l'obscurité l'enveloppait. La porte intérieure était fermée, il en était certain. Il l'avait vérifié lui-même, il y avait encore une chance de sauver le fort. Son propre sang noya ses pensées et le grondement de sabots cessa.

Sübötei se leva de l'endroit où il gisait sur le sable. La flèche qui l'avait fait tomber avait été suivie de deux autres fichées dans son armure. Il avait mal aux côtes et chacun de ses pas avivait la douleur. Il sentait du sang chaud couler le long de sa cuisse. Un bruit de tonnerre emplit la passe quand les chevaux déferlèrent. Sübötei leva les yeux, vit des traits noirs pleuvoir de nouveau. Un cheval hennit derrière lui. Devant, le portail était ouvert et il s'en approcha en titubant.

Il chercha des yeux les hommes que Gengis avait placés sous son commandement, reconnut quatre des silhouettes se précipitant vers la

porte. Les autres demeuraient par terre, vraiment morts. Sübötei déglutit avec difficulté en enjambant un guerrier qu'il avait connu chez les Uriangkhaïs.

Derrière lui, le fracas devint si fort qu'il s'attendit à être renversé et piétiné. Il était sans doute étourdi par ses blessures car tout lui semblait se dérouler lentement et, cependant, il entendait chaque inspiration qu'il prenait par sa bouche grande ouverte. Il la referma, irrité par cette marque de faiblesse. Devant lui, ceux qui avaient survécu à l'attaque se ruaient dans le fort, le sabre à la main. Sübötei entendit des claquements de corde d'arc, étouffés par la pierre épaisse de la muraille. Il vit deux hommes tomber en franchissant la porte, transpercés par des flèches. Le brouillard se dissipa alors dans sa tête, ses sens redevinrent aiguisés. Des flèches continuaient à s'enfoncer dans le sable autour de lui, mais il les ignore. D'une voix rugissante, il ordonna aux guerriers qui atteignaient la porte de reculer. À son soulagement, ils obéirent.

— Protégez-vous avec la palissade ! Prenez les marteaux !

Il entendit des cliquetis d'armure quand des hommes sautèrent de cheval autour de lui. Khasar passa en courant à le heurter, Sübötei lui saisit le bras.

— Il y a des archers à l'intérieur ! Nous pouvons encore nous servir des débris de la plaque.

Des flèches se plantaient dans le sable autour d'eux jusqu'à l'empennage. Calmement, Khasar baissa les yeux vers la main du jeune guerrier pour lui rappeler son rang. Sübötei relâcha son étreinte et Khasar donna des ordres. Les hommes ramassèrent les planches, les tinrent au-dessus de leurs têtes en franchissant le portail.

Quand les assaillants reprirent les marteaux, les archers tirèrent dans la cour séparant les deux portes et, malgré les boucliers rudimentaires, plusieurs traits atteignirent leurs cibles. Dehors, Khasar ordonna de décocher des volées de flèches sur les archers du mur extérieur pour les contraindre à rester baissés. Il se mordit la lèvre en considérant leur position vulnérable : jusqu'à ce que la porte intérieure soit forcée, ils étaient tous coincés. Les coups de marteau résonnaient par-dessus les cris des agonisants.

— Entre et fais en sorte que l'ennemi ne se repose pas tranquillement en attendant ! cria-t-il à Sübötei.

Le jeune guerrier baissa la tête et courut rejoindre ses hommes. Il passa dans une bande d'ombre pour resurgir au soleil, découvrit une rangée d'archers tirant méthodiquement flèche sur flèche dans la fosse.

Il eut à peine le temps de s'abriter sous un morceau de planche. Une flèche lui écorcha le bras et il poussa un juron. Un seul de ses dix hommes était encore en vie.

La distance entre les portes avait été délibérément réduite pour qu'une dizaine d'hommes seulement puissent s'y tenir. Hormis ceux qui maniaient le marteau avec une énergie désespérée, les autres s'abritaient comme ils pouvaient sous leurs planches. Les flèches continuaient à pleuvoir et Süböteï entendit des ordres dans une langue qu'il ne connaissait pas. Si l'ennemi avait encore des pierres à leur jeter, l'assaut serait brisé avant que la porte cède, pensa-t-il, luttant contre la panique. Il se sentait pris au piège. L'homme qui était le plus proche de lui avait perdu son casque dans l'attaque. Avec un cri de douleur, il s'effondra, le cou percé d'une flèche tirée presque au-dessus de lui. Süböteï ramassa la planche dont l'homme s'était fait un bouclier et la leva, la sentit vibrer sous les projectiles qui s'y enfonçaient. Les marteaux s'abattaient avec une lenteur exaspérante mais, soudain, un des guerriers grogna de satisfaction et le bruit changea lorsque des bottes se mirent à frapper le bois fendu.

Le portail s'ouvrit, expédiant des hommes sur le sol poussiéreux. Les premiers à entrer moururent aussitôt sous les carreaux d'arbalète tirés par une rangée de soldats. Derrière Süböteï, les guerriers de Khasar franchirent la porte à leur tour en enjambant les cadavres.

Süböteï n'arrivait pas à croire qu'il était encore en vie. Il dégaina le sabre que Gengis lui avait donné et se jeta en avant. Les arbalétriers n'eurent pas le temps de recharger et Süböteï tua son premier ennemi d'un coup à la gorge. La moitié de ceux qui avaient pénétré dans le fort étaient blessés et couverts de sang mais ils avaient survécu et ils exultèrent en parvenant aux premières lignes de défenseurs. Quelques-uns des guerriers s'élancèrent dans l'escalier en bois, découvrirent les archers qui tiraient encore dans la fosse. Des flèches mongoles frappèrent les soldats xixia, dont aucun ne survécut.

L'armée de Gengis passa le portail, déferla dans le fort. La première charge fut confuse. Jusqu'à ce que des officiers comme Arslan ou Khasar en prennent la direction, Süböteï se sentit libre de massacrer autant d'ennemis qu'il le pouvait tout en poussant des cris sauvages.

Sans Liu Ken pour organiser la défense, les soldats xixia couraient en tous sens, pris de panique. Laissant son cheval dans la passe, Gengis franchit le portail à pied. Son visage rayonnait de fierté tandis que ses guerriers taillaient en pièces les soldats du fort. De toute leur histoire, les tribus n'avaient jamais eu l'occasion de rendre les coups à ceux qui les opprimaient. Gengis ne se souciait pas de savoir si les soldats xixia se pensaient différents des Jin. Pour son peuple, ils appartenaient tous à la même race abhorrée. Voyant que plusieurs défenseurs avaient baissé les armes, il secoua la tête et cria à Arslan,

qui passait devant lui :

— Pas de prisonniers !

Le massacre se poursuivit alors méthodiquement. Les soldats qui se cachaient dans les caves du fort furent traînés dehors pour être exécutés. Les morts furent empilés sur les dalles rouges d'une cour intérieure. Un puits devint l'œil du cyclone, chaque guerrier à la gorge sèche trouvant le temps d'étancher sa soif jusqu'à hoqueter. Ils avaient vaincu le désert.

Lorsque le soleil entama sa descente, le khan en personne s'approcha du puits en se faufilant entre les piles de cadavres tordus. Les guerriers se turent, l'un d'eux remplit le seau en cuir et le lui tendit. Quand Gengis but enfin et sourit, les hommes poussèrent des acclamations qui résonnèrent jusqu'à l'intérieur du bâtiment. Les guerriers avaient pénétré dans un dédale de pièces et de couloirs étranges à leurs yeux. Telle une meute de chiens sauvages, ils étaient parvenus à l'autre bout du fort, laissant les dalles noires ensanglantées derrière eux.

Le commandant fut découvert dans ses appartements aux murs tendus de soie et de tapis. Il fallut trois hommes pour abattre la porte de fer et de chêne derrière laquelle Shen Ti se cachait, avec une dizaine de femmes terrifiées. Lorsque Khasar pénétra dans la pièce, le Xixia tenta de mettre fin à ses jours avec une dague, mais l'arme glissa dans ses doigts moites et il ne fit que s'égratigner la gorge. Khasar rengaina son sabre, saisit la main grassouillette qui tenait encore le couteau et la guida à nouveau vers le cou. Perdant courage, Shen Ti se débattit mais l'étreinte de Khasar était forte et il trancha la gorge du Xixia, recula quand le sang jaillit et que l'homme battit des bras en mourant.

— C'était le dernier, grogna Khasar.

Il examina les femmes, d'étranges créatures à la peau poudrée et blanche comme du lait de jument mais attirantes. Leur odeur de jasmin se mêlait à celle du sang et Khasar leur adressa un sourire vorace. Son frère Kachium avait enlevé une jeune Olkhunut dont il avait fait son épouse et il y avait déjà deux enfants dans sa yourte. La première femme de Khasar était morte et il n'en avait pas d'autre. Il se demanda si Gengis le laisserait épouser deux ou trois de ces étrangères. Cette idée le séduisait et il alla à la fenêtre la plus éloignée pour contempler les terres des Xixia.

Le fort, juché sur les hauteurs, offrait une vue magnifique sur une large vallée dont les flancs disparaissaient au loin dans la brume. Tout en bas, il vit une étendue verte parsemée de fermes et de villages.

— Ce sera comme cueillir un fruit mûr, murmura-t-il pour lui-même avec satisfaction.

Il se tourna vers Arslan, qui venait d'entrer dans la pièce, et lui

dit :

— Envoie un homme chercher mes frères. Il faut qu'ils voient cela.

De la plus haute pièce de son palais, le roi regardait la vallée du Xixia. La brume de l'aube se levait, découvrant un paysage d'une grande beauté. S'il n'avait pas su qu'une armée était là-bas quelque part, au-delà de l'horizon, la vue lui aurait paru aussi paisible que n'importe quel autre matin. Les canaux brillaient sous le soleil comme des veines d'or, apportant aux champs une eau précieuse. Il distingua même au loin les silhouettes de paysans travaillant sans se soucier de l'armée qui, venue du désert, avait pénétré dans le royaume.

Rai Chiang ajusta sa tunique de soie verte ornée de motifs dorés. Son expression était calme mais ses doigts tiraient nerveusement sur un fil et le tordirent jusqu'à ce qu'il casse. Il fronça les sourcils, baissa les yeux pour voir s'il avait abîmé le vêtement. C'était une tunique jin, qu'il avait mise pour lui porter chance. Dès qu'il avait appris l'invasion, il avait envoyé deux de ses messagers les plus rapides réclamer des renforts, mais la réponse tardait à venir.

Il soupira et ses doigts recommencèrent à maltraiter le tissu sans qu'il s'en rende compte. Si le vieil empereur jin avait vécu, cinquante mille soldats seraient déjà en marche pour défendre son petit royaume, il en était sûr. Les dieux inconstants lui avaient ravi un allié sûr au moment même où il avait besoin d'aide. L'empereur Wei était un étranger, et Rai Chiang ignorait si le fils arrogant aurait la générosité du père.

Il réfléchit à ce qui différenciait leurs deux pays et se demanda s'il aurait pu faire davantage pour s'assurer du soutien des Jin. Un de ses lointains ancêtres, un prince jin, avait gouverné la province comme son fief. Il n'aurait vu aucune honte à demander de l'aide. Le royaume xixia avait été oublié dans le grand conflit qui s'était déroulé, des siècles plus tôt, lorsque deux grands souverains s'étaient affrontés jusqu'à la partition de l'empire Jin. Rai Chiang était le soixante-quatrième roi depuis cette période sanglante. Après la mort de son père, il avait régné près de trente ans en gardant son peuple hors de l'ombre des Jin, en cultivant d'autres alliances et en ne commettant jamais d'offenses pouvant conduire les Jin à ramener de force son royaume au bercail. Un jour, l'un de ses fils hériterait de cette paix précaire. Rai Chiang payait le tribut, il envoyait ses marchands commercer avec les Jin et ses guerriers grossir les rangs de l'armée

impériale. En échange, il était traité en digne allié.

Certes, Rai Chiang avait donné à son peuple un nouveau système d'écriture qui ressemblait peu à celui des Jin. Le vieil empereur lui avait fait parvenir des textes rares de Lao-tseu et du Bouddha Sakyamuni pour qu'ils soient traduits. C'était là un signe d'acceptation, à défaut d'approbation. La vallée du Xixia était bel et bien séparée des terres jin, bordée par des montagnes et par le fleuve Jaune. Avec une langue nouvelle, les Xixia échapperaient davantage à l'influence jin. C'était un jeu dangereux et subtil, mais Rai Chiang possédait la clairvoyance et l'énergie nécessaires pour tracer à son peuple un bel avenir, il le savait. Il songea aux nouvelles routes commerciales qu'il avait ouvertes à l'ouest, aux richesses qu'elles amenaient en retour. Tout cela était compromis par les tribus surgies du désert en rugissant.

Rai Chiang se demanda si l'empereur Wei prendrait conscience que les Mongols avaient contourné sa chère muraille du Nord-Est en pénétrant dans le royaume xixia. Elle ne servait plus à rien, maintenant que le loup avait trouvé la porte de l'enclos.

— Tu dois me soutenir, murmura-t-il pour lui-même.

Il enrageait de dépendre des Jin après que tant de générations s'étaient efforcées de libérer son peuple de cette tutelle. Il ne savait pas encore s'il pourrait supporter le prix que l'empereur Wei lui ferait payer pour son aide. Le royaume ne serait peut-être sauvé que pour redevenir une province jin.

Irrité par la perspective d'une armée jin sur ses terres. Rai Chiang tambourina des doigts sur l'accoudoir de son trône. Il avait désespérément besoin des Jin, mais que se passerait-il s'ils restaient après la bataille ? Et que se passerait-il s'ils ne venaient pas du tout ?

Deux cent mille Xixia s'étaient déjà réfugiés derrière les murs de Yinchuan, et des milliers d'autres étaient massés dehors devant les portes closes. La nuit, les plus désespérés tentaient de les escalader pour pénétrer dans la ville et les gardes royaux étaient contraints de les repousser à coups de sabre ou d'une volée de flèches. Chaque jour le soleil se levait sur de nouveaux cadavres ; des soldats sortaient pour les enterrer avant que des maladies se propagent, s'échinant sous les regards hostiles de la foule. C'était un travail macabre et déplaisant mais la ville ne pouvait nourrir qu'un nombre limité de bouches et les portes demeureraient fermées.

Ceux qui avaient trouvé refuge dans la ville dormaient dans les rues, les lits de toutes les auberges étant occupés depuis longtemps. Le prix de la nourriture grimpaît chaque jour et le marché noir prospérait, même si les gardes pendaient toute personne coupable d'accaparer. Yinchuan était devenue une cité de la peur où l'on attendait l'attaque des barbares et trois mois s'étaient écoulés sans

d'autres nouvelles que la destruction de tout ce que l'armée de Gengis trouvait sur sa route. Les Mongols approchaient de Yinchuan, on avait repéré leurs éclaireurs chevauchant au loin.

Le son d'un gong le fit sursauter. Rai Chiang n'arrivait pas à croire que c'était déjà l'heure du dragon. Il était resté perdu dans ses méditations mais elles ne lui avaient pas apporté la sérénité habituelle. Il secoua la tête pour éloigner les esprits malveillants qui minent la volonté des hommes forts. L'aube apporterait peut-être de meilleures nouvelles. Rai Chiang se redressa sur son trône laqué et dissimula la manche effilochée sous son autre manche. Après avoir reçu ses ministres, il se ferait apporter une autre tunique et prendrait un bain frais pour que son sang coule plus paisiblement.

Le gong résonna de nouveau, les portes de la salle s'ouvrirent en silence. Ses conseillers entrèrent l'un après l'autre, le bruit de leurs pas étouffé par des chaussures en feutre portées pour ne pas érafler le parquet. Rai Chiang prit une expression impassible, conscient que ces hommes puisaient leur confiance dans son attitude. Qu'il montre le moindre signe d'inquiétude, ils seraient emportés eux aussi par le torrent de panique qui déferlait dans les rues de la ville, en bas.

Deux esclaves se postèrent de part et d'autre du roi pour l'éventer. Rai Chiang remarqua à peine leur présence car il vit que son Premier ministre avait des difficultés à garder son calme. Il se força à attendre que ses conseillers se soient prosternés et aient prononcé le serment de loyauté. Paroles anciennes et réconfortantes. Son père et son grand-père les avaient entendues des milliers de fois dans cette même salle.

Lorsque enfin ils furent prêts à traiter des affaires du jour, les hautes portes se refermèrent. Il aurait cependant été stupide d'imaginer qu'elles préserveraient la confidentialité de l'audience. Rai Chiang savait que toute phrase importante prononcée dans la salle du trône devenait ragot de marché avant le coucher du soleil. Il observa attentivement ses ministres, cherchant un signe montrant qu'ils devinaient la peur nichée dans sa poitrine. Il n'en décela aucun et son humeur se fit un peu moins sombre.

— Majesté impériale, Fils du Ciel, roi et père de tous, entama le Premier ministre, je t'apporte une lettre de l'empereur Wei.

L'homme ne s'approcha cependant pas et remit le rouleau à un esclave qui s'agenouilla devant le trône et tendit le message. Remarquant le sceau personnel de l'empereur Wei sur le précieux papier, Rai Chiang reprit espoir.

Il ne lui fallut pas longtemps pour parcourir la lettre et, malgré sa maîtrise de soi, il plissa le front. Son contenu l'affecta au point qu'il la relut à voix haute :

— « Il est à notre avantage que nos ennemis se battent entre eux.

Où est le danger pour nous ? Saigne ces envahisseurs et les Jin vengeront ta mémoire. »

Les ministres digèrent le message en silence. Un ou deux d'entre eux pâlirent, visiblement perturbés. Il n'y aurait pas de renforts. Pire, le nouvel empereur parlait d'eux comme d'ennemis, ils ne devaient plus voir en lui l'allié qu'avait été son père. C'était peut-être la fin du royaume xixia que ces mots annonçaient.

— Notre armée est prête ? demanda Rai Chiang sans élever la voix.

Son Premier ministre s'inclina profondément avant de répondre. Il ne pouvait se résoudre à informer le roi du manque de préparation de ses soldats. Des générations de paix les avaient rendus plus aptes à extorquer des faveurs aux prostituées de la ville qu'à exercer les arts de la guerre.

— Les casernes sont pleines, majesté. Avec les gardes royaux pour les conduire, nos hommes renverront ces animaux dans le désert.

Rai Chiang demeura silencieux, sachant que nul n'oserait interrompre sa réflexion.

— Qui assurera la sécurité de la ville si ma garde personnelle part combattre dans la plaine ? répliqua-t-il enfin. Les paysans ? Non, j'ai nourri ces gardes pendant des années, il est temps qu'ils gagnent ce qu'ils ont reçu de ma main.

Il ignora l'expression tendue de son Premier ministre. L'homme n'était qu'un lointain cousin qui, s'il maintenait une stricte discipline parmi les lettrés de la ville, était incapable de la moindre pensée originale.

— Faites venir mon général, que je puisse dresser un plan de bataille, dit Rai Chiang. L'heure n'est plus aux discussions et aux messages. Je réfléchirai à la lettre... de l'empereur Wei et à ma réponse quand nous aurons fait face à la menace immédiate.

Les ministres sortirent d'une démarche raide trahissant leur inquiétude. Le royaume était en paix depuis plus de trois siècles, nul dans le palais n'avait souvenir des terreurs du temps de guerre.

— Ce lieu est parfait pour nous, déclara Kachium en parcourant des yeux la plaine du Xixia.

Derrière lui se dressaient des montagnes, mais son regard s'attardait sur des champs verts ou dorés, riches de futures moissons. Les guerriers avaient avancé à une allure incroyable au cours des trois derniers mois, chevauchant d'un village à l'autre sans presque rencontrer de résistance. Trois villes étaient tombées avant que la nouvelle de l'invasion se répande et que les habitants du petit royaume commencent à fuir. D'abord, les Mongols avaient fait des

prisonniers mais quand leur nombre approcha quarante mille, Gengis en eut assez d'entendre leurs plaintes. Son armée ne pouvait nourrir autant de bouches et il ne voulait pas les laisser derrière lui, même si ces paysans misérables ne semblaient pas dangereux. Il avait donné l'ordre de les tuer et le massacre avait duré une journée entière. On avait laissé les morts pourrir au soleil et Gengis était venu voir les montagnes de cadavres pour s'assurer que son ordre avait été exécuté. Après quoi, il n'y avait plus pensé.

Seules les femmes avaient été épargnées pour servir de butin et Kachium avait trouvé parmi elles le matin même deux véritables beautés. Elles l'attendaient dans sa yourte et il se surprenait à penser davantage à elles qu'à la prochaine attaque. Il secoua la tête pour se ressaisir.

— Les paysans ne semblent pas belliqueux et ces canaux serviront à abreuver nos chevaux, poursuivit-il en regardant son frère aîné.

Gengis était assis sur une pile de selles près de sa tente, le menton appuyé sur les mains. L'humeur était joyeuse autour des deux hommes, et un groupe de jeunes garçons s'occupait à enfoncer des branches de bouleau dans le sol. Intéressé, le khan leva la tête et constata que ses deux fils aînés faisaient partie de la bande bruyante et chamailleuse. Djötchi et Chatagai entraînaient souvent les autres garçons dans des bagarres qui leur valaient d'être séparés à coups de taloche par les femmes.

Le khan soupira, passa sa langue sur sa lèvre inférieure.

— Nous sommes comme un ours qui a la patte dans le miel, mais l'ennemi se réveillera. Barchuk m'a rapporté que les marchands xixia parlent avec orgueil de leur grande armée. Nous ne l'avons pas encore rencontrée.

Kachium eut un haussement d'épaules insouciant.

— Il nous reste à prendre leur capitale, elle s'y terre peut-être. Nous forcerons leurs soldats à sortir en les affamant, ou nous ferons tomber les murailles sur leurs têtes.

Gengis fronça les sourcils.

— Ce ne sera pas si facile, Kachium. De Khasar, j'attends de la témérité. Toi, je te garde près de moi pour que tu sois la voix de la prudence et du bon sens quand les guerriers deviennent trop imbus d'eux-mêmes. Nous n'avons pas livré une seule bataille dans ce royaume ; je ne veux pas que les hommes engraisent et soient lents lorsque le moment sera venu de se battre. Fais-leur reprendre l'entraînement, arrache-les à la paresse. Cela vaut aussi pour toi.

Kachium rougit sous la réprimande.

— À tes ordres, marmonna-t-il, courbant la tête.

Mais déjà Gengis reportait son attention sur ses fils, qui venaient de sauter sur leurs chevaux à longs poils. Ils pratiquaient un jeu

d'adresse appris des Olkhunuts et Djõtchi et Chatagai s'apprêtaient à lancer leurs montures vers la rangée de branches plantées dans le sol.

Djõtchi fut le premier à filer le long de la ligne, son arc d'enfant bandé. Au grand galop, il décocha une flèche qui sectionna le bois tendre. L'instant d'après, il tendit la main gauche pour rattraper au vol le morceau détaché, le brandit triomphalement en se retournant vers ses compagnons. Ils l'acclamèrent, à l'exception de Chatagai, qui se contenta de grogner avant de s'élancer à son tour.

— Ton fils sera un grand guerrier, commenta Kachium.

Ces mots firent grimacer Gengis, et Kachium, sachant quelle expression il découvrirait en le regardant, ne se tourna pas vers lui.

— Tant que les Xixia pourront se réfugier derrière des murailles cinq fois plus hautes qu'un homme, ils riront de nous voir caracoler sur leurs plaines, insista le khan. Leur roi n'a cure de quelques centaines de villages. Nous n'avons fait que l'égratigner et il est toujours à l'abri dans sa ville de Yinchuan.

Sans répondre, Kachium regarda Chatagai remonter la rangée. Sa flèche coupa la branche mais sa main ne parvint pas à attraper le morceau avant qu'il touche le sol. Djõtchi éclata de rire et Kachium vit le visage de Chatagai s'assombrir. Les deux garçons savaient naturellement que Gengis les regardait.

Celui-ci prit une décision et se leva.

— Que les hommes dessoûlent et soient prêts à monter en selle. Je verrai cette ville de pierre qui a tant impressionné les éclaireurs.

Il ne montra pas à son frère les préoccupations qui l'accablaient. Il ne savait pas comment attaquer une ville ceinte de murailles comme celle que ses éclaireurs lui avaient décrite et espérait qu'en la voyant il trouverait un moyen d'y pénétrer.

Tandis que Kachium allait transmettre les ordres, Chatagai lança quelques mots à Djõtchi, qui se jeta sur lui, et les deux garçons roulèrent sur le sol. Kachium sourit en se rappelant sa propre enfance.

La terre que les Mongols avaient trouvée au-delà des montagnes était fertile et riche. Peut-être devraient-ils se battre pour la garder mais il n'imaginait pas une force capable de vaincre l'armée qu'ils avaient menée à travers le désert. Enfant, il avait un jour détaché un gros rocher du flanc d'une colline. D'abord le bloc avait roulé lentement puis, au bout d'un moment, plus rien n'avait pu l'arrêter.

L'écarlate était la couleur xixia pour la guerre. Les soldats du roi portaient une armure laquée de rouge et les murs de la pièce dans laquelle Rai Chiang reçut son général étaient de la même teinte. Elle avait pour tout mobilier une simple table sur laquelle les deux hommes se penchaient pour examiner une carte de la région

maintenue par des poids de plomb. La sécession xixia de l'empire Jin avait à l'origine été ourdie dans cette pièce où l'armure laquée du général Giam se distinguait à peine des murs.

C'était un vieil homme digne aux cheveux blancs. Il sentait l'histoire du royaume suspendue dans cette pièce, aussi lourde que les responsabilités qu'il porterait. Il plaça un morceau d'ivoire sur les lignes tracées à l'encre bleu sombre.

— Leur camp est ici, majesté. Pas loin de l'endroit où ils ont pénétré dans le royaume. Ils envoient leurs guerriers piller nos villages à une centaine de lis à la ronde.

— Un homme ne peut chevaucher aussi loin en une journée, objecta Rai Chiang, ils doivent établir d'autres camps pour la nuit. Nous pourrions peut-être les y attaquer.

Le général secoua la tête, légèrement, pour ne pas paraître contredire son roi.

— Ils ne s'arrêtent ni pour se reposer ni pour manger, sire. D'après nos éclaireurs, ils sont capables d'aller aussi loin et de revenir avant le coucher du soleil. Lorsqu'ils font des prisonniers, ils les poussent devant eux et cela ralentit leur allure. Ils n'ont pas d'infanterie et emportent des vivres en quittant le camp principal.

Rai Chiang fronça les sourcils, sachant que cela suffirait à faire transpirer le général.

— Peu importe. Notre armée doit anéantir les cavaliers qui ont causé de tels ravages. On parle d'un tas de paysans morts aussi haut qu'une colline. Qui moissonnera ? La ville pourrait connaître la famine, même si les envahisseurs repartaient aujourd'hui !

Soucieux d'éviter une autre réprimande, le général choisit de changer de sujet :

— Notre armée aura besoin de temps pour se mettre en formation et préparer le terrain, prévint-il. Avec la garde royale pour aider les soldats, je ferai semer dans les champs des pointes capables de briser toute charge. Si la discipline est bonne, nous écraserons ces barbares.

— J'aurais préféré avoir des soldats jin pour renforcer mon armée, dit Rai Chiang, comme pour lui-même.

Conscient d'aborder un sujet délicat, Giam s'éclaircit la voix.

— Tes gardes n'en sont que plus nécessaires, majesté. Nos soldats ne valent guère mieux que des paysans désarmés. Ils ne tiendront pas sans aide.

Rai Chiang tourna ses yeux pâles vers son général.

— Mon père avait quarante mille hommes bien entraînés pour défendre les murailles de Yinchuan. Enfant, je regardais leurs rangs écarlates défiler dans la ville le jour de son anniversaire et leur colonne semblait ne pas avoir de fin.

Avec une grimace irritée, il poursuivit :

— J'ai écouté les imbéciles, j'ai mis en balance le coût de tant de soldats et les dangers auxquels nous pourrions avoir à faire face. Ma garde ne compte plus que vingt mille hommes et tu voudrais que je m'en sépare ? Qui alors défendrait la ville ? Qui formerait les équipes pour les arcs géants ? Crois-tu que les paysans et les marchands nous seront utiles à quoi que ce soit, une fois ma garde partie ? Il y aura des émeutes, des incendies. Arrange-toi pour vaincre sans mes gardes, il n'y a pas d'autre moyen.

Giam était le fils d'un des oncles du roi, il avait facilement gagné ses galons. Il eut cependant le courage d'affronter la désapprobation du roi :

— Si tu me donnes dix mille de tes gardes, ils affermiront les autres. Ils formeront un bloc que l'ennemi ne pourra pas briser.

— Dix mille, c'est encore trop, rétorqua Rai Chiang.

— Sans cavalerie, je ne peux pas gagner, sire. Avec cinq mille gardes et trois mille d'entre eux montés sur des chevaux lourds, j'aurais une chance. Si tu ne peux pas me les fournir, fais-moi exécuter sur-le-champ.

Le roi leva les yeux de la carte, croisa le regard ferme de Giam. Il sourit, amusé par la goutte de sueur qui coulait sur la joue du général.

— Très bien. Adoptons un compromis entre te donner mes meilleurs hommes et en garder assez pour défendre la ville. Prends mille arbalétriers, deux mille cavaliers et deux mille piquiers. Ils constitueront le noyau qui mènera les autres contre l'ennemi.

Le général ferma un instant les yeux pour remercier silencieusement le ciel. Rai Chiang ne le remarqua pas et reporta son attention sur la carte.

— Vide les réserves d'armures. Les soldats ne valent pas mes gardes, mais leur ressembler par la tenue leur insufflera du courage. Cela les changera de la corvée ennuyeuse de pendre les accapareurs, je n'en doute pas. Ne me fais pas défaut, Giam.

— Je n'échouerai pas, majesté.

Gengis chevauchait à la tête de son armée, longue ligne de cavaliers qui s'étirait à travers la plaine du Xixia. Lorsqu'ils arrivaient à l'un des canaux, la ligne ondulait, chacun faisant la course pour sauter l'obstacle avant les autres, riant de celui qui tombait dans l'eau sombre et devait galoper pour rattraper son retard.

La ville de Yinchuan formait une tache à l'horizon depuis plusieurs heures quand Gengis donna l'ordre de faire halte. Les cors sonnèrent d'un bout à l'autre de la ligne et l'ost s'arrêta tandis que des ordres parcouraient les rangs pour alerter les hommes formant les flancs. Ils étaient en terre hostile, ils ne devaient pas se laisser

surprendre.

La ville se dressait au loin. Malgré la distance, elle semblait massive, intimidante par ses dimensions mêmes. Gengis plissa les yeux dans le soleil de l'après-midi. La pierre que les bâtisseurs avaient utilisée était gris sombre et il distinguait des colonnes qui pouvaient être des tours à l'intérieur des murailles. Il n'en devinait pas l'usage et s'efforçait de ne pas montrer aux hommes qu'il était impressionné.

Regardant autour de lui, il constata qu'on ne pouvait pas prendre ses guerriers en embuscade sur un terrain aussi plat. Si les champs dissimulaient des soldats allongés dans les cultures, ses éclaireurs les repéreraient bien avant qu'ils soient à leur portée. C'était un endroit aussi sûr qu'un autre pour établir le camp et il en donna l'ordre en descendant de cheval.

Derrière lui, les hommes s'empressèrent de monter les tentes avec des gestes qu'ils connaissaient par cœur. Un village, une bourgade, une ville jaillit des chariots et bientôt une odeur de mouton rôti emplit l'air.

Arslan parcourut la ligne avec son fils Jelme. Sous leurs regards, les guerriers de toutes les tribus se redressaient et faisaient silence. Gengis accueillit les deux hommes d'un sourire quand ils furent près de lui.

— Je n'ai jamais vu une terre aussi plate, dit Arslan. Aucun endroit où tenir, aucun endroit où battre en retraite si nous sommes submergés. Nous sommes trop vulnérables, ici.

Son fils Jelme leva les yeux en entendant ces mots mais ne dit rien. Arslan avait deux fois l'âge des autres généraux, il conduisait les hommes prudemment, avec intelligence. Il ne serait jamais un brandon de discorde entre les tribus ; ses compétences étaient reconnues, ses colères étaient craintes.

— Nous ne retournerons pas en arrière, déclara Gengis en lui pressant l'épaule. Nous ferons sortir les Xixia de cette ville et s'ils n'en bougent pas, je construirai une rampe de terre qui montera jusqu'en haut de leurs murailles et je la gravirai à cheval. Beau spectacle, non ?

Arslan eut un sourire crispé. Il faisait partie de ceux qui s'étaient avancés assez près de Yinchuan pour que les archers xixia gaspillent leurs flèches sur eux.

— C'est comme une montagne, seigneur. Tu le verras de tes yeux quand tu t'en approcheras. Une tour se dresse à chaque coin et les murs sont percés d'ouvertures par lesquelles les archers regardent les assaillants. Nous aurons du mal à les toucher alors qu'ils nous atteindront facilement.

Gengis perdit un peu de sa bonne humeur.

— Je prendrai une décision après l'avoir vue. Si nous ne pouvons pas nous en emparer, nous forcerons l'ennemi à en sortir en

l'affamant.

Jelme approuva d'un signe de tête. Il avait lui aussi chevauché assez près des murailles pour sentir leur ombre sur son dos. En homme habitué à la steppe, il n'arrivait pas à imaginer une telle fourmilière d'hommes, cette idée même le hérissait.

— Les canaux pénètrent dans la ville par des tunnels barrés de grilles, seigneur. C'est par eux, m'a-t-on dit, qu'ils se débarrassent des excréments de tant d'hommes et d'animaux. Il y a peut-être là un point faible.

Le visage du Grand Khan s'éclaira. Il avait chevauché toute la journée, il était épuisé. Il aurait le temps de dresser son plan d'attaque le lendemain, quand il aurait mangé et pris du repos.

— Nous trouverons un moyen, promit-il.

Ne rencontrant aucun signe de résistance, les jeunes guerriers mongols passaient leurs journées à se risquer aussi près de la ville qu'ils l'osaient pour éprouver leur bravoure. Les plus courageux galopèrent sous les flèches en poussant des cris de défi et cependant un seul archer xixia en trois jours réussit à atteindre l'un d'eux. Le guerrier recouvra son assise et s'éloigna en arrachant le trait fiché dans son armure avant de le jeter par terre avec mépris.

Gengis s'approcha lui aussi de Yinchuan avec ses généraux et d'autres officiers. Ce qu'il vit ne l'inspira pas. Même les canaux pénétrant dans la ville étaient protégés par des barreaux en fer épais comme un avant-bras et profondément enfoncés dans la pierre. À supposer qu'ils parviennent à les briser, la perspective de ramper dans des galeries humides n'était pas faite pour séduire un homme des plaines.

À la tombée de la nuit, il réunit ses frères et ses généraux dans la grande yourte pour discuter du problème. Son humeur s'était de nouveau assombrie mais Arslan, qui le connaissait depuis le début de son ascension, ne craignit pas de parler franchement :

— Avec une palissade en bois comme celle que nous avons utilisée au fort, nous pourrions protéger des hommes assez longtemps pour qu'ils forcent l'entrée des canaux, dit-il, la bouche pleine de nourriture. Pourtant je n'aime pas trop les constructions que j'ai vues en haut des murailles. Je n'aurais jamais cru qu'un arc puisse être aussi grand. Ils doivent tirer des flèches longues comme un homme. Qui sait de quels ravages elles sont capables.

— Nous ne pouvons pas rester plantés ici pendant qu'ils envoient des messages à leurs alliés, argua Kachium. Nous ne pouvons pas non plus contourner la ville et laisser à leur armée tout le loisir d'attaquer nos arrières. Nous devons entrer dans cette ville ou faire demi-tour en abandonnant tout ce que nous avons déjà gagné.

Gengis lui lança un regard acerbe.

— Il n'en est pas question, déclara-t-il avec plus de confiance qu'il n'en ressentait. Nous avons pris leurs récoltes. Avant longtemps, ils en viendront à se manger entre eux. Le temps travaille pour nous.

— Je crois plutôt que nous ne leur avons pas encore fait le moindre mal, reprit Kachium. Les canaux les fournissent en eau et,

autant que nous sachions, la ville regorge de grains et de viande salée.

Il vit Gengis faire la grimace à ces mots mais continua néanmoins :

— Nous pourrions attendre des mois et pendant ce temps, combien d'armées marcheraient à leur secours ? Quand enfin ils auraient épuisé leurs réserves, les Jin seraient là et nous nous retrouverions pris en tenaille entre eux et les Xixia...

— Alors donne-moi une solution ! lança sèchement Gengis. Les lettrés ouïgours me disent que toutes les villes des Jin sont aussi grandes, ou plus encore, si tu peux l'imaginer. Mais construites par des hommes, elles peuvent être détruites par des hommes, j'en suis sûr. Dites-moi seulement comment.

— En empoisonnant l'eau des canaux, suggéra Khasar.

Il piqua de la pointe de son couteau un autre morceau de viande et l'agita dans le silence qui se fit tout à coup.

— Quoi ? grommela-t-il. Ce n'est pas notre terre.

— C'est une vilaine chose à dire, lui reprocha son frère au nom de tous. En plus, que boirions-nous nous-mêmes ?

Khasar haussa les épaules.

— L'eau pure puisée en amont.

Gengis réfléchit avant de déclarer :

— Nous devons les faire sortir. Je n'empoisonnerai pas leur eau mais nous pourrions détruire les canaux pour les assoiffer. En voyant le travail de générations réduit à néant, ils se décideront peut-être à nous affronter dans la plaine.

— Je m'en charge, dit Jelme.

— Toi, Khasar, envoie cent hommes briser les barreaux là où les canaux pénètrent dans la ville, ordonna le khan.

— Pour les protéger, il faudra démonter encore d'autres chariots, fit observer Khasar. Cela ne plaira pas aux familles.

— Nous en reconstruirons bien plus quand nous serons dans cette maudite ville, promit Gengis. Alors, elles nous remercieront.

Tous les hommes présents dans la yourte entendirent des bruits de sabots qui se rapprochaient. Gengis suspendit le geste de sa main, qui tenait un morceau de mouton gras. Il leva la tête quand des pas résonnèrent à l'entrée de la tente, dont le rabat de feutre se souleva.

— Ils sortent, seigneur, annonça un éclaireur.

— Dans le noir ? s'étonna le khan.

— Il n'y a pas de lune, mais j'étais assez près pour les entendre. Ils jacassaient et faisaient plus de bruit que des enfants.

Gengis lança le morceau de viande dans le plat installé au centre de la yourte.

— Retournez auprès de vos hommes, mes frères. Préparez-les.

Arslan, garde cinq mille guerriers pour protéger les familles. Le reste, avec moi.

La perspective du combat le fit sourire et tous l'imitèrent.

— Pas des mois, Kachium. Pas même un jour de plus. Envoie tes éclaireurs les plus rapides. Je veux savoir avant l'aube ce que les Xixia manigancent. Ensuite, je vous donnerai vos ordres.

Si loin dans le Sud, l'automne était encore chaud, les épis non coupés ployaient sous leur propre poids et commençaient à pourrir dans les champs. Des éclaireurs mongols lançaient des cris de défi à l'armée écarlate qui avait quitté la sécurité de Yinchuan tandis que d'autres s'en retournaient au camp. Ils pénétraient dans la grande yourte par groupes de trois et rapportaient ce qu'ils avaient appris.

Gengis marchait de long en large, écoutait chaque homme.

— Je n'aime pas cette histoire de paniers, dit-il à Kachium. Qu'est-ce que les Xixia peuvent bien semer sur le sol ?

On lui avait parlé de centaines d'hommes avançant en ligne devant l'armée de Yinchuan. Chacun portait un panier sur l'épaule et celui qui le suivait y plongeait une main et décrivait du bras un large arc de cercle.

Gengis avait fait venir le khan des Ouïgours pour expliquer ce mystère. Barchuk avait interrogé les éclaireurs, insistant pour qu'ils lui livrent tous les détails dont ils auraient vent.

— Ce pourrait être un stratagème pour ralentir nos chevaux, dit-il enfin. Des pierres tranchantes, peut-être, ou des morceaux de fer. Ils ont semé de larges bandes de ces choses devant leur armée et se gardent bien de marcher dessus.

— Quoi que cela puisse être, je ne les laisserai pas choisir le terrain, répondit Gengis. Tu auras tes rouleaux, Barchuk.

Il regardait tour à tour les hommes qui l'entouraient et à qui il faisait le plus confiance. Aucun d'eux ne connaissait vraiment l'ennemi. Les gardes massacrés au fort avaient sans doute peu à voir avec les unités combattantes de la ville du roi. Gengis sentait son cœur battre à l'idée d'affronter enfin les ennemis de son peuple. Les Mongols échoueraient-ils après une aussi longue préparation ? Kōkōtchu assurait que les étoiles elles-mêmes annonçaient un nouveau destin pour les tribus. En sa présence, Gengis avait sacrifié une chèvre blanche au père ciel en prononçant son nom dans la langue ancienne des chamanes. Tängri ne leur refuserait pas sa protection. Trop longtemps les Jin des cités d'or les avaient maintenus dans un état de faiblesse. Maintenant ils étaient forts et il verrait ces villes tomber.

Les généraux se tinrent parfaitement immobiles tandis que Kōkōtchu trempait un doigt dans des petits pots et traçait des lignes

sur leurs visages. Lorsqu'ils se regardèrent l'un l'autre, ils ne virent plus les hommes qu'ils connaissaient mais des masques de guerre aux yeux terribles.

Le chamane s'occupa de Gengis en dernier, dessina deux lignes rouges qui partaient du front, passaient sur les yeux et descendaient de chaque côté de la bouche.

— Le fer ne te blessera pas, seigneur. La pierre ne te brisera pas. Tu es le Loup et le père ciel veille sur toi.

Sur la peau du khan, le sang semblait brûlant. Il sortit de la yourte et monta à cheval, flanqué de part et d'autre par la ligne de ses guerriers. Il vit au loin la ville et, devant, une masse floue d'hommes rouges résolus à l'humilier et à fracasser ses ambitions. Il regarda à droite puis à gauche, leva le bras.

Les tambours résonnèrent, portés par cent jeunes garçons sans armes. Chacun d'eux avait disputé à ses camarades le droit de chevaucher avec les guerriers et un grand nombre d'entre eux gardaient sur leur corps les traces de cette lutte. Gengis sentit sa force quand il toucha la poignée du sabre de son père pour se porter chance. Il abaissa son bras ; comme un seul homme, les Mongols s'ébranlèrent dans la plaine du Xixia en direction de la ville de Yinchuan.

— Les voilà, sire, dit le Premier ministre d'une voix excitée.

La tour du roi offrait la meilleure vue de la ville sur la plaine et Rai Chiang ne s'était pas opposé à la présence de ses conseillers dans ses appartements privés.

Avec leurs armures laquées, les soldats formaient comme une tache de sang brillant devant Yinchuan. Rai Chiang crut distinguer la silhouette lointaine du général Giam qui allait et venait à cheval devant ses troupes. Les piques étincelaient au soleil du matin tandis que les régiments se mettaient en formation, les gardes royaux postés aux ailes. C'étaient les meilleurs cavaliers du Xixia et Rai Chiang ne regrettait pas de leur avoir confié cette tâche.

Il s'était senti profondément blessé de devoir se cacher dans sa ville tandis que les barbares ravageaient ses terres. Voir son armée faire face à l'envahisseur lui redonnait courage. Giam était un homme réfléchi et sûr. Certes, il n'avait pas livré bataille pendant son ascension jusqu'au plus haut grade, mais Rai Chiang avait supervisé ses plans et n'y avait trouvé aucune faille. Le roi attendait l'assaut et se réjouissait à l'avance de voir ses ennemis écrasés sous ses yeux. La nouvelle de la victoire parviendrait à l'empereur Wei, qui en concevrait de l'amertume. Si le Jin l'avait secouru, Rai Chiang aurait été à jamais son obligé. Wei était assez subtil pour comprendre alors qu'il avait sottement compromis une position avantageuse en termes

de pouvoir et de négoce et cette pensée grisait Rai Chiang. Il veillerait à ce que les Jin soient informés des moindres détails de la bataille.

Le général Giam observait le nuage de poussière annonçant l'ennemi. Il songea que le sol avait séché parce que les paysans n'osaient plus irriguer leurs champs. Ceux qui s'y étaient risqués avaient été taillés en pièces par les éclaireurs mongols, pour leur simple plaisir ou pour aguerir leurs jeunes. Cela cessera aujourd'hui même, pensa Giam.

Ses ordres étaient transmis aux soldats par des drapeaux flottant au sommet de hautes perches. Tandis qu'il inspectait ses lignes, on hissa des croix noires sur des fanions rouges, signal que les hommes devaient rester sur place. Devant eux, les champs étaient semés de milliers de pointes en fer cachées dans l'herbe. Giam était impatient de voir les barbares parvenir à cet endroit. Ce serait la débandade. Il hisserait alors le signal d'attaque en formation serrée pour profiter de la stupeur de l'ennemi.

La cavalerie royale tenait les ailes et Giam hocha la tête de satisfaction à la vue de ces bêtes splendides qui piaffaient d'excitation et frappaient le sol de leurs sabots. Les piquiers du roi occupaient résolument le centre, magnifiques dans leurs armures rouges semblables aux écailles des poissons des mers chaudes. Leur expression inflexible contribuait à rassurer les autres tandis que le nuage de poussière grossissait et que tous sentaient la terre trembler sous leurs pieds. Giam vit une des perches pencher et envoya un homme châtier le coupable. Les soldats étaient nerveux, le général le constatait à leur expression. Lorsque la ligne ennemie s'écroulerait devant eux, ils prendraient courage. Sentant sa vessie se plaindre, Giam jura à mi-voix : pas question de descendre de cheval alors que les Mongols se ruaient vers eux. Dans les rangs, de nombreux soldats urinaient sur le sol poussiéreux.

Il dut crier pour se faire entendre par-dessus le grondement des chevaux ennemis lancés au galop. Des officiers de la garde postés le long de la ligne répétèrent l'ordre de demeurer sur place et d'attendre.

— Encore un peu, murmura-t-il.

Il distinguait à présent les silhouettes des barbares et son estomac se serra de les voir aussi nombreux. Il sentit des regards dans son dos et sut que le roi les observait, ainsi que tous les habitants de la ville qui avaient trouvé une place en haut des murailles. La survie de Yinchuan dépendait de Giam et de ses hommes, ils ne failliraient pas.

À côté de lui, son commandant en second était prêt à transmettre ses ordres.

— Ce sera une grande victoire, général.

Giam perçut de la tension dans la voix de l'officier et se força à détacher ses yeux de l'ennemi.

— Le roi nous observe, les hommes ne doivent pas perdre courage. Savent-ils qu'il regarde ?

— Je m'en suis assuré, général. Ils...

Le commandant en second écarquilla les yeux et Giam ramena aussitôt les siens sur la ligne ennemie qui chargeait dans la plaine.

Une centaine de chevaux s'en détachèrent au centre pour former une colonne semblable à une flèche. Sans comprendre, Giam les regarda approcher des pointes dissimulées dans l'herbe. Il hésita, se demandant dans quelle mesure cette nouvelle formation affectait ses plans. Il sentit des gouttes de sueur perler à son front et dégaina son sabre pour affermir ses mains.

— Ils y sont presque, dit-il à voix basse.

Les cavaliers étaient penchés sur l'encolure de leurs chevaux, le visage grimaçant dans le vent. Giam les vit passer la ligne qu'il avait créée et, pendant un terrible instant, il crut qu'ils franchiraient sans encombre le champ de pointes. Puis une première monture hennit et s'effondra. Des dizaines d'autres tombèrent, le dessous du sabot transpercé, projetant leur cavalier vers la mort. Lorsque la mince colonne se brisa, Giam connut un moment de joie féroce. Il vit la ligne mongole onduler quand la masse des guerriers qui suivaient ralentit brusquement. Presque tous ceux qui s'étaient jetés à toute allure dans le champ de pointes gisaient sur le sol, blessés ou morts. Un cri de joie monta des rangs rouges.

Les perches des drapeaux se dressaient à présent fièrement et Giam brandit le poing gauche. Qu'ils viennent à pied, ils verront ce que nous leur réservons, pensa-t-il.

Derrière les cavaliers et les chevaux terrassés, le gros de l'ennemi tournait en désordre, l'élan brisé. Les barbares sans expérience cédaient à la panique. Leur seule tactique consistait à charger furieusement et ils en étaient maintenant incapables, constatait Giam. Des centaines d'entre eux faisaient volte-face pour repartir vers leurs lignes. La panique se répandait à une vitesse folle, les officiers mongols criaient des ordres contradictoires aux hommes en déroute, les frappaient au passage du plat de leur sabre. Derrière lui, les habitants de Yinchuan rugissaient de joie.

Giam se retourna sur sa selle. La première rangée de ses soldats avait fait un pas en avant, avec l'impatience d'un chien tirant sur sa laisse. Il sentit la soif de sang qui montait en eux et sut qu'il devait la réfréner.

— Ne bougez pas ! beugla-t-il. Officiers, retenez vos hommes ! Ordre de ne pas avancer !

On ne put les contenir. Un autre pas rompit toute discipline et les

rangs rouges se précipitèrent en avant, les armures neuves brillant au soleil. L'air s'emplit de poussière. Seule la garde royale maintint sa position mais les cavaliers protégeant les ailes furent contraints d'avancer avec les autres pour ne pas les laisser exposés. Giam criait, désespéré, ses officiers galopèrent le long des lignes pour retenir l'armée. Impossible. Pendant près de deux mois, ces hommes avaient vu l'ennemi les défier dans l'ombre des murailles, ils avaient maintenant l'occasion de l'anéantir. Ils parvinrent au champ de pointes, qui ne constituait pas un danger pour des fantassins, et le traversèrent rapidement, achevant les barbares qui vivaient encore, sabrant les morts jusqu'à ce qu'ils ne fassent plus qu'une masse sanguinolente dans l'herbe.

Giam mit son cheval en travers pour tenter de bloquer ses hommes comme il pouvait. Furieux, il fit sonner la retraite, mais les soldats étaient sourds à tout ce qui n'était pas l'ennemi et le roi qui les regardait. On ne put les rappeler.

Juché sur sa selle, Giam vit avant ses fantassins le soudain changement d'attitude des barbares. Sous ses yeux, la déroute cessa brusquement, les lignes mongoles se reformèrent avec une discipline terrifiante. Les soldats écarlates du Xixia avaient passé les chausse-trapes et les fosses creusées la veille et couraient encore pour rougir de sang leurs lames et éloigner l'ennemi de leur ville. Et d'un coup, ils se retrouvaient face à une armée de cavaliers en terrain découvert. Sur un ordre de Gengis, elle se mit au trot. Les guerriers mongols tirèrent des arcs d'étuis en cuir accrochés à leurs selles, prirent dans les carquois battant à leur hanche ou sur leur dos les premières longues flèches. Guidant leurs montures de leurs seuls genoux, ils avançaient, la pointe du trait dirigée vers le bas. Sur un autre ordre de leur khan, ils passèrent au grand trot et presque aussitôt après au galop, portant les flèches à hauteur de visage pour la première volée.

La peur submergea les Xixia. Leurs lignes se bousculaient et certains à l'arrière poussaient encore des cris de joie tandis que les Mongols revenaient. Giam lança désespérément l'ordre d'espacer les rangs mais seule la garde royale obéit. Confrontés une seconde fois à une charge massive, les soldats, terrifiés et perdus, se rapprochaient au contraire les uns des autres.

Vingt mille flèches bourdonnantes mirent les lignes rouges à genoux. Après de telles pertes, les Xixia furent incapables de riposter. Leurs arbalétriers tirèrent au juger vers l'ennemi, gênés par la masse confuse de leurs camarades. Les Mongols décochaient leurs traits avec une rapidité et une précision foudroyantes sur leurs adversaires. Les armures rouges en sauvèrent quelques-uns mais, lorsqu'ils se relevaient en gémissant, ils étaient de nouveau touchés, jusqu'à ce qu'ils ne bougent plus. Quand les Mongols approchèrent pour finir le

travail au sabre, Giam éperonna son cheval et galopa jusqu'aux piquiers. Par miracle, il y parvint indemne.

Les gardes du roi portaient la même armure rouge que les soldats ordinaires. Alors que Giam en prenait le commandement, des fuyards traversèrent leurs rangs, poursuivis par des cavaliers mongols hurlants. Les gardes ne détalèrent pas et Giam donna l'ordre de lever les piques, qui fut transmis tout le long de la ligne. Les barbares s'aperçurent trop tard que ces Xixia ne paniquaient pas comme les autres. Tenues selon un certain angle, les lames des piques pouvaient couper en deux un homme en pleine charge et des dizaines de Mongols tombèrent en essayant de passer. Giam sentit naître en lui l'espoir de renverser la situation.

La garde montée s'était déployée pour protéger ses ailes d'un ennemi mobile. Après l'écrasement de l'armée, Giam ne disposait plus que de quelques milliers de gardes royaux bien entraînés et de plusieurs centaines de traînards. Les Mongols semblaient prendre plaisir à frapper les cavaliers xixia. Chaque fois que la garde tentait de charger, les barbares déferlaient et la criblaient de flèches. Les plus forcenés affrontaient les gardes au sabre, tournant autour d'eux tels des insectes piqueurs. Bien que disciplinés, les cavaliers xixia avaient été entraînés à se battre contre des fantassins en terrain découvert, pas à répondre à des attaques venant de toutes parts. Ce fut un massacre.

Les piquiers résistèrent aux premières charges et éventrèrent un grand nombre de chevaux mongols. Lorsque la cavalerie royale fut enfoncée et dispersée, ceux qui se battaient à pied devinrent plus vulnérables. Les piquiers ne pouvaient pas tourner facilement pour faire face à l'ennemi et chaque fois qu'ils essayaient, ils étaient trop lents. Giam aboyait des ordres mais les Mongols finirent par encercler les derniers Xixia et les noyèrent sous un déluge de flèches qui, cette fois encore, épargna le général. Les survivants tentèrent de se réfugier au pied des murailles, où les archers de Yinchuan pourraient les protéger. Presque tous furent rattrapés.

Les portes étaient fermées. Se retournant pour regarder la ville, Giam se sentit brûlant de honte. Le roi avait dû assister au carnage avec horreur. L'armée était détruite. Seules quelques centaines d'hommes épuisés et meurtris étaient parvenues aux murailles. Giam, encore en selle, sentait plus que jamais le regard du roi sur lui. Dans sa détresse, il brandit son sabre et se dirigea au petit galop vers les lignes mongoles.

Des flèches se plantèrent dans son armure rouge tandis qu'il se rapprochait. Avant qu'il parvienne aux lignes ennemies, un jeune guerrier galopa à sa rencontre, le sabre levé. Giam frappa mais le Mongol passa sous l'arme et entailla l'aisselle droite du général. Le Xixia vacilla sur sa selle, son cheval se mit au pas. Il entendit le

Mongol faire demi-tour mais ne parvint pas à lever de nouveau son bras blessé. Du sang ruisselait sur ses cuisses. Il ne sentit pas le coup qui le décapita et mit fin à sa honte.

Gengis passait triomphalement entre les monticules de morts dont les armures ressemblaient à des carapaces luisantes de scarabées. Dans sa main droite, il tenait une pique sur laquelle était fichée la tête du général xixia, dont la brise agitait la barbe blanche. Du sang coulait le long de la hampe, lui empoissait les doigts en séchant. Des centaines d'ennemis avaient réussi à s'enfuir en traversant le champ de pointes où ses cavaliers ne pouvaient les suivre. Gengis avait alors ordonné à ses guerriers de descendre de cheval et de mener leur monture à pied. Il leur avait fallu du temps et un millier d'ennemis environ avaient réussi à s'approcher suffisamment de la ville pour être protégés par ses archers. Le khan éclata de rire à la vue des soldats dépenaillés qui se pressaient à l'ombre de Yinchuan. Les portes demeuraient closes et ils ne pouvaient que fixer d'un regard hébété les Mongols qui chevauchaient entre les morts.

Quand il fut au bord de l'herbe, Gengis sauta à terre et appuya la pique sanglante au flanc pantelant de son cheval. Il se baissa et ramassa une des pointes, l'examina avec curiosité. C'était en fait un assemblage de quatre clous joints de manière à toujours avoir une pointe dressée. Si Gengis avait été contraint d'adopter une position défensive, il les aurait semés, lui, en cercles s'élargissant autour de son armée. De toute façon, les soldats de Yinchuan n'étaient pas des guerriers au sens où il l'entendait. Ses hommes avaient plus de discipline, ils avaient grandi sur une terre plus dure que la paisible vallée du Xixia.

En marchant, il vit des morceaux d'armures arrachés jonchant le sol. Il les étudia avec intérêt, remarqua que la laque rouge s'était écaillée et avait sauté aux bords. Certains Xixia s'étaient bien battus mais les arcs mongols les avaient quand même exterminés. C'était un bon signe pour l'avenir, et la confirmation qu'il avait mené son peuple au bon endroit. Les hommes le savaient et regardaient leur khan avec admiration. Il leur avait fait traverser le désert puis leur avait offert des ennemis médiocres au combat. La journée avait été bonne.

Son regard tomba sur une dizaine d'hommes vêtus de *deels* ornés de broderies bleues ouïgours qui marchaient parmi les cadavres. L'un d'eux portait un sac et les autres, un couteau à la main, se penchaient sur les corps.

— Que faites-vous ? leur cria-t-il.

Lorsqu'ils virent qui s'adressait à eux, ils se redressèrent fièrement.

— Barchuk des Ouïgours nous a dit que tu voudrais connaître le nombre des morts, répondit l'un d'eux. Nous leur coupons une oreille, nous compterons plus tard combien nous en avons dans le sac.

Regardant autour de lui, Gengis constata que beaucoup de têtes avaient une plaie rouge à l'endroit où aurait dû se trouver une oreille. Le sac était déjà gonflé.

— Remerciez Barchuk en mon nom, dit-il.

Tandis que les Ouïgours échangeaient des regards nerveux, il avança de quelques pas entre les cadavres, faisant s'envoler des nuées de mouches.

— J'en vois un ici qui n'a plus d'oreilles du tout.

Les Ouïgours le rejoignirent et l'homme au sac lança à ses compagnons :

— Misérables rebuts ! Comment voulez-vous que le compte soit juste si vous coupez les deux oreilles ?

Gengis les regarda, éclata de rire en retournant à son cheval.

Il gloussait encore quand il jeta les clous noirs et reprit sa pique. Avec son macabre trophée, il s'approcha des murailles en estimant la portée des arcs xixia, planta la pique dans le sol et leva les yeux. Comme il s'y attendait, des flèches fendirent l'air dans sa direction, mais les archers étaient trop loin et il ne recula pas. Il dégaina au contraire le sabre de son père et le brandit vers ses ennemis tandis que ses guerriers rugissaient derrière lui.

L'expression du Grand Khan s'assombrissait de nouveau. Sous sa conduite, la nouvelle nation mongole avait fait ses premières armes, il lui avait montré qu'elle serait même capable d'affronter des soldats jin. Mais il n'avait pas trouvé le moyen de pénétrer dans une ville qui continuait à le narguer du haut de sa puissance. Lentement, il retourna auprès de ses frères.

— Détruisez les canaux, ordonna-t-il.

Avec tous les hommes valides maniant le marteau ou la pierre, il fallut six jours pour démolir les canaux entourant Yinchuan. D'abord, Gengis observa la chose avec un plaisir sauvage en espérant que les rivières de la montagne inonderaient la ville.

Il fut contrarié de voir que l'eau montait si rapidement dans la plaine que ses guerriers en eurent jusqu'aux chevilles avant d'avoir fini de détruire le dernier canal. Les journées chaudes avaient fait fondre la neige des pics et Gengis n'avait pas vraiment réfléchi à l'endroit où toute cette eau s'écoulerait si elle n'était pas canalisée vers la ville et les champs.

Le troisième jour à midi, même le sol légèrement en pente devint boueux, et bien que les champs fussent inondés, l'eau continuait à monter. Gengis voyait ses généraux sourire de l'erreur commise. D'abord la chasse fut excellente car les hommes pouvaient tirer facilement le petit gibier qui pataugeait non loin d'eux. Ils ramenèrent au camp des centaines de lièvres en tas de fourrure trempée mais, ensuite, l'eau menaça d'envahir les yourtes. Gengis fût forcé de déplacer le camp à plusieurs lieues au nord avant que la plaine soit totalement sous les eaux.

Le soir venu les trouva installés à un endroit situé au-dessus du système d'irrigation, là où le sol était encore sec. La ville de Yinchuan était une tache sombre au loin, séparée d'eux par un lac qui n'avait pas plus d'un pied de profondeur et que le soleil couchant transformait en un immense miroir doré.

Gengis était assis sur les marches menant à sa yourte quand Khasar approcha, le visage sans expression. Personne d'autre n'avait osé dire quoi que ce soit au khan mais, pour l'heure, les visages tendus étaient nombreux autour des feux. Les hommes aimaient plaisanter, cependant, et être contraints de quitter une plaine qu'ils avaient eux-mêmes inondée titillait leur humour.

Khasar suivit le regard irrité de son frère jusqu'à l'étendue d'eau.

— C'est une bonne leçon, dit-il. Dois-je ordonner aux sentinelles de guetter des nageurs ennemis qui tenteraient de s'approcher de nous discrètement ?

Gengis regarda Khasar, la mine renfrognée. À quelques pas d'eux, des enfants s'ébattaient au bord de l'eau, noirs d'une boue puante dans

laquelle ils se faisaient tomber tour à tour. Comme d'habitude, Djötchi et Chatagai étaient au centre de la bande, ravis de ce nouvel aspect de la plaine du Xixia.

— L'eau s'infiltrera dans le sol, marmonna Gengis.

— Oui, si nous détournons les rivières. Mais le sol demeurera quelque temps trop mou pour des cavaliers. Il me semble que détruire les canaux n'était peut-être pas le meilleur plan que nous aurions pu trouver.

Gengis vit que son frère l'observait avec une expression malicieuse et il eut un rire bref en se levant.

— Nous apprenons, frère. Tout cela est nouveau pour nous. La prochaine fois, nous ne détruirons pas les canaux. Es-tu satisfait ?

— Oui, répondit Khasar d'un ton enjoué. Je commençais à croire mon frère incapable de commettre une erreur. J'ai passé une bonne journée.

— J'en suis content pour toi.

Près de l'eau, les garçons recommencèrent à se battre. Chatagai se jeta sur Djötchi et les deux enfants roulèrent dans la boue.

— Nous ne pouvons pas être attaqués du désert et aucune armée ne peut parvenir à nous avec ce lac. Faisons la fête ce soir pour célébrer notre victoire, décida Gengis.

— Ça, c'est une bonne idée, répondit Khasar avec un sourire épanoui.

Rai Chiang agrippa les accoudoirs de son siège doré en contemplant la plaine inondée. Les entrepôts de la ville regorgeaient de viande salée et de grains mais avec les récoltes qui pourrissaient sur pied, ils se videraient rapidement. Le roi retournait désespérément le problème dans sa tête. De nombreux habitants mourraient de faim. Les gardes qu'il lui restait seraient submergés par des meutes affamées une fois l'hiver venu et Yinchuan se détruirait de l'intérieur.

Devant lui, l'eau s'étendait aussi loin que portait son regard. Derrière, au sud, il y avait des champs et des bourgades que ni l'envahisseur ni l'inondation n'avaient atteints mais ils ne suffiraient pas à nourrir le Xixia. Rai Chiang songea aux soldats cantonnés dans ces petites villes. S'il les rassemblait tous, il pourrait former une nouvelle armée mais il livrerait du même coup les provinces aux brigands dès que la famine commencerait à sévir. C'était exaspérant, il ne voyait aucune solution à ses ennuis.

Il poussa un soupir qui fit lever la tête à son Premier ministre.

— Mon père me recommandait de veiller à ce que les paysans aient toujours à manger, dit Rai Chiang. À l'époque, je n'ai pas compris ce conseil. Peu importe si quelques-uns meurent de faim,

pensais-je. Ce n'est que le signe du mécontentement des dieux.

Le Premier ministre approuva d'un hochement de tête solennel.

— Sans exemple de souffrances, le peuple ne travaille pas, majesté. S'il voit les conséquences de la paresse, il s'échine au soleil pour nourrir sa famille. C'est ainsi que les dieux ont ordonné le monde et nous ne pouvons aller contre leur volonté.

— Mais maintenant, ils vont tous mourir de faim, répliqua le roi, agacé par la voix ronronnante du ministre. Au lieu d'un simple exemple, d'une leçon de morale, c'est la moitié de la population qui réclamera à manger et se battra dans les rues.

— Peut-être, sire, répondit le Premier ministre sans se troubler. Beaucoup mourront mais le royaume demeurera. Les champs donneront de nouvelles récoltes et dans un an, il y aura à manger en abondance pour les paysans. Ceux qui auront survécu à l'hiver engraisseront et béniront ton nom.

Rai Chiang ne trouva pas les mots pour le contredire. De la tour de son palais, il regarda la foule dans les rues. Les mendiants les plus misérables avaient appris qu'on avait laissé les récoltes pourrir dans l'eau descendue des montagnes. Ils ne souffraient pas encore de la faim mais ils songeaient sûrement aux mois froids et des émeutes avaient déjà éclaté. Sur son ordre, les gardes de Rai Chiang s'étaient montrés impitoyables, exécutant des centaines d'hommes au moindre signe de troubles. Les habitants avaient appris à craindre le roi et cependant, au fond de lui, le roi les craignait plus encore.

— On ne peut rien sauver ? demanda-t-il enfin.

C'était peut-être un effet de son imagination, mais il lui semblait sentir dans le vent une lourde odeur de putréfaction.

Le Premier ministre réfléchit, parcourut une liste des faits survenus dans la ville comme s'il pouvait y trouver l'inspiration.

— Majesté, si les envahisseurs portaient aujourd'hui, nous pourrions sans nul doute sauver une partie des cultures les plus résistantes. Nous pourrions semer du riz dans les terres inondées et faire une récolte, reconstruire les canaux ou détourner l'eau de la plaine...

— Mais les envahisseurs ne partiront pas ! s'écria Rai Chiang, frappant du poing le bras du fauteuil. Ils nous ont battus. Des barbares pouilleux et puants se sont enfoncés dans le cœur du Xixia et je dois rester enfermé dans mon palais à respirer l'odeur du blé en train de pourrir !

Le Premier ministre se contenta d'incliner la tête à la fin de la tirade. Deux de ses collègues avaient été exécutés le matin même, quand la mauvaise humeur du roi avait monté d'un cran. Il ne tenait pas à subir le même sort.

Rai Chiang se leva et joignit les mains derrière son dos.

— Je n'ai pas le choix. Même si je dépouillais toutes les villes du Sud de leurs soldats, je n'en rassemblerais pas autant que ceux qui ont échoué devant les Mongols, et combien de temps s'écoulerait avant que ces villes servent de forteresses aux bandits sans les troupes du roi pour les protéger ? Je perdrais le Sud après le Nord et Yinchuan tomberait.

Il jura à mi-voix et son ministre pâlit.

— Je n'attendrai pas sans rien faire que les paysans se soulèvent ou que cette odeur écœurante envahisse toute la ville. Envoie des messagers au chef de cette horde. Dis-lui que je suis prêt à lui accorder une audience pour que nous discutons de ses exigences.

— Majesté, ils... ils ne valent pas mieux que des chiens sauvages, bredouilla le ministre. Il ne peut y avoir de négociations avec eux.

Rai Chiang tourna vers lui un regard furieux.

— Je n'ai pas été capable de détruire cette meute de chiens sauvages. Je suis juste capable d'empêcher leur chef de prendre cette ville. Peut-être pourrai-je le convaincre de partir en le couvrant de présents.

Le ministre rougit de honte mais se prosterna en pressant son front contre le parquet froid.

Le soir venu, les guerriers ivres chantaient. Les conteurs avaient décrit la bataille, la façon dont Gengis avait attiré l'ennemi hors de son cercle de fer. Des poèmes comiques avaient fait rire les enfants aux éclats et, avant que le jour décline, on s'était affronté à la lutte et à l'arc. La tête ceinte d'une couronne d'herbe, les vainqueurs avaient bu jusqu'à l'abrutissement.

Gengis et ses généraux présidaient aux réjouissances. Le khan bénit une dizaine de mariages, distribua des armes et des chevaux pris dans son propre troupeau à des guerriers qui s'étaient distingués. Les yourtes étaient pleines de femmes enlevées dans les villages, même si toutes les épouses n'accueillaient pas volontiers ces nouvelles venues. Plus d'une algarade entre femmes s'étaient terminées dans le sang, les robustes Mongoles triomphant toujours des captives de leurs maris. Kachium avait été trois fois appelé sur le lieu d'un meurtre quand l'arkhi coulant dans les veines avait attisé les colères. Il avait ordonné d'attacher les coupables – deux hommes et une femme – à un poteau et de les fouetter au sang. Il se moquait des victimes mais il n'avait pas envie que les guerriers sombrent dans une orgie de luxure et de violence. Ce fut peut-être à cause de sa fermeté que l'humeur du camp demeurait légère alors que les étoiles apparaissaient dans le ciel, et même si certains se languissaient de la steppe, ils regardaient leurs chefs avec fierté.

Près de la yourte où Gengis réunissait ses généraux se trouvait celle de sa famille, ni plus vaste ni mieux décorée qu'une autre. Tandis qu'il acclamait les lutteurs et qu'on allumait des torches dans tout le camp, sa femme Börte faisait manger ses quatre fils. Au crépuscule Djötchi et Chatagai, préférant le bruit et l'excitation de la fête au sommeil, s'étaient dérobés aux appels de leur mère. Börte avait dû envoyer trois guerriers les chercher dans les yourtes et les ramener, se débattant encore. Les deux garçons échangeaient des regards mauvais dans la petite tente tandis que Börte chantait pour endormir Ögödei et le petit Tolui. La journée avait été épuisante pour eux et, bientôt, les deux cadets rêveraient sous leurs couvertures.

Börte se tourna vers Djötchi, plissa le front en voyant son expression renfrognée.

— Tu n'as pas mangé, petit homme, lui dit-elle.

Il renifla sans répondre et sa mère se pencha vers lui.

— Est-ce une odeur d'arkhi que je sens dans ton haleine ?

Aussitôt, le garçon changea d'attitude et ramena ses genoux contre lui comme une barrière.

— Sûrement, intervint Chatagai, ravi de l'occasion de voir son frère se tortiller de honte. Un des hommes lui a donné à boire et il a vomi dans l'herbe.

— Ferme-la ! cria Djötchi en se levant d'un bond.

Börte le saisit par le bras d'une poigne assez ferme pour le maîtriser. Chatagai sourit, satisfait.

— Il est furieux parce qu'il a cassé son arc préféré ce matin ! s'écria Djötchi en se débattant. Lâche-moi !

Pour toute réponse, elle le gifla et le renvoya sur les couvertures. La gifle n'était pas forte mais il porta la main à sa joue, abasourdi.

— J'ai entendu vos chamailleries toute la journée, dit-elle avec colère. Quand comprendrez-vous que vous ne pouvez pas vous battre comme des chiots sous les yeux des guerriers ? Pas vous. Croyez-vous que cela plaise à votre père ? Si je lui en parle, vous...

— Ne lui dis pas, implora aussitôt Djötchi, visiblement effrayé.

Elle se radoucit :

— Je ne lui dirai pas si vous vous conduisez bien et si vous travaillez. Vous n'aurez rien de lui simplement parce que vous êtes ses fils. Arslan est-il de son sang ? Ou Jelme ? Si vous êtes aptes à commander, il vous choisira, mais n'attendez pas qu'il vous favorise au détriment d'hommes meilleurs que vous.

Les deux garçons écoutaient attentivement et elle se rendit compte qu'elle ne leur avait encore jamais parlé de cette façon. Voyant qu'ils étaient suspendus à ses lèvres, elle songea à ce qu'elle

pourrait leur dire avant que leur attention soit distraite.

— Mangez en écoutant.

Ils prirent leurs assiettes et engloutirent leur viande bien qu'elle fût froide depuis longtemps. Leurs yeux ne quittèrent pas ceux de leur mère tandis qu'ils attendaient qu'elle poursuive.

— Je pensais que votre père vous aurait déjà expliqué ça, murmura-t-elle. S'il était le khan d'une petite tribu, son fils aîné pourrait espérer hériter de son sabre, de son cheval et de ses féaux. Lui-même attendit autrefois la même chose de votre grand-père, Yesugei, même si son frère Bekter était plus âgé.

— Qu'est-il arrivé à Bekter ? demanda Djötchi.

— Père et Kachium l'ont tué, dit Chatagai d'un ton ravi.

Djötchi écarquilla les yeux de stupeur.

— Vraiment ?

Sa mère soupira.

— C'est une histoire pour un autre jour. Je ne sais pas où Chatagai l'a entendue, mais il ferait mieux de ne pas écouter les ragots des feux de camp.

Souriant du désarroi de son frère, Chatagai lui adressa un hochement de tête triomphant dans le dos de sa mère. Elle le surprit avant qu'il ait le temps de changer d'expression et lui jeta un regard irrité.

— Votre père n'est pas un simple khan des collines, reprit-elle. Il a plus de tribus qu'il ne peut en compter sur les doigts de ses mains. Croyez-vous qu'il les remettra à une mauviette ?

Elle se tourna vers Chatagai.

— Ou à un imbécile ? Certainement pas. Il a de jeunes frères et tous auront des fils. Le prochain khan sera peut-être parmi eux s'il est mécontent des hommes que vous deviendrez.

— Je suis meilleur à l'arc que quiconque, marmonna Djötchi, tête baissée. Et mon cheval est lent uniquement parce qu'il est petit. Quand j'aurai une monture d'homme, je serai le plus rapide.

Chatagai eut un grognement incrédule.

— Je ne parle pas de savoir faire la guerre, dit Börte, agacée. Vous serez tous deux de grands guerriers, je l'ai vu en vous.

Avant que ses fils se rengorgent sous le compliment, elle continua :

— Votre père voudra savoir si vous êtes capables de mener des hommes et de réfléchir rapidement. Avez-vous vu qu'il a confié à Süböteï le commandement de cent guerriers ? Ce garçon sort de nulle part, il n'appartient pas à une lignée prestigieuse, mais votre père respecte son intelligence et son habileté. Il sera mis à l'épreuve mais il pourrait bien être un jour général, commander mille, cent mille guerriers. En ferez-vous autant ?

— Pourquoi pas ? répliqua Chatagai.

— Quand tu joues avec tes camarades, es-tu celui vers qui ils se tournent ? Suivent-ils tes idées ou suis-tu les leurs ? Réfléchis bien car nombreux sont ceux qui te flattent à cause de ton père. Pense à ceux qui te respectent toi. T'écoutent-ils ?

Chatagai réfléchit en se mordant la lèvre, haussa les épaules.

— Certains le font.

— Pourquoi te suivraient-ils si tu passes ton temps à te battre avec ton frère ?

Le jeune garçon semblait se débattre avec des idées trop grandes pour lui.

— En tout cas, ils ne suivent pas Djötchi. Il voudrait bien mais ils ne le feront jamais.

En entendant ces mots, Börte sentit un froid dans sa poitrine.

— Vraiment, mon fils ? dit-elle avec douceur. Pourquoi ne suivraient-ils pas ton frère aîné ?

Chatagai détourna la tête, elle lui saisit le bras et serra à lui faire mal. Il ne cria pas mais des larmes apparurent au coin de ses yeux.

— Il y a des secrets entre nous ? insista-t-elle. Pourquoi ne suivront-ils jamais Djötchi ?

— Parce que c'est un bâtard de Tatar ! lâcha Chatagai.

Cette fois, la gifle de Börte fut sans douceur et projeta le garçon sur le lit, étourdi. Du sang coula de son nez et il fondit en larmes.

— Il répète ça tout le temps aux autres, dit Djötchi derrière elle, d'une voix assourdie par la colère et le désespoir.

Réveillés par Chatagai, les deux cadets se mirent à sangloter eux aussi, affectés par la scène sans la comprendre.

Börte prit Djötchi dans ses bras.

— Tu ne peux pas faire rentrer ces paroles dans la bouche de ton idiot de frère, murmura-t-elle.

Elle s'écarta pour le regarder dans les yeux.

— Certains mots peuvent être un poids cruel pour un homme s'il n'apprend pas à les ignorer. Tu devras surpasser tous les autres pour gagner l'estime de ton père. Tu le sais, maintenant.

— Alors, c'est vrai ? dit-il d'une petite voix en baissant la tête.

Il sentit sa mère se raidir en préparant sa réponse et se mit à pleurer doucement.

— Ton père et moi t'avons fait dans la plaine, à des centaines de lieues des Tatars. Il est vrai que j'ai été perdue pour lui un certain temps... et qu'il a tué les hommes qui m'avaient enlevée, mais tu es son fils et le mien. Son premier-né.

— Mes yeux sont différents, pourtant.

— Ceux de Bekter l'étaient aussi. Il était fils de Yesugei, mais il avait des yeux sombres comme les tiens. Personne n'osa jamais mettre

en doute son lignage. N'y pense plus, Djötchi. Tu es le petit-fils de Yesugei et le fils de Gengis. Tu seras khan un jour.

Tandis que Chatagai reniflait et essuyait le sang coulant de son nez, Djötchi redressa la tête pour regarder sa mère dans les yeux. Rassemblant son courage, il dit, d'une voix tremblante :

— Il a tué son frère et j'ai vu la façon dont il me regarde. Est-ce qu'il m'aime au moins un peu ?

Börte le pressa contre elle.

— Bien sûr qu'il t'aime. Tu l'amèneras à voir en toi son héritier, mon fils. Tu l'amèneras à être fier de toi.

Il fallut plus de temps à cinq mille guerriers pour détourner l'eau avec de la terre et des gravats qu'ils n'en avaient mis pour démolir les canaux. Gengis en avait donné l'ordre quand il avait vu que même le terrain surélevé du nouveau camp menaçait d'être inondé. Lorsque le travail fut terminé, de nouveaux lacs se formèrent à l'est et à l'ouest, mais le chemin vers Yinchuan séchait enfin au soleil. Le sol était gras et noir, des essaims de moustiques harcelaient les hommes. Leurs chevaux enfonçaient jusqu'aux canons dans une boue collante, ce qui rendait difficiles les missions des éclaireurs et ajoutait au désagrément d'être confiné dans les yourtes. Chaque soir, les disputes et les rixes étaient nombreuses, et Kachium avait du mal à maintenir l'ordre.

La nouvelle que huit cavaliers avançaient péniblement sur la plaine détrempée fut bien accueillie par tous ceux qui étaient las de ne rien faire. Ils n'avaient pas traversé le désert pour rester plantés au même endroit. Même les enfants ne trouvaient plus l'inondation amusante et nombre d'entre eux étaient tombés malades d'avoir bu de l'eau stagnante.

Gengis regardait les cavaliers xixia progresser lentement dans la boue. Il avait rassemblé cinq mille de ses guerriers et les avait alignés à la limite du terrain sec pour ne pas en laisser un pouce à l'ennemi. Déjà les chevaux xixia haletaient de devoir à chaque pas extirper leurs sabots du sol visqueux et leurs cavaliers avaient peine à garder leur dignité, risquant la chute à tout instant.

Au grand plaisir du khan, l'un d'eux tomba effectivement quand sa monture trébucha une fois de trop. Les guerriers huèrent l'homme tandis qu'il remontait en selle, couvert de boue. Gengis glissa un coup d'œil à Barchuk, qui se tenait à côté de lui, et remarqua son expression satisfaite. L'Ouïgour était là pour servir d'interprète, mais Kōkōtchu et Temüge étaient également présents pour entendre ce que le messager du roi avait à dire. Les deux hommes s'étaient mis à étudier la langue des Jin avec un plaisir que Gengis jugeait indécent. Le chamane et le jeune frère du khan étaient manifestement excités par cette occasion de vérifier leurs connaissances toutes fraîches.

Les cavaliers firent halte lorsque Gengis leva une main. Ils étaient assez près pour qu'il pût les entendre et même s'ils ne semblaient pas armés, il ne leur faisait pas confiance. S'il avait été dans la situation

du roi xixia, il n'aurait sans doute pas exclu une tentative d'assassinat. Derrière lui, les guerriers observaient la scène en silence, l'arc à double courbure dans les mains.

— Vous êtes perdus ? cria Gengis aux Xixia.

Tous les cavaliers se tournèrent vers l'un d'entre eux, un homme portant une splendide armure complétée par un casque de lamelles de fer.

— J'apporte un message du roi des Xixia, dit-il.

Au grand désappointement de Temüge et de Kökötchu, il s'exprimait clairement dans la langue mongole.

Gengis tourna un regard interrogateur vers Barchuk et le khan ouïgour murmura, sans presque remuer les lèvres :

— Je l'ai déjà vu, les jours de négoce. C'est un officier de rang moyen, très orgueilleux.

— Il en a l'air, avec cette belle armure, répondit Gengis à voix basse.

Haussant le ton, il s'adressa aux Xixia :

— Descendez de cheval si vous voulez me parler.

Les cavaliers échangèrent des regards résignés et Gengis cacha son amusement lorsque la boue épaisse engloutit leurs pieds.

— Qu'est-ce que ton roi a à me dire ? poursuivit-il en fixant l'officier.

L'homme avait rougi de colère quand la boue avait sali ses superbes bottes et il lui fallut un moment pour reprendre le contrôle de soi avant de pouvoir répondre :

— Il te convie à le rencontrer au pied des murailles de Yinchuan, pendant une trêve. Son honneur garantira ta sécurité.

— Qu'a-t-il à me dire ? répéta Gengis comme si on ne lui avait pas répondu.

L'officier vira au cramoisi.

— Si je savais ce qu'il pense, cette rencontre aurait peu d'intérêt, rétorqua-t-il.

Les soldats qui l'escortaient jetèrent des regards nerveux aux guerriers mongols, prêts à se servir de leurs arcs. Ils avaient constaté la précision extraordinaire de ces armes et leurs yeux suppliaient le messager de ne pas commettre une offense pouvant déclencher un massacre.

Gengis sourit.

— Quel est ton nom, homme en colère ?

— Ho Sa. Je suis hsiao-wei de Yinchuan. Une sorte de khan, si tu veux. Un officier supérieur.

— Je ne te donnerai pas le titre de khan mais sois le bienvenu, Ho Sa. Renvoie ces chèvres et je te recevrai dans ma yourte, je partagerai le thé salé avec toi.

Ho Sa se tourna vers ses compagnons et, d'un mouvement du menton, indiqua la ville, au loin. L'un d'eux lâcha une suite de syllabes gutturales que Kōkōtchu et Temūge s'efforcèrent de comprendre. Ho Sa eut un haussement d'épaules ; les soldats xixia remontèrent en selle et repartirent.

— Ce sont de beaux chevaux, fit remarquer Barchuk.

Gengis le regarda, hocha la tête, attira l'attention d'Arslan, qui se tenait parmi les guerriers, et tendit brusquement deux doigts, comme la tête d'un serpent qui frappe, vers le groupe qui s'éloignait.

L'instant d'après, cent flèches fendirent l'air pour faire tomber les cavaliers de leurs selles. L'un des chevaux fut tué et Gengis entendit Arslan fustiger un malheureux guerrier pour son incompétence. Sous les yeux du khan, Arslan saisit l'arc du coupable et en trancha la corde avec son poignard avant de le lui rendre. L'homme le prit en baissant la tête d'humiliation.

Les corps gisaient à terre, le visage dans la boue. Sur ce terrain, les chevaux ne s'étaient pas emballés ; ils demeuraient sur place, regardant les Mongols d'un œil morne. L'une des bêtes renifla le corps de son ancien cavalier, hennit nerveusement à l'odeur du sang.

Gengis se tourna vers l'officier furieux qui le fixait en plissant les lèvres.

— Ce sont de bons chevaux, expliqua le khan.

L'expression de Ho Sa ne changea pas et Gengis ajouta :

— Les mots ne pèsent pas. Il suffira d'un homme pour porter ma réponse.

Tandis qu'on conduisait le Xixia à la grande yourte, Gengis regarda ses hommes ramener les chevaux.

— Je choisirai le premier, dit-il à Barchuk.

Le khan des Ouïgours acquiesça, leva un instant les yeux au ciel. Cela voulait dire que Gengis se réserverait les meilleures bêtes mais c'étaient tous de bons chevaux, ceux qui resteraient vaudraient quand même la peine.

Bien que la saison fût avancée, le soleil frappait durement la vallée du Xixia et avait recouvert le sol d'une croûte dure quand Gengis partit pour Yinchuan. Le roi avait demandé qu'il ne soit escorté que de trois compagnons, mais cinq mille guerriers firent avec lui la première partie du chemin. Lorsque Gengis fut assez près pour distinguer les détails du pavillon de toile planté devant la ville, sa curiosité s'accrut encore. Que lui voulait le roi ?

Il laissa à regret ses guerriers derrière lui, même s'il savait que Khasar se précipiterait à son secours au premier signe. Le khan avait envisagé la possibilité d'une attaque surprise pendant la discussion,

mais Rai Chiang n'était pas un imbécile. Le pavillon couleur pêche, précédé d'un dais, avait été installé tout près des murs de la ville. Des arcs géants tirant des pieux à pointe de fer en perçeraient la toile sans problème et assureraient la mort de Gengis. En revanche, le roi était plus vulnérable hors de sa ville : c'était un équilibre subtil.

Droit sur sa selle, le khan chevauchait avec Arslan, Kachium et Barchuk des Ouïgours. Tous étaient armés et portaient des poignards dissimulés sous leur armure au cas où le roi exigerait qu'ils se défassent de leurs sabres.

Gengis tenta de prendre une expression plus légère en examinant la tente. Il en aimait la couleur et se demandait où il pourrait trouver de la soie d'une telle qualité et d'une aussi grande largeur. La vue de la ville intacte qui se dressait derrière lui fit serrer les dents. S'il avait trouvé un moyen d'y pénétrer, il n'aurait pas eu à rencontrer le roi du Xixia. On disait toutes les villes des Jin aussi bien protégées et cette idée le taraudait.

Les quatre cavaliers passèrent en silence dans l'ombre fraîche couleur pêche, descendirent de cheval. Le dais les dissimulait à présent aux archers et Gengis se détendit un peu en approchant des gardes du roi.

Nul doute qu'on les avait choisis impressionnants. Quelqu'un avait réfléchi aux difficultés de l'entrevue. L'entrée du pavillon était suffisamment large pour montrer au khan qu'aucun assassin n'attendait, tapi dans un coin, pour le frapper. Les gardes, puissamment bâtis, n'accordèrent pas un regard à l'homme qui se tenait devant eux, se contentant de fixer, telles des statues, la ligne de guerriers à cheval rassemblés au loin.

Si l'on avait disposé plusieurs sièges dans le pavillon, il n'y avait qu'un seul homme à l'intérieur et Gengis lui adressa un signe de tête.

— Où est ton roi, Ho Sa ? L'heure est trop matinale pour lui ?

— Il vient, seigneur khan. Un roi n'arrive jamais le premier.

Gengis haussa un sourcil en se demandant s'il devait s'en offenser.

— Je devrais peut-être partir, dit-il. Après tout, c'est lui qui voulait me voir.

Ho Sa devint écarlate et Gengis sourit. Cet homme lui plaisait, malgré son sens pointilleux de l'honneur. À cet instant des cors retentirent en haut des murailles et les quatre Mongols portèrent la main à leur sabre.

— Le roi garantit ta sécurité, seigneur khan, s'empressa d'assurer Ho Sa. Ces cors sonnent pour me faire savoir qu'il quitte la ville.

— Va voir combien d'hommes l'accompagnent, ordonna Gengis à Arslan.

Il fit un effort pour se détendre. Il avait rencontré des khans et les avait tués dans leur propre tente. Il n'y avait là rien de nouveau pour

lui. Pourtant il se sentait légèrement impressionné, peut-être parce que le comportement d'Ho Sa éveillait des échos en lui. Il sourit de sa stupidité et se rendit compte qu'il réagissait ainsi parce qu'il était loin de chez lui. Ici, tout était différent de la steppe. Il n'existait cependant aucun autre endroit au monde où il aurait souhaité être ce matin-là.

Arslan revint rapidement et annonça :

— Il vient dans un palanquin porté par des esclaves. Comme celui de Wen Chao.

— Combien d'esclaves ? demanda Gengis en plissant le front.

Ho Sa répondit avant Arslan :

— Ce sont des eunuques, seigneur. Huit hommes robustes, pas des guerriers. Ce ne sont que des bêtes de somme, auxquelles il est interdit de porter une arme.

Gengis réfléchit. S'il partait avant l'arrivée du roi, les habitants de la ville croiraient qu'il avait eu peur. Ses guerriers eux-mêmes le penseraient peut-être. Il pesa les risques qu'il courait : Ho Sa avait un sabre à la ceinture et les deux gardes portaient une armure. Et maintenant huit esclaves... Mais un homme peut aussi commettre une erreur en s'inquiétant trop de ce qui peut arriver. Avec un petit rire qui étonna Ho Sa, il alla s'asseoir pour attendre le roi.

Les esclaves portaient leur précieux fardeau à hauteur de poitrine en approchant du pavillon de soie. De l'intérieur, Gengis et ses trois compagnons les regardèrent poser le palanquin, dérouler sur le sol boueux une longue bande de soie noire. Puis ils prirent les pipeaux glissés sous leur large ceinture en tissu et plusieurs d'entre eux se mirent à jouer tandis que les autres écartaient les rideaux de la litière. C'était une mélodie subtile, étrangement apaisante, et Gengis, fasciné, regarda Rai Chiang descendre du palanquin.

De stature plutôt frêle, le roi portait une armure qui convenait cependant parfaitement aux dimensions de son corps. Les lamelles de fer soigneusement polies étincelaient au soleil. À sa hanche pendait un sabre à la poignée incrustée de pierres précieuses et Gengis se demanda s'il l'avait jamais dégainé dans un accès de colère.

Le roi des Xixia adressa un signe de tête aux deux gardes qui vinrent prendre position à sa droite et à sa gauche. Alors seulement, il pénétra dans la tente. Gengis et ses compagnons se levèrent pour le saluer.

— Seigneur khan, dit Rai Chiang en inclinant la tête.

Il avait un accent étrange et avait prononcé ces mots comme s'il les avait mémorisés sans les comprendre.

— Majesté, répondit Gengis, utilisant le terme xixia que Barchuk lui avait appris.

Avec satisfaction, il décela une lueur d'intérêt dans le regard de Rai Chiang. Un instant, Gengis regretta que son père ne soit pas

encore de ce monde pour le voir rencontrer un roi en terre étrangère.

Les deux gardes se placèrent en face de Kachium et d'Arslan, montrant ainsi clairement que chacun surveillait son homme en cas de problème. De leur côté, les deux généraux mongols demeuraient impassibles mais prêts à intervenir. Si le roi avait manigancé leur mort, il ne survivrait pas.

Arslan fronça les sourcils quand une pensée soudaine lui vint. Aucun d'eux n'avait jamais vu le roi. S'ils avaient devant eux un imposteur, l'armée de Yinchuan pouvait, du haut des murailles, détruire le pavillon et ne perdre que quelques hommes dévoués. Il observa attentivement Ho Sa, mais l'officier ne semblait pas redouter une fin imminente.

Rai Chiang se mit à parler dans la langue de son peuple. Sa voix était ferme, comme on pouvait l'attendre d'un homme habitué à exercer son autorité. Il regardait Gengis dans les yeux et aucun d'eux ne battait des paupières. Quand le roi eut terminé, Ho Sa s'éclaircit la gorge et traduisit d'un ton soigneusement neutre :

— Pourquoi les Ouïgours ravagent-ils la terre des Xixias ? Ne vous avons-nous pas toujours bien traités ?

Barchuk émit un grognement mais le regard de Rai Chiang demeura fixé sur Gengis.

— Je suis khan de toutes les tribus, et notamment des Ouïgours. Nous agissons ainsi parce que nous avons la force pour le faire, tout simplement.

Le souverain plissa le front en écoutant la traduction de Ho Sa. Sa réponse, mesurée, ne trahit aucunement sa colère :

— Feras-tu éternellement le siège de ma ville ? Ton peuple ne négocie-t-il jamais lorsqu'il fait la guerre ?

Gengis se pencha en avant.

— Je ne négocierai pas avec les Jin. Ton peuple est pour nous un ennemi aussi vieux que la steppe. Je réduirai tes villes en poussière. Tes terres sont à moi, je les parcourrai à ma guise.

Gengis attendit que Ho Sa traduise ses paroles. Tous les hommes présents dans la tente virent le visage du roi s'animer soudain en les entendant et ce fut d'une voix tendue qu'il répondit. Devançant Ho Sa, Barchuk assura la traduction :

— Il dit que son peuple n'est pas jin. Si ce sont les Jin tes ennemis, pourquoi perdre ton temps dans la vallée des Xixia ? De grandes cités s'étendent au nord et à l'est.

Rai Chiang parla de nouveau, Barchuk hocha la tête en l'écoutant puis se tourna vers Gengis.

— Je crois que les Jin et lui ne sont plus amis comme avant. Il ne serait pas mécontent que tu ailles leur faire la guerre.

— En laissant un ennemi derrière moi ? répliqua Gengis.

Après traduction, Rai Chiang répondit. Ho Sa pâlit en l'écoutant mais reprit son rôle d'interprète :

— Laisse derrière toi un allié, seigneur khan. Si tes vrais ennemis sont les Jin, nous te paierons un tribut tant que l'amitié nous liera.

L'officier avala nerveusement sa salive et poursuivit :

— Mon roi t'offre de la soie, des faucons et des gemmes, des vivres et des armures. Des chameaux, des chevaux, du tissu, du thé, et mille pièces de bronze et d'argent chaque année. Il fait cette offre à un allié, alors qu'il ne l'envisagerait même pas pour un ennemi.

Lorsque Rai Chiang ajouta quelque chose, Ho Sa se risqua à faire une remarque, que le roi balaya d'un geste vif de la main. Troublé, l'officier inclina la tête et reprit sa traduction :

— En outre, mon roi te donnerait sa fille Chakahai pour épouse.

Gengis soupesa la chose en se demandant si la princesse était trop laide pour trouver un mari parmi les Xixia. Les cadeaux de Rai Chiang plairaient aux guerriers et empêcheraient les petits khans de comploter. La pratique du tribut n'était pas nouvelle pour les Mongols, mais c'était la première fois qu'ils étaient en position d'en exiger un d'un ennemi vraiment riche. Gengis aurait préféré détruire la ville de pierre, mais aucun de ses hommes n'était capable de lui proposer un plan valable. Il haussa mentalement les épaules. S'il trouvait un jour le moyen d'abattre les murailles de Yinchuan, il reviendrait. En attendant, il laisserait croire aux Xixia qu'ils pouvaient acheter la paix. On peut traire une chèvre tous les jours, on ne la tue qu'une seule fois. Il ne restait qu'à obtenir le meilleur accord possible.

— Dis à ton maître que sa générosité est bien reçue, répondit-il d'un ton ironique. S'il ajoute deux mille de ses meilleurs soldats, avec des armes et de bons chevaux, je quitterai cette vallée avant la prochaine lune. Mes hommes démantèleront le fort de la passe du désert. Des alliés n'ont pas besoin de barrière entre eux.

Tandis que Ho Sa traduisait, Gengis se rappela l'intérêt de Barchuk pour les bibliothèques des Xixia. Il interrompit l'officier :

— Certains de mes hommes sont des lettrés. Ils aimeraient pouvoir lire des rouleaux renfermant les connaissances de ton peuple. Mais pas de la philosophie. Des choses pratiques, des sujets qui intéresseront un guerrier.

Rai Chiang garda une expression impassible tandis que Ho Sa peinait à répéter dans sa langue ce qu'il avait entendu. Le roi ne fit aucune contre-proposition, révélant ainsi sa faiblesse et son désespoir. La rencontre était terminée. Gengis allait se lever quand il décida de pousser son avantage :

— Pour pénétrer dans les cités des Jin, il me faudra une arme capable de briser leurs murailles. Demande à ton roi s'il peut me la fournir en plus du reste.

Ho Sa traduisit d'une voix nerveuse, dans un sens puis dans l'autre :

— Mon souverain dit qu'il faudrait pour cela qu'il soit un sot.

— Oui, en effet, répondit Gengis avec un sourire. Le sol a séché, vous pouvez charger les présents sur des chariots neufs, aux essieux graissés pour un long voyage. Dis à ton roi que je suis content de notre accord.

Le visage de Rai Chiang n'exprimait, lui, aucune satisfaction. Tous se levèrent, Gengis et ses compagnons sortirent les premiers, laissant le roi et son officier avec les gardes.

— Majesté, n'avons-nous pas envoyé la guerre aux Jin ?

Le monarque tourna un regard froid vers Ho Sa.

— Yenking est à des milliers de lis d'ici, protégée par des montagnes et des forteresses à côté desquelles les défenses de Yinchuan semblent dérisoires. Il ne réussira pas à prendre leurs villes.

Les coins de la bouche de Rai Chiang se relevèrent légèrement.

— En outre, rappelle-toi ceci : « Il est à notre avantage que nos ennemis se battent entre eux. Où est le danger pour nous ? »

N'ayant pas assisté au conseil des ministres, Ho Sa ne reconnut pas la citation.

L'humeur des tribus était à la fête. Certes, elles ne s'étaient pas emparées de la cité de pierre, et cela faisait grommeler les guerriers, mais les familles étaient ravies du butin que Gengis avait obtenu pour elles. Un mois s'était écoulé depuis la rencontre avec le roi et les chariots étaient venus de la ville. De jeunes chameaux blatéraient et crachaient parmi les moutons et les chèvres. Barchuk passait de longues heures dans sa yourte avec Kōkōtchu et Temüge pour déchiffrer l'étrange écriture des Xixia. Rai Chiang leur avait donné des rouleaux dont les textes étaient en deux langues, celle des Jin et la sienne, mais c'était un travail fastidieux.

Si l'hiver était enfin venu, le temps restait doux dans cette vallée. Khasar et Kachium avaient commencé à entraîner les hommes que Rai Chiang leur avait fournis. Les soldats xixia avaient protesté quand on leur avait pris leurs chevaux, mais ces bêtes étaient trop bonnes pour des guerriers qui montaient moins bien que des enfants mongols. On leur avait donné à la place des chevaux de remonte pris dans les troupeaux. À mesure que les semaines passaient et que l'air fraîchissait, ils avaient appris à mener ces bêtes robustes et ombrageuses. L'armée se préparait à partir et Gengis attendait sous sa tente que Rai Chiang envoie le reste du tribut et sa fille. Le khan se demandait comment Bōrte prendrait la nouvelle et espérait qu'au moins la princesse serait séduisante.

Elle arriva le premier jour de la nouvelle lune, dans un palanquin très semblable à celui que son père avait utilisé pour la rencontre. Une garde d'honneur de cent hommes l'accompagnait et Gengis nota avec amusement que leurs chevaux n'étaient pas aussi beaux que ceux des premiers messagers xixia. Rai Chiang n'avait pas envie de les perdre aussi, fut-ce pour escorter sa fille.

La litière fut posée sur le sol, à quelques pas seulement de l'endroit où Gengis attendait, revêtu de son armure. Il portait à la hanche le sabre de son père et en toucha la garde pour maîtriser son impatience. Manifestement, les gardes royaux étaient mécontents de devoir livrer leur princesse et leur déplaisir réjouissait le khan. Comme il l'avait demandé, Ho Sa faisait partie de l'escorte. Lui au moins ne montrait rien de ses sentiments et gardait une expression impassible que Gengis pouvait approuver.

Lorsque la fille du roi sortit du palanquin, un murmure d'admiration monta des guerriers venus voir cette dernière preuve de leur triomphe. Vêtue de soie blanche brodée d'or, elle avait les cheveux relevés et maintenus sur le sommet de la tête par des épingles d'argent. Gengis admira la beauté irréprochable de sa peau blanche. Comparée aux femmes de son peuple, elle était une colombe parmi des corneilles, mais il se garda d'exprimer sa pensée. Elle s'avança vers lui sans le regarder, les yeux pareils à des lacs sombres de désespoir, s'inclina gracieusement, les mains croisées devant elle.

Gengis sentit croître la colère des gardes xixia mais les ignora. S'ils réagissaient, ses archers les tueraient avant qu'ils aient eu le temps de dégainer leur sabre.

— Sois la bienvenue dans ma yourte, Chakahai, dit-il.

Ho Sa traduisit d'une voix à peine plus haute qu'un murmure.

Gengis toucha l'épaule de la jeune femme qui se redressa, le visage sans expression. Elle n'avait pas cette vigueur nerveuse à laquelle ses femmes l'avaient habitué et il se sentit troublé quand une faible trace de son parfum parvint à ses narines.

— Je pense que tu vaux plus que tous les autres présents de ton père, dit-il, l'honorant devant ses guerriers de paroles qu'elle ne pouvait comprendre.

Ho Sa commença à traduire mais Gengis le fit taire d'un geste brusque. De la main, Gengis releva le menton de la princesse pour l'obliger à le regarder. Il vit de la peur et aussi un éclair de dégoût quand sa peau brunie par le soleil toucha celle de Chakahai.

— J'ai fait une bonne affaire, femme. Tu me donneras de beaux enfants.

Il savait déjà que ces rejets ne pourraient pas être ses héritiers, mais la beauté de cette fille l'enivrait. Il ne pouvait l'installer dans la même yourte que Börte et ses fils ; elle était trop fragile, elle n'y

survivrait pas. Il lui donnerait une tente, pour elle seule et les enfants qu'elle aurait.

Gengis se rendit compte que ses guerriers attendaient la suite avec un intérêt croissant. Nombre d'entre eux échangeaient coups de coude et murmures. Il tourna son regard vers Ho Sa et l'officier qui se trouvait près de lui. Les deux hommes étaient blêmes de rage. Lorsque le khan signifia à l'escorte de retourner à Yinchuan, Ho Sa fit demi-tour avec les autres, mais l'officier lui lança un ordre et Ho Sa se figea, bouche bée.

— J'ai besoin de toi, lui expliqua Gengis, amusé par sa stupeur. Ton roi te prête à moi pour un an.

Ho Sa referma la bouche quand il comprit. Il suivit d'un regard amer l'escorte qui repartait pour Yinchuan, le laissant avec la jeune fille tremblante qu'il était venu offrir aux Loups.

Gengis se tourna vers l'est, respira l'odeur du vent, imagina les cités des Jin au-delà de l'horizon. Elles étaient ceintes de murailles qu'il ne pourrait briser et il ne mettrait pas de nouveau son peuple en danger par ignorance.

— Pourquoi m'as-tu demandé ? éructa soudain Ho Sa.

— Nous ferons peut-être de toi un guerrier, dit Gengis en lui tapotant le genou.

Par tout le camp, les Mongols démontaient les yourtes et se préparaient au départ. Quand la nuit vint, il ne resta plus que la tente du khan sur son grand chariot. Éclairée de l'intérieur par des lampes à huile, elle brillait dans l'obscurité et était visible par tous ceux qui, étendus sur des tapis, s'emmitouflaient dans leurs fourrures pour dormir à la belle étoile.

Penché au-dessus d'une table basse, Gengis étudiait une carte tracée sur un épais papier. Ho Sa était le seul ici à savoir qu'elle avait été recopiée à la hâte par un des scribes de Rai Chiang : le roi était trop rusé pour courir le risque qu'une carte portant son sceau tombe dans les mains de l'empereur Wei. Même les noms avaient été écrits en langue jin.

Gengis pencha la tête d'un côté puis de l'autre en tentant d'imaginer, grâce aux lignes et aux dessins, de véritables villes. C'était la première fois qu'il voyait une carte mais, en présence de Ho Sa, il ne voulait pas révéler son inexpérience. D'un doigt sombre, il suivit une ligne bleue montant vers le nord.

— C'est le grand fleuve que les éclaireurs ont signalé ? demanda-t-il, tournant un regard interrogateur vers Ho Sa.

— Huan He, répondit le Xixia. Le fleuve Jaune.

Il se tut aussitôt, ne voulant pas se montrer bavard en compagnie

des généraux mongols qui emplissaient la yourte : Arslan, Khasar, Kachium, d'autres qu'il ne connaissait pas. Ho Sa avait eu un mouvement de recul quand Gengis lui avait présenté Kòkòtchu. Le chamane décharné lui rappelait les mendiants fous de Yinchuan et émettait une odeur qui vous contraignait à retenir votre respiration.

Gengis fit courir son doigt le long du fleuve vers le nord-est jusqu'à un petit symbole qu'il tapota.

— Cette ville est à la lisière des terres des Jin, dit-il.

Une fois de plus il regarda Ho Sa et celui-ci hocha la tête avec réticence.

— Baotou, lut-il sous le minuscule dessin.

— Ces marques, au nord, qu'est-ce que c'est ?

— Une partie de la muraille extérieure, répondit le Xixia.

Gengis plissa le front.

— J'en ai entendu parler. Les Jin se cachent de nous derrière, n'est-ce pas ?

Ho Sa dissimula son irritation.

— Ils n'ont pas élevé ces murailles pour vous mais pour séparer notre royaume et le leur. Tu as franchi la plus faible des deux, tu ne passeras pas celle qui entoure Yenking. Personne n'a jamais réussi.

Gengis eut un grand sourire avant de reporter son attention sur la carte. Cette confiance en soi excessive agaça Ho Sa. Quand il était enfant, son père l'avait emmené au fleuve Jaune, il lui avait montré la muraille du Nord, qui même alors présentait des brèches et dont des pans entiers s'étaient écroulés. On ne les avait pas relevés depuis. Ho Sa se demandait comment les Jin avaient pu devenir aussi négligents. Leur muraille extérieure ne valait rien, d'autant que les barbares se trouvaient déjà de l'autre côté. Le Xixia en constituait le point faible et les Mongols avaient déferlé vers le sud. Envahi de honte à cette pensée, il regarda Gengis en se demandant ce qu'il projetait.

— Tu as l'intention d'attaquer Baotou ? lâcha soudain Ho Sa.

— Pour hurler au pied de ses murs comme je l'ai fait ici ? répliqua le khan. Non, je rentre chez moi, dans les monts du Khenti. Je vais retrouver les collines de mon enfance, chasser avec mon aigle et épouser la fille de ton roi. Mes fils doivent connaître la terre qui m'a vu naître. Ils deviendront forts, là-bas.

Dérouté, Ho Sa leva les yeux de la carte.

— Alors, pourquoi parlons-nous de Baotou ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— J'ai dit que moi, je rentrais. Toi, tu ne rentres pas. Cette ville se trouve trop loin pour craindre mon armée. Ses portes sont sûrement ouvertes, les marchands y entrent et en sortent comme ils veulent.

Ho Sa remarqua que Khasar et Arslan le regardaient en souriant. Gengis lui tapota l'épaule.

— Dans une ville fortifiée comme Baotou, il y a des bâtisseurs, des architectes. Des hommes qui connaissent le moindre aspect de ses défenses.

Ho Sa garda le silence et le khan poursuivit :

— Ton roi n'a pas voulu me renseigner mais toi, tu le feras, Ho Sa. Tu te rendras dans cette ville, avec mes frères Khasar et Temüge. Trois hommes peuvent pénétrer là où une armée ne le peut pas. Tu poseras des questions jusqu'à ce que tu trouves les hommes qui ont construit ces murs et savent tant de choses, et tu me les amèneras.

Ho Sa vit que tous lui souriaient à présent, amusés par son expression consternée.

— Ou alors je te tue et je demande à ton roi un autre officier, ajouta Gengis avec douceur. Il faut toujours laisser à un homme le choix entre la vie et la mort. Tout le reste, on peut le lui prendre, mais jamais ça.

Ho Sa se rappela ses compagnons massacrés pour leurs montures et ne douta pas que sa vie dépendait d'un simple mot.

— Je te suis lié par ordre de mon souverain, répondit-il enfin.

Gengis grogna, se pencha de nouveau vers la carte.

— Alors, parle-moi de Baotou et de ses murs. Dis-moi tout ce que tu as vu ou entendu.

À l'aube, le camp était silencieux mais une lumière dorée tremblotait encore dans la yourte du khan et ceux qui étaient étendus dans l'herbe froide à proximité pouvaient entendre des voix murmurer, comme de lointains tambours de guerre.

Les trois cavaliers approchèrent de la berge du fleuve sombre et descendirent de selle tandis que leurs montures commençaient à s'abreuver. Une lune lourde suspendue au-dessus des collines répandait sur l'eau une lumière grise, assez forte cependant pour dessiner des ombres noires derrière les hommes qui regardaient les formes des bateaux se balançant à l'ancre dans la nuit.

Khasar prit sous sa selle un sac en lin. La chevauchée de la journée avait assoupli la viande qu'il contenait et le Mongol en détacha un morceau qu'il fourra dans sa bouche. La viande avait une odeur rance, mais Khasar avait faim et il mâcha en observant ses compagnons. Temüge titubait de fatigue près de lui, ses paupières se fermaient à demi.

— Les marinières restent loin des rives la nuit, murmura Ho Sa. Ils se méfient des brigands et ils ont sans doute aussi entendu parler de votre armée. Il faut trouver un endroit où dormir, nous repartirons demain matin.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu veux gagner Baotou par le fleuve, maugréa Khasar.

Ho Sa ravala sa colère. Il le lui avait expliqué cent fois depuis qu'ils avaient quitté les tribus mais, apparemment, le Mongol ne parvenait pas à se faire à l'idée de laisser derrière lui son cheval.

— On nous a recommandé de ne pas attirer l'attention, d'entrer dans Baotou en nous faisant passer pour des marchands ou des pèlerins. Les marchands ne montent pas à cheval comme des nobles jin et les pèlerins n'ont pas de quoi s'acheter un âne.

— Ce serait plus rapide, pourtant, s'obstina Khasar. Si la carte que j'ai vue est exacte, nous pourrions couper la boucle du fleuve et mettre quelques jours seulement.

— En nous faisant remarquer de tous les paysans travaillant dans leurs champs et de tous les voyageurs cheminant sur les routes, répliqua Ho Sa. Je ne crois pas que ton frère approuverait l'idée de parcourir à cheval un millier de lis en terrain découvert.

Khasar grogna mais ce fut Temüge qui répondit :

— Il a raison, frère. Le fleuve nous mènera à Baotou et nous nous perdrons dans la masse des voyageurs. Je ne veux pas que nous ayons à nous battre contre des soldats jin soupçonneux.

Khasar sentit qu'il ne maîtriserait pas sa colère s'il répondait. L'idée de se glisser furtivement parmi les Jin l'avait d'abord séduit mais Temüge montait à cheval comme une vieille femme aux articulations raides. Ho Sa se débrouillait mieux mais sa fureur rentrée le rendait taciturne. C'était pire encore quand Temüge le faisait parler dans son charabia de claquements de langue et que Khasar ne pouvait pas se joindre à eux. Il avait demandé au Xixia de lui apprendre des jurons et des insultes, mais l'homme lui avait adressé un regard noir. Loin d'être une aventure, le voyage devenait un concours de chamailleries, et Khasar voulait en finir au plus vite. La perspective de descendre lentement le fleuve sur un de ces bateaux le démoralisait d'autant plus.

— Nous pourrions traverser le fleuve à cheval cette nuit... commença-t-il.

— Tu serais emporté ! l'interrompit Ho Sa. C'est le fleuve Jaune, pas un de tes ruisseaux mongols, il fait un li d'une rive à l'autre. Ici, il n'y a pas de passeurs et le temps que nous atteignons Shizuishan pour prendre le bac, notre présence aura été signalée. Les Jin ne sont pas idiots. Ils ont des espions qui surveillent les frontières. Trois hommes à cheval éveilleraient aussitôt leur curiosité.

Khasar renifla en glissant un autre morceau de mouton entre ses lèvres.

— Le fleuve n'est pas si large. Je pourrais envoyer une flèche sur l'autre berge...

— Sûrement pas, rétorqua Ho Sa, qui crispa les poings en voyant Khasar tendre la main vers son arc. De toute façon, on ne la verrait pas, dans le noir.

— Alors, je te la montrerai demain.

— Ça nous avancera à quoi ? Tu crois que les mariniers ne remarqueront pas un archer mongol qui tire des flèches par-dessus leur fleuve ? Pourquoi ton frère t'a-t-il envoyé avec nous ?

Khasar laissa retomber sa main tendue vers son arc et se tourna vers Ho Sa. À vrai dire, il s'était lui-même posé la question, mais il ne l'aurait jamais avoué au Xixia ni à son frère studieux.

— Pour protéger Temüge, je suppose, répondit-il. Il est ici pour apprendre la langue jin et vérifier que tu ne nous trahiras pas une fois dans la ville. Toi, tu es ici uniquement pour parler et tu l'as abondamment prouvé aujourd'hui. Si des soldats jin nous attaquent, mon arc sera plus précieux que ta bouche.

Ho Sa soupira. Il n'avait pas voulu aborder le sujet, mais lui aussi était fatigué et il se maîtrisait à grand-peine.

— Ton arc, tu devras le laisser ici. Enterre-le dans la boue du fleuve avant l'aube.

Khasar resta sans voix. Avant qu'il puisse exprimer son

indignation, Temüge lui posa une main apaisante sur l'épaule et le sentit tressaillir.

— Ho Sa connaît ces gens, frère, et jusqu'ici il a tenu sa parole. Nous devons voyager par le fleuve et ton arc éveillerait tout de suite la méfiance. Nous avons du bronze et de l'argent pour acheter en chemin des marchandises que nous proposerons aux habitants de Baotou. Des marchands ne porteraient pas un arc mongol.

— Nous pourrions feindre de vouloir le vendre, argua Khasar.

Dans l'obscurité, il toucha l'arme attachée à sa selle comme si ce contact le réconfortait.

— J'accepte d'abandonner mon cheval, reprit-il, mais pas mon arc. Ne cherche pas à me convaincre, ma réponse sera toujours la même, quoi que tu dises.

Ho Sa recommença à discuter mais Temüge, lassé d'entendre les deux hommes, secoua la tête.

— Laisse, Ho Sa. Nous entourerons l'arc d'un tissu, on ne le remarquera peut-être pas.

Lâchant l'épaule de son frère, il s'éloigna pour libérer son cheval de sa selle et de son harnachement, qu'il faudrait enfouir avant de songer au repos. Temüge se demanda une fois de plus pourquoi Gengis l'avait choisi pour accompagner les deux guerriers. Il y en avait d'autres au camp qui avaient appris la langue des Jin, notamment Barchuk des Ouïgours. Avec un soupir, il détacha les harnais de sa monture. Connaissant son frère, il soupçonnait qu'il espérait encore faire de lui un guerrier. Kōkōtchu lui avait montré un autre chemin et Temüge aurait voulu avoir son maître près de lui pour l'aider à méditer avant de s'endormir.

En menant son cheval dans l'ombre plus épaisse des arbres bordant le fleuve, il entendit ses compagnons reprendre leur discussion avec des murmures enflammés. Avaient-ils une chance de survivre à leur mission ? Après avoir enterré la selle, il s'étendit sur le sol et s'efforça de ne plus entendre les voix tendues de Khasar et Ho Sa en se répétant les phrases qui, selon le chamane, lui apporteraient le calme. Elles n'eurent pas cet effet mais le sommeil le prit par surprise.

Le lendemain matin, Ho Sa leva une fois de plus son bras pour faire signe à un bateau qui louvoyait contre le vent. Neuf fois son geste n'avait reçu aucune réponse, malgré la bourse en cuir qu'il agitait pour en faire sonner le contenu. Les trois hommes poussèrent un soupir de soulagement quand la jonque se dirigea vers eux. À son bord, six visages hâlés les regardaient avec méfiance.

— Ne dis rien, recommanda Ho Sa à Temüge tandis qu'ils attendaient dans la boue que l'embarcation approche.

Le Xixia et les deux frères étaient vêtus de tuniques toutes simples, serrées à la taille par une ceinture, qui ne paraîtraient pas trop étranges aux marinières. Khasar portait sur l'épaule un tapis de selle roulé contenant son arc dans son étui de cuir et un carquois plein. Il examina la jonque avec intérêt car il n'en avait jamais vu en plein jour. La voile était presque aussi haute que le bateau était long, environ quarante pieds d'un bout à l'autre.

— Elle ressemble à une aile d'oiseau, dit-il. J'en vois les os.

Ho Sa se tourna vivement vers lui.

— S'ils posent la question, je dirai que tu es muet. Tu ne dois parler à aucun d'eux. Tu comprends ?

Khasar regarda l'officier xixia d'un air menaçant.

— Je comprends que tu veux que je reste des journées entières sans ouvrir la bouche. Je te préviens, quand ce sera fini, nous trouverons un endroit tranquille, toi et moi...

— Silence ! leur intima Temüge. Ils sont assez près pour nous entendre.

Le bateau manœuvra pour se rapprocher de la berge et, sans attendre ses compagnons, Ho Sa pénétra dans l'eau peu profonde et pataugea en direction de l'embarcation. Il ignore le juron étouffé de Khasar derrière lui et se laissa hisser à bord par des bras puissants.

Le capitaine était un petit homme vigoureux, un chiffon rouge noué autour du front pour empêcher la sueur de couler dans ses yeux. Il était nu à l'exception d'un pagne brun d'où dépassaient deux couteaux qui battaient contre sa cuisse. Ho Sa se demanda un instant s'il ne venait pas de monter à bord d'une des jonques de pirates qui pillaient les villages riverains, mais il était trop tard pour les appréhensions.

— Tu as de quoi payer ? lança l'homme en lui frappant la poitrine du dos de la main.

Tandis que Khasar et Temüge montaient à bord, Ho Sa mit trois pièces de bronze dans la main tendue.

Le capitaine regarda à travers le trou de chacune d'elles avant de les enfiler sur une corde nouée sous sa ceinture.

— Je m'appelle Chen Yi, dit-il en regardant Khasar se redresser.

Le Mongol faisait une tête de plus que le plus grand des marinières et fronçait les sourcils comme s'il se sentait agressé. Ho Sa s'éclaircit la gorge et Chen Yi reporta son attention sur lui, en inclinant la tête sur le côté.

— On va jusqu'à Shizuishan, prévint-il.

Ho Sa remit la main à la bourse et l'œil du capitaine s'alluma quand il entendit tinter le métal.

— Trois de plus pour nous emmener à Baotou, dit Ho Sa en tendant les pièces.

Chen Yi s'en saisit prestement.

— Trois encore pour aller aussi loin.

Ho Sa s'efforça de conserver son calme. Il avait déjà payé et Chen Yi refuserait sans doute de le rembourser s'il décidait d'attendre un autre bateau.

— Je t'ai donné suffisamment, déclara-t-il d'une voix ferme.

Le capitaine porta les yeux à l'endroit où Ho Sa gardait son argent, sous sa ceinture.

— Trois de plus ou je vous fais jeter à l'eau.

Ho Sa sentait la perplexité et l'irritation de Khasar croître. D'un moment à l'autre, il finirait par lâcher une question.

— Où te retrouveras-tu la prochaine fois sur la roue de la vie, je me le demande, murmura le Xixia.

À sa surprise, Chen Yi eut un haussement d'épaules indifférent. Ho Sa secoua la tête d'étonnement. Il était peut-être trop habitué à l'armée, où son autorité n'était jamais mise en question. Chen Yi montrait une assurance qui contrastait avec son pagne loqueteux et son minable rafirot. Avec un regard mauvais, Ho Sa lui donna d'autres pièces.

— Les mendiants ne vont pas à Baotou, dit Chen Yi avec entrain. Bon, ne restez pas dans nos jambes pendant que mes hommes travaillent.

Il indiqua un tas de sacs de grains à l'arrière, près du gouvernail, et Ho Sa vit Khasar s'y installer avant qu'il ait eu le temps de lui faire signe.

Chen Yi lança un regard soupçonneux à Temüge et à Khasar mais il avait de nouvelles pièces qui tintaient à sa taille quand il bougeait. Il donna l'ordre de remonter au vent en entamant la première traversée du fleuve qui les mènerait vers le nord et leur destination. Comme le bateau n'avait pas de cabines, Ho Sa présuma que l'équipage dormait sur le pont. Il commençait à se détendre quand Khasar s'approcha du bastingage et se mit à uriner dans l'eau avec un grand soupir de soulagement. Le Xixia leva les yeux au ciel tandis que le bruit d'éclaboussement semblait ne jamais devoir s'arrêter.

Deux des matelots échangèrent une plaisanterie obscène et hurlèrent de rire en regardant Khasar. Le visage du Mongol se colora et Ho Sa alla rapidement se planter entre le frère de Gengis et l'équipage. Les marins continuèrent à rire jusqu'à ce que Chen Yi leur lance un ordre et ils filèrent vers la proue pour s'occuper de la voile.

— Sales chiens jaunes, marmonna Khasar dans leurs dos.

Chen Yi faisait passer la bôme par-dessus sa tête lorsqu'il entendit le Mongol. La gorge nouée, Ho Sa vit le capitaine s'approcher nonchalamment.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il est musulman, répondit Ho Sa. Il ne parle pas une langue civilisée. Qui comprend les manières de ces gens-là ?

— Il n'a pas l'air d'un musulman, objecta Chen Yi. Où est sa barbe ?

Ho Sa sentit sur lui les yeux de l'équipage et cette fois les matelots avaient la main près de leur couteau.

— Tous les marchands ont leurs secrets, dit-il en soutenant le regard de Chen Yi. Est-ce que je m'occupe de la barbe d'un homme quand j'ai ses richesses à vendre ? L'argent a sa propre langue, non ?

Avec un grand sourire, Chen Yi tendit la main et Ho Sa y déposa une pièce d'argent.

— C'est vrai, approuva le capitaine en se demandant combien d'autres pièces son passager serrait dans sa bourse.

De son pouce crasseux, il montra Khasar.

— N'est-il pas idiot de te faire confiance ? Ne le précipiteras-tu pas une nuit par-dessus bord après lui avoir tranché la gorge ?

Le petit homme se passa un doigt sous le menton, geste que Khasar observa avec perplexité. Temüge fronça lui aussi les sourcils et Ho Sa se demanda ce qu'il avait compris de la discussion.

— Je ne trahis jamais une fois que j'ai donné ma parole, déclara l'officier de Rai Chiang, autant pour le frère de Gengis que pour le capitaine de la jonque. Et si cet homme est idiot, il sait se battre. Ne te risque pas à l'insulter, je n'arriverais pas à le retenir.

Chen Yi inclina de nouveau la tête sur le côté, ce devait être un tic chez lui. Il ne faisait pas confiance aux hommes qu'il avait pris à son bord et le colosse stupide semblait bouillir de colère. Chen Yi finit par hausser les épaules : tous les hommes dorment et si ceux-ci lui causaient des ennuis, ils ne seraient pas les premiers qu'il jetterait dans le sillage de son bateau. Il leur tourna le dos après avoir pointé l'index vers le tas de sacs. Soulagé au-delà des mots, Ho Sa rejoignit ses deux compagnons à la poupe et s'efforça de prendre un air détaché, comme si l'incident ne l'avait pas effrayé. Khasar ne semblait aucunement désolé.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demanda-t-il.

Ho Sa prit une longue inspiration avant de répondre :

— Je lui ai dit que tu es un voyageur venu de très loin. Je pensais qu'il n'avait jamais croisé d'adeptes de l'islam mais il en a au moins rencontré un. Il sait que je mens mais il ne posera pas trop de questions. Enfin, cela explique au moins pourquoi tu ne parles pas la langue jin.

Khasar parut satisfait.

— Alors, je ne suis plus muet ? Tant mieux, je ne crois pas que j'aurais tenu plus longtemps.

Il s'allongea de nouveau sur les sacs, poussa Temüge pour

s'installer à son aise. Tandis que le bateau descendait le fleuve, il ferma les yeux et Ho Sa crut qu'il avait décidé de dormir.

— Pourquoi s'est-il passé un doigt en travers de la gorge ? demanda Khasar sans soulever les paupières.

— Il voulait savoir si j'avais l'intention de te tuer et de te jeter par-dessus bord. J'avoue que cette idée m'a effleuré.

Khasar ricana.

— Il commence à me plaire, ce petit homme, dit-il d'une voix ensommeillée. Je suis content qu'on ait pris ce bateau.

Gengis parcourait le camp à l'ombre des montagnes qu'il avait connues enfant. Il avait neigé dans la soirée et il prit une longue inspiration en savourant l'air froid qui emplissait ses poumons. Il entendit des juments hennir au loin pour appeler leur étalon ; plus près, quelqu'un chantait pour endormir un enfant. Avec les familles autour de lui, il était en paix et d'humeur légère. Il se rappelait le temps où son père vivait encore, où ses frères et lui ne savaient rien du monde. Il secoua la tête dans l'obscurité en songeant aux terres qu'il avait découvertes. La mer d'herbe était plus vaste qu'il ne l'avait cru et une partie de lui avait envie de voir de nouvelles choses encore, y compris les cités des Jin. Il était jeune, il était fort, il commandait à une armée d'hommes capables de s'emparer de ce qu'ils désiraient. Il sourit en parvenant à la yourte qu'il avait fait installer pour sa seconde épouse, Chakahai. Son père s'était contenté de sa mère, certes, mais Yesugei n'était que le khan d'une petite tribu et ses ennemis ne lui offraient pas des femmes superbes en signe de soumission.

Gengis baissa la tête pour entrer dans la tente. Chakahai l'attendait, ses grands yeux sombres luisant à la lueur d'une unique lampe. Il ne dit rien quand elle se leva pour l'accueillir. Il ne savait pas comment elle avait réussi à trouver deux Xixia pour la servir. C'étaient probablement des jeunes filles que ses guerriers avaient capturées et elle avait dû les acheter ou les échanger contre un objet de valeur. Quand elles sortirent de la yourte, il sentit leur parfum et frémit lorsque l'une d'elles effleura au passage son bras nu.

Chakahai se tenait fièrement devant lui, le menton dressé. Les premières semaines avaient été dures pour elle mais il avait deviné de la vaillance derrière ces yeux brillants bien avant qu'elle apprenne ses premiers mots de mongol. Sa démarche était celle qu'il attendait de la fille d'un roi et la voir éveillait toujours son désir. Chose étrange, son port altier était un élément essentiel de sa beauté.

Chakahai sourit quand le regard du khan parcourut son corps. Elle s'agenouilla devant lui, baissa la tête et la releva furtivement pour voir s'il prêtait attention à cette démonstration d'humilité. Gengis

éclata de rire, lui saisit le poignet pour la faire se relever puis la souleva dans ses bras et l'étendit sur le lit.

Serrant la tête de son épouse entre ses mains, il l'embrassa, enfonça ses doigts dans la chevelure noire. Elle gémit sous ses lèvres et il sentit ses mains douces toucher légèrement ses cuisses et sa taille pour l'exciter. Il attendit sans impatience qu'elle ouvre sa tunique de soie pour révéler la blancheur de son corps jusqu'au ventre plat, à la ceinture et au pantalon qu'elle portait comme un homme. Elle hoqueta quand il embrassa et mordilla ses seins. Le reste des vêtements suivit et lorsqu'il la prit, les cris de plaisir d'une princesse xixia résonnèrent dans le camp endormi.

Il fallut une semaine au bateau de Chen Yi pour parvenir à Shizuishan, sur la rive gauche du fleuve. Les jours étaient gris et froids ; l'eau chargée de limon qui donnait son nom au fleuve bouillonnait sous la proue. Une bande de dauphins les avait escortés jusqu'à ce que Khasar, tout excité, frappe l'un d'eux avec un aviron et les animaux avaient disparu comme ils étaient venus. Ho Sa s'était fait une opinion sur le petit capitaine et soupçonnait que la cale était pleine de marchandises de contrebande, peut-être même d'objets précieux. Il n'eut pas l'occasion d'aller vérifier car les mariniers ne quittaient jamais les passagers des yeux. L'équipage était sans doute au service d'un riche marchand et n'aurait pas dû faire courir des risques à la cargaison en les prenant à bord. Chen Yi était un homme d'expérience qui connaissait apparemment le fleuve bien mieux que les collecteurs de taxes de l'empereur. Plus d'une fois, ils avaient quitté le fleuve pour s'engager dans un affluent et y attendre un moment avant de reprendre la voie normale. Lors du dernier détour, Ho Sa avait vu derrière eux l'ombre floue d'un bâtiment impérial occupant le milieu du fleuve. La tactique lui convenant parfaitement, Ho Sa s'abstenait de tout commentaire sur cette perte de temps mais dormait avec son poignard dans sa manche et s'éveillait au moindre bruit.

Khasar, lui, ronflait comme une forge. À l'agacement du Xixia, l'équipage s'était pris de sympathie pour le Mongol et lui avait déjà appris des mots qui ne lui seraient d'aucune utilité en dehors d'un bordel à matelots. Khasar avait affronté au bras de fer deux des plus robustes marins et gagné une outre d'alcool de riz qu'il avait refusé de partager.

Des trois, c'était Temüge qui semblait tirer le moins de plaisir de leur paisible voyage. Bien que le fleuve fut rarement houleux, il avait vomi par-dessus le bastingage le deuxième jour, s'attirant les railleries de l'équipage. Les moustiques le harcelaient la nuit et, chaque matin, de nouvelles piqûres enflaient ses chevilles. Il semblait désapprouver les rapports amicaux de Khasar avec les matelots et ne cherchait pas à y participer malgré sa connaissance de la langue. Ho Sa aurait voulu déjà être au terme du voyage, mais Shizuishan n'était qu'une escale.

Bien avant que la ville soit en vue, le fleuve fourmilla de petites

embarcations qui naviguaient d'une rive à l'autre, colportant ragots et nouvelles venus de loin. Lorsque Chen Yi eut amarré sa jonque à un poteau de bois près des quais, les marins des bateaux achevant leur traversée le saluèrent au passage. Ho Sa se rendit compte que le petit homme était bien connu sur le fleuve. Plus d'une fois, les autres mariniers lui posèrent des questions sur ses passagers, qu'ils détaillaient avec curiosité. Nul doute que leur signalement filerait le long du fleuve avant même qu'ils aient aperçu Baotou. Ho Sa commençait à penser que leur entreprise était vouée à l'échec et Khasar n'arrangea rien en se tenant à la proue pour lancer des insultes à d'autres capitaines. En d'autres circonstances, cela lui aurait valu une correction, voire un couteau dans la gorge, mais Chen Yi rugissait de rire et il y avait dans l'expression de Khasar quelque chose qui enlevait aux mots leur caractère offensant. Les capitaines ripostèrent par des jurons plus obscènes encore et Khasar leur acheta du poisson et des fruits frais avec quelques pièces avant le coucher du soleil. Ho Sa, qui avait observé la scène en silence, boxa un sac pour y faire un creux où loger sa tête et tenta de trouver le sommeil.

Temüge se réveilla quand quelque chose heurta la coque du bateau. Abruti de sommeil, il s'étira, chassa les insectes qui vrombissaient dans l'air nocturne et marmonna une question à Ho Sa. Pas de réponse. Levant la tête, Temüge vit que l'officier et Khasar étaient réveillés et fixaient l'obscurité.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura Temüge.

Il entendit des craquements, des pas, des voix étouffées. La lune n'était pas encore levée, il n'avait pas dû dormir longtemps.

Une lumière apparut soudain quand l'un des matelots ôta les volets d'une lampe à huile posée à l'avant. Temüge vit un bras d'homme doré par la lumière puis la nuit retentit de cris. Khasar et Ho Sa disparurent dans les ténèbres tandis que Temüge demeurait cloué par la peur. Des corps sombres se ruèrent à bord en sautant par-dessus le bastingage. Temüge saisit maladroitement son couteau, se cacha derrière les sacs.

Entendant non loin de lui un gémissement de douleur, Temüge fut convaincu qu'ils avaient été découverts par les soldats impériaux. Autour de Chen Yi, qui aboyait des ordres, des hommes haletaient et grognaient en s'empoignant dans une obscurité quasi totale. Temüge se fit plus petit encore. Plissant les yeux, il vit la lampe s'élever dans l'air mais, au lieu de s'éteindre dans l'eau en grésillant, elle tomba sur du bois avec un bruit sourd. L'huile se répandit en une nappe de feu.

La lampe avait atterri sur le pont d'un autre bateau, d'où provenaient leurs assaillants. Comme Chen Yi et ses hommes, ils ne

portaient qu'une bande de tissu autour des reins. Leurs poignards étaient longs comme un avant-bras et ils se battaient féroce­ment. Derrière eux, les flammes montaient du bois sec, révélant à Temüge des corps s'affrontant, couverts de sueur et parfois de sang.

Hor­ri­fié, il entendit alors par-dessus tous les autres un bruit familier, le claquement de la corde d'un arc à double courbure. Tournant la tête, il découvrit Khasar qui, de la proue, tirait flèche sur flèche. Chaque projectile trouva sa cible, un seul finit dans l'eau lorsque Khasar dut esquiver un poignard lancé sur lui. Temüge frémit quand un homme mort tomba près de lui sur le ventre. L'impact de sa chute enfonça plus encore dans sa poitrine la flèche qu'il avait reçue et dont la pointe ressortit dans son dos.

Malgré l'aide de l'archer mongol, les hommes de Chen Yi auraient été submergés si le feu n'avait pas commencé à dévorer le bateau de leurs assailants. Temüge vit plusieurs d'entre eux retourner sur leur jonque et saisir des seaux en cuir. Eux aussi tombèrent sous les flèches de Khasar avant d'avoir pu éteindre l'incendie.

Chen Yi coupa les deux grosses cordes qui reliaient les deux bateaux, s'arc-bouta à un espar pour repousser l'autre jonque. Elle partit à la dérive sur le fleuve noir tandis que des ombres tentaient vainement de lutter contre le feu. C'était trop tard et Temüge entendit des bruits d'éclabousse­ment quand les hommes finirent par chercher leur salut dans l'eau.

Les flammes rugissaient tandis que le courant emportait le bateau embrasé. Une gerbe d'étincelles plus haute qu'une voile monta dans l'obscurité. Temüge se releva enfin, pantelant. Il sursauta en voyant une forme approcher mais c'était Ho Sa, empestant la fumée et le sang.

— Tu es blessé ? demanda le Xixia.

Temüge secoua la tête puis se rendit compte que son compa­gnon ne distinguait pas son visage après avoir fixé les flammes.

— Je n'ai rien, souffla-t-il. Qui étaient ces hommes ?

— De la racaille du fleuve, peut-être, convoitant ce que Chen Yi cache dans sa cale. Des criminels.

Ho Sa se tut quand la voix de Chen Yi s'éleva dans la nuit et la jonque se mit de nouveau à remonter au vent. Temüge entendit l'eau murmurer quand ils s'éloignèrent des quais de Shizuishan pour gagner la partie la plus profonde du fleuve. Sur un autre ordre de leur capitaine, les matelots firent silence et la jonque fila, invisible sur l'eau.

Quand enfin la lune se leva, baignant le fleuve d'argent, elle révéla que deux des hommes de Chen Yi avaient succombé pendant l'abordage. On les jeta par-dessus le bastingage sans autre cérémonie.

Revenu avec Khasar pour surveiller l'opération, Chen Yi adressa

un signe de tête à Temüge. Il retournait à son poste, près de la voile, quand il s'arrêta et se campa devant la silhouette imposante de Khasar.

— Ton marchand n'est pas un adepte de l'islam, dit-il à Ho Sa. Les musulmans prient sans cesse et je ne l'ai encore pas vu s'agenouiller.

Ho Sa se raidit, attendit la suite.

— Mais il se bat bien, comme tu l'as dit, reprit le capitaine. Je peux ne rien voir la nuit et le jour, comprends-tu ?

— Je comprends.

Chen Yi assena une claque sur le dos de Ho Sa, imita avec une satisfaction évidente le claquement d'une corde d'arc et le sifflement d'une flèche.

Ho Sa lui adressa la même question que Temüge :

— Qui étaient ces hommes ?

— Des imbéciles, et maintenant des imbéciles morts. Cela ne te concerne pas.

— Sauf si nous sommes de nouveau attaqués avant Baotou, répliqua Ho Sa.

— Nul homme ne connaît son destin, marchand soldat, mais je ne crois pas. Ces hommes avaient une chance de nous dépouiller et ils l'ont gâchée. Ils ne nous y prendront pas deux fois.

Chen Yi imita de nouveau le bruit de l'arc de Khasar et sourit.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ta cale, qu'ils convoitaient tant ? demanda soudain Temüge.

Il avait préparé sa phrase avec soin mais Chen Yi parut néanmoins surpris par les sons étranges qui sortaient de sa bouche. Temüge s'apprêtait à répéter sa question quand le petit capitaine rétorqua :

— Ils étaient curieux, ils sont morts. Es-tu curieux ?

Le frère de Gengis rougit dans l'obscurité.

— Non, répondit-il en détournant la tête.

— Tu as de la chance d'avoir des amis qui se battent pour toi. Je ne t'ai pas vu bouger quand nous avons été attaqués.

À défaut de saisir tous les mots, Temüge comprit le ton méprisant, mais avant qu'il puisse trouver une réponse Chen Yi se tourna vers Khasar et le prit par le bras.

— Toi, couverture de pute, tu veux à boire ?

Temüge vit la blancheur des dents de son frère lorsqu'il sourit en reconnaissant le mot désignant l'alcool de riz. Chen Yi emmena Khasar à l'avant pour fêter la victoire. Resté seul avec Ho Sa, Temüge répondit enfin :

— Nous ne sommes pas ici pour nous battre avec des bandits du fleuve. Qu'est-ce que j'aurais pu faire, avec un poignard ?

— Repose-toi un peu si tu peux. Je ne crois pas que nous nous arrêterons de nouveau avant quelques jours.

C'était une belle journée d'hiver dans les montagnes. Gengis était parti à cheval avec sa femme et ses fils voir une rivière qu'il avait connue enfant. Djötchi et Chatagai montaient leurs propres chevaux, Börte suivait au pas avec le sien, sur lequel elle avait aussi fait asseoir Ögödei et Tolui.

Dès qu'ils eurent quitté le camp, l'humeur de Gengis s'éclaira. Il connaissait la terre que frappaient les sabots de sa jument et il avait été surpris par l'émotion qui l'avait étreint au sortir du désert. Il savait que ces montagnes exerçaient sur lui un charme puissant, mais se retrouver sur le sol de son enfance avait fait monter à ses yeux des larmes qu'il avait aussitôt refoulées en battant des cils.

Lorsqu'il était jeune, une telle promenade aurait comporté un élément de danger. Des vagabonds ou des voleurs auraient pu rôder dans les hauteurs entourant la rivière. Il en restait peut-être quelques-uns qui ne s'étaient pas joints à lui pour aller dans le Sud, mais il avait maintenant toute une nation à ses pieds et il n'y avait plus dans les collines ni troupeaux ni bergers.

Il descendit de cheval en souriant, vit avec approbation que Djötchi et Chatagai attachaient les brides des leurs à un buisson. La rivière coulait, rapide et peu profonde, au pied d'une montagne escarpée, roulait des aiguilles de glace qui s'étaient détachées des rochers, là-haut sur les pics. En contemplant les pentes, Gengis se rappela le jour où il avait escaladé le mont Rouge pour rapporter des aiglons à son père. Yesugei l'avait aussi emmené au bord de cette rivière et l'enfant qu'il était alors n'avait vu aucune expression de joie sur le visage de son père. Il résolut de ne pas montrer lui non plus à ses fils le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver parmi les arbres et les vallées qu'il connaissait si bien.

Börte ne sourit pas en posant ses deux plus jeunes garçons sur le sol avant de se laisser glisser à terre, elle aussi. Gengis et elle avaient échangé peu de mots depuis qu'il avait épousé la fille du roi xixia et il savait qu'elle avait dû entendre parler de ses visites nocturnes à la yourte de la jeune femme. Elle n'y avait pas fait allusion mais sa bouche prenait un pli amer plus accusé chaque jour. Il ne put s'empêcher de la comparer à Chakahai tandis qu'elle s'étirait à l'ombre des arbres qui se penchaient au-dessus de la rivière. Börte était grande, sèche et musclée là où la jeune Xixia était douce et souple. Il soupira. Elles avaient toutes deux le pouvoir de faire naître son désir rien qu'en l'effleurant, mais une seule semblait le vouloir et il avait passé de nombreuses nuits avec sa nouvelle épouse, délaissant Börte.

C'était peut-être pour cette raison qu'il avait souhaité cette promenade loin des guerriers et des familles, loin du camp où il y avait toujours des yeux pour vous épier et où les ragots couraient comme lièvres au printemps.

Son attention se porta sur Djötchi et Chatagai quand ils approchèrent du bord de la rivière et plongèrent le regard dans l'eau. Quels que soient ses rapports avec Börte, il ne pouvait laisser ses fils grandir dans la seule présence de leur mère. Il ne se souvenait que trop de l'influence qu'Hoelun avait eue sur son frère Temüge et de la façon dont elle en avait fait un faible.

Rejoignant ses deux aînés, il réprima un frisson à l'idée d'entrer dans l'eau glacée. Il se rappela la fois où il s'y était caché de ses ennemis, son corps s'engourdissant peu à peu et perdant toute énergie. Il avait survécu cependant et n'en était que plus fort.

— Amène les deux autres ! cria-t-il à Börte. Je veux qu'ils écoutent, même s'ils sont trop jeunes pour y entrer.

Djötchi et Chatagai échangèrent un regard inquiet devant la confirmation du but de la promenade. Aucun d'eux n'avait envie de mettre un pied dans l'eau froide. Djötchi regarda son père avec cette expression interrogative qu'il avait toujours en sa présence. Elle hérissait Gengis et il détourna les yeux tandis que Börte conduisait Tolui et Ögödei à la rive.

Sentant sur lui les yeux de sa femme, Gengis attendit qu'elle soit retournée s'asseoir près des chevaux. Elle continuait à les observer mais il ne voulait pas que les garçons se tournent vers elle pour quémander son soutien. Il fallait qu'ils se sentent seuls pour faire leurs preuves et qu'il puisse déceler leurs points forts et leurs faiblesses. Constatant leur nervosité, il se reprocha le temps qu'il avait passé loin d'eux. Combien de jours s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'il avait bravé les regards désapprobateurs de leur mère pour jouer avec l'un d'eux ? Il se rappelait son père avec amour, mais quel souvenir garderaient-ils de lui ? Il chassa ces idées de son esprit en se remémorant les propos de Yesugei au même endroit, des années plus tôt.

— Vous avez entendu parler du masque froid, dit-il à ses fils. Le visage impassible du guerrier qui ne révèle rien à nos ennemis. Il dépend d'une force qui n'a rien à voir avec les muscles ni avec l'habileté à bander un arc. Il provient de la dignité intérieure qui rend capable d'affronter la mort avec mépris. Le secret, c'est que c'est plus qu'un simple masque. Il vous apportera la sérénité parce que vous aurez appris à vaincre votre peur et votre chair.

En quelques gestes rapides, il se défit de la ceinture de son *deel*, ôta ses jambières et ses bottes et se tint nu sur la berge. Son corps était marqué de cicatrices anciennes, sa poitrine était plus blanche que ses

bras et ses jambes. Il resta un moment immobile, nullement gêné devant ses fils, puis pénétra dans le torrent et sentit son scrotum se rétracter au contact de l'eau.

Lorsqu'il s'abaissa, ses poumons se raidirent et chaque inspiration devint un combat. Rien ne se voyait cependant sur son visage et il posa sur ses fils un regard sans expression avant de plonger la tête dans l'eau. Il s'étendit ensuite sur le dos, flottant à demi, les mains touchant les pierres du lit de la rivière.

Les quatre garçons l'observaient, fascinés. Leur père semblait parfaitement à l'aise dans l'eau glacée, son visage était aussi calme qu'avant.

Djötchi et Chatagai échangèrent un regard de défi. Djötchi se déshabilla, s'avança dans l'eau et plongea sous la surface. Gengis le vit frissonner mais le garçon musclé se tourna vers son frère et attendit. Il semblait avoir oublié la présence de son père et la leçon que celui-ci voulait leur apprendre.

Avec un grognement de dédain, Chatagai se dévêtit à son tour. Ögödei, âgé de six ans, était beaucoup plus petit, mais lui aussi commença à se déshabiller et Gengis vit leur mère se lever pour l'appeler.

— Laisse-le venir, Börte.

Il surveillerait de près son troisième fils pour qu'il ne risque pas de se noyer mais ne lui donnerait pas le réconfort de le dire à voix haute. Börte grimaça quand Ögödei entra dans l'eau, un pas derrière Chatagai. Il ne restait que Tolui, qui se tenait misérablement sur la berge. Avec réticence, il entreprit lui aussi de défaire son *deel*. Ravi de son courage, Gengis eut un rire et lui lança, avant que Börte pût intervenir :

— Pas toi, Tolui. L'année prochaine, peut-être, mais pas cette fois. Reste là et écoute.

Avec un soulagement manifeste, le jeune garçon renoua la ceinture de son *deel* et Gengis lui adressa un clin d'œil qui lui redonna le sourire.

Djötchi avait choisi un endroit proche de la berge où l'eau était calme. Seule sa tête émergeait et pendant le bref échange entre Gengis et Tolui, il était parvenu à contrôler sa respiration. Il serrait les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer et regardait son père de ses grands yeux sombres. Comme un millier de fois auparavant, Gengis se demanda si le garçon était bien de lui. Sans une certitude, son affection pour lui ne pouvait se développer. Djötchi devenait grand et fort, mais Gengis avait du mal à aimer un visage aux yeux aussi sombres, alors que les siens étaient jaunes comme ceux d'un loup. Il croyait y reconnaître les traits du violeur tatar dont il avait mangé le cœur pour se venger.

Chatagai, lui, était clairement son fils. Les yeux pâles de froid, il s'immergea dans l'eau et Gengis dut maîtriser ses sentiments pour ne pas gâcher la leçon.

— Dans une eau aussi glacée, dit-il, un enfant ou même un adulte peut rapidement perdre conscience. Le corps commence à mourir par les mains et les pieds. Ils deviennent insensibles, inutiles. Les pensées se ralentissent et si vous restez trop longtemps, vous n'aurez plus la force ni la volonté de sortir.

Il s'interrompit, les observa. Djötchi avait les lèvres bleues mais ne protestait toujours pas. Chatagai agitait les membres pour lutter contre le froid. Ögödei, le plus proche, tentait de calquer sa conduite sur celle de ses frères aînés. L'effort était trop grand pour lui et Gengis l'entendit claquer des dents. Il ne pouvait les garder dans l'eau beaucoup plus longtemps et il songea à renvoyer Ögödei sur la berge. Non, Yesugei ne l'avait pas fait, alors que le petit Temüge avait manqué s'évanouir vers la fin et s'était presque noyé.

— Ne montrez rien de ce que vous sentez, leur intima-t-il. Montrez-moi le masque froid que vous présenterez aux ennemis qui vous raillent. Dites-vous qu'eux aussi ont peur. Si vous vous êtes demandé, un jour, « Suis-je le seul couard dans un monde de guerriers ? », sachez qu'ils se posent la même question, jusqu'au dernier. Forts de cela, vous pourrez cacher votre peur et leur faire baisser les yeux.

Les trois garçons s'efforcèrent d'effacer de leur visage toute trace de frayeur et de souffrance ; sur la rive, le petit Tolui les imita avec gravité.

— Respirez doucement par le nez pour ralentir votre cœur. Votre chair est faible mais vous n'avez pas à écouter ses appels à l'aide. J'ai vu un homme se transpercer le bras d'une dague sans faire couler une goutte de sang. Laissez cette force venir à vous et respirez. Ne me montrez rien, soyez vides.

Djötchi comprit immédiatement et sa respiration devint lente et longue, à l'imitation parfaite de celle de son père. Sans lui accorder d'attention, Gengis regardait Chatagai s'efforcer de se maîtriser. Il y parvint enfin, un peu avant le moment où, Gengis le savait, ils risquaient de perdre connaissance dans l'eau s'il ne mettait pas fin à l'exercice.

— Votre corps est comme ces animaux dont vous avez la charge, leur dit-il. Il réclame de la nourriture et de l'eau, de la chaleur, un soulagement à ses souffrances. Trouvez le masque froid et vous parviendrez à ne plus entendre ses récriminations.

Les trois garçons étaient engourdis et Gengis estima le moment venu de les faire sortir de l'eau. Il s'attendait à devoir soulever leurs corps amollis et se releva pour s'occuper du premier. Mais Djötchi se

mit debout en même temps que lui, la peau rosie par le sang qui courait en dessous. Les yeux du garçon ne quittèrent pas son père quand celui-ci, ne voulant pas aider l'un de ses fils après que l'autre se fut débrouillé seul, toucha le bras de Chatagai.

Chatagai remua mollement, les yeux vitreux. Lorsqu'il s'aperçut que Djötchi s'était déjà redressé, il plissa les lèvres et se mit péniblement debout en glissant sur les pierres du lit. Gengis sentait l'hostilité entre les deux garçons et ne put s'empêcher de penser à Bekter, le frère qu'il avait tué des années plus tôt.

Ögödei ne réussit pas à se redresser seul et le bras puissant de son père le ramena sur la rive pour qu'il sèche au soleil. Gengis sortit à son tour de l'eau, ruisselant, sentit la vie revenir dans ses membres. Djötchi et Chatagai, hoquetants, s'approchèrent de lui. Ils savaient que leur père continuait à les observer et chacun d'eux tentait de reprendre le contrôle de son corps. Leurs mains tremblaient mais ils se tenaient droits sous le soleil, n'osant parler de peur de bredouiller.

— Est-ce que ça vous a tués ? leur demanda Gengis.

Yesugei avait posé la même question et Khasar l'avait fait rire en répondant « Presque ». Ses fils gardaient un silence qui lui fit comprendre qu'il n'avait pas avec eux les rapports amicaux qu'il avait eus avec Yesugei. Il se promit de passer plus de temps auprès d'eux. La princesse xixia avait allumé un feu dans son sang, mais il s'efforcerait de céder moins souvent à ses charmes tandis que les garçons grandiraient.

— Votre corps ne doit pas vous commander, dit-il, autant pour lui-même que pour eux. C'est une bête stupide qui ne sait rien des travaux des hommes. Il n'est que le chariot qui vous transporte. Vous le contrôlez par votre volonté et en respirant par le nez quand il veut vous faire haleter comme un chien. Lorsque vous recevez une flèche au combat et que la douleur vous submerge, vous devez la chasser et, avant de tomber, renvoyer la mort à vos ennemis.

Tournant les yeux vers les hauteurs, il se remémora des jours si innocents et lointains qu'il supportait à peine leur souvenir.

— Emplissez vos bouches d'eau, courez jusqu'au sommet de cette colline et revenez. Lorsque vous serez redescendus, vous recracherez l'eau pour montrer que vous avez respiré par le nez. Celui qui arrivera le premier mangera. Les autres auront faim.

L'épreuve n'était pas équitable. Djötchi était l'aîné et, à leur âge, même un an faisait une différence. Gengis vit ses garçons échanger un regard en évaluant leurs chances. Bekter aussi était l'aîné mais Gengis l'avait laissé pantelant sur le flanc de la colline. Il espérait que Chatagai en ferait autant.

Sans prévenir, Chatagai se précipita vers l'eau, baissa la tête vers la surface pour aspirer une gorgée. Ögödei le suivit aussitôt. Gengis se

rappela que l'eau était devenue chaude et épaisse dans sa bouche. Il en sentait presque encore le goût.

Djötchi n'avait pas bougé et son père posa sur lui un regard interrogateur.

— Pourquoi ne cours-tu pas ?

Le garçon haussa les épaules.

— Je peux les battre, je le sais.

Il y avait dans ses yeux une lueur de défi que Gengis ne comprit pas. Aucun des fils de Yesugei n'avait refusé de courir. L'enfant qu'il était alors avait sauté sur cette occasion d'humilier Bekter. Il ne comprenait pas Djötchi. Ses autres fils grimpaient déjà la colline.

— Tu as peur, murmura-t-il.

— Non, répondit Djötchi calmement en tendant la main vers ses vêtements. M'aimeras-tu davantage si je les bats ? Je ne crois pas, conclut-il, la voix tremblant soudain d'émotion.

Gengis le regarda avec stupéfaction. Aucun des fils de Yesugei n'aurait osé parler ainsi. Comment aurait-il réagi ? Gengis plissa le front au souvenir des taloches que son père lui assénait. Yesugei n'aurait pas toléré un tel comportement. Un instant, il eut envie d'assommer le garçon, mais il s'aperçut que Djötchi s'y attendait et s'était déjà raidi pour recevoir le coup.

— Tu me rendrais fier, lui dit Gengis.

Djötchi tremblait mais pas à cause du froid.

— Alors, je courrai.

Toujours sans comprendre, son père le regarda boire à la rivière et s'élancer d'une foulée rapide et sûre sur le sol accidenté à la poursuite de ses frères. Gengis ramena Tolui à l'endroit où Börte était assise avec les chevaux. Impassible, elle évita son regard.

— Je passerai plus de temps avec eux, promit-il en cherchant encore à comprendre ce qui se passait avec Djötchi.

Elle se tourna vers lui et, un instant, son expression s'adoucit quand elle vit sa perplexité.

— Il ne veut rien de plus au monde que d'être accepté par toi comme son fils, dit-elle.

— Mais je l'accepte. Quand l'ai-je rejeté ?

Börte se leva pour lui faire face.

— Quand l'as-tu pris dans tes bras ? Quand lui as-tu dit que tu étais fier de lui ? Tu crois qu'il n'entend pas ce que murmurent les autres garçons ? Quand as-tu fait taire les imbéciles par une démonstration d'amour ?

— Je ne voulais pas le rendre mou, se défendit-il, troublé.

Il ignorait que ses doutes étaient aussi évidents et, l'espace d'un instant, il comprit ce qu'il avait imposé à Djötchi. Mais sa propre vie avait été plus dure encore, et il ne pouvait pas se forcer à aimer ce

garçon. À mesure que les années passaient, il se voyait de moins en moins dans ces yeux sombres.

Il fut tiré de ses pensées par le rire de Börte. Ce n'était pas un rire agréable à entendre.

— Le plus triste, c'est que cela saute aux yeux qu'il est ton fils. Pourtant, tu ne le vois pas. Il fait tout pour être digne de son père et tu es aveugle.

Elle cracha dans l'herbe et poursuivit :

— Si Chatagai avait la même attitude, tu serais ravi, tu me dirais : « Ce garçon a la bravoure de son grand-père. »

— Suffit, ordonna-t-il, las de sa voix et de ses critiques.

La journée était gâchée, elle n'était plus que le simulacre de celle, joyeuse et triomphale, qu'il avait passée à cet endroit avec son père et ses frères. Börte regarda son expression rageuse.

— S'il bat Chatagai à la course, quelle sera ta réaction ?

Il jura, l'humeur aigre comme du lait tourné. Il n'avait pas envisagé que Djötchi puisse encore gagner et savait que si le garçon arrivait le premier il ne le serrerait pas dans ses bras devant Börte. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête et il n'avait aucune idée de la façon dont il réagirait.

Temüge écoutait les grognements de Khasar avec colère. Son frère avait gagné la sympathie de l'équipage par son attitude lors de l'abordage. Dans les jours qui avaient suivi ces moments de terreur, Chen Yi et les autres avaient accepté le guerrier mongol comme l'un des leurs. Khasar avait appris de nombreuses phrases dans leur langue ; le soir, il partageait leur alcool fort, leurs boulettes de riz aux crevettes. Ho Sa aussi semblait s'être pris d'amitié pour le capitaine de la jonque et seul Temüge demeurait résolument à l'écart. Il n'était pas étonné de voir Khasar se comporter comme un animal avec les autres. Si au moins il pouvait comprendre qu'il n'était qu'un archer obtus chargé de protéger son jeune frère ! Gengis savait, lui, que Temüge pouvait lui être précieux.

La veille de leur départ, Gengis l'avait fait venir et lui avait recommandé de graver dans son esprit les détails des défenses de Baotou. S'ils ne parvenaient pas à ramener ceux qui les avaient construites, Gengis aurait au moins les souvenirs de son frère pour entamer une campagne d'été. Il faisait confiance à la mémoire et à l'intelligence de Temüge, qualités dont Khasar était manifestement dépourvu. Il en avait une fois de plus administré la preuve lorsque leur jonque avait croisé un bateau que manœuvraient deux femmes et qu'il leur avait montré de loin des pièces d'argent pour les convier à monter à bord.

Temüge ferma les yeux en se rappelant les couinements que l'une d'elles avait poussés. Elle était souple, avec de petits seins, attirante par sa jeunesse. Ses cris s'étaient interrompus quand, sous les coups de boutoir de Khasar, elle avait ouvert la main et laissé échapper la pièce que le Mongol lui avait donnée. Sous les yeux de l'équipage hilare, elle l'avait repoussé et s'était mise à quatre pattes pour retrouver la pièce. Du coin de l'œil, Temüge avait vu son frère en profiter et les gloussements de la fille l'avaient fait jurer à mi-voix. Qu'est-ce que Gengis aurait pensé de la conduite insouciance de Khasar ? Il leur avait confié une mission capitale. Sans le moyen de pénétrer dans les villes fortifiées des Jin, les Mongols ne parviendraient jamais à briser les soldats de l'empereur. Furieux, Temüge avait attendu que Khasar prenne une seconde fois son plaisir. Il savait que s'il lui faisait une réflexion, son frère le rembarasserait devant l'équipage. Temüge avait contenu en silence son exaspération. Si Khasar avait la mémoire courte, il n'avait pas oublié, lui, le but de leur voyage.

Le soir tombait quand Börte vit arriver Djötchi, précédant ses frères épuisés. Ses pieds nus saignaient, il était à bout de souffle. Le cœur serré, elle le vit chercher vainement son père des yeux. Quelque chose se brisa en lui quand il se rendit compte que Gengis n'était plus là. Il cracha sa gorgée d'eau et eut un sanglot.

— Il a été rappelé au camp, mentit-elle.

Djötchi ne la crut pas.

— Il est retourné auprès de sa nouvelle femme, l'étrangère.

Börte se mordit la lèvre sans répondre. En cela aussi, elle avait perdu l'homme qu'elle avait épousé. Devant la détresse de son fils aîné, il lui était facile de haïr Gengis pour son aveuglement égoïste. Elle décida d'aller dans la yourte de cette Xixia si elle ne le trouvait pas. S'il n'avait plus qu'indifférence pour sa première femme, il se souciait encore de ses fils et elle s'en servirait pour le reprendre.

Chatagai et Ögödei arrivèrent en titubant, crachèrent eux aussi leur eau par terre. Sans leur père pour les voir, la victoire qu'ils avaient remportée sur eux-mêmes était creuse et ils semblaient désespérés.

— Je lui dirai que vous avez bien couru, leur promit-elle, les yeux brillants de larmes.

Cela ne leur suffit pas et ce fut tristement et en silence qu'ils se mirent en selle pour retourner au camp.

Ho Sa annonça aux deux frères que Baotou n'était qu'à quelques lis du port fluvial animé qui la ravitaillait. La ville était le dernier centre de négoce entre les Jin du Nord et les Xixia, et le fleuve grouillait déjà de bateaux lorsqu'ils en approchèrent. Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient abandonné leurs chevaux et Temüge en avait plus qu'assez des heures interminables, des brumes matinales et de ce régime de poisson et de riz. Chen Yi et ses matelots buvaient l'eau du fleuve sans en être incommodés et Khasar avait apparemment un estomac de fer mais, depuis trois jours, Temüge souffrait du ventre et salissait ses vêtements. Jamais auparavant il n'avait mangé ni même vu de poisson, et il ne faisait aucune confiance à ces bêtes aux écailles d'argent. L'équipage au contraire s'en régalaît après les avoir tirées de l'eau, frétilant au bout d'une ligne, et assommées. Temüge avait lavé ses habits mais son ventre continuait à gronder et à empuantir l'air.

Tandis que le fleuve Jaune serpentait entre les collines, les oiseaux étaient de plus en plus nombreux à suivre les bateaux et à se nourrir de ce qu'ils rejetaient. Temüge et Khasar étaient sidérés par la multitude d'hommes et d'embarcations qui transportaient des marchandises dans un sens ou dans l'autre. Si Chen Yi parvenait à se frayer un chemin dans cette cohue rien qu'en manœuvrant avec le gouvernail, de nombreux mariniers écartaient les autres bateaux avec de longues perches. Dans le vacarme et le chaos, des centaines de marchands braillards rivalisaient pour vendre toutes sortes de choses, du poisson frais aussi bien que des pièces de tissu abîmées par l'eau. Des odeurs d'épices flottaient dans l'air quand Chen Yi se glissa entre ses concurrents et chercha un poteau où s'amarrer pour la nuit.

Il semblait encore plus connu dans cette ville et ne cessait de répondre aux saluts d'autres capitaines. Si l'équipage avait accepté Khasar, Temüge ne faisait toujours pas confiance à Chen Yi. Comme Ho Sa, il était persuadé que la cale renfermait des marchandises de contrebande, mais le petit capitaine ne dédaignerait peut-être pas de gagner quelques pièces de plus en signalant leur présence aux soldats impériaux. Rester à bord sans savoir s'ils étaient en sécurité faisait croître la nervosité des trois hommes.

Ce n'était pas par hasard qu'ils étaient arrivés au port à la tombée

de la nuit. Chen Yi avait arrêté la jonque dans une boucle du fleuve sans daigner répondre quand Temüge l'adjurait de repartir. Le contenu de la cale serait déchargé dans l'obscurité, une fois les collecteurs de taxes et leurs soldats moins vigilants.

Temüge marmonna à mi-voix avec colère. Les problèmes de Chen Yi ne l'intéressaient pas ; ce qu'il voulait, c'était descendre à terre le plus vite possible pour se rendre à la ville. D'après Ho Sa, elle n'était distante que de quelques heures à pied, mais cet environnement nouveau et étrange rendait Temüge nerveux et il était pressé de partir. L'équipage aussi semblait tendu lorsque Chen Yi trouva un endroit où amarrer la jonque et attendre leur tour près du quai branlant.

Le port n'était guère impressionnant : quelques dizaines de bâtiments en bois qui semblaient s'étayer l'un l'autre. Un lieu sordide, bâti pour le commerce plus que pour le confort. Cela ne dérangeait pas Temüge mais il avait repéré deux soldats bien armés qui inspectaient tout ce qu'on déchargeait et il ne voulait pas attirer leur attention.

Il entendit Chen Yi parler à voix basse à ses hommes, sans doute pour leur recommander de se taire et de baisser la tête. Temüge s'efforça de cacher son irritation devant ce nouveau retard. Il était impatient de quitter le fleuve et ce petit monde étrange qu'il ne comprenait pas. Un moment, il s'était demandé s'il pourrait trouver sur le marché flottant des manuscrits enluminés mais, apparemment, personne n'en faisait commerce et il ne s'intéressait pas aux figurines sculptées que proposaient de jeunes garçons aux mains crasseuses payant dans leurs coracles pour s'approcher de tout nouveau bateau. Temüge les gratifiait d'un regard froid jusqu'à ce qu'ils passent leur chemin. Il était d'une humeur noire quand Chen Yi vint enfin à l'arrière pour informer ses passagers.

— Nous devons attendre qu'il y ait une place devant les docks. Ne vous en faites pas, vous serez en route vers minuit, ou quelques heures plus tard.

Au désagrément de Temüge, le petit homme se tourna vers Khasar et lui sourit.

— Si tu ne mangeais pas autant, je te prendrais comme matelot.

Khasar ne saisit pas le sens de ses paroles mais tapota l'épaule de Chen Yi en retour.

— Si vous voulez, reprit le capitaine, je peux vous emmener à la ville avec les chariots. Je vous ferai un bon prix.

Temüge ignorait totalement si le trajet jusqu'à Baotou était facile ou non mais il présuma que le marchand qu'il prétendait être ne refuserait pas cette offre. Aussi, bien que l'idée de voyager encore sous le regard soupçonneux de Chen Yi le mit mal à l'aise, il se força à sourire et répondit, dans la langue des Jin :

— Nous sommes d'accord. À moins que ton déchargement ne dure trop longtemps.

— J'ai des amis pour m'aider, ce ne sera pas long, assura le capitaine. Je vous trouve bien impatients, pour des marchands.

Lui aussi sourit mais son regard les observait attentivement. Temüge se félicita que Khasar ne comprenne pas la conversation, il était aussi facile à lire qu'une carte.

— Nous prendrons notre décision plus tard, conclut Temüge, tournant le dos pour signifier à Chen Yi qu'il n'avait plus besoin de lui.

Le marinier les aurait peut-être laissés si Khasar n'avait pointé le doigt vers les soldats postés sur le quai.

— Interroge-le sur ces hommes, dit-il à Ho Sa. Nous ne tenons pas à ce qu'ils nous repèrent, et lui non plus sans doute. Demande-lui comment il compte décharger sans qu'ils le remarquent.

Ho Sa hésita, il ne voulait pas révéler à Chen Yi qu'ils avaient deviné que sa cargaison était illégale. Il ignorait quelle serait sa réaction. Devant ses atermoiements, Khasar grogna et montra de nouveau les soldats.

Le capitaine lui saisit le bras et l'abaisse précipitamment. Mais il avait compris le sens du geste et répondit :

— Je connais des gens, il n'y aura pas de problème. Baotou est ma ville, c'est ici que je suis né, tu comprends ?

Ho Sa traduisit, Khasar hochait la tête.

— C'est un fait dont il faut tenir compte, frère, dit-il à Temüge. Il ne peut pas nous trahir pendant le déchargement, ça attirerait l'attention sur cette marchandise au-dessus de laquelle nous avons dormi pendant trois semaines.

— Merci de ton intérêt, Khasar, répliqua Temüge d'une voix acerbe. J'ai réfléchi à la question. Nous accepterons son offre de nous conduire en ville et nous franchirons les portes avec lui. Après quoi, nous trouverons les hommes que nous cherchons et nous repartirons.

Malgré l'assurance de son ton, il ne pouvait se défaire d'un mauvais pressentiment. Trouver les maçons de Baotou était une partie du plan qui demeurerait imprévisible. Personne ne savait s'ils seraient faciles à dénicher ni si la ville recelait de grands dangers. Même s'ils y parvenaient, comment ramèneraient-ils ces hommes contre leur gré alors qu'un appel à l'aide pouvait faire accourir les soldats ? Temüge considéra le nombre de pièces d'argent que Gengis lui avait données pour faciliter leur mission.

— Tu repars bientôt de Baotou, Chen Yi ? Nous ne resterons peut-être pas longtemps en ville.

L'homme secoua la tête.

— Je suis chez moi à présent, j'ai beaucoup de choses à faire. Je ne repartirai pas avant de nombreux mois.

Temüge se rappela le supplément que Chen Yi avait exigé pour poursuivre sa route.

— Alors, ta destination a toujours été Baotou ! s'exclama-t-il, indigné.

— Les pauvres ne vont pas à Baotou, répondit Chen Yi avec un petit rire.

Ho Sa le regarda retourner vers ses matelots.

— Je ne lui fais pas confiance, murmura-t-il. Il ne se soucie pas des soldats du quai. Il transporte une marchandise assez précieuse pour susciter une attaque et il connaît apparemment tous les mariniers de la région. Je n'aime pas ça.

— Nous resterons sur nos gardes, dit Temüge, chez qui les mots du Xixia avaient pourtant provoqué un vent de panique.

Gengis avait mis tous ses espoirs en eux, mais il leur avait peut-être confié une tâche impossible.

La lune se leva, mince croissant blanc ne projetant qu'une faible lumière froide sur l'eau. Temüge se demanda si Chen Yi n'avait pas planifié leur arrivée avec plus de soin encore qu'il ne l'avait pensé. L'obscurité les gêna quand Chen Yi défit les amarres qui les reliaient au poteau planté dans le fleuve et envoya deux matelots manier une godille à la poupe. De son côté, le capitaine leur frayait un chemin vers le quai avec une longue perche. Des mariniers à demi endormis juraient quand la perche heurtait la coque de leur bateau avec un bruit sourd. Temüge eut l'impression qu'ils avaient mis une éternité à s'approcher du quai et cependant Chen Yi ne semblait même pas essoufflé par son effort.

Les docks étaient obscurs mais de la lumière brillait encore aux fenêtres de quelques bâtiments en bois et un rire fusa quelque part. Apparemment, ces repères suffirent à Chen Yi pour accoster et il fut le premier à sauter sur le quai, un filin à la main pour amarrer la jonque. Il n'avait pas ordonné de garder le silence mais aucun des matelots ne prononça un mot en démontant la voile. Ils veillèrent aussi à ne pas faire trop de bruit en ouvrant les écoutes conduisant à la cale.

À peine Temüge avait-il poussé un soupir de soulagement d'avoir enfin retrouvé la terre ferme qu'il aperçut deux formes sombres dans l'obscurité. Il les examina en se demandant s'il s'agissait de mendiants, de prostituées ou de mouchards. Les soldats qu'il avait repérés étaient sans doute à l'affût de déchargements de nuit. Un cri ou un soudain bruit de pas signifierait la fin de ce que ses compagnons et lui avaient accompli jusque-là. Ils avaient atteint la ville désignée par Gengis, ou du moins le point du fleuve qui en était le plus proche. Peut-être parce qu'ils touchaient au but, Temüge était convaincu que tous leurs efforts

allaient être anéantis lorsque, dépassant les autres, il posa le pied sur les planches du quai et faillit perdre l'équilibre. Ho Sa lui prit le bras pour l'empêcher de tomber tandis que Khasar disparaissait dans le noir.

En outre, Temüge craignait encore une trahison de Chen Yi. Si le capitaine de la jonque avait compris ce que signifiait l'arc mongol de Khasar, il pouvait les dénoncer pour se tirer d'affaire. Dans une terre étrangère, même avec l'aide de Ho Sa, ils auraient du mal à échapper à une poursuite, surtout si ceux qui les pourchassaient savaient qu'ils se rendaient à Baotou.

Un grincement le fit porter la main à son poignard. Il se força à se calmer en voyant approcher deux chariots tirés par des mules dont l'haleine se dessinait dans l'air froid. Leurs conducteurs descendirent et parlèrent à voix basse à Chen Li puis ils se mirent à décharger le bateau. Temüge plissa les yeux mais ne parvint pas à distinguer ce qu'ils portaient. C'était lourd, à en juger par leurs grognements. Attirés par la curiosité, Ho Sa et lui se rapprochèrent, mais ce fut Khasar qui, passant près d'eux avec une masse sombre sur l'épaule, leur révéla le mystère.

— De la soie, murmura-t-il à son frère. J'ai senti l'extrémité d'un rouleau.

Il déposa son fardeau dans le chariot le plus proche avant de les rejoindre.

— Si tout le reste est comme ça, nous sommes en train d'introduire en fraude de la soie à Baotou.

Ho Sa se mordit la lèvre.

— En si grande quantité ? Elle doit provenir de Kaifeng, ou même de Yenking. Une telle cargaison vaut cher.

— Combien ? demanda Khasar.

— Des milliers de pièces d'or, répondit le Xixia. De quoi acheter cent bateaux comme celui-ci et une maison de maître. Ce Chen Yi n'est pas un petit voleur. S'il a fait le choix de transporter la marchandise sur cette jonque minable, c'est uniquement pour ne pas attirer l'attention de ceux qui pouvaient être tentés de la lui prendre. Il aurait cependant tout perdu si nous n'avions pas été à son bord.

Il réfléchit un moment avant de poursuivre.

— Ça ne peut provenir que des magasins impériaux et il ne s'agit pas seulement d'échapper aux collecteurs de taxes. La soie doit peut-être parcourir encore des milliers de lis avant d'arriver à sa destination finale.

— Peu importe, argua Khasar. Nous devons toujours pénétrer dans la ville et Chen Yi est le seul qui propose de nous y conduire.

Ho Sa prit une inspiration pour masquer une poussée de colère.

— Si quelqu'un veut cette soie, nous sommes plus en danger que

nous ne le serions sans lui. Tu ne comprends pas ? Nous courrons de grands risques en pénétrant dans Baotou avec cette marchandise. Si les gardes de la ville fouillent les chariots, nous serons arrêtés et torturés.

Temüge sentit son estomac se tordre à cette perspective. Il était sur le point d'ordonner à ses compagnons de s'éloigner des docks lorsque Chen Yi apparut, portant une lanterne sourde éclairant à peine son visage.

— Grimpez dans les chariots, tous les trois.

Temüge chercha un prétexte pour refuser mais les matelots étaient tous descendus du bateau et avaient la main sur le manche de leur couteau. Manifestement, ils ne laisseraient pas leurs passagers disparaître dans la nuit, pas après ce qu'ils avaient vu.

— Pas question que vous gagniez la ville à pied dans le noir, dit Chen Yi. Je ne le permettrai pas.

Temüge tendit le bras pour monter dans un des chariots. Les matelots laissèrent Khasar le rejoindre mais indiquèrent l'autre à Ho Sa et Temüge se rendit compte qu'on les séparait délibérément. Il se demanda s'il verrait Baotou ou si on le jetterait sur la route, la gorge tranchée. Au moins, ils avaient encore leurs armes. Khasar portait son arc enveloppé dans du tissu et Temüge avait son couteau.

Un sifflement bas fusa de l'ombre des bâtiments en bois. Chen Yi y répondit de la même façon. Une forme sombre se détacha des docks et se dirigea vers leur petit groupe. C'était l'un des soldats, ou un troisième. L'homme prononça à voix basse des mots que Temüge ne réussit pas à saisir. Chen Yi lui tendit un sac en cuir et l'homme grogna de plaisir en le soupesant.

— Je connais ta famille, Yan, dit Chen Yi. Je connais ton village...

La menace était claire et le soldat se raidit mais ne répondit pas.

— Tu es trop vieux pour garder les docks, poursuivit Chen Yi. Tu as dans les mains de quoi prendre ta retraite, t'acheter une petite ferme, peut-être, avec une femme et des poules.

L'homme hocha la tête en pressant le sac contre sa poitrine.

— Si je suis pris, Yan, j'ai des amis qui te retrouveront, où que tu te caches.

Le soldat hocha de nouveau la tête. Sa peur était évidente et Temüge se demanda de nouveau qui était Chen Yi, à supposer que ce soit son vrai nom. On n'aurait pas confié de la soie volée dans les magasins impériaux au capitaine d'une petite jonque.

L'homme retourna vers les bâtiments et Chen Yi monta dans l'un des chariots. L'un des conducteurs eut un claquement de langue et les mules s'ébranlèrent. Temüge glissa une main sous lui pour sentir le contact de la soie mais ses doigts rencontrèrent une étoffe rugueuse.

On avait pris la précaution de recouvrir le précieux tissu mais il n'en espérait pas moins que Chen Yi avait graissé la patte à d'autres soldats gardant l'entrée de Baotou. Temüge se sentait pris dans des événements sur lesquels il n'avait aucun contrôle. Si on fouillait les chariots, il ne reverrait jamais les monts du Khenti. Comme Kōkōtchu le lui avait appris, il pria les esprits de le guider dans les eaux sombres des jours à venir.

L'un des matelots resta pour éloigner la jonque du quai. Seul, il aurait beaucoup de mal à la manœuvrer et Temüge supposa qu'il la coulerait quelque part, à l'abri des regards curieux. Chen Yi n'était pas le genre d'homme à commettre une erreur et Temüge aurait bien voulu savoir si c'était un ennemi ou un ami.

Ho Sa avait correctement estimé la distance qui séparait Baotou du fleuve : environ vingt-cinq lis, selon la mesure des Jin. La route était bonne, pavée de pierres plates permettant aux marchands de se rendre rapidement à la ville. L'aube pointait à l'est quand Temüge, tendant le cou dans l'obscurité, vit la masse sombre des murailles se rapprocher. Ce qui l'attendait maintenant – une fouille des chariots qui entraînerait sa mort ou une entrée sans encombre dans la ville – ne tarderait plus. Sous le coup de l'inquiétude, la sueur lui picota la peau et il se gratta les aisselles. Il n'avait jamais mis le pied dans une cité de pierre. Il ne pouvait chasser de son esprit l'image d'une fourmilière qui l'avalerait, d'une masse d'étrangers qui l'encerclerait, le bousculerait. Les familles mongoles semblaient très loin. Temüge se pencha vers son frère, lui toucha presque l'oreille de ses lèvres pour murmurer :

— Si nous sommes découverts, ou si les gardes trouvent la soie, il faudra courir et nous cacher dans la ville.

Khasar regarda vers l'avant du chariot, où Chen Yi était assis.

— Espérons que nous n'en serons pas réduits à ça. Nous ne réussirions jamais à nous retrouver et je crois que notre ami est plus qu'un simple contrebandier.

Comme s'il sentait leurs regards, Chen Yi se retourna et dans le jour naissant ses yeux brillaient d'une intelligence déconcertante. Temüge sentit son inquiétude croître encore.

Ils n'étaient plus seuls à présent sur la route et l'aube leur révéla une file de chariots bloqués aux portes. Beaucoup d'autres voyageurs avaient passé la nuit sur le bas-côté en attendant qu'on les laisse entrer. Chen Yi les dépassa sans accorder un regard aux hommes qui se réveillaient en bâillant et qui avaient perdu leur place dans la queue. Des champs s'étiraient au loin, montrant une terre brune maintenant que la moisson était faite et que leur riz était allé nourrir

la ville.

Les portes de Baotou étaient un assemblage massif de bois et de fer, peut-être destiné à impressionner les visiteurs. De chaque côté se dressaient deux tours reliées par une plateforme où se tenaient des soldats armés d'arbalètes.

D'autres soldats ouvrirent les portes mais bloquèrent de nouveau l'entrée par une perche en bois munie d'un contrepoids et prirent position pour la journée. Les conducteurs des chariots de Chen Yi tirèrent doucement sur les rênes de leurs mules pour les arrêter. Ils ne montraient aucune nervosité, contrairement à Temüge, qui s'efforçait de retrouver le masque froid qu'on lui avait appris dans son enfance. Les soldats s'étonneraient de le voir transpirer dans la fraîcheur du matin et il s'essuya le front de sa manche.

Derrière eux, un marchand fit halte lui aussi, salua joyeusement quelqu'un arrêté sur le bas-côté. La file de chariots pénétra lentement dans Baotou et Temüge constata que les soldats n'en arrêtaient qu'un sur trois, échangeant quelques mots avec son conducteur. Ils avaient levé la barrière en bois pour le premier et ne l'avaient pas baissé de nouveau. Temüge se récitait les phrases apaisantes que Kökötchu lui avait apprises et y puisait un peu de réconfort. La chanson du vent. La terre sous tes pieds. Les âmes des collines. Les chaînes brisées.

Le soleil était au-dessus de l'horizon lorsque le premier chariot de Chen Yi arriva aux portes. Temüge avait continué à compter ceux qui entraient et, normalement, les soldats devaient les laisser passer après avoir interrogé le marchand qui les précédait. Avec un sentiment croissant de terreur, Temüge vit les soldats lever les yeux vers le charretier impassible de Chen Yi. L'un d'eux semblait plus vigilant que ses collègues encore à moitié endormis et ce fut lui qui s'approcha.

— Qu'est-ce que vous venez faire à Baotou ? demanda-t-il au conducteur, qui commença à débiter une réponse hésitante.

Par-dessus la tête du garde, Chen Yi regarda à l'intérieur de la ville. Au-delà des portes s'étendait une place où se tenait déjà un marché. Temüge vit le faux capitaine faire un signe de tête et, soudain, un craquement monta des étals. Le soldat se retourna à demi.

Des enfants couraient en criant et en zigzaguant pour échapper aux marchands qui les poursuivaient tandis que de la fumée montait de plusieurs endroits de la place. Le soldat poussa un juron, lança un ordre à ses compagnons. Des étals se renversèrent, leurs marchandises se répandant partout alentour. « Au voleur ! » entendit-on tandis que le chaos gagnait.

Le soldat frappa de la paume le chariot de Chen Yi, sans qu'on puisse savoir si c'était pour le retenir ou le faire passer. Avec cinq de

ses camarades, il se précipita vers la place pour maîtriser ce qui menaçait de se transformer rapidement en émeute. Temüge leva les yeux mais ne vit pas les arbalétriers de la plateforme. Il espéra qu'eux aussi regardaient ce qui se passait sur la place. Sur un claquement de langue de son conducteur, le premier chariot de Chen Yi entra dans la ville.

Le feu s'était mis de la partie, se propageant d'un étal à l'autre et ronflant par-dessus les cris des marchands. Temüge vit des soldats courir mais les enfants étaient agiles et disparaissaient déjà dans les ruelles avec leur butin.

Les deux chariots quittèrent la place pour une rue plus tranquille, laissant derrière eux vacarme et confusion. Temüge s'affala sur les sacs en essuyant son front de nouveau en sueur.

Ce ne pouvait être une coïncidence, il le savait, et il s'interrogea une fois de plus sur l'homme qu'il avait rencontré sur la berge du fleuve. Avec une cargaison aussi précieuse dans sa cale, il n'avait peut-être pas cherché à gagner quelques pièces mais plutôt à avoir trois hommes de plus pour la défendre.

Ils parcoururent lentement un dédale de rues, passant dans des espaces sans cesse plus étroits entre les maisons. Temüge et Khasar se sentaient opprimés par ces constructions si proches les unes des autres que le soleil levant ne parvenait pas à en chasser l'ombre. Trois fois des chariots venant en sens inverse furent contraints de reculer dans des ruelles latérales pour les laisser passer. Quand le soleil fût enfin levé, les rues s'emplirent d'une multitude qu'aucun des deux Mongols n'aurait jamais imaginée. Des dizaines de marchands proposaient de la nourriture chaude servie dans des bols d'argile. Temüge n'arrivait pas à croire qu'on puisse trouver à satisfaire sa faim sans avoir d'abord chassé puis dépecé un animal. Les travailleurs matinaux se regroupaient autour des échoppes, mangeaient avec leurs doigts, essuyaient leurs lèvres à leurs vêtements avant de se fondre de nouveau dans la foule. Beaucoup d'entre eux portaient des pièces en bronze percées enfilées sur une corde. Bien que Temüge eût une idée de la valeur de ces pièces, il n'avait jamais vu quelqu'un en échanger contre de la nourriture ou des marchandises. Il vit de vieux scribes écrire des messages contre une pièce, des poulets caquetants proposés à la vente, des râteliers de couteaux et des hommes qui les aiguisaient sur des pierres tournant entre leurs jambes. Il vit des teinturiers aux mains tachées de bleu ou de vert, des mendiants et des marchands d'amulettes contre les maladies. Chaque rue était bruyante, animée et, à sa grande surprise, Temüge aimait ça.

— C'est merveilleux ! s'extasia-t-il à mi-voix.

Khasar lui lança un regard bougon.

— Il y a trop de gens et cette ville pue.

Temüge détourna les yeux, irrité par son imbécile de frère, qui ne voyait pas ce que cet endroit avait de fascinant. Un moment, il en oublia presque sa peur, même s'il s'attendait encore à demi à ce qu'un cri s'élève soudain, comme si les gardes des portes avaient pu les suivre aussi loin dans le labyrinthe de Baotou. Ce cri ne vint pas et Temüge vit Chen Yi se détendre tandis qu'ils continuaient à s'éloigner des murailles pour s'enfoncer dans le cœur de la cité.

Les deux chariots roulèrent en grondant sur les pavés jusqu'à une double grille qui s'ouvrit à leur approche. En quelques instants, les chariots entrèrent et les grilles se refermèrent derrière eux. Temüge se retourna, se mordit la lèvre en voyant qu'on déplaçait des paravents en bois devant les barreaux pour bloquer la vue des passants.

Après le tumulte et la cohue, Temüge aurait été soulagé s'il n'avait pas eu l'impression d'être enfermé. La ville l'avait étourdi par sa complexité. Cependant, toute fascinante qu'elle fut, elle l'écrasait et il aurait voulu retrouver les plaines désertes, rien que pour prendre une longue inspiration avant de replonger.

Les chariots grincèrent quand les hommes en descendirent et Chen Yi donna ses ordres à ceux qui l'entouraient. Temüge sauta à la suite de Khasar et sentit son inquiétude revenir de plus belle. Délaissant ses passagers, Chen Yi accorda toute son attention aux hommes qui sortirent du bâtiment en trotinant, s'approchèrent des chariots et repartirent, portant deux par deux un rouleau de soie sur les épaules. Il ne fallut pas longtemps pour que la cargaison disparaisse à l'intérieur et Temüge s'émerveilla du réseau de contacts que Chen Yi semblait avoir dans la ville.

La demeure qui entoure la cour pavée appartient probablement à un homme riche, pensa Temüge. Elle contrastait avec le lavis de bicoques qu'ils venaient de traverser, mais il y en avait peut-être d'autres semblables, tout aussi bien cachées. Un rez-de-chaussée couvert d'un toit de tuiles rouges s'étendait de tous côtés autour d'eux, avec une section centrale, face aux grilles, qui s'élevait en apex pointus vers un étage. Temüge était sidéré par le travail qu'il avait fallu pour poser ces centaines, voire ces milliers de tuiles. Il ne put s'empêcher de comparer le bâtiment avec les tentes de feutre et d'osier dans lesquelles il avait vécu et éprouva un sentiment d'envie. Quel luxe son peuple connaissait-il dans la steppe ?

Le toit dépassait des murs, soutenu par des colonnes de bois peintes en rouge formant un long cloître. À chaque coin se tenaient des hommes armés et Temüge se rendit compte qu'ils étaient les prisonniers de Chen Yi.

Lorsque les chariots furent déchargés, leurs conducteurs repartirent et Temüge demeura seul avec Ho Sa et Khasar sous le

regard d'étrangers. Il remarqua que son frère avait glissé la main sous le tissu enveloppant son arc.

— Nous ne pouvons pas sortir d'ici par la force, murmura-t-il.

Chen Yi avait disparu à l'intérieur de la maison et les trois hommes furent soulagés de le voir revenir. Il portait maintenant une tunique à manches longues et des sandales en cuir, ainsi qu'un sabre recourbé.

— Voici ma jia, ma maison. Vous y êtes les bienvenus. Acceptez-vous de partager mon repas ?

— Nous avons à faire en ville, répondit Ho Sa en montrant les grilles.

Chen Yi fronça les sourcils. Il n'y avait plus rien, dans ses manières, de l'affable capitaine de jonque fluviale. Il avait totalement abandonné ce rôle et montrait un visage grave, les mains jointes derrière le dos.

— Je me vois contraint d'insister. Nous avons de nombreuses choses à discuter.

Sans attendre de réponse, il retourna dans la maison et ils le suivirent. Passé dans l'ombre de l'avancée du toit, Temüge réprima un frisson en songeant au poids des tuiles au-dessus de sa tête, imagina les poutres massives s'écroulant sur eux et les écrasant. Il se récita à mi-voix une des incantations de Kōkōtchu pour trouver un calme qui se dérobait à lui.

On pénétrait dans le bâtiment principal par une porte recouverte de plaques en bronze portant des motifs décoratifs. Temüge reconnut des chauves-souris gravées dans le métal et s'interrogea sur leur signification. Avant qu'il ait pu faire un commentaire, ils se retrouvèrent dans une pièce surchargée d'ornements. Khasar adopta un masque froid pour ne pas montrer sa surprise, mais Temüge demeura bouche bée devant l'opulence de la maison de Chen Yi. Pour des hommes nés dans une yourte, c'était stupéfiant. L'air était parfumé d'encens et sentait un peu le renfermé pour eux qui avaient grandi dans le vent. Incapable d'oublier le poids massif au-dessus de sa tête, Temüge ne cessait de lever les yeux vers le plafond. Khasar, qui semblait lui aussi mal à l'aise, faisait craquer ses jointures dans le silence.

Des canapés et des fauteuils étaient disposés devant des paravents de soie peinte et d'ébène qui laissaient pénétrer la lumière d'autres pièces. Tout semblait fait de bois précieux peints de couleurs harmonieuses, agréables à l'œil. Sur toute la longueur de la pièce, des piliers de bois montaient vers des traverses. Le sol était fait de milliers de fragments de bois ciré. Après la saleté des rues de la ville, c'était un endroit propre et accueillant, auquel le bois doré donnait de la chaleur. Temüge remarqua que Chen Yi avait changé de sandales en

entrant et, rougissant, retourna à la porte pour faire de même. Quand il défit ses bottes, un serviteur s'approcha et s'agenouilla devant lui pour l'aider à enfiler des chaussures de feutre blanc.

Le Mongol vit de minces colonnes de fumée blanche monter de coupelles en cuivre posées sur une table sculptée, contre le mur du fond. Alors qu'il se demandait ce qui méritait un tel signe de dévotion, Chen Yi s'inclina devant le petit autel et murmura une prière de remerciements pour son retour indemne dans son foyer.

— Tu vis dans la splendeur, le complimenta Temüge, articulant avec soin.

Chen Yi pencha la tête sur le côté, seul trait de son personnage antérieur qu'il avait gardé.

— Merci. Je pense parfois que j'étais plus heureux quand j'étais jeune et que je transportais des marchandises sur le fleuve Jaune. Je ne possédais rien mais la vie était plus simple.

— Qu'es-tu devenu pour être aussi riche ? demanda Ho Sa.

Au lieu de lui répondre, Chen Yi suggéra :

— Prenons un bain avant de manger. Nous sentons tous l'odeur du fleuve.

D'un geste, il les invita à le suivre et ils échangèrent des regards lorsqu'il leur fit traverser une autre cour. Temüge et Khasar se redressèrent quand ils furent de nouveau sous le soleil, laissant derrière eux les lourdes poutres. Khasar s'approcha d'un bassin où des poissons paresseux filèrent soudain quand son ombre assombrir l'eau. Chen Yi n'avait pas remarqué que le colosse s'était arrêté, mais lorsqu'il se retourna et qu'il le vit commencer à se déshabiller, il eut un rire ravi.

— Pas là, tu tuerais mes poissons !

Khasar haussa les épaules, agacé, renfila sa tunique en ignorant l'expression amusée de Ho Sa.

Au bout de la seconde cour, des portes ouvertes laissaient de la vapeur s'échapper. Chen Yi leur fit signe de le suivre à l'intérieur.

— Faites comme moi, vous y prendrez un vif plaisir.

Il se dévêtit rapidement, montrant de nouveau le corps sec et couturé du capitaine de la jonque. Temüge vit deux bassins creusés dans le sol, dont un qui fumait dans l'air. Il fit un pas vers l'eau mais Chen Yi secoua la tête ; deux esclaves s'approchèrent et déversèrent des seaux d'eau sur leur maître qui avait levé les bras, le frottèrent de leurs mains entourées d'un linge jusqu'à ce qu'il soit recouvert d'une mousse blanche. Puis ils le rincèrent avec d'autres seaux d'eau et alors seulement, il descendit dans le bassin fumant avec un grognement de satisfaction.

Temüge déglutit nerveusement tandis que sa tunique tombait par terre. Il était aussi sale qu'elle mais la perspective de se faire récurer la

peau par des inconnus ne le séduisait pas. Il ferma les yeux quand on vida les seaux sur sa tête, les garda fermés quand des mains rudes lui frottèrent le corps, le faisant osciller d'un côté puis de l'autre. L'eau glacée des derniers seaux le fit hoqueter.

Avec précaution, il se glissa dans l'eau chaude, sentit les muscles de son dos et de ses cuisses se détendre lorsqu'il trouva dans l'eau un rebord en pierre pour s'asseoir. La sensation était exquise. C'était ainsi qu'un homme devait vivre. Derrière lui, Khasar repoussa brutalement les mains des serviteurs qui voulaient le savonner. Ils demeurèrent un instant immobiles, surpris par sa réaction, puis l'un d'eux fit une nouvelle tentative. Sans prévenir, Khasar expédia son poing sur la joue de l'homme, qui s'affala sur les dalles du sol.

Chen Yi éclata de rire, lança un ordre aux esclaves qui se reculèrent. Celui qui était tombé se releva prudemment en gardant la tête baissée. Khasar lui prit son morceau de tissu et s'en frotta le corps jusqu'à ce que le linge soit noir. Puis il leva une jambe et posa le pied sur un muret courant le long de la pièce pour se laver les parties génitales. Il termina en se versant un seau d'eau sur la tête sans cesser de transpercer du regard l'homme qu'il avait frappé.

Ho Sa se laissa laver sans faire d'histoires et les deux hommes entrèrent ensemble dans l'eau. Ils demeurèrent tous les quatre dans le bassin jusqu'à ce que Chen Yi en sorte et plonge dans l'autre. Ils l'imitèrent et Khasar souffla au contact de l'eau froide, la laissa recouvrir sa tête et refit surface en rugissant, plein d'une énergie nouvelle. Aucun des Mongols ne s'était jamais baigné dans une eau chaude, mais le bassin froid n'était pas plus terrible que les torrents de leurs montagnes.

Chen Yi sortit de l'eau et se fit essuyer par les esclaves. Les deux frères quittèrent à leur tour le bassin, Khasar soufflant comme un cheval qui s'ébroue. Cette fois, les serviteurs ne s'approchèrent pas de lui et se contentèrent de lui tendre un grand morceau de tissu rêche. Il se sécha vigoureusement jusqu'à ce que sa peau rosisse, défit la corde qui retenait ses cheveux et les laissa pendre autour de son visage en longues mèches noires.

Temüge tendait le bras vers le misérable tas de tissu sale que sa tunique faisait sur le sol quand Chen Yi claqua des mains. Les serviteurs apportèrent des vêtements propres. En retournant dans la pièce de devant, Temüge passa les doigts sur le tissu soyeux et se demanda ce que Chen Yi leur réservait maintenant.

La nourriture était abondante et variée, même si Khasar et Temüge cherchaient vainement du mouton parmi les plats.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Khasar en prenant avec ses doigts un

morceau de chair blanche.

— Serpent au gingembre, répondit Chen Yi, qui indiqua un autre plat. Le chien, vous connaissez, j'en suis sûr.

Khasar acquiesça :

— Quand les temps sont durs.

Il trempa les doigts dans un bol de soupe pour y pêcher un autre morceau. Sans exprimer de dégoût, Chen Yi prit une paire de baguettes en bois et montra aux Mongols comment s'en servir. Seul Ho Sa y parvint et Chen Yi parut légèrement agacé quand Temüge et Khasar firent tomber de la nourriture sur la nappe. Il leur fit une nouvelle démonstration, plaçant cette fois les morceaux dans les assiettes des Mongols pour qu'ils puissent les prendre.

Khasar se contenait. On lui avait raclé la peau, on l'avait arrosé, on lui avait donné des vêtements qui le chatouillaient. Il était entouré de choses étranges qu'il ne comprenait pas et la colère bouillonnait en lui. Renonçant à essayer de manger avec ces curieuses baguettes, il les planta dans un bol de riz. Chen Yi eut un claquement de langue et les retira aussitôt d'un geste vif.

— C'est une insulte, expliqua-t-il, mais tu ne pouvais pas le savoir.

Khasar se rabattit sur des brochettes de sauterelles, plus faciles à manier, croquant les insectes grillés avec un plaisir évident.

Temüge, lui, était prêt à copier leur hôte en tout et trempa des beignets dans l'eau salée avant de les fourrer dans sa bouche. Après avoir englouti les sauterelles, Khasar tendit la main vers une pyramide d'oranges, en prit deux. De ses dents, il arracha un morceau de pelure à la première, l'éplucha maladroitement puis se détendit en la mastiquant.

Lorsque tous eurent fini de se restaurer, Chen Yi reposa ses baguettes, attendit que les esclaves aient débarrassé et quitté la pièce pour demander à Temüge :

— Pourquoi êtes-vous venus à Baotou ?

— Pour faire du commerce, répondit sans hésiter le frère de Gengis.

— Un marchand ne porte pas un arc mongol et ne tire pas comme Khasar. Vous êtes mongols. Que faites-vous sur les terres de l'empereur ?

Temüge avala sa salive en s'efforçant de réfléchir vite. Chen Yi savait depuis longtemps qui ils étaient et ne les avait pas dénoncés. Il n'arrivait cependant pas à lui faire confiance, pas après autant d'étrangeté et de confusion.

— Nous appartenons aux tribus du Grand Khan, c'est vrai, mais nous sommes venus faire du commerce.

— Je suis un marchand, qu'avez-vous à me proposer ? répliqua

Chen Yi.

— Ho Sa t'a demandé quel homme tu es pour posséder autant de richesses, dit Temüge, choisissant ses mots avec soin. Tu as une grande maison, des esclaves et pourtant tu t'es fait passer pour un contrebandier. Dis-nous qui tu es pour que nous puissions te faire confiance.

— Je suis un homme qui craint que vous ne commettiez une erreur dans cette ville. Combien de temps tiendriez-vous avant de vous faire prendre par les soldats impériaux ? Avant de leur raconter ensuite tout ce que vous avez vu ?

Chen Yi attendit que Temüge traduise pour son frère.

— Réponds que si nous sommes tués ou retenus prisonniers, Baotou sera réduite en cendres, dit Khasar.

Il éventra la deuxième orange et mordit voracement dans la pulpe.

— Gengis viendra nous chercher, reprit-il. Il sait où nous sommes et ce petit homme verra sa chère maison brûler. Dis-lui.

— Tu ferais bien de te calmer, frère, si tu veux que nous sortions vivants d'ici.

— Laisse-le parler, intervint Chen Yi. Comment Gengis ferait-il pour incendier ma ville si vous étiez tués ?

À la consternation de Temüge, le petit homme avait posé sa question dans la langue des tribus. Avec un accent rauque mais assez clairement pour être compris. Temüge se figea en songeant à toutes les conversations que le faux capitaine avait entendues pendant les trois semaines de voyage.

— Comment as-tu appris notre langue ? demanda-t-il, oubliant un instant sa peur.

Chen Yi eut un rire haut perché qui ne contribua pas à rassurer les trois hommes.

— Vous pensiez être les premiers à pénétrer dans l'empire Jin ? Les Ouïgours ont suivi la route de la soie, certains sont restés.

Il claqua des mains, et un homme fit son entrée, vêtu d'une tunique jin, mais ses traits étaient mongols et la largeur de ses épaules indiquait qu'il avait grandi un arc à la main. Khasar se leva pour le serrer contre lui en lui martelant le dos du plat de la main. L'accueil fit sourire l'inconnu.

— C'est bon de voir un vrai visage dans cette ville, dit Khasar.

— Ça l'est encore plus pour moi, renchérit l'homme, visiblement ému. Que devient la steppe ? Je ne suis pas retourné chez moi depuis des années.

— Elle n'a pas changé, répondit Khasar.

Une idée le traversa tout à coup et sa main se porta à l'endroit où aurait dû se trouver son sabre.

— Cet homme est un esclave ?

— Bien sûr, déclara Chen Yi sans la moindre gêne. Qui-shan était autrefois marchand, mais il a voulu tenter sa chance au jeu avec moi.

— C'est vrai, reconnut l'homme. Je ne resterai pas toujours esclave. Encore quelques années et j'aurai payé ma dette. Je crois que je retournerai dans les plaines pour y chercher femme.

— Cherche-moi d'abord, je t'aiderai à prendre un nouveau départ, promit Khasar.

Chen Yi s'étonna de voir Quishan incliner le buste mais Khasar accepta le geste comme s'il n'avait rien de nouveau pour lui. Le petit homme réitéra sa question :

— Alors, expliquez-moi comment ma ville brûlera.

Temüge ouvrit la bouche pour répondre mais Chen Yi leva une main.

— Non, je n'ai pas confiance en toi. Ton frère a dit la vérité lorsqu'il me croyait incapable de comprendre. Qu'il continue.

Khasar prit un moment pour choisir ses mots : Chen Yi les ferait peut-être exécuter une fois qu'il aurait parlé.

— Nous appartenions autrefois aux Loups, puis mon frère Gengis a uni les tribus. Le roi du Xixia est notre premier vassal, il y en aura d'autres.

Ho Sa se tortilla avec embarras en entendant ces mots mais nul ne lui prêta attention.

— Je mourrai peut-être ici ce soir, poursuivit Khasar, mais mon peuple surgira parmi les Jin et détruira tes villes, pierre par pierre.

Chen Yi écoutait, le visage tendu. Sa maîtrise du mongol suffisait juste à régler ses affaires et il aurait suggéré qu'on revienne à sa propre langue s'il n'avait redouté que les autres y voient un signe de faiblesse.

— Les nouvelles vont vite sur le fleuve, dit-il, refusant de répondre au discours enflammé de Khasar. J'avais entendu parler de la guerre au Xixia, mais je ne savais pas que ton peuple avait triomphé. Le roi est donc mort ?

— Il ne l'était pas quand je suis parti. Il paie un tribut et a donné sa fille à Gengis. Une beauté.

— Tu n'as répondu à ma question que par des menaces, fit observer Chen Yi. Pourquoi venir ici, dans ma ville ?

Khasar ne se sentait pas assez subtil pour jouer sur les mots ou faire avaler à Chen Yi une série de mensonges.

— Nous avons besoin de vos maçons, révéla-t-il.

Il entendit Temüge prendre bruyamment sa respiration derrière lui et n'en tint pas compte.

— Nous voulons connaître les secrets de vos villes, poursuivit-il. C'est le Grand Khan lui-même qui nous a envoyés. Pour lui, Baotou

n'est qu'un point sans importance sur une carte.

— C'est ma ville, murmura Chen Yi.

— Tu pourras la garder, suggéra Khasar, sentant le moment propice. Baotou sera épargnée si tu nous aides.

Il attendit que Chen Yi prenne une décision. Un mot de lui et la pièce se remplirait d'hommes en armes. Gengis détruirait la ville pour se venger, mais Chen Yi ne pouvait en être sûr. Pour lui, Khasar ne faisait peut-être que mentir ou fanfaronner.

Ce fut Quishan qui rompit le silence :

— Les tribus sont unies ? Les Ouïgours en font partie ?

Khasar acquiesça sans quitter Chen Yi des yeux.

— La queue de cheval bleue est accrochée à l'enseigne du Grand Khan. Les Jin nous ont longtemps dominés, mais c'est fini. Nous sommes partis en guerre.

Chen Yi vit la nouvelle faire naître une expression d'espoir étonné sur le visage de son esclave.

— Je vais conclure un marché avec toi, Khasar, dit-il en se tournant vers le Mongol. Tout ce dont tu auras besoin, tu le recevras de ma main. Rapporte mes mots à ton khan et dis-lui qu'il y a ici un homme à qui il peut se fier.

— À quoi nous servira un contrebandier ? Tu peux, toi, marchander le sort d'une ville ?

— Si vous échouez, ou si tu mens, je n'aurai rien perdu. Si tu dis la vérité, vous aurez besoin d'alliés, non ? J'ai du pouvoir, ici.

— Tu trahirais la cour impériale ? Ton propre empereur ?

La question visait à éprouver Chen Yi et, à la surprise de Khasar, le petit homme cracha sur le parquet.

— Baotou est ma ville. Tout ce qui s'y passe me vient aux oreilles. Je n'ai aucun respect pour des nobles qui croient pouvoir nous écraser sous les roues de leurs chariots comme des chiens. J'ai perdu des parents et des amis tués par leurs soldats, j'ai vu pendre ceux que j'aimais parce qu'ils refusaient de livrer mon nom. Le sort de ces arrogants m'indiffère.

Chen Yi s'était levé en parlant et Khasar quitta lui aussi son siège pour se tenir devant lui.

— Ma parole est de fer, déclara le Mongol. Si je dis que tu peux avoir cette ville, tu en seras le maître le moment venu.

— Tu peux parler au nom du khan ?

— C'est mon frère, je parle en son nom.

Temüge et Ho Sa ne pouvaient qu'observer les deux hommes qui s'affrontaient du regard.

— Sur le bateau, j'ai tout de suite su que tu étais un guerrier. Et un piètre espion.

— J'ai tout de suite su que tu étais un voleur, répliqua Khasar. Et

un bon.

Chen Yi se mit à rire.

— J'ai de nombreux hommes sous mes ordres. Je veillerai à ce que tu retournes sain et sauf chez les tiens.

Il se rassit et réclama de l'alcool de riz. Temüge ne comprenait pas pourquoi le petit homme en était venu à faire confiance à Khasar, mais c'était sans importance. Ils avaient maintenant un allié dans la ville.

Quand vint le soir, Khasar, Ho Sa et Temüge acceptèrent l'offre de se reposer quelques heures avant une nuit qui serait longue et se retirèrent dans les chambres situées derrière la seconde cour. Chen Yi avait toujours eu besoin de peu de sommeil depuis le temps où il courait pour échapper aux soldats dans les ruelles de Baotou, il y avait de cela une éternité. Il s'installa à une table avec Quishan et deux de ses gardes et ils bavardèrent en déplaçant des jetons d'ivoire sur un plateau de mah-jong. Quishan connaissait Chen Yi depuis près de dix ans et avait vu croître en lui une implacable soif de pouvoir. Le petit homme avait écrasé trois autres chefs de bande de Baotou et n'avait pas exagéré en disant à Khasar qu'il ne se passait rien dans la ville sans qu'il en soit informé.

Quishan rejeta une tuile, vit la main de Chen Yi suspendue au-dessus. L'homme qui était devenu son ami n'accordait pas toute son attention à la partie, ses pensées étaient ailleurs. Quishan se demanda s'il ne devait pas en profiter pour faire monter les enjeux et diminuer un peu plus sa dette. Il décida de n'en rien faire quand il se rappela d'autres parties où Chen Yi avait endormi sa vigilance par le même comportement pour mieux gagner ensuite.

Chen Yi finit par prendre une autre tuile et le jeu se poursuivit, l'un des gardes annonçant un brelan qui fit jurer Quishan à mi-voix. Tandis que le garde montrait ses trois tuiles, Chen Yi soupira :

— Fini pour ce soir. Tu t'améliores, Han, mais tu dois retourner à ton poste.

Les deux gardes se levèrent et s'inclinèrent. Chen Yi les avait tirés des pires taudis de la ville, ils étaient forts, et loyaux envers l'homme qui dirigeait la triade. Sentant que son maître avait besoin de parler, Quishan resta.

— Tu penses aux étrangers, dit-il en rassemblant les tuiles.

Chen Yi acquiesça de la tête, fixa l'obscurité au-delà des portes. Le soir fraîchissait déjà et il se demandait ce que la nuit lui réservait.

— Ils sont bizarres. Je les ai pris à mon bord pour protéger la soie quand plusieurs de mes matelots sont tombés malades. Mes ancêtres m'ont peut-être guidé dans cette décision.

Il soupira de nouveau, se frotta les yeux et reprit :

— As-tu remarqué comme Khasar notait la position des gardes ? Son regard était sans cesse en mouvement. Sur le bateau, je ne l'ai jamais vu se détendre et tu es comme lui. Tous les Mongols le sont peut-être.

— La vie est un combat, maître. N'est-ce pas aussi ce que croient les bouddhistes ? Dans les plaines de mon pays, les faibles meurent tôt. Cela a toujours été.

— Jamais je n'avais vu quelqu'un tirer à l'arc comme lui. Dans l'obscurité, sur un bateau qui remuait, il a abattu six hommes. Les tiens sont-ils tous aussi adroits ?

Quishan entreprit de ranger les tuiles dans leur coffret en cuir.

— Je ne le suis pas, peut-être parce que les Ouïgours accordent plus d'importance au savoir et au négoce que toute autre tribu. Les Loups sont connus pour leur férocité.

Il s'interrompit, ses mains se figèrent.

— Je n'arrive pas à croire que les tribus se sont rassemblées sous la bannière d'un seul khan. Ce doit être un homme exceptionnel.

Il referma le coffret, se renversa en arrière. Il aurait volontiers bu pour calmer son agitation, mais Chen Yi n'autorisait jamais l'alcool quand la nuit réclamait des esprits clairs.

— Feras-tu bon accueil à mon peuple quand il sera devant les murs de Baotou ? demanda Quishan à voix basse.

Il sentit le regard de Chen Yi sur lui mais ne leva pas les yeux.

— Tu crois que je trahis ma ville ?

Cette fois, Quishan redressa la tête et vit une colère noire chez celui à qui, au fil des ans, il avait appris à faire confiance.

— Maître, tout cela est nouveau. Ce khan sera peut-être anéanti par les armées impériales et ceux qui se disent ses alliés connaîtront le même sort. As-tu songé à cela ?

— Bien sûr, grogna Chen Yi. Mais j'ai trop longtemps vécu une botte sur la nuque. Cette maison et tout ce que je possède, je les ai uniquement parce que les ministres de l'empereur sont paresseux et corrompus. Nous sommes trop bas pour qu'ils nous remarquent : des rats dans leurs entrepôts. De temps à autre, ils envoient un général faire un exemple et il pend quelques centaines de malheureux. Parfois même, il s'empare d'hommes qui me sont précieux. Ou chers à mon cœur.

Quishan sut que Chen Yi pensait à son fils, pris dans un coup de filet sur les quais deux ans plus tôt, alors qu'il était à peine plus qu'un enfant. Chen Yi lui-même avait repêché son corps flottant sur le fleuve.

— Un feu ne sait pas ce qu'il brûle, objecta Quishan. Tu invites les flammes chez toi, dans ta ville. Qui sait où elles s'arrêteront.

Chen Yi garda le silence. Il savait aussi bien que Quishan qu'il serait facile de se débarrasser des trois étrangers. On retrouvait souvent dans le fleuve Jaune des cadavres nus et boursouflés. Leur mort ne retomberait pas sur lui. Mais quelque chose en Khasar avait réanimé en lui un désir de vengeance né le jour où il avait porté le corps inanimé de son fils.

— Qu'ils viennent, ces guerriers de ton peuple qui se servent si bien d'un arc. Je les juge plus à ce que je sais de toi qu'aux promesses de trois inconnus. Depuis combien de temps travailles-tu pour moi ?

— Neuf ans, maître.

— Et tu as tenu ta parole de rembourser ta dette. Combien de fois aurais-tu pu t'échapper pour retourner chez les tiens ?

— Trois fois. Trois fois où j'ai pensé que je serais loin avant que tu sois informé de ma fuite.

— Les trois fois, je le savais. Je connaissais le marinier qui, le premier, t'a proposé son aide. Il faisait partie de mes hommes. Tu ne serais pas allé loin avant qu'il t'égorge.

Quishan plissa le front.

— Tu me mettais à l'épreuve ?

— Bien sûr. Je ne suis pas idiot, Quishan. Je ne l'ai jamais été. Que les flammes dévorent Baotou, je me tiendrai debout sur ses cendres. Que les officiers impériaux y brûlent leur panache et je serai satisfait. Je connaîtrai enfin la joie.

Chen Yi se leva, s'étira en faisant craquer son dos dans la pièce silencieuse.

— Tu es un joueur, Quishan, c'est pour cela que tu travailles pour moi depuis si longtemps. Moi, je ne l'ai jamais été. J'ai fait mienne cette ville, mais je dois encore m'incliner quand un des favoris de l'empereur se pavane à cheval dans les rues. Ces rues m'appartiennent et je dois néanmoins baisser la tête et marcher dans l'ordure des caniveaux pour lui céder le passage.

Chen Yi fixa longuement l'obscurité, les yeux figés dans leurs orbites.

— Je me tiendrai droit, Quishan, et les tuiles tomberont comme le destin en décidera.

À minuit, une pluie forte commença à tomber sur la ville de Baotou. L'averse crépitait sur les pavés et grondait sur les toits comme un tonnerre lointain. Chen Yi, apparemment satisfait de ce changement de temps, distribuait des sabres à ses hommes. Même les mendiants se blottissaient dans l'embrasure des portes quand il pleuvait. C'était bon signe.

Lorsqu'ils sortirent dans la rue sombre, Khasar et Ho Sa l'inspectèrent sur toute sa longueur pour voir si on les observait. La lune s'était cachée et n'éclairait que lorsque le couvercle nuageux se déchirait par endroits dans le ciel. Temüge avait pensé que la pluie chasserait en partie la puanteur ambiante. Au lieu de quoi, elle semblait s'épanouir dans l'air ; l'odeur d'excréments humains portée par l'humidité s'insinuait dans ses poumons et lui donnait la nausée. Les caniveaux, déjà pleins, charriaient des choses sombres qu'il n'aurait pu nommer. Il frissonna, soudain conscient de la multitude grouillante qui l'entourait. Sans Chen Yi, il n'aurait pas su où commencer à chercher dans le dédale de maisons et d'échoppes pressées les unes contre les autres dans toutes les directions.

Deux autres gardes de Chen Yi les avaient rejoints aux grilles. Bien qu'il n'y eût pas de couvre-feu, un groupe de dix hommes ne manquerait pas de provoquer l'intervention des soldats qui faisaient leur ronde dans les rues. Chen Yi chargea un de ses hommes de reconnaître chaque croisement, ordonna à deux autres de rester en arrière pour voir s'ils étaient suivis. Temüge ne pouvait se défaire de l'impression qu'il partait au combat et serrait la poignée du sabre que Chen Yi lui avait donné en espérant ne pas avoir à dégainer. Il tremblait quand ils se mirent en route, au petit trot. Les grilles se refermèrent derrière eux avec un claquement mais personne ne se retourna.

Dans certaines rues, l'avant-toit des maisons protégeait une portion de la chaussée qui demeurerait sèche. Chen Yi ralentit l'allure de ses hommes pour que le bruit de leurs pas n'attire pas l'attention sur eux. La ville n'était pas totalement plongée dans l'obscurité, ni endormie. Temüge aperçut çà et là des lumières brillant dans des entrepôts ou des forges où l'on travaillait encore, et il était convaincu que malgré les précautions de Chen Yi des yeux les épiaient.

Il perdit la notion du temps et finit par avoir l'impression de courir depuis des heures. Les rues se prolongeaient ou se croisaient sans logique et se réduisaient parfois à de simples allées de terre battue dont la boue les éclaboussait jusqu'aux genoux. Temüge fut rapidement essoufflé et, plus d'une fois, on dut lui prendre le bras et le tirer pour le contraindre à suivre le rythme. À l'une de ces occasions, il trébucha, mit le pied dans le caniveau, sentit quelque chose de mou et de froid se prendre dans ses orteils. Pourvu que ce ne soit qu'un trognon de fruit pourri, pensa-t-il sans ralentir sa course.

Une seule fois l'homme envoyé en éclaireur revint sur ses pas pour les lancer dans une autre direction. Temüge espérait que la pluie qui les trempait retenait au moins les soldats au chaud dans leur caserne.

Chen Yi arrêta enfin ses hommes haletants au pied même des murailles, masse plus sombre dans les ténèbres. De l'autre côté s'étendait le monde et Temüge comprit le sentiment de sécurité que ces murs donnaient à la ville. De telles défenses avaient protégé le roi xixia à Yinchuan, car aucun des guerriers consultés par Gengis n'avait trouvé le moyen d'y pratiquer une brèche. La muraille dominait une large avenue de maisons semblables à celle de Chen Yi mais qui, au lieu d'être cernées de taudis, étaient bien espacées et entourées de jardins fleuris dont le vent portait les senteurs. La disposition même des rues avait changé dans cette partie de Baotou. Elles couraient à présent le long d'une série d'îlots, chacun séparé de la ville derrière ses grilles et ses murs. Temüge peinait à reprendre haleine. Il faillit suffoquer quand son frère, qui semblait aussi frais qu'après une petite promenade nocturne, lui asséna une tape dans le dos.

Les deux hommes laissés en arrière-garde rattrapèrent bientôt le groupe et secouèrent la tête : ils n'avaient pas été suivis. Chen Yi ordonna à ses hommes de rester hors de vue et s'approcha de Temüge pour lui murmurer à l'oreille, en indiquant la porte de la maison la plus proche :

— Il y a sans doute des gardes. Ils réveilleront leur maître et je lui parlerai. Ne profère pas de menaces dans ma ville. Mongol. Le propriétaire des lieux sera nerveux de voir des inconnus chez lui à une heure tardive et je ne veux pas qu'on dégaine les sabres.

Il lissa de la main le devant de sa tunique noire en se dirigeant vers la porte. Deux de ses hommes l'accompagnèrent, les autres se tapirent contre l'un des côtés du bâtiment. Khasar saisit la manche de Temüge et l'entraîna vers eux avant qu'il puisse protester.

Chen Yi frappa lui-même à la porte ; un judas s'ouvrit, éclairant son visage d'une lumière jaune.

— Dis à ton maître qu'un visiteur veut l'entretenir d'une affaire impériale, fit-il d'une voix ferme. Réveille-le, s'il dort.

Temüge n'entendit pas la réponse mais, après une interminable attente, le judas se rouvrit, un autre visage apparut.

— Je ne te connais pas, lança l'homme à Chen Yi.

— La Triade Bleue te connaît, Lian. Cette nuit, tes dettes seront remboursées.

Cette fois, ce fut la porte qui s'ouvrit, mais Chen Yi ne franchit pas le seuil.

— Si tes arbalétriers s'apprêtent à tirer, tu ne verras pas le jour se lever, Lian. J'ai d'autres hommes avec moi. Ne sois pas inquiet et tout ira bien.

Le maître invisible marmonna une réponse d'une voix chevrotante. Alors seulement, Chen Yi fit signe aux autres de le suivre.

Temüge vit de la peur chez l'homme qu'on venait de tirer de son lit. Quoique aussi large d'épaules que Khasar, Lian tremblait et maintenait les yeux baissés. Il n'y avait qu'un garde à la porte et lui aussi évitait les yeux des visiteurs. Recouvrant un peu d'assurance, Temüge regarda autour de lui avec intérêt une fois la porte refermée derrière lui. La course dans le noir et sous la pluie était terminée et il savourait la servilité du maître maçon de Baotou.

— Je vais faire préparer à boire et à manger, dit Lian.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Chen Yi. Montre-moi où nous pouvons parler en privé.

Il parcourut des yeux la cour intérieure. Le maître maçon avait prospéré sous le régime impérial. En plus d'entretenir les murailles, il avait dirigé la construction de trois casernes et du champ de courses situé au cœur du district. Sa demeure était simple et élégante. Le regard de Chen Yi s'arrêta sur l'unique garde, qui se tenait maintenant près d'une cloche suspendue à une poutre.

— Lian, tu ne veux quand même pas que ton garde appelle les soldats. Dis-lui de s'éloigner de cette cloche ou je vais croire que tu doutes de ma parole.

Le maître maçon fit signe au garde, qui alla prendre position devant le bâtiment principal. La pluie redoubla dans la petite cour et Lian, trempé, parut se ressaisir. Il conduisit les visiteurs à l'intérieur de la maison et dissimula sa frayeur en allumant des lampes. D'une main mal assurée, il fit passer la flamme d'une bougie d'une mèche à l'autre, comme si la lumière pouvait chasser sa peur.

Chen Yi s'installa sur un divan et attendit que Lian cesse de s'affairer. Khasar, Ho Sa et Temüge restèrent debout et se tinrent ensemble au centre de la pièce. Les hommes de Chen Yi prirent position derrière leur maître. Lorsque Lian ne put plus atermoyer, il s'assit à son tour, joignit les mains pour cacher leur tremblement.

— J'ai payé la dîme à la triade, dit-il. M'en serais-je acquitté en retard ?

Chen Yi prit le temps de se passer une main sur le visage et dans les cheveux puis la secoua pour faire tomber des gouttes de pluie sur le parquet.

— Non, répondit-il enfin. Mais ce n'est pas ce qui m'amène.

Avant qu'il pût poursuivre, Lian, incapable de se maîtriser, demanda :

— C'est pour les ouvriers, alors ? Deux de ceux que tu m'as envoyés ne veulent pas travailler. Les autres se plaignent de ce qu'ils ne font pas leur part. J'allais les renvoyer ce matin mais si tu souhaites que je les garde...

Chen Yi considérait Lian avec une telle impassibilité que son visage aurait pu être sculpté dans le marbre.

— Ils sont les fils d'amis. Garde-les, mais ce n'est pas non plus la raison de ma visite.

— Alors, je ne comprends pas.

— Y a-t-il parmi tes maçons quelqu'un capable de te remplacer ?

— Mon fils, seigneur.

Chen Yi attendit en silence que Lian lève enfin les yeux vers lui.

— Regarde-moi, je ne suis pas un seigneur. Je suis un ami qui demande une faveur.

— Tout ce que tu voudras, dit Lian, se préparant au pire.

— Fais venir ton fils, explique-lui qu'il doit prendre ta place pendant, disons un an, peut-être deux. J'ai entendu parler de lui en bien.

— C'est un bon fils, s'empressa de confirmer le maître maçon. Il écouterait son père.

— Tu lui diras que tu pars chercher d'autres carrières de marbre. Invente ce que tu voudras mais qu'il n'ait pas de soupçons. Rappelle-lui que les dettes de son père deviennent les siennes pendant ton absence et qu'il doit payer la dîme à la triade s'il veut travailler. Je ne veux pas avoir à lui en parler moi-même.

— Entendu. Je dirai la même chose à ma femme et à mes autres enfants mais...

Temüge vit l'homme rassembler son courage pour demander :

— Puis-je savoir la vraie raison ?

Chen Yi inclina la tête sur le côté.

— Est-ce que ça changerait quelque chose ?

— Non. Désolé...

— Ce n'est pas grave. Tu quitteras la ville avec ces hommes, qui ont besoin de tes talents. Emporte tes outils. Quand ton travail sera terminé, je veillerai à ce que tu sois récompensé.

Lian hocha la tête, l'air misérable, et Chen Yi se leva brusquement.

— Va faire tes adieux à ceux que tu aimes.

Pendant que le maçon quittait la pièce, Khasar s'approcha d'une tenture en soie et s'en servit pour se sécher les cheveux. Temüge entendit un enfant se mettre à pleurer dans la maison.

— Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans ton aide, dit Ho Sa à Chen Yi.

Le chef de la triade sourit.

— Vous auriez multiplié les erreurs jusqu'à ce que les soldats vous capturent. Je serais peut-être allé voir le bourreau empaler ou pendre les espions étrangers. Les dieux sont capricieux mais, cette fois, ils ont été avec vous.

— As-tu réfléchi à un moyen de nous faire sortir de la ville ? s'enquit Temüge.

Avant que Chen Yi pût répondre, Lian revint. Il avait les yeux rouges mais il se tenait droit et semblait s'être libéré en partie de sa frayeur. Il portait une lourde cape en tissu ciré pour se protéger de la pluie et serrait sous un bras une grosse trousse en cuir, dont le contact paraissait le réconforter.

— J'ai mes outils, dit-il à Chen Yi. Je suis prêt.

Ils quittèrent la maison et, cette fois encore, Chen Yi envoya un homme en éclaireur pour repérer d'éventuelles patrouilles. La pluie avait faibli et Temüge aperçut l'étoile du nord entre les nuages. Le groupe se remit à courir vers l'ouest en prenant une rue parallèle à la muraille et Temüge ne put que suivre.

Soudain, un cri s'éleva devant eux dans le noir et tous s'arrêtèrent.

— Cachez vos sabres, ordonna Chen Yi à voix basse.

Temüge déglutit nerveusement. Ils attendirent le retour de l'éclaireur mais les claquements qu'ils entendirent étaient ceux de bottes ferrées frappant le pavé en cadence. Chen Yi chercha des yeux un moyen de s'échapper.

— Ne bougez pas ! cria une voix dans l'obscurité.

Les soldats étaient six, cuirassés et conduits par un officier portant un casque à plumet. Temüge gémit en voyant que l'un des soldats tenait l'éclaireur par la peau du cou et que les autres braquaient leurs arbalètes sur eux. Il sentit la panique monter comme un acide dans sa gorge et commença à reculer sans s'en rendre compte. La poigne de fer de Khasar le retint.

— Où est votre capitaine ? demanda Chen Yi. Lujan se portera garant pour moi.

Irrité par le ton, l'officier fronça les sourcils et se détacha du peloton.

— Lujan n'est pas de service cette nuit. Pourquoi courez-vous

dans les rues à cette heure ?

Chen Yi s'humecta nerveusement les lèvres.

— Lujan vous l'expliquera. Il m'a dit qu'on nous laisserait tranquilles si je me recommandais de lui.

L'officier se tourna vers le malheureux éclaireur qui se débattait.

— À moi, il ne m'a rien dit. Suivez-nous, nous lui poserons la question à la caserne.

— Non, soupira Chen Yi. On ne va pas à la caserne.

Il détendit d'un coup son bras armé d'un poignard et frappa à la gorge. L'officier s'effondra en gargouillant. Les soldats tirèrent aussitôt leurs carreaux sur le groupe. Quelqu'un cria, les hommes de Chen Yi se ruèrent en avant.

Khasar dégaina son sabre, poussa un rugissement qui fit reculer le soldat le plus proche. Le Mongol le décolla du sol en lui expédiant son coude dans la figure et poursuivit sur sa lancée, frappant des poings, des pieds, de la tête. Ceux qui avaient décoché leur trait ne purent que lever leur arbalète pour se défendre. Le sabre de Khasar en brisa une en morceaux avant d'entailler le cou d'un soldat. Il frappa du pied un genou, l'entendit craquer. Les soldats étaient alourdis par leurs cuirasses et le frère de Gengis tournoyait au milieu d'eux. Un soldat l'attaqua par-derrière, lui bloquant le bras. Il cogna des deux coudes, fut récompensé par un grognement de douleur quand son assaillant s'écroula.

Temüge poussa un cri lorsqu'un des soldats tomba sur lui. Privé de force par sa terreur, il agita fébrilement son sabre en tombant à la renverse. Quelque part, une cloche se mit à sonner. Temüge sentit qu'on le soulevait et cria de nouveau, avant de se taire quand Ho Sa le gifla.

— Relève-toi, c'est fini, lui dit le Xixia, honteux pour lui.

Temüge se remit debout, vit son frère entouré de corps inertes.

— Tu appelles ça des soldats, Chen Yi ? ricana Khasar. Ils bougent comme des moutons malades.

Sous le regard sidéré de Chen Yi, il pointa son sabre sur la poitrine d'un soldat qui remuait encore, chercha une faille entre les lamelles d'acier avant d'enfoncer la lame et d'appuyer de tout son poids. Le chef de la triade était stupéfié par la rapidité du guerrier mongol. Il avait choisi ses propres gardes pour leur habileté à se battre mais, à côté de Khasar, ils avaient tout du paysan.

— Il y a dans Baotou six casernes, dont chacune compte cinq cents de ces moutons malades, répliqua-t-il. Jusqu'ici, cela a suffi pour défendre la ville.

— Les miens les mangeront tout crus, prédit Khasar.

Il grimaça, porta la main à sa clavicule, la ramena couverte de sang.

— Tu es blessé, remarqua Temüge.

— J'ai trop pris l'habitude de me battre avec une armure, j'ai laissé passer le coup.

Agacé, Khasar donna un coup de pied dans le casque de l'officier qui roula sur le pavé.

Deux des hommes de Chen Yi gisaient par terre, se vidant de leur sang dans les flaques d'eau. Chen Yi les examina, toucha les carreaux fichés dans leur poitrine.

— Nul ne peut empêcher la roue de tourner, murmura-t-il. Laissons-les là pour qu'on les trouve. Les officiers impériaux voudront avoir des corps à montrer à la foule, demain.

Temüge constata que d'autres étaient blessés et haletaient comme des chiens au soleil.

— Tu es sauf pour le moment, lui jeta Chen Yi d'un ton méprisant, mais ils fouilleront la ville de fond en comble pour nous trouver. Si je ne vous fais pas sortir de Baotou cette nuit, vous y serez jusqu'au printemps.

Temüge avait les joues brûlantes d'humiliation. Tous le fixèrent durement, à l'exception de Khasar, qui détourna les yeux. Chen Yi rengaina son sabre, fit signe à l'un de ses éclaireurs, qui repartit au pas de course.

La porte ouest était plus étroite que celle par laquelle ils étaient entrés en venant du port. Temüge fut de nouveau pris de panique quand il entendit des cris et vit des lumières s'allumer au-dessus de leurs têtes. Quelqu'un avait donné l'alarme, les soldats sortaient de leurs casernes. Chen Yi dirigea le groupe vers un bâtiment proche, frappa pour se faire ouvrir. Temüge entendait des claquements d'armures se rapprocher quand la porte s'ouvrit. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur, refermèrent derrière eux.

— Poste des hommes aux fenêtres d'en haut, dit Chen Yi à celui qui leur avait ouvert. Qu'ils nous disent ce qu'ils voient.

Il jura et Temüge n'osa pas lui parler. La vue de la vilaine plaie courant le long de la clavicule de son frère lui fit oublier sa panique et il demanda une aiguille et du fil en boyau de chat. Khasar grogna une ou deux fois tandis que Temüge recousait grossièrement la blessure. Le sang et la pluie l'avaient nettoyée, elle ne s'infecterait sans doute pas. Faire quelque chose contribua à calmer les battements du cœur de Temüge et l'empêcha de trop songer aux soldats qui les traquaient en ce moment même.

L'un des hommes envoyés en haut se pencha par-dessus la rampe pour rapporter d'une voix rauque et basse :

— La porte ouest est fermée et barricadée. Elle est tenue par une

trentaine d'hommes.

Chen Yi leva les yeux vers lui.

— Des arbalètes ?

— Vingt, peut-être plus.

— Alors nous sommes pris au piège. Ils vont fouiller toute la ville.

Se tournant vers Temüge, il ajouta :

— Je ne peux plus vous aider. S'il me trouve, ils me tueront et la Triade Bleue aura un nouveau chef. Je dois vous laisser ici.

Lian, le maître maçon, n'avait pas pris part au combat. N'étant pas armé, il s'était écarté aussitôt. Ce fut lui qui répondit à Chen Yi, sa voix résonnant dans le silence stupéfait :

— Je connais une issue. Si vous ne craignez pas de vous salir un peu les mains...

— Des soldats dans la rue ! prévint le guetteur. Ils frappent aux portes, fouillent les maisons.

— Explique-toi vite, Lian, le pressa Chen Yi. S'ils nous prennent, ils ne t'épargneront pas.

Le maçon hocha la tête.

— Allons-y. Ce n'est pas loin.

Les lampes à graisse de mouton crachotaient en projetant une faible lumière jaune tandis que Gengis faisait face à six hommes à genoux, les mains attachées derrière le dos. Tous montraient un visage impassible, comme si la terreur que leur inspirait le khan ne les rongerait pas. Gengis allait et venait devant eux. Tiré du lit de Chakahai, il s'était levé empli d'une colère qui n'avait pas diminué quand il avait constaté que c'était Kachium qui criait son nom dans le noir.

Les six hommes étaient frères, le plus jeune à peine sorti de l'enfance, les autres déjà mûrs, avec femmes et enfants.

— Vous m'avez tous prêté serment ! leur lança sèchement Gengis.

Sa colère crût encore et un instant, il fut tenté de les décapiter tous les six.

— L'un de vous a tué un jeune garçon des Uriangkhaïs. Qu'il parle et un seul mourra. S'il se tait, je suis en droit de tous vous exécuter.

Il dégaina le sabre de son père, lentement, pour leur faire entendre le chuintement du métal. Il sentait la présence, hors du cercle de lampes, d'un nombre croissant de guerriers attirés par la perspective de le voir rendre justice. Gengis ne les décevrait pas. Il s'arrêta devant le plus jeune des frères et leva son sabre comme s'il ne pesait rien.

— Je peux le trouver, seigneur, intervint Kökötchu de la lisière de

l'obscurité.

Il pénétra dans le cercle de lumière, ses yeux brillant d'une lueur terrible.

— Il me suffit de poser la main sur chacune de leurs têtes pour reconnaître celui que tu cherches.

Gengis remit son arme dans son fourreau.

— Fais agir ta magie, chamane. Un jeune garçon a été taillé en pièces. Montre-moi le coupable.

Après s'être incliné devant le khan, Kōkōtchu se tint devant les six frères, qui n'osaient pas le regarder. Il pressa légèrement sa paume sur le front du premier et ferma les yeux. Des mots en langue chamannique jaillirent de sa bouche en un flot de sons. L'un des frères sursauta et faillit tomber.

Quand Kōkōtchu souleva sa main, le premier des frères vacilla, étourdi et blême. Des murmures montèrent de la foule, qui avait encore grossi. Kōkōtchu passa au deuxième frère, prit une inspiration et ferma de nouveau les yeux.

— Le garçon... Le garçon a vu...

Il se tenait parfaitement immobile et la foule retenait sa respiration en l'observant. Enfin, le chamane se secoua, comme s'il se libérait d'un poids énorme.

— L'un de ces hommes est un traître, seigneur. J'ai aperçu son visage. Il a tué le garçon pour l'empêcher de dire ce qu'il avait vu.

D'un pas, Kōkōtchu se planta devant le quatrième de la rangée, l'aîné. Son bras se tendit brusquement, ses doigts saisirent des cheveux noirs et les tordirent.

— Ce n'est pas moi ! protesta l'homme en se débattant.

— Si tu mens, les esprits s'empareront de ton âme, fit la voix sifflante du chamane dans le silence.

Le visage décomposé de terreur, le guerrier s'écria :

— Je n'ai pas tué le garçon, je le jure !

Sous la main pesante de Kōkōtchu, il fut soudain pris de convulsions ; la foule horrifiée vit ses yeux rouler dans leurs orbites, sa mâchoire s'ouvrir et pendre. Il bascula sur le côté, échappant à la terrible étreinte, et fut parcouru de spasmes tandis que sa vessie se vidait en un flot d'urine fumante sur l'herbe gelée.

Kōkōtchu le regarda jusqu'à ce qu'il s'immobilise, les yeux révulsés dans la lumière des lampes. Un grand silence enveloppa le camp. Seul Gengis pouvait le briser et même le khan dut faire un effort pour chasser le sentiment d'effroi qui l'étreignait.

— Coupez les liens des cinq autres, ordonna-t-il. La mort du garçon a été châtiée.

Kōkōtchu s'inclina devant lui et Gengis renvoya les guerriers attendre craintivement dans leurs tentes le retour du soleil.

Des cloches sonnaient l'alarme dans tout Baotou tandis qu'ils pressaient le pas dans la nuit derrière Lian. À certains endroits, il ne faisait même plus noir car les habitants, réveillés, avaient allumé des lampes à leur porte. Les fuyards traversaient des zones de lumière où la pluie se transformait en paillettes d'or puis replongeaient dans l'obscurité.

Les soldats ne les avaient pas vus partir, et il s'en était sans doute fallu de peu. Lian connaissait bien le quartier et filait sans hésitation dans les ruelles courant derrière les maisons des nantis. Les soldats impériaux avaient commencé par patrouiller à proximité des portes de la ville mais ils en gagnaient maintenant le centre, resserrant leur filet.

Temüge avançait péniblement, le souffle court. Ils longeaient la muraille même si parfois Lian s'en écartait pour éviter les cours donnant sur la rue et les croisements. Khasar courait à côté de lui, guettant d'éventuels soldats. Il souriait chaque fois que son frère le regardait et Temüge soupçonnait que c'était le sourire d'un imbécile incapable d'imaginer ce qui leur arriverait s'ils étaient pris. Il avait, lui, de l'imagination pour deux et voyait en pensée des fers rouges s'imprimer dans sa chair.

Lorsque Lian fit enfin halte, ils avaient laissé derrière eux le bruit des pas des soldats, mais les cloches avaient tiré les habitants de leurs lits et, du pas de leur porte, ils lorgnaient furtivement les hommes qui couraient.

— À cet endroit, on répare la muraille, dit Lian. Nous pourrions grimper aux cordes utilisées pour hisser les paniers de gravats.

— Montre-moi, ordonna Chen Yi.

Lian se retourna pour regarder les visages qui les épiaient aux fenêtres, avala sa salive et conduisit ses compagnons là où les vieilles pierres de la muraille leur offriraient des prises.

Des cordes pendaient dans le noir au-dessus des paniers mous utilisés pour monter les gravats au sommet et les jeter à l'intérieur de la muraille. Trois d'entre elles étaient tendues et Chen Yi en saisit une avec satisfaction.

— C'est bien, Lian. Il n'y a pas d'échelles ?

— Elles sont sous clef, la nuit. Je pourrais forcer la serrure mais cela nous retarderait.

— Alors, les cordes feront l'affaire. Prends celle-là et montre-nous.

Le maître maçon posa sa trousse à outils par terre et commença à grimper, grognant sous l'effort. Il était difficile d'estimer la hauteur du mur dans l'obscurité mais elle parut immense à Temüge quand il leva les yeux. Il serra les poings, déterminé à ne pas connaître une nouvelle humiliation devant Khasar. Il grimperait. L'idée de se faire hisser dans un panier était insupportable.

Ho Sa et Khasar s'approchèrent ensemble des autres cordes et Khasar se retourna vers Temüge avant d'entamer l'ascension. Il craignait certainement que son gringalet de frère ne lâche prise et ne tombe sur Chen Yi, tel un châtiment divin. Temüge lui renvoya un regard furieux et Khasar se mit à grimper avec l'agilité d'un singe malgré sa blessure.

— Vous attendez ici, murmura Chen Yi à ses hommes. Je monte avec eux, je vous rejoindrai une fois qu'ils seront descendus. Il faudra quelqu'un là-haut pour récupérer les cordes jetées de l'autre côté.

Il tendit un épais filin à Temüge et le regarda commencer à se hisser le long du mur, les bras tremblants. Chen Yi secoua la tête, exaspéré.

Grâce à sa petite taille, il grimpa rapidement, laissant Temüge poursuivre seul dans le noir. Les muscles de ses bras brûlaient, de la sueur coulait dans ses yeux, mais il s'agrippait des pieds à la pierre rugueuse, suspendu au-dessus des hommes de Chen Yi. Il faisait encore plus sombre près du sommet et il faillit tout lâcher de stupeur quand des mains fortes l'empoignèrent et le hissèrent sur le parapet.

Pantelant, ignoré des autres, il éprouva un immense soulagement. Le cœur battant, il se mit debout et regarda en bas. Ils hissèrent les cordes détachées des paniers, les déroulèrent de l'autre côté.

La muraille faisait dix pieds de large que les cordes devaient couvrir et Lian jura en constatant qu'elles ne descendaient pas jusqu'en bas côté extérieur.

— Il faudra sauter, prévint-il. En espérant que personne ne se cassera une jambe.

Ils hissèrent la dernière corde à laquelle étaient attachés les outils de Lian, l'arc de Khasar et trois sabres. Lian fit passer la corde de l'autre côté et attendit que Chen Yi donne le signal.

— Allez-y, maintenant. Vous devrez marcher si vous ne trouvez pas un endroit où acheter des mules.

— Pas question que je monte une mule, déclara aussitôt Khasar. Il n'y a pas de chevaux dignes d'être volés dans ce pays ?

— Ce serait trop risqué. Ton peuple se trouve au nord, et sans repasser par le Xixia, la distance n'est que de quelques centaines de lis, mais il y a des postes de soldats impériaux sur toutes les routes et dans

toutes les passes. Vous feriez mieux de prendre à l'ouest après les montagnes et de ne vous déplacer que de nuit.

— Nous verrons, répondit Khasar. Adieu, petit voleur. Je n'oublierai pas que tu nous as aidés.

Il s'accroupit au bord de la muraille puis se laissa glisser, en appui sur les coudes, avant de saisir la corde qui pendait. Ho Sa suivit, se contentant d'adresser un signe de tête à Chen Yi, et Temüge aurait fait de même si le petit homme ne lui avait pas posé une main sur l'épaule.

— Ton khan aura ce qu'il voulait. Je lui rappellerai les promesses faites en son nom.

Temüge plissa les lèvres. Gengis pouvait bien brûler Baotou, cela lui était indifférent.

— Nous sommes un peuple qui tient sa parole, répliqua-t-il avec sécheresse.

Chen Yi le regarda descendre maladroitement. Resté seul en haut de la muraille, le chef de la Triade Bleue soupira. Il ne faisait pas confiance à ce pleutre au regard changeant. Chez Khasar, il sentait un esprit semblable au sien. L'homme était impitoyable mais il partageait sans doute son sens de l'honneur. Chen Yi haussa les épaules en se tournant vers la ville. Il ne pouvait en être sûr. Il n'avait jamais éprouvé l'excitation du jeu, il n'avait jamais compris ceux qu'elle dévorait.

— Les tuiles sont jetées, murmura-t-il. Qui sait comment elles tomberont ?

Les quatre hommes étaient couverts de poussière et avaient les pieds douloureux quand vint le dixième jour. N'ayant pas l'habitude de la marche, Khasar boitait et son humeur s'aigrissait à mesure qu'ils progressaient. Une fois hors de portée de Chen Yi, Lian avait posé quelques questions avant de se renfermer dans le silence. Il portait ses outils sur l'épaule et s'il partageait les lièvres que Khasar tuait avec son arc, il ne se joignait jamais à la conversation. Un vent mordant les contraignait à maintenir une main plaquée sur leur tunique en marchant.

Khasar aurait voulu prendre au plus court, par le nord. Temüge s'était déclaré contre. Son frère ne l'avait pas écouté et n'en aurait fait qu'à sa tête si Ho Sa ne l'en avait dissuadé en lui décrivant les forts et la muraille qui protégeaient l'empire des envahisseurs. Même si ces défenses s'étaient effondrées par endroits, il y avait encore suffisamment de soldats pour que cette route présente de grands dangers pour quatre hommes. Le seul moyen sûr, c'était de se diriger vers l'ouest en longeant le fleuve Jaune jusqu'aux montagnes situées à

califourchon sur le Xixia et le désert de Gobi.

À la fin du dixième jour, Khasar avait insisté pour qu'ils entrent dans un village et y cherchent des chevaux. Son frère et lui disposaient encore d'une petite fortune en pièces d'or et d'argent : de quoi terrifier des paysans qui n'avaient jamais vu de telles richesses. Même trouver un marchand acceptant de changer quelques pièces d'argent contre du bronze se révéla difficile. Ils ne purent acheter de montures et repartirent à la tombée de la nuit pour ne pas rester trop longtemps au même endroit.

Lorsque la lune se leva, les quatre hommes exténués avançaient lentement dans un bois de pins en tâchant de se guider aux étoiles. Pour la première fois de sa vie, Temüge avait conscience de l'odeur de sa transpiration et de la crasse de son corps. Il aurait voulu prendre de nouveau un bain à la manière jin. Il se rappelait avec nostalgie sa première expérience de la ville, la propreté de la maison de Chen Yi. Il oubliait les mendiants, la foule grouillante tels des asticots sur un morceau de viande. Il était fils et frère de khan, il ne tomberait jamais aussi bas. Découvrir comment des hommes riches pouvaient vivre avait été pour lui une révélation et il assaillait Lian de questions tandis qu'ils marchaient dans le noir. Le maçon était surpris que Temüge connaisse aussi peu la vie citadine et ne comprenait pas que chaque nouveauté était pour le jeune Mongol comme de l'eau pour un homme assoiffé. Il lui parla de l'apprentissage auprès d'un maître, des universités où des penseurs échangeaient des idées et débattaient sans effusion de sang. Maître maçon, il parla des égouts installés jusque dans les quartiers les plus pauvres de la ville, même si la corruption avait retardé les travaux pendant une dizaine d'années. Temüge buvait ses paroles et rêvait de déambuler avec des lettrés dans des cours noyées de soleil, de discuter de grands sujets, les mains derrière le dos. Puis il trébuchait sur une racine presque invisible et le rire de son frère brisait les images qu'il avait créées.

Alors qu'ils marchaient dans le noir, Khasar s'arrêta si brusquement que Ho Sa lui heurta le dos mais l'officier xixia était trop aguerri pour rompre le silence. Lian fit halte lui aussi, l'air perdu, et Temüge, à nouveau tiré de sa rêverie, sentit sa respiration se bloquer dans sa gorge. Aurait-on réussi à trouver leurs traces ? Ils avaient aperçu un poste de garde sur une route deux jours plus tôt et avaient fait un large détour. Se pouvait-il que l'ordre ait été transmis de traquer les fugitifs ? Submergé de désespoir, il fut soudain certain que Chen Yi les avait trahis pour rester en vie. C'était ce qu'il aurait fait lui-même et, pris de panique, il voyait maintenant des ennemis dans chaque ombre.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-il au dos de son frère.

Khasar tourna la tête d'un côté puis de l'autre.

— J'ai entendu des voix. Le vent a changé de direction, maintenant, mais je suis sûr de les avoir entendues.

— Nous ferions peut-être bien de marcher quelques lis vers le sud, suggéra Ho Sa. Si des soldats nous cherchent, nous resterons cachés dans les bois.

— Des soldats ne campent pas dans les bois, dit Khasar. On risque trop de s'y faire surprendre. Non, nous continuons à avancer droit devant mais lentement. Soyez prêts à vous servir de vos armes.

Lian tira de sa trousse un marteau à long manche qu'il balança sur son épaule. Temüge lança à son frère un regard excédé.

— Peu importe qui se trouve dans ce bois. Ho Sa a raison, nous devons éviter ces hommes.

— S'ils ont des chevaux, le risque en vaut la peine, argua Khasar. Je crois qu'il va neiger et j'en ai assez de marcher.

Sans ajouter un mot, il repartit à pas de loup, forçant les autres à le suivre. Temüge le maudit intérieurement. Khasar et ses pareils n'arpenteraient pas les avenues de sa ville imaginaire ; ils en garderaient les murailles, peut-être, tandis que des êtres supérieurs recevraient les honneurs qu'ils méritaient.

Bientôt, ils aperçurent la lueur d'un feu entre les arbres et tous entendirent les bruits que l'ouïe fine de Khasar avait captés. Un rire monta dans l'air de la nuit et Khasar eut un sourire épanoui quand il fut suivi par un hennissement.

Les quatre hommes avançaient avec précaution vers la lumière, le bruit de leur progression couvert par les exclamations joyeuses. Quand ils furent tout près, Khasar s'allongea sur le ventre, observa la petite clairière où une mule tirait sur sa bride nouée à une branche. À son grand plaisir, il découvrit aussi trois chevaux aux poils longs attachés un peu plus loin. Petits et maigres, ils gardaient l'encolure baissée. Le regard du Mongol se durcit lorsqu'il remarqua les lignes blanches de cicatrices sur leur arrière-train. Il prit son arc, disposa des flèches sur les bruyères.

Assis autour du feu, trois hommes en tourmentaient un quatrième, petit et vêtu d'une robe rouge foncé. Son crâne rasé luisait de sueur. Les trois autres n'avaient pas d'armure mais portaient des poignards à la ceinture et l'un d'eux avait appuyé son arc contre un arbre. Avec des expressions cruelles, ils continuaient leur jeu, tendant soudain le bras pour frapper le petit homme. Celui-ci avait le visage meurtri et gonflé, mais l'un des trois autres saignait du nez et ne riait pas avec ses comparses.

Sous les yeux de Khasar, celui dont le nez saignait frappa le petit homme avec un bâton. Le coup retentit dans la clairière et fit chanceler le souffre-douleur. Khasar eut un sourire de loup en encordant son arc puis retourna auprès de Ho Sa.

— Il nous faut leurs chevaux, murmura-t-il. Ce ne sont pas des soldats et je peux en abattre deux avec mon arc si tu t'occupes du troisième. Ils cognent sur un quatrième, qui a la tête lisse comme un œuf. Il continue à se battre mais il n'a aucune chance contre trois.

— C'est peut-être un moine, dit Ho Sa. Ils sont coriaces, même s'ils passent leur temps à mendier et à prier. Ne le sous-estime pas.

Khasar eut l'air amusé.

— J'ai passé mon enfance à apprendre à manier une arme, de l'aube au crépuscule. Je n'ai pas encore rencontré l'un des tiens capable de me résister.

Ho Sa secoua la tête.

— Si c'est un moine, il n'essaiera pas de tuer ses agresseurs. J'en ai vu montrer leurs talents à mon roi.

— Vous êtes un peuple étrange, grogna Khasar. Des soldats qui ne savent pas se battre et de saints hommes qui excellent au combat. Dis à Lian de se tenir prêt à fendre un crâne avec son marteau quand je tirerai.

Khasar rampa de nouveau vers le groupe, se mit lentement en position assise et découvrit avec étonnement que l'homme saignant du nez se tordait maintenant de douleur sur le sol. Les deux autres étaient tombés dans un silence menaçant. Le jeune moine se tenait droit malgré les coups reçus et parlait posément à ses tortionnaires. Avec un sourire méprisant, l'un d'eux jeta son bâton et dégaina la dague passée à sa ceinture.

Khasar banda son arc. Le moine l'aperçut à travers les flammes du feu et fléchit souplement les jambes, comme s'il s'apprêtait à bondir. Les autres ne remarquèrent rien et l'homme à la dague se rua sur lui.

Relâchant sa respiration, Khasar décocha une flèche qui atteignit le brigand à l'aisselle et le décolla du sol. L'autre se retourna au moment où Lian et Ho Sa surgissaient de leur cachette en criant. Le moine s'approcha du bandit encore debout et l'expédia dans le feu d'un coup à la tête. Ho Sa et Lian le rejoignirent mais le moine, voyant que les cheveux de son agresseur commençaient à fumer, le tira des flammes et lui tapota le crâne pour éteindre le feu. Alors seulement, il se tourna vers les nouveaux venus et les salua de la tête.

Le voleur qui saignait du nez geignait à présent, autant de peur que de souffrance. Khasar encocha une autre flèche et s'approcha à son tour, suivi de Temüge.

Devinant l'intention du Mongol, le moine s'interposa entre lui et la forme qui se tortillait sur le sol. Avec son crâne rasé, il avait l'air à peine plus âgé qu'un jeune garçon.

— Écarte-toi, lui enjoignit Khasar.

Sans qu'un muscle tressaille, le moine croisa les bras et ne bougea pas.

— Dis-lui de s'écarter, Ho Sa. Dis-lui qu'on a besoin de sa mule mais qu'il pourra partir de son côté une fois que j'aurai tué cet homme.

Ho Sa traduisit et le visage du moine s'éclaira quand il entendit une langue qu'il connaissait. Suivit un échange plutôt vif et plutôt long pendant lequel Khasar finit par relâcher la corde de son arc en jurant.

— Il dit qu'il n'avait pas besoin de notre aide et que la vie de cet homme ne nous appartient pas, expliqua enfin Ho Sa. Il dit aussi qu'il ne nous laissera pas sa mule parce qu'elle n'est pas à lui, on la lui a prêtée.

— Il ne voit pas que j'ai un arc ?

— Il n'en a cure, c'est un saint homme.

— Un saint jouvenceau, plutôt, avec une mule pour Temüge. Mais si ça ne te dérange pas de partager un cheval avec mon frère...

— Absolument pas, répondit aussitôt le Xixia.

Il parla longuement au moine, s'inclinant à trois reprises au cours de la conversation.

— Il dit que tu peux prendre les chevaux, traduisit Ho Sa pour Khasar. Lui, il reste pour soigner les blessés.

Le Mongol secoua la tête sans comprendre.

— Il m'a remercié de lui avoir sauvé la vie ?

— Je te le répète, il n'avait pas besoin de toi.

Les yeux plissés, Khasar observa le moine, qui soutint calmement son regard.

— Il plairait à Gengis ! s'exclama soudain Khasar. Demande-lui s'il veut nous accompagner.

Ho Sa transmit la proposition, le jeune homme secoua la tête sans quitter Khasar des yeux.

— Il dit qu'œuvrer pour le Bouddha peut lui faire prendre des chemins bizarres mais que sa place est auprès des pauvres.

— Les pauvres sont partout, grogna Khasar. Comment sait-il si son Bouddha n'a pas voulu que nos routes se croisent ?

Pendant que le Xixia se faisait de nouveau son interprète, le visage du moine exprima de l'intérêt.

— Il demande si ton peuple connaît le Bouddha.

— Réponds-lui que nous croyons en un père ciel et en une terre mère. Le reste n'est que combat et souffrance avant la mort.

— Tu ne crois en rien d'autre ? s'étonna Ho Sa.

Khasar jeta un coup d'œil à son frère.

— Quelques imbéciles croient aussi aux esprits, mais la plupart d'entre nous croient en un bon cheval et un bras ferme. Nous ne savons rien de son Bouddha.

Après que Ho Sa eut traduit la réponse, le moine s'inclina et se

dirigea vers l'endroit où sa mule était à l'attache. Temüge et son frère le regardèrent monter sur l'animal, qui se mit à renâcler et à ruer.

— Vilaine bête, maugréa Khasar. Alors, il vient avec nous ?

— Oui, répondit Ho Sa, encore étonné. Il dit que nul ne connaît son chemin mais que tu as peut-être raison et que tu as été guidé vers lui.

— D'accord. Mais explique-lui que moi je ne laisse pas mes ennemis en vie et qu'il ne devra plus intervenir. S'il s'y risque, je lui couperai sa petite tête rasée.

Quand le moine entendit la traduction, il éclata de rire et s'asséna une claque sur la cuisse.

— Je suis Khasar des Loups ! lui lança le frère de Gengis. Et toi, quel est ton nom ?

— Yao Shu ! répondit le moine, se frappant deux fois la poitrine du poing.

Khasar le regarda longuement puis se tourna vers Ho Sa.

— En route. Je prends la jument baie. Au moins, la marche est finie.

Ho Sa et Temüge montèrent ensemble sur le cheval dessellé. Les brigands survivants avaient gardé le silence pendant tout l'échange, conscients que leur vie était en jeu. Ils regardèrent les étrangers partir et ne se relevèrent en pestant qu'une fois certains qu'ils étaient loin.

La passe qui séparait le Xixia de la lisière sud du désert était vide lorsque les cinq hommes y parvinrent. Dans les monts du Khenti, à deux mille lis au nord, l'hiver avait sans doute déjà pris la terre dans ses griffes pour de longs mois. Il n'y avait plus de fort pour arrêter le vent glacé qui s'engouffrait dans la passe, chargé de sable et de poussière.

Khasar et Temüge mirent pied à terre en se rappelant le sang que les Mongols avaient dû verser pour s'emparer du fort. Gengis l'avait fait détruire. Si quelques gros blocs demeuraient là où ils étaient tombés, toutes les autres pierres avaient été emportées. Plusieurs trous carrés dans les parois rocheuses indiquaient encore les endroits où les poutres en bois s'enfonçaient mais à part ces quelques vestiges, c'était comme si le fort n'avait jamais existé. Il n'y avait plus de barrière pour les tribus descendant vers le sud et ce seul fait remplissait Khasar de fierté.

Il s'avança dans la passe avec son frère, leva les yeux vers les parois abruptes. Le moine et le maître maçon les observaient sans comprendre ; ni l'un ni l'autre n'avaient connu l'endroit quand il s'enorgueillissait d'un fort de pierre noire et que le royaume xixia vivait dans un superbe isolement.

Ho Sa tourna son cheval vers les champs dévastés de son pays. Au loin, des plaques noires recouvraient la terre là où les épis pourris avaient été brûlés. La famine avait dû frapper les villages et peut-être même Yinchuan. Le Xixia secoua lentement la tête à cette pensée.

Après quatre mois d'absence, il retrouverait avec joie ses fils et sa femme. Il se demanda si l'armée s'était remise de la cuisante défaite infligée par le Grand Khan. Les Mongols avaient brutalement mis un terme à une longue période de paix. Ho Sa avait perdu des amis, des camarades, et son amertume était toujours prête à resurgir. Ultime humiliation, il avait vu une princesse royale livrée aux barbares. Il frissonna en songeant qu'une femme de cette lignée était forcée de vivre dans une tente puante parmi les moutons et les chèvres.

Pourtant, en contemplant la vallée, le Xixia se rendit compte avec surprise que la compagnie de Khasar lui manquerait. Malgré la grossièreté du Mongol et son penchant pour la violence, Ho Sa pouvait évoquer leur voyage avec une certaine fierté. Aucun Xixia n'aurait réussi à s'introduire dans une cité jin et à en repartir vivant avec un maître maçon. Certes, Khasar avait failli les faire tuer tous dans un village où il avait bu trop d'alcool de riz. Ho Sa passa la main sur la croûte de l'estafilade qu'un soldat lui avait laissée au flanc droit. L'homme n'était même pas en poste dans ce village, il rendait visite à sa famille. Une fois dessoûlé, Khasar ne s'était plus souvenu de la rixe. C'était à certains égards l'homme le plus irritant que Ho Sa eût rencontré, mais son optimisme insouciant avait contaminé l'officier xixia, qui se demanda avec inquiétude s'il se ferait de nouveau à la stricte discipline de l'armée du roi. Lorsqu'il faudrait porter le tribut annuel de l'autre côté du désert, il se porterait volontaire pour conduire les gardes à seule fin de découvrir la terre qui avait donné le jour à ces guerriers.

Khasar revint auprès de ses compagnons, transporté de joie à la perspective de retrouver la steppe et de rapporter leur proie à Gengis. Ils étaient tous sales et couverts de poussière, les rides du visage encrassées. Yao Shu avait commencé à apprendre la langue mongole avec Ho Sa. Lian n'avait pas l'oreille nécessaire pour cela mais avait quand même mémorisé quelques mots essentiels. Ils regardaient Khasar, sans trop comprendre la raison de sa bonne humeur.

Le cœur étonnamment serré à l'idée de quitter cette étrange compagnie, Ho Sa chercha les mots pour exprimer ses sentiments mais Khasar parla avant qu'il ouvre la bouche :

— Regarde bien, Ho Sa. Tu ne reverras pas ton pays avant longtemps.

— Quoi ? s'exclama le Xixia.

Khasar haussa les épaules.

— Ton roi t'a prêté pour un an. Quatre mois seulement se sont

écoulés, ajoute deux de plus pour parvenir aux monts du Khenti. Nous aurons besoin de toi pour faire l'interprète avec le maçon et pour apprendre au moins à mieux parler notre langue. Tu croyais que je te laisserais ici ? Mais oui, tu le croyais !

Khasar parut ravi de l'expression amère qui traversa le visage de Ho Sa.

— Nous retournons dans la steppe, Ho Sa. Le maçon nous apprendra ce qu'il sait et quand nous serons prêts, nous repartirons en guerre. D'ici là, tu nous seras peut-être si utile que je demanderai à ton roi de te prêter un an ou deux de plus. Je crois qu'il acceptera volontiers si nous diminuons en échange le montant du tribut.

— Tu fais ça pour me torturer, répliqua Ho Sa.

— Peut-être un peu, reconnut Khasar en riant, mais tu es un guerrier vaillant et tu connais les Jin. Nous aurons besoin de toi à nos côtés quand nous les affronterons.

Ho Sa jeta un regard furieux au Mongol, lequel lui asséna une joyeuse tape sur la cuisse puis se retourna pour lancer aux autres, par-dessus son épaule :

— Il faudra prendre de l'eau dans les canaux. Après ce sera le désert, et ensuite les femmes et le butin. Qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus ? Je te trouverai même une veuve pour te tenir chaud, Ho Sa. C'est une faveur que je te fais, si seulement tu pouvais le comprendre.

Khasar remonta sur son cheval, l'amena là où Lian aidait Temüge à se hisser sur sa monture partagée.

— La steppe nous appelle, frère. Tu le sens ?

— Je le sens, répondit Temüge.

Il était lui aussi impatient de retrouver les guerriers, mais uniquement parce qu'il connaissait mieux à présent ce qu'ils pouvaient conquérir. Tandis que Khasar rêvait de guerre et de pillage, Temüge voyait des villes, et toute la beauté, tout le pouvoir qui allaient avec.

DEUXIÈME PARTIE

1211 après J. -C.

Xin-Wei

(Tronc Céleste du Métal. Rameau Terrestre du Mouton.)
Dynastie Jin, empereur Wei

Gengis, portant son armure, assistait à la destruction de la ville de Linhe. Les rizières inondées s'étaient transformées en boue brune sur près de trente lis autour de la cité que son armée assiégeait. Son enseigne aux neuf queues de cheval pendait mollement, faute de vent, tandis que le soleil couchant accablait ses guerriers.

De chaque côté du khan, des féaux dont les montures frappaient le sol du sabot attendaient les ordres. Près de lui, un serviteur tenait la bride de sa jument alezane, mais Gengis n'était pas encore prêt à monter en selle.

Non loin des troupes, on avait planté une tente rouge sang. À cent lis à la ronde, l'armée mongole avait écrasé toute résistance jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Linhe, comme Yinchuan naguère. Les Mongols avaient trouvé les forts et les villes de garnison déserts car les soldats jin battaient en retraite devant un ost avec lequel ils ne pouvaient espérer rivaliser. Les Mongols avaient porté devant eux la peur de l'invasion et repoussé les limites du pouvoir jin, laissant les villes dévastées. Même la grande muraille n'avait pu résister aux catapultes et aux échelles de son peuple. Gengis avait pris plaisir à voir ses nouvelles machines de guerre en détruire de vastes pans en guise d'exercice. Ses hommes avaient balayé les défenseurs et incendié les postes en bois. Les Jin ne pouvaient pas les arrêter, ils ne pouvaient que fuir ou être anéantis.

Le moment viendrait de régler les comptes, Gengis en était sûr : quand se dresserait un général capable de rassembler les Jin, ou quand les Mongols parviendraient à Yenking. Ce ne serait pas aujourd'hui.

Xamba était tombée au bout de sept jours, Wuyuan avait brûlé au bout de trois seulement. Gengis regarda les pierres de ses catapultes fissurer les murs de Linhe et sourit, satisfait. Le maître maçon que ses frères avaient ramené lui avait montré une nouvelle façon de faire la guerre, il ne serait plus jamais arrêté par de hauts murs. En deux ans, son peuple avait construit des catapultes et appris les points faibles des murailles jin. Ses fils étaient devenus grands et forts, et il avait été là pour voir l'aîné atteindre l'âge d'homme.

Bien qu'il se tint derrière l'alignement de catapultes, il entendait clairement les coups sourds des pierres atteignant leur cible. Les soldats jin réfugiés dans la ville n'osaient pas sortir pour affronter son

armée et s'ils le faisaient, il se féliciterait de ce dénouement rapide. La tente rouge n'était pas de bon augure pour eux. Peu à peu, les murs se lézardaient sous les pierres que ses hommes en sueur projetaient dans l'air. Lian lui avait montré les plans d'une arme bien plus redoutable qui, grâce à un système de contrepoids, enverrait des rochers plus loin encore avec une force terrible. Le maître maçon avait trouvé sa vocation en concevant des machines pour un chef qui appréciait ses talents. Gengis avait découvert qu'il était capable de comprendre les dessins de Lian comme s'il avait toujours eu les connaissances nécessaires. Les mots écrits demeuraient pour lui un mystère, mais leviers et cordes, force et friction, tout cela était instantanément clair dans son esprit. Il laisserait Lian construire sa grande machine pour attaquer Yenking.

La cité impériale n'était cependant pas une autre Linhe facile à soumettre sous les pierres. Gengis grogna en se représentant les douves et les immenses murailles que Lian lui avait décrites, larges à leur base de sept longueurs d'homme. Si les murs de Xamba s'étaient effondrés dans les galeries creusées en dessous, les fondations des tours de Yenking étaient en pierre et ne pouvaient être sapées. Il lui faudrait plus de catapultes pour réduire la ville de l'empereur, mais Gengis disposait d'autres armes et après chaque victoire ses guerriers gagnaient en expérience.

Gengis s'était d'abord dit qu'ils rechigneraient à tenir ce nouveau rôle. Les Mongols n'avaient jamais fait de bons fantassins et pourtant, quand Lian les avait initiés au maniement des machines, un grand nombre avaient compris le jeu des forces et des poids. Gengis avait montré sa satisfaction d'avoir des hommes capables d'abattre des villes et ils se tenaient orgueilleusement sous son regard.

Le khan sourit quand un pan de mur tomba vers l'extérieur. Süböteï avait un millier de guerriers sous ses ordres devant Linhe. Le gros de l'armée mongole avait formé des colonnes en face de chacune des quatre portes de la ville et attendait de se ruer à l'intérieur au premier signe d'ouverture. Süböteï marchait à grands pas d'une catapulte à l'autre pour diriger les coups. Tout était nouveau pour ces hommes et Gengis était fier de leur faculté d'adaptation. Si seulement son père avait vécu pour voir ça !

Süböteï ordonna de faire avancer les palissades en bois pour protéger ses guerriers quand ils firent tomber les blocs de pierre détachés avec de longues piques crochues. Les archers ennemis ne pouvaient tirer sans s'exposer et lorsqu'ils prenaient ce risque, leurs flèches s'enfonçaient dans le bois.

Un groupe de défenseurs se montra pour renverser le contenu d'un chaudron en fer par-dessus la muraille. Plusieurs d'entre eux tombèrent sous les flèches mongoles mais d'autres prirent leur place.

Gengis fronça les sourcils quand ils réussirent à arroser d'un liquide noir une dizaine de piquiers, qui s'abritèrent sous le bouclier en bois. Peu après, les Jin lancèrent des torches et des flammes jaillirent, couvrant de leur ronflement les cris des guerriers, dont les poumons brûlaient.

Les piquiers en feu coururent en titubant vers d'autres groupes, perturbant le rythme de l'attaque. Dans la confusion, les archers jin abattirent tous ceux qui s'aventuraient à découvert.

Süböteï donna de nouveaux ordres et les guerriers soutenant la palissade reculèrent lentement, laissant les silhouettes enflammées se tordre jusqu'à la mort. Gengis eut un hochement de tête approuvateur quand les catapultes se remirent à siffler. Il avait entendu parler de cette huile qui brûlait mais ne l'avait jamais vue utilisée de cette façon. Elle s'enflammait plus facilement que la graisse de mouton des lampes mongoles et il décida de s'en procurer. Il en resterait peut-être dans Linhe lorsque la ville tomberait.

Des cadavres noirs et fumants jonchaient à présent le sol au pied des murailles de la ville d'où montaient quelques cris moqueurs. Gengis attendit avec une impatience croissante que Süböteï perce une brèche. Il ne ferait plus clair très longtemps et au coucher du soleil Süböteï devrait ordonner à ses hommes de battre en retraite pour la nuit.

Gengis se demanda combien d'hommes il avait perdus dans l'assaut. C'était sans importance. Süböteï commandait les moins expérimentés de ses guerriers, ceux qu'il fallait endurcir à la guerre. Au cours des deux années passées dans les monts du Khenti, huit mille jeunes garçons avaient accédé à l'âge d'homme et étaient venus grossir les rangs de l'armée. La plupart d'entre eux étaient sous les ordres de Süböteï et se donnaient le nom de Jeunes Loups pour faire honneur à Gengis. Süböteï avait presque supplié le khan de placer ses hommes à la pointe de l'assaut, demande inutile puisque Gengis avait déjà décidé que ces jeunes guerriers mèneraient l'attaque. Il fallait les aguerrir, eux et leur général.

Entendant des cris de blessés, le khan tapota inconsciemment de son bracelet de force les plaques laquées de sa cuisse droite. Deux autres pans de mur tombèrent. Une tourelle s'effondra, déversant une nichée d'ennemis quasiment aux pieds des guerriers de Süböteï. La muraille de Linhe ressemblait maintenant à une bouche édentée et Gengis sut que ce ne serait plus long. Ses hommes firent avancer les échelles roulantes et les équipes des catapultes se redressèrent enfin, épuisées et triomphantes.

L'excitation monta autour du khan lorsque les Jeunes Loups déferlèrent, taches sombres sur la pierre gris clair. Ils étaient couverts par les meilleurs archers de Gengis, des hommes capables de

transpercer un œuf à cent pas. Les soldats jin qui se montraient en haut des murs retombaient en arrière, criblés de flèches.

Gengis prit la bride de sa jument qui, sentant l'humeur de son maître, renâcla. Il regarda à sa droite, à sa gauche, vit les visages patients de ses féaux, les rangs et les colonnes disposés en un grand cercle autour de la ville. Il avait divisé son armée pour que chacun de ses généraux commande une tuman de dix mille hommes et puisse prendre des initiatives. Arslan, posté de l'autre côté de Linhe, était invisible mais Gengis pouvait voir l'enseigne à queue de cheval de Jelme. Le soleil les baignait tous d'une lumière cuivrée projetant de longues ombres. Gengis chercha des yeux ses frères, prêts à se ruer sur les portes est et ouest si elles s'ouvraient avant les autres. Khasar et Kachium tenaient à être les premiers dans les rues de Linhe.

Il n'accorda qu'un coup d'œil à la masse imposante de Tolui, qui avait été le féal d'Eeluk des Loups et qui se redressa fièrement. Les vieux amis étaient là, ils répondaient d'un hochement de tête au regard du khan. En première ligne de la colonne, vingt cavaliers seulement, des hommes qui auraient bientôt trente ans, comme lui. Penchés en avant, ils fixaient la ville d'un œil avide. Gengis observait et attendait, les mains tremblant légèrement d'excitation. Une voix qu'il connaissait le tira de ses pensées :

— Puis-je attirer sur toi la protection des esprits, seigneur ?

Il se tourna vers son chamane personnel, premier parmi ceux qui arpentaient les chemins sombres. Kōkōtchu avait troqué les haillons qu'il portait quand il servait le khan des Naïmans pour une robe en soie bleu foncé fermée par une ceinture de tissu doré. Ses poignets étaient entourés de bracelets en cuir où pendaient des pièces de monnaie jin qui tintaient quand il remuait les bras. Gengis baissa la tête, sentit la fraîcheur du sang de mouton avec lequel le chamane traça des traits sur son visage. Envahi par un calme étrange, il garda la tête inclinée tandis que Kōkōtchu psalmodiait une incantation à la terre mère.

— Elle boira avec joie le sang que tu feras couler, seigneur.

Gengis relâcha lentement sa respiration, conscient de la peur des hommes qui l'entouraient. C'étaient des guerriers-nés, endurcis au combat dès leur plus jeune âge, mais ils se turent quand le chamane passa parmi eux. Gengis avait vu croître cette crainte et s'en était servi pour discipliner les tribus en accordant du pouvoir à Kōkōtchu.

— Dois-je faire démonter la tente rouge ? demanda le chamane. Le soleil se couche, la tente noire est prête.

Gengis réfléchit. C'était Kōkōtchu qui avait suggéré ce moyen de semer la terreur dans les cités des Jin. Le premier jour du siège, on plantait une tente blanche devant leurs murailles. S'ils n'ouvraient pas leurs portes avant le coucher du soleil, on montait le lendemain à

l'aube la tente rouge, signe que tous les hommes de la ville mourraient. Le troisième jour, la tente noire avertissait l'ennemi que tous ceux qui vivaient dans la ville, sans exception, seraient impitoyablement exterminés.

La leçon était destinée aux cités situées plus à l'est et Gengis se demandait si elles se rendraient plus facilement, comme le soutenait Kōkōtchu. Le chamane savait comment utiliser la peur. Certes, il serait difficile d'empêcher les guerriers de piller aussi sauvagement les villes qui se rendaient que celles qui résistaient, mais l'idée lui plaisait. Tout était question de rapidité et si des villes tombaient sans se battre, son armée avancerait plus vite.

— La journée n'est pas encore finie, Kōkōtchu. Épargnons les femmes. Celles qui sont trop vieilles ou trop laides pour nous porteront la nouvelle ailleurs et la terreur se répandra.

— À tes ordres, dit le chamane, les yeux brillants.

Gengis se félicita intérieurement : il avait besoin d'hommes intelligents pour parcourir le chemin que son imagination avait tracé pour lui.

— Seigneur khan ! s'écria un de ses officiers.

Gengis tourna la tête, découvrit que les guerriers de Süböteï avaient enfoncé la porte nord. Les défenseurs résistaient encore et des Jeunes Loups tombaient en luttant pour conserver l'avantage acquis. À la limite de son champ de vision, Gengis vit les dix mille cavaliers de Khasar se mettre au galop : la ville était ouverte sur deux côtés au moins. À l'est, Kachium demeurait encore sur ses positions, probablement frustré de voir son frère le devancer.

— En avant ! cria Gengis en talonnant son cheval.

Giflé par le vent de la course, il se rappela les longues chevauchées dans la steppe de son enfance. Il tenait dans la main droite une longue lance en bois de bouleau, autre innovation. Seuls quelques-uns des guerriers les plus forts avaient commencé à s'entraîner avec cette arme. Maintenant la pointe dressée, il galopait dans un bruit de tonnerre, entouré de ses fidèles guerriers.

Il y aurait d'autres villes, il le savait, mais les premières resteraient les plus chères à sa mémoire. La colonne pénétra dans la ville, dispersant les défenseurs comme des feuilles ensanglantées balayées par le vent.

Temüge se dirigea dans le noir vers la yourte de Kōkōtchu. En s'approchant, il entendit des pleurs étouffés mais ne s'arrêta pas. C'était une nuit sans lune, moment le plus propice pour apprendre, selon le chamane. Des feux brûlaient encore au loin dans la carcasse éventrée de Linhe, mais le camp mongol était silencieux.

Près de la tente de Kōkōtchu, il y en avait une autre, si basse que Temüge dut s'agenouiller pour y entrer. Une seule lampe l'éclairait faiblement et l'air était tellement enfumé que Temüge se sentit étourdi après quelques inspirations. Le chamane était assis en tailleur sur la soie noire froissée recouvrant le sol. Tout ce qui se trouvait dans cette tente avait été offert à Kōkōtchu par Gengis et Temüge sentit de l'envie se mêler à sa crainte.

Kōkōtchu l'avait mandé, il était venu. Il n'avait pas à poser de questions. Il s'assit en face du chamane, remarqua qu'il avait les yeux clos et que sa respiration se réduisait à un mince souffle. Temüge frissonna en imaginant des esprits dans la fumée qui emplissait ses poumons. Elle montait de l'encens brûlant dans deux coupelles en cuivre et il se demanda du pillage de quelle ville il provenait. En ces jours sanglants, les yourtes de son peuple se garnissaient de nombreux objets bizarres dont peu connaissaient l'usage.

Temüge toussa quand la fumée se fit trop épaisse. La poitrine nue de Kōkōtchu frémit, ses yeux s'ouvrirent, demeurèrent un moment aveugles. Quand il fut de nouveau capable de voir, le chamane sourit à son visiteur.

— Tu n'es pas venu depuis une lune, dit Kōkōtchu d'une voix que la fumée rendait rauque.

— J'étais perturbé. Certaines des choses que tu m'as confiées étaient... troublantes.

Le chamane eut un petit rire de gorge.

— Les hommes craignent le pouvoir comme les enfants le noir. Il les fascine et les consume en même temps. Ce n'est jamais un jeu qu'on peut jouer à la légère.

Il fixa le jeune homme jusqu'à ce qu'il détourne le regard. Les yeux de Kōkōtchu étaient étrangement brillants, avec les pupilles les plus larges et les plus sombres que Temüge eût jamais vues.

— Pourquoi es-tu venu cette nuit si ce n'est pour plonger une fois encore dans les ténèbres ? murmura le chamane.

Temüge prit une profonde inspiration. La fumée n'irritait plus ses poumons, il se sentait grisé, presque sûr de lui.

— Il paraît que tu as démasqué un traître pendant que j'étais à Baotou. Mon frère le khan m'en a parlé. C'était prodigieux, selon lui, la façon dont tu l'as trouvé parmi six guerriers agenouillés.

— Beaucoup de choses ont changé depuis, répondit Kōkōtchu. J'ai senti sa culpabilité, mon fils. Tu pourras apprendre à le faire.

Kōkōtchu fit un effort de volonté pour demeurer lucide. Il était habitué à la fumée et il lui en fallait bien plus qu'à son jeune compagnon pour être étourdi, mais des lumières vives n'en brillaient pas moins à la limite de son champ de vision.

Temüge sentit ses soucis se dissoudre, assis face à cet homme

étrange qui gardait sur lui une odeur de sang malgré ses nouveaux habits de soie. Les mots semblaient tomber de sa bouche et il ne se rendait pas compte qu'il les mangeait à moitié.

— Gengis dit que tu as posé une main sur le traître et que tu as prononcé une phrase dans la langue ancienne, chuchota Temüge. L'homme a hurlé et s'est effondré, mort, sans aucune blessure.

— Et tu voudrais être capable d'en faire autant, Temüge ? Il n'y a personne d'autre que nous ici, tu peux parler librement. C'est ce que tu veux ?

Temüge vacilla légèrement, laissa ses mains descendre jusqu'au tissu de soie et le sentit glisser sous ses doigts avec une sensation d'une extraordinaire intensité.

— C'est ce que je veux.

Le sourire du chamane s'élargit, révélant des gencives sombres. Il ne connaissait pas l'identité du traître, il n'était même pas sûr qu'il y en ait eu un. La main qu'il avait pressée sur la tête de l'homme cachait deux minuscules dents et un sac à venin entouré de cire. Il avait dû chasser de nombreuses nuits pour trouver le crocodile qu'il cherchait, en courant le risque de se faire mordre lui-même. Il gloussa en se rappelant l'expression impressionnée du khan quand la victime avait commencé à se tordre au simple contact de sa main. Le visage de l'homme était devenu noir avant qu'il meure. Kōkōtchu l'avait choisi à cause de la jeune Jin qu'il avait prise pour épouse. Elle avait éveillé la concupiscence du chamane quand elle était passée devant sa yourte pour aller chercher de l'eau, puis sa colère lorsqu'elle s'était refusée à lui, comme si elle était autre chose qu'une esclave. Il rit plus fort au souvenir de la lueur de compréhension qui s'était allumée dans les yeux du mari juste avant que la mort l'emporte. Depuis, Kōkōtchu était craint et honoré dans le camp. Après cette démonstration de ses pouvoirs, aucun autre chamane n'avait plus osé lui contester sa position. Cette tromperie ne lui causait pas de remords. Il était destiné à se tenir auprès du khan, triomphant de ses ennemis. Même s'il devait encore tuer mille fois, cela en vaudrait toujours la peine.

Il remarqua que Temüge avait déjà le regard vitreux à cause de la fumée et décida d'attacher le jeune homme par des liens plus serrés encore pour qu'il ne puisse plus jamais se libérer. Lentement, Kōkōtchu tendit la main vers le petit pot d'épaisse pâte noire posé à côté de lui, y plongea un doigt, le leva pour regarder les graines prises dans la matière luisante. Puis il ouvrit la bouche de Temüge sans rencontrer de résistance et étala la pâte noire sur la langue du jeune homme.

Le goût amer fit hoqueter Temüge mais avant de pouvoir recracher la pâte, il sentit une torpeur le gagner. Il entendit des voix murmurer, tourna la tête pour chercher d'où elles venaient.

— Fais des rêves sombres, dit Kōkōtchu, satisfait. Je te guiderai. Ou, mieux encore, je te donnerai mes rêves.

Le jour était levé quand le chamane sortit de la tente d'un pas chancelant, la tunique tachée de sueur aigre. Temüge dormait encore sur le tissu de soie et ne se réveillerait pas avant la fin de la journée. Kōkōtchu n'avait pas lui-même absorbé de pâte noire, il savait qu'elle le faisait parler à tort et à travers et il n'était pas sûr que Temüge ne garderait aucun souvenir de son expérience. Le chamane ne voulait pas se retrouver au pouvoir d'un autre alors que l'avenir s'annonçait si brillant. Il prit quelques inspirations d'air froid qui libérèrent sa tête de l'emprise de la fumée, sentit son odeur douceâtre ressortir par ses pores.

Dans la yourte, la jeune Jin était toujours agenouillée à l'endroit où il l'avait laissée, sur le sol, près du poêle. Elle était incroyablement belle, pâle et délicate. Il sentit son désir pour elle s'éveiller de nouveau et s'étonna de sa vigueur. Peut-être un reste de fumée dans ses poumons. Il la questionna :

— Combien de fois m'as-tu désobéi en te levant ?

— Pas une seule, répondit-elle en tremblant.

Lorsqu'il voulut lui relever la tête, sa main glissa maladroitement sur le menton de la jeune femme et il s'emporta. Le geste se transforma en coup, elle tomba en arrière.

Pantelant, il la regarda se redresser et s'agenouiller de nouveau. Quand il commença à dénouer la ceinture de son *deel*, elle tourna la tête vers lui. Elle avait du sang sur la bouche, la lèvre inférieure déjà enflée. Cela l'excita.

— Pourquoi me frappes-tu ? Que veux-tu de plus ? geignit-elle, les larmes aux yeux.

— Exercer mon pouvoir sur toi, petite, répondit-il en souriant. C'est ce que veulent tous les hommes, non ? C'est dans le sang de chacun de nous. Nous serions tous des tyrans si nous le pouvions.

La cité impériale de Yenking devint silencieuse un peu avant l'aube, mais ce fut plus le fait d'un excès de ripailles pour la Fête des Lanternes que par crainte de l'armée mongole. Au coucher du soleil, l'empereur Wei était monté sur une estrade pour être vu de la foule en liesse et mille danseurs munis de cors et de cymbales avaient fait un vacarme à réveiller les morts. Le monarque avait les pieds nus pour montrer son humilité devant le peuple tandis qu'un million de voix scandaient : « Dix mille ans ! Dix mille ans ! » La nuit était bannie le jour de la Fête des Lanternes. La ville scintillait comme un joyau, une myriade de flammes éclairait des plaques de verre ou de corne bouillie. Même les trois grands lacs brillaient, leur surface noire couverte de minuscules bateaux portant chacun une flamme. On ouvrit l'écluse du grand canal, qui s'étirait sur trois mille lis jusqu'à la ville de Hangzhou, au sud, et les petites embarcations dérivèrent dans la nuit comme un fleuve de feu, emportant la lumière. Ce symbole plut au jeune empereur, qui supportait stoïquement le bruit et la fumée des pétards. Il en explosait tant que la ville entière était grise de fumée et que l'air lui-même laissait un goût âcre sur la langue. Des enfants seraient conçus cette nuit-là, dans le plaisir ou la violence. Il y aurait plus de cent meurtres et les lacs engloutiraient dans leurs sombres profondeurs la dizaine d'ivrognes qui tenteraient de les traverser à la nage. C'était la même chose chaque année.

L'empereur avait enduré les cris d'adoration de ses sujets, ballotté par les clameurs qui retentissaient à l'intérieur des murailles et au-delà. Même les mendiants, les esclaves et les prostituées l'acclamaient cette nuit-là et illuminaient leurs bicoques délabrées avec une précieuse huile. Il avait tout supporté même si, par moments, son regard se faisait distant et froid tandis qu'il songeait à l'armée qui avait osé pénétrer sur ses terres.

Les paysans ne savaient rien de la menace et même les marchands de nouvelles avaient peu d'informations. L'empereur Wei avait veillé à réduire au silence les colporteurs de ragots et si leur arrestation inquiétait ceux qui s'intéressaient à ce genre de signe, la fête s'était poursuivie dans l'enthousiasme habituel. Les fêtards ivres d'alcool, de bruit et de lumière lui faisaient penser à des asticots grouillant sur un cadavre. Ils festoyaient alors que les messagers impériaux apportaient

des rapports alarmants. Au-delà des montagnes, des villes brûlaient.

Lorsque l'aube commença à éclaircir l'horizon, les cris et les chants moururent enfin dans les rues. Le dernier des petits bateaux portant une bougie avait disparu en direction de la campagne et on n'entendait plus que quelques rares pétarades au loin. D'une fenêtre de ses appartements, l'empereur contemplait le cœur silencieux du lac Songhai, entouré par des centaines de superbes demeures. Les plus puissants des nobles s'agglutinaient autour de cette masse d'eau sombre, sous le regard de l'homme dont ils tenaient leur pouvoir. Il aurait pu citer le nom de chaque membre des familles de haute lignée qui s'affairaient pour administrer son empire.

La fumée de la fête flottait au-dessus des lacs avec la brume matinale. Devant un spectacle d'une telle beauté, il était difficile de comprendre la menace venue de l'ouest. Pourtant, la guerre arrivait et Wei regrettait que son père ne soit plus de ce monde. Le vieil homme avait passé sa vie à étouffer la moindre rébellion aux limites de son empire et au-delà. Wei avait beaucoup appris de lui mais il ressentait la nouveauté de sa position. Il avait déjà perdu des villes appartenant aux Jin depuis la grande partition qui avait coupé l'empire en deux, trois siècles plus tôt. Ses ancêtres avaient connu un âge d'or et il ne pouvait que rêver de restaurer la gloire ancienne de l'empire.

Il eut un sourire désabusé en songeant à la réaction de son père s'il avait appris que les hordes mongoles déferlaient sur les terres ancestrales. Il aurait parcouru rageusement les couloirs du palais, frappant les esclaves qui se trouvaient sur son passage et donnant des ordres pour rassembler l'armée. Il n'avait jamais perdu une bataille et sa confiance en lui aurait galvanisé tout le monde.

Wei fut tiré de ses pensées par un toussotement discret derrière lui. Délaissant la haute fenêtre, il se retourna et découvrit son Premier ministre plongé dans une révérence.

— Majesté impériale, le général Zhu Zhong est ici, comme vous l'avez demandé.

— Faites-le entrer et veillez à ce que je ne sois pas dérangé, répondit l'empereur en allant s'asseoir.

Il parcourut la pièce des yeux, vit que rien n'y était en désordre. Nul papier, nulle carte n'encombrait son bureau et il ne montra aucun signe de colère en attendant l'homme qui le débarrasserait des barbares. Il ne put s'empêcher de penser au roi xixia et à la lettre qu'il lui avait envoyée trois ans plus tôt. Il se rappela avec honte le mépris qu'elle exprimait et le plaisir qu'il avait éprouvé à l'écrire. Qui aurait pu se douter alors de la menace mongole ? Son peuple n'avait jamais redouté des tribus qu'on pouvait écraser chaque fois qu'elles s'agitaient un peu trop. Wei se mordit l'intérieur de la lèvre en considérant l'avenir. S'il ne parvenait pas rapidement à bout des

Mongols, il devrait payer les Tatars pour qu'ils attaquent leurs ennemis séculaires. L'or jin pouvait remporter autant de victoires que les arcs et les lances. Il se souvint alors avec affection des paroles de son père et regretta une fois plus qu'il ne soit plus là pour lui prodiguer ses conseils.

Le général Zhu Zhong avait une forte personnalité et un physique de lutteur. Sa tête rasée avec soin et luisante d'huile capta la lumière quand il l'inclina. Wei se surprit à se redresser à son entrée, héritage de nombreuses heures passées sur le terrain d'exercice. C'était rassurant de retrouver ce regard farouche et cette tête massive qui l'avaient pourtant fait trembler quand il était enfant.

Wei constata que Zhu Zhong était d'humeur exécrationnelle et se sentit de nouveau semblable à un enfant devant lui. Il dut faire un effort pour affermir sa voix : un empereur ne devait pas montrer de faiblesse.

— Ils arrivent, général. J'ai lu les rapports.

Zhu Zhong considéra le jeune homme au visage lisse qu'il avait devant lui et regretta de ne pas se trouver devant le père. Le vieil homme aurait déjà réagi, mais la roue de la vie l'avait emporté et c'était au fils qu'il avait maintenant affaire.

— Ils ont soixante-cinq mille guerriers, majesté. Leur cavalerie est remarquable et ils sont tous excellents archers. En outre, ils ont appris les techniques du siège et disposent d'armes d'une grande puissance. Ils ont acquis une discipline que je ne leur connaissais pas.

— Ne me parlez pas de leurs points forts ! s'emporta le jeune empereur. Dites-moi plutôt comment vous les massacrerez.

Le général ne réagit pas mais son silence à lui seul était un reproche et Wei, une rougeur montant à ses joues pâles, lui fit signe de poursuivre.

— Pour vaincre l'ennemi, nous devons le connaître, Fils du Ciel.

Zhu Zhong avait donné ce titre au jeune empereur pour l'aider à se maîtriser, pour lui rappeler son rang en ce moment de crise. Il attendit que le souverain ait dominé sa peur pour continuer :

— Autrefois, nous aurions cherché des faiblesses dans leur coalition. Je ne crois pas que cette tactique marchera encore.

— Pourquoi ? rétorqua Wei.

Est-ce que cet homme allait enfin lui dire comment briser l'échine des barbares ? Enfant, il avait dû subir les sermons du général grisonnant, et apparemment il ne pouvait toujours pas y échapper, même avec un empire à ses pieds.

— Aucune armée mongole n'avait jamais réussi à franchir la muraille extérieure, majesté. Ils ne pouvaient que hurler à son pied. Mais la muraille n'est plus la barrière qu'elle était jadis et les Mongols n'ont pas été repoussés par des forces supérieures comme ils l'auraient

été par le passé. Du coup, ils se sont enhardis.

Wei s'abstint cette fois d'une réaction intempestive et le regard du général perdit un peu de sa sévérité. Le jeune garçon commençait peut-être à savoir se taire.

— Nous avons torturé leurs éclaireurs, sire. Plus d'une dizaine, ces derniers jours. Nous avons perdu des hommes pour les capturer vivants mais cela en valait la peine.

Le général fronça les sourcils au souvenir de ce qu'il avait appris.

— Ils sont unis, reprit-il. Je ne puis dire si cette alliance se défera ou non avec le temps, mais cette année au moins, ils sont forts. Ils ont des sapeurs, des catapultes. Et les richesses des Xixia derrière eux.

Zhu Zhong s'interrompit de nouveau, le visage exprimant son mépris pour leurs anciens alliés.

— Majesté, j'aurai plaisir à mener nos troupes dans la vallée du Xixia une fois que cette affaire sera réglée.

— Les éclaireurs, général, rappela Wei avec impatience.

— Ils parlent de ce Gengis comme d'un aimé des dieux. Je n'ai pas trouvé trace d'un groupe qui lui serait rebelle, mais je continuerai à chercher. Nous avons plus d'une fois réussi à les diviser en leur promettant pouvoir et richesses.

— Général, dites-moi enfin comment vous en viendrez à bout ou je trouverai quelqu'un d'autre qui en soit capable.

Zhu Zhong serra les lèvres en une ligne dure.

— Maintenant que la muraille extérieure est franchie, nous ne pouvons plus défendre les villes qui entourent le fleuve Jaune, sire. Le terrain est plat, il leur donne l'avantage. Votre Majesté doit se faire à l'idée de perdre ces villes une fois que nos forces reculeront.

Wei secoua la tête de frustration mais le général insista :

— Nous ne devons pas leur laisser le choix du terrain. Linhe tombera, comme Xamba et Wuyuan. Baotou, Hohhot, Jining, Xicheng : toutes se trouvent sur leur chemin. Nous ne pouvons sauver ces villes, nous ne pourrions que les venger.

L'empereur se leva, furieux.

— Les routes du négoce seront coupées et nos ennemis sauront que nous sommes faibles ! tempêta-t-il. Je vous ai fait venir pour que vous m'expliquiez comment sauver les terres dont j'ai hérité, pas pour vous demander de les regarder brûler avec moi !

— Elles ne peuvent pas être sauvées, majesté, répondit Zhu Zhong d'une voix ferme. Moi aussi je pleurerai les morts quand ce sera terminé. Je me rendrai dans chacune de ces villes, je couvrirai ma tête de cendres et je ferai des offrandes en signe d'expiation. Mais elles tomberont. J'ai ordonné que nos troupes s'en retirent. Elles serviront mieux Sa Majesté ici.

Le jeune empereur demeura coi, la main droite suspendue près de

la couture de sa tunique. Au prix d'un effort de volonté, il se ressaisit.

— Prenez garde à ce que vous allez dire, général. J'ai besoin d'une victoire et si vous me répétez que je dois abandonner les terres de mon père, je vous fais décapiter sur-le-champ.

Zhu Zhong soutint le regard courroucé du jeune monarque et n'y vit plus trace de faiblesse. Un instant, le nouvel empereur lui rappela l'ancien. La guerre ferait peut-être resurgir un sang vigoureux que tous ses efforts n'avaient pas réussi à ranimer.

— Je peux rassembler deux cent mille hommes pour les affronter, sire. L'affectation d'une grande quantité de vivres à l'armée provoquera la famine, mais la garde impériale maintiendra l'ordre dans Yenking. Je choisirai le lieu de la bataille, là où les Mongols ne pourront pas nous submerger avec leur cavalerie. Par Lao-tseu, je jure au Fils du Ciel de les exterminer. J'ai formé un grand nombre de nos officiers, je peux garantir à Sa Majesté qu'ils ne failliront pas.

L'empereur fit signe à un esclave qui se tenait à proximité de lui apporter un verre d'eau fraîche. Il n'en proposa pas au général, n'y songea même pas, bien que l'homme eût trois fois son âge et que la matinée fût chaude. L'eau de la source de Jade était réservée à la famille impériale.

— Voilà ce que je voulais entendre, dit-il avec reconnaissance après avoir bu une gorgée. Où livrerez-vous bataille ?

— Quand les villes seront tombées, les Mongols marcheront sur Yenking. Ils savent sûrement que c'est le lieu de résidence de l'empereur. Je les arrêterai dans les montagnes de l'Ouest, à la passe Yuhung, celle qu'ils appellent la Gueule du Blaireau. Elle est assez étroite pour ralentir leurs chevaux et c'est là que nous les tuerons tous. Ils ne parviendront jamais ici, j'en fais le serment.

— Ils ne pourront pas s'emparer de Yenking, même si vos plans échouent, déclara Wei avec assurance.

Zhu Zhong le regarda en se demandant s'il avait jamais quitté la ville où il était né.

— La question ne se posera pas. Je les anéantirai dans la passe et, une fois l'hiver passé, j'irai dans leurs steppes et je les brûlerai jusqu'au dernier. Ils ne redeviendront jamais forts et menaçants.

Les paroles du général redonnèrent courage au jeune empereur : il n'aurait peut-être pas à rejoindre son père dans la honte au pays des morts. Il n'aurait pas à expier un échec. Un instant, il repensa aux villes dont les Mongols s'empareraient, en des visions de carnage et d'incendie qu'il chassa de son esprit en buvant une autre gorgée d'eau. Il les rebâtirait. Quand le dernier des barbares aurait été taillé en pièces, ou cloué à un arbre, il reconstruirait ces villes et le peuple saurait que son empereur était encore puissant, encore aimé du ciel.

— Mon père m'avait raconté que vous étiez un fléau pour ses

ennemis, dit Wei, le ton radouci par son changement d'humeur. Souvenez-vous des villes détruites quand vous aurez l'occasion de faire souffrir ces barbares. Châtiment exemplaire, en mon nom.

— Il sera fait selon le désir de Sa Majesté impériale, répondit Zhu Zhong en s'inclinant profondément.

Perdu dans ses pensées, Ho Sa traversait le vaste camp. Cela faisait près de trois ans que son roi l'avait prêté au chef mongol et il lui arrivait parfois d'avoir du mal à se rappeler l'officier xixia qu'il avait été. C'était en partie parce que les Mongols l'avaient accepté sans se poser de questions. Khasar l'avait pris en sympathie et Ho Sa avait passé de nombreuses soirées à boire de l'arkhi dans la yourte du guerrier, servi par ses deux épouses jin. Il sourit en marchant. De bonnes soirées, vraiment, car l'homme était généreux et n'hésitait pas à prêter ses femmes à un ami.

Ho Sa fit halte pour inspecter un faisceau de flèches neuves, rangé, avec une centaine d'autres, sous un abri solide de poteaux et de cuir. Elles étaient parfaites, comme il s'y attendait. Si les Mongols se moquaient du règlement tel qu'il l'avait connu, ils traitaient leur arc comme leur progéniture et n'acceptaient en ce domaine que le meilleur.

Il s'était rendu compte depuis longtemps qu'il aimait ce peuple, même si le thé de chez lui, si différent de la lavasse salée qu'ils buvaient pour lutter contre le froid, lui manquait encore. Le froid ! Jamais Ho Sa n'avait autant grelotté que le premier hiver. Il avait suivi tous les conseils que les Mongols lui donnaient pour survivre et il avait quand même terriblement souffert. Secouant la tête, il se demanda ce qu'il ferait si son roi le rappelait, ce qui ne manquerait sans doute pas d'arriver. Rentrerait-il ? Gengis lui avait confié le commandement de cent des guerriers de Khasar et Ho Sa avait apprécié la camaraderie qui liait les officiers. Chacun d'eux aurait été capable de commander aussi dans l'armée xixia, il en était persuadé. Gengis ne permettait pas à des imbéciles de monter en grade et Ho Sa était fier de son avancement. Il appartenait à la plus grande armée du monde, comme guerrier et comme chef. Ce n'est pas une mince chose pour un homme d'être jugé digne de confiance.

La yourte de la seconde épouse du khan était différente de toutes les autres. De la soie jin tapissait les plaques de feutre et quand Ho Sa y pénétra il fut de nouveau frappé par l'odeur qui y flottait. Il n'avait aucune idée de la façon dont Chakahai se procurait du jasmin, mais au cours des années passées loin de son pays, elle n'était pas restée inactive. Il savait que d'autres épouses xixia et jin se retrouvaient régulièrement dans cette yourte. Lorsque l'un des maris avait voulu s'y

opposer, Chakahai avait eu l'audace d'en parler à Gengis. Le khan n'avait rien fait mais la femme jin avait ensuite été entièrement libre de rendre visite à la princesse xixia. Il avait suffi d'un mot prononcé au bon moment au bon endroit.

Ho Sa sourit en s'inclinant devant Chakahai, sentit les mains de deux jeunes Jin sur ses épaules quand elles lui citèrent son *deel*. Cela aussi, c'était nouveau. Les Mongols s'habillaient uniquement pour ne pas avoir froid, sans se soucier de leur tenue.

— Soyez le bienvenu dans ma tente, compatriote, dit Chakahai, s'inclinant à son tour. Je suis heureuse de votre visite.

Elle parlait dans la langue jin, avec toutefois un accent xixia. Ho Sa eut un soupir satisfait, sachant qu'elle le faisait pour lui plaire.

— Vous êtes la fille de mon roi, la femme de mon khan, répondit-il. Je suis votre serviteur.

— Mon ami aussi, j'espère.

Il s'inclina de nouveau, plus profondément encore. En se redressant, il accepta le bol de thé vert qu'on lui tendait et le huma.

— Bien sûr. Mais qu'est-ce que c'est ? Je n'ai pas senti cette odeur depuis...

Il prit une autre inspiration, laissa la vapeur chaude pénétrer ses poumons. Une soudaine bouffée de nostalgie le fit chanceler.

— Mon père m'en envoie un peu chaque année, avec son tribut. C'est le plus frais que j'aie, mais on l'a malheureusement laissé perdre de son parfum.

Ho Sa s'assit, but une gorgée.

— Vous êtes trop aimable d'avoir pensé à moi.

Il ne savait pas pourquoi elle l'avait fait venir et n'osait pas poser la question. Il avait bien conscience qu'ils ne pouvaient pas rester longtemps seuls ensemble. Aussi naturel fût-il pour deux Xixia de chercher à se voir, un homme ne pouvait rendre visite à l'épouse d'un khan sans raison. Pendant les deux années écoulées, ils s'étaient à peine rencontrés une demi-douzaine de fois.

Avant que Chakahai put répondre, un autre visiteur entra. Yao Shu pressa ses mains l'une contre l'autre et baissa la tête pour saluer la maîtresse de la yourte. Avec amusement, Ho Sa vit le moine accepter lui aussi un bol de vrai thé et en inhaler l'odeur avec délice. Ce fut seulement quand Yao Shu en eut terminé avec les formules de politesse que le Xixia plissa le front. S'il était dangereux de rencontrer la femme d'un khan en privé, il l'était plus encore d'être accusé de comploter. Son inquiétude crût lorsque les deux jeunes esclaves quittèrent la tente pour les laisser seuls tous les trois. Oubliant le thé, Ho Sa commença à se lever.

Chakahai lui posa une main sur le bras pour le retenir. Il se rassit, mal à l'aise, et elle le regarda longuement de ses grands yeux sombres.

Elle était belle, il ne flottait pas autour d'elle une odeur rance de graisse de mouton. Ho Sa sentit un délicieux frisson le parcourir au contact de ses doigts frais sur sa peau.

— Je vous ai fait venir, vous êtes mon invité, rappela-t-elle. Vous m'insulteriez en partant maintenant, non ? Expliquez-moi, je ne connais pas encore les coutumes de la yourte.

C'était un reproche en même temps qu'un mensonge. Elle connaissait parfaitement les subtilités des usages mongols. Ho Sa dut se rappeler que cette femme avait grandi parmi les nombreuses autres filles de son roi, elle était au fait des manières de la cour. Il se rassit.

— Il n'y a personne ici pour nous entendre, dit-elle d'un ton léger, aggravant ses appréhensions. Vous craignez une conspiration là où il n'y a rien. Je suis la deuxième épouse du khan, mère d'un de ses fils et de sa seule fille. Vous êtes un officier de toute confiance et Yao Shu enseigne aux autres garçons de mon mari la langue jin et les arts martiaux. Personne n'oserait murmurer le moindre ragot sur nous. Si quelqu'un s'y risquait, je lui ferais couper la langue.

Ho Sa dévisagea la femme délicate qui venait de proférer une telle menace. Il ignorait si elle avait le pouvoir de la mettre à exécution. Combien d'amis s'était-elle faits dans le camp grâce à son rang ? Combien d'esclaves jin et xixia ? Il se força à sourire malgré le froid intérieur qui le gagnait.

— Tout va bien, donc, dit-il. Trois amis qui boivent simplement un excellent thé. Je finis mon bol avant de prendre congé.

Chakahai soupira et son expression s'adoucit. Étonnés, les deux hommes virent des larmes briller au coin de ses yeux.

— Faut-il que je sois toujours seule ? Même vous, vous me soupçonnez ? murmura-t-elle en cherchant manifestement à se reprendre.

Ho Sa n'aurait jamais osé toucher un membre de la cour xixia mais Yao Shu n'avait pas cette inhibition. Le moine entoura de son bras les épaules de la princesse, qui posa la tête contre sa poitrine.

— Vous n'êtes pas seule, répondit Ho Sa avec douceur. Vous savez que votre père a prêté mes services à votre mari. Un moment, j'ai cru que vous cherchiez à conspirer contre lui. Sinon, pourquoi nous auriez-vous fait venir et auriez-vous renvoyé vos servantes ?

La princesse xixia se redressa, releva une mèche de ses cheveux. Ho Sa avait la bouche sèche devant tant de beauté.

— Vous êtes le seul officier de mon pays dans ce camp, répondit-elle. Yao Shu est le seul Jin qui ne soit pas soldat.

Refoulant ses larmes, elle poursuivit d'une voix plus forte :

— Je ne trahirai jamais mon époux, Ho Sa, ni pour vous ni pour un millier d'autres comme vous. Mais j'ai des enfants et ce sont les femmes qui doivent penser à l'avenir. Resterons-nous sans rien faire

tandis que l'empire Jin sombrera dans les flammes ? Verrons-nous sans rien dire une civilisation disparaître ?

Elle se tourna vers Yao Shu, qui écoutait attentivement.

— Qu'advient-il alors de votre bouddhisme, mon ami ? Sera-t-il écrasé sous les sabots des chevaux mongols ?

Le moine parla pour la première fois depuis son arrivée :

— Si l'on pouvait brûler ma foi, princesse, je ne lui consacrerai pas toute ma vie. Elle survivra à cette guerre contre les Jin même si les Jin eux-mêmes disparaissaient. Des hommes luttent pour devenir roi ou empereur mais ce ne sont que des titres. Peu importe qui les détient. Il faudra toujours labourer les champs. Les villes seront toujours des foyers de vice et de corruption.

Avec un haussement d'épaules, il poursuivit :

— Nul ne sait où l'avenir nous conduira. Votre mari ne s'est pas opposé à ce que je fasse l'éducation de ses fils. Les paroles du Bouddha s'enracineront peut-être en l'un d'eux, mais il serait fou de voir si loin.

— Il a raison, princesse, approuva Ho Sa. C'est la peur et la solitude qui vous ont fait parler, je le comprends maintenant. Je n'avais pas songé à quel point ce doit être difficile pour vous.

Sachant qu'il jouait avec le feu mais grisé par la beauté de cette femme, il conclut :

— Vous avez en moi un ami, comme vous l'avez dit.

Chakahai sourit, les yeux à nouveau embués.

— J'ai peut-être éprouvé de la peur, en effet. J'ai imaginé la destruction de la ville de mon père, j'ai eu le cœur serré en pensant à l'empereur jin et à sa famille. Que deviendront-ils ?

— Tous les hommes meurent, répondit Yao Shu. Nos vies ne sont qu'un oiseau qui passe devant une fenêtre éclairée avant de replonger dans les ténèbres. Ce qui importe, c'est de ne causer aucune souffrance. Une bonne vie consiste à défendre les faibles et, ce faisant, à allumer une lampe qui brillera dans l'obscurité pour les autres vies à venir.

Ho Sa n'était pas d'accord avec ces paroles solennelles et frémit presque à l'idée d'une vie aussi austère. Il préférerait la philosophie simple de Khasar, qui prônait de ne pas gaspiller la force que le père ciel vous avait donnée. Si un homme peut brandir un sabre, il doit s'en servir et il n'y a pas meilleur adversaire que le faible. Il ne se risquera pas à vous poignarder quand vous aurez le dos tourné. Ho Sa garda ses réflexions pour lui et fut content de voir Chakahai se détendre.

— Vous êtes un homme bon, Yao Shu, je l'ai senti, dit-elle. Les fils de mon époux apprendront beaucoup de vous, j'en suis sûre. Leur cœur sera peut-être bouddhiste un jour.

— Nous sommes une civilisation très ancienne, souligna le moine. Je crois que nous pourrions influencer une civilisation nouvelle quand

elle se développera. Si nous y veillons, ce sera pour le bien de tous.

Ho Sa contempla une dernière fois la princesse de son peuple avant de se lancer dans les salutations courtoises qui lui permettraient de quitter la yourte avec Yao Shu. Une fois dehors, les deux hommes échangèrent un regard puis partirent chacun de leur côté.

L'ordre qui régnait habituellement dans la caserne impériale de Baotou fut perturbé lorsque les soldats commencèrent à charger leur équipement sur les chariots. Un message de Yenking était arrivé dans la soirée et Lujan, le commandant, n'avait pas perdu de temps. Il ne fallait rien laisser aux Mongols, tout ce qui ne pouvait être emporté devait être détruit. Des hommes s'employaient déjà à briser les surplus de flèches et de lances à coups de marteau avec méthode.

Ce serait la mort dans l'âme que Lujan évacuerait la ville et il n'avait pas dormi depuis qu'il en avait reçu l'ordre. Ses soldats protégeaient Baotou des bandits et des triades depuis près de quatre ans. Beaucoup d'entre eux avaient une famille et Lujan avait demandé en vain l'autorisation d'emmener aussi leurs femmes et leurs enfants.

La lettre du général Zhu Zhong était arrivée par courrier impérial, le sceau était authentique. Lujan savait qu'il risquait la dégradation ou pire s'il permettait à ses hommes d'emmener leurs familles mais il ne pouvait pas les abandonner à l'ennemi. Il regarda un groupe de jeunes garçons monter dans un chariot, l'air effrayés. Ils ne connaissaient que Baotou et ils devaient soudain tout laisser derrière eux pour rejoindre rapidement la garnison la plus proche.

Lujan soupira. Trop de personnes étaient concernées pour que le secret puisse être gardé. Les épouses des soldats avaient forcément prévenu leurs amies et la nouvelle s'était répandue pendant la nuit en cercles sans cesse plus larges. C'était peut-être pour cette raison que Yenking avait jugé bon de ne pas inclure les familles dans l'ordre d'évacuation.

Devant les portes de la caserne, une foule se massait. Lujan secoua la tête sans s'en rendre compte. Il n'aurait jamais pu sauver tous les habitants et de toute façon il ne désobéirait pas aux ordres. Honteux de se sentir soulagé de ne pas avoir à rester sur le chemin de l'armée mongole, il tâcha de ne plus entendre les voix qui montaient de la rue dans la confusion et la terreur.

Le soleil s'était levé et Lujan craignait déjà d'avoir trop tardé. S'il n'avait pas décidé d'emmener aussi les familles des soldats, ses troupes auraient pu quitter furtivement la ville pendant la nuit. En l'occurrence, elles devraient traverser en plein jour une foule hostile. Il s'exhorta à être impitoyable maintenant que sa décision était prise. Le

sang coulerait si les habitants devenaient furieux et ses hommes devraient peut-être se battre pour parvenir à la porte du fleuve, distante de quatre cents pas. Elle ne lui avait pas semblé si éloignée, la veille. Il aurait voulu qu'une autre solution se présente mais son chemin était tracé ; bientôt, ce serait l'heure de partir.

Deux de ses soldats passèrent en courant, chargés d'une dernière corvée. Aucun d'eux ne le salua et il devina leur colère. Ces hommes entretenaient sans doute des prostituées locales ou avaient des amis dans la ville. Comme tous leurs camarades. Après le départ des troupes, il y aurait des émeutes, les triades s'empareraient des rues. Certains criminels étaient semblables à des chiens sauvages, à peine contenus par la menace de la force. Une fois les soldats partis, ils se gaveraient jusqu'à ce que l'ennemi vienne les déloger en incendiant la ville.

Cette pensée procura à Lujan une certaine satisfaction même s'il éprouvait encore de la honte. Il s'efforça de garder les idées claires, de se concentrer sur son ultime mission en ces lieux, faire sortir de la ville les soldats et les chariots. Il avait posté des arbalétriers sur le trajet, avec ordre de tirer dans la foule s'ils étaient attaqués. Si cela ne suffisait pas, les piques empêcheraient les habitants d'approcher assez longtemps pour que la colonne puisse quitter Baotou, il en était presque sûr. De toute façon, ce serait violent et il ne tirerait aucune fierté de l'opération.

Un autre de ses soldats accourut vers lui et Lujan reconnut l'un de ceux qu'il avait postés aux portes de la caserne. L'émeute avait-elle déjà commencé ?

— Commandant, un homme souhaite vous parler. Je lui ai dit de rentrer chez lui mais il m'a demandé de vous montrer ceci en assurant que vous accepteriez de le voir.

Lujan regarda le petit morceau de coquillage bleu portant le sceau de Chen Yi. Il se serait bien passé de cette visite alors que les chariots étaient presque prêts et que les hommes avaient formé les rangs.

— Fais-le passer par la petite porte et assure-toi que personne n'essaie d'entrer en même temps que lui.

Le soldat repartit, laissant Lujan à ses pensées. Chen Yi mourrait avec les autres et personne ne connaîtrait jamais l'arrangement qu'ils avaient conclu. Il avait été profitable pour chacun d'eux, mais Lujan ne regretterait pas d'être enfin soustrait à l'influence du petit homme. Luttant contre sa fatigue, il regarda le soldat revenir avec le chef de la Triade Bleue.

— Je ne peux rien faire pour toi, Chen Yi, prévint le commandant tandis que le soldat retournait prendre sa place dans les rangs. J'ai pour ordre d'évacuer Baotou et de rejoindre l'armée qui se rassemble

devant Yenking. Il m'est impossible de t'aider.

Lujan remarqua que Chen Yi portait un sabre à la hanche. Normalement, le soldat aurait dû l'en délester avant de le laisser entrer, mais plus personne ne se souciait des règles.

— Je pensais que tu me mentirais, répondit le petit homme, que tu prétendrais partir en manœuvres ou à l'exercice. Je ne t'aurais pas cru, bien sûr.

Lujan haussa les épaules.

— Tu as sans doute été l'un des premiers au courant, hier soir. Je dois suivre les ordres.

— Tu laisserais Baotou brûler ? répliqua Chen Yi. Après avoir prétendu pendant des années être son protecteur, tu t'enfuis dès qu'une réelle menace se présente ?

Lujan se sentit rougir.

— Je suis un soldat. Quand mon général me dit de marcher, je marche. Désolé.

— Je vois que tu as autorisé tes hommes à emmener leurs familles. Ta femme et tes enfants ne souffriront pas quand les Mongols arriveront.

Lujan regarda en direction de la colonne, vit que des visages se tournaient déjà vers lui, attendant l'ordre du départ.

— Même pour ça, j'ai outrepassé mes pouvoirs, mon ami.

— N'appelle pas « ami » un homme que tu abandonnes à la mort.

La colère de Chen Yi était maintenant évidente et le commandant détourna les yeux quand le petit homme poursuivit :

— La roue tournera, Lujan. Tes maîtres paieront pour leur cruauté comme tu paies pour cette honte.

— Je dois partir, maintenant. Tu pourrais vider la ville de ses habitants avant l'arrivée des Mongols. Beaucoup seront sauvés si tu en donnes l'ordre.

— Je le ferai peut-être. Après tout, il n'y aura plus d'autre autorité dans Baotou quand vous serez partis.

Les deux hommes savaient qu'il était impossible d'évacuer la population, l'armée mongole n'était qu'à deux jours de cheval. Même en utilisant tous les bateaux pour fuir par le fleuve, seule une petite partie des habitants pourrait partir, le reste serait massacré. Lujan imagina les rizières rouges de sang et soupira.

— Bonne chance, murmura-t-il en regardant brièvement Chen Yi.

Il ne comprit pas la lueur de triomphe qu'il crut voir dans les yeux du chef de triade et faillit lui en demander la raison avant de se raviser. D'un pas rapide, il rejoignit l'avant de la colonne, où un soldat lui gardait son cheval. Sous le regard de Chen Yi, les portes de la caserne s'ouvrirent, le silence se fit dans les premiers rangs de la foule.

Les habitants avaient laissé un passage pour les soldats impériaux

et leurs chariots mais leurs visages étaient glacés de haine. Lujan ordonna à ses arbalétriers de se tenir prêts, d'une voix suffisamment forte pour que la foule l'entende.

Elle observait un silence déconcertant alors qu'il s'attendait à une avalanche d'injures. Ses hommes serraient nerveusement leur sabre ou leur pique en s'efforçant de ne pas voir les visages des gens qu'ils connaissaient. La même scène devait se dérouler pour les unités des autres casernes qu'ils rejoindraient hors de la ville avant de prendre la direction de Yenking et de la passe de la Gueule du Blaireau. Baotou serait alors sans défense pour la première fois de son histoire.

Chen Yi regarda la colonne se diriger vers la porte du fleuve. Lujan ne pouvait savoir qu'il avait posté tous ses hommes dans la foule pour y maintenir l'ordre et empêcher les habitants les plus téméraires de manifester leur colère. Il ne voulait pas que Lujan soit retardé, même s'il n'avait pu résister à l'envie d'être témoin de sa honte. Pendant des années, il avait trouvé de la compréhension chez cet homme qui n'était encore à l'époque qu'un des capitaines de la garnison, mais ils n'avaient pas été amis. Chen Yi savait que Lujan aurait beaucoup de mal à obéir à l'ordre d'évacuer et il avait savouré chaque instant de son humiliation en s'efforçant de ne pas montrer sa satisfaction. Quand les Mongols arriveraient, aucune voix discordante n'exhorterait les soldats à se battre jusqu'au dernier. La trahison de l'empereur avait livré Baotou aux mains de Chen Yi.

Tout dépendrait du sens de l'honneur des deux frères mongols qu'il avait aidés. Chen Yi aurait voulu être sûr de pouvoir faire confiance à Khasar et à Temüge. Le peuple massé devant la caserne regarda en silence s'éloigner les soldats tandis que Chen Yi adressait une prière aux esprits de ses ancêtres. Pensant à son serviteur mongol, Quishan, il ajouta une prière au père ciel de ce peuple étrange pour demander son aide dans les jours à venir.

Appuyé à la barrière d'un enclos de chèvres, Gengis souriait en regardant son fils Chatagai pousser des cris joyeux. Le matin même, il avait offert au garçon, pour ses dix ans, une armure à ses mesures. Chatagai était encore trop jeune pour se joindre aux guerriers pendant les combats mais, ravi du cadeau, il parcourait le camp sur un nouveau cheval pour montrer à tous son armure. Les hommes souriaient de le voir brandir son arc en alternant cris de guerre et éclats de rire.

Gengis se redressa, s'étira, passa la main sur la toile épaisse de la tente blanche qu'il avait fait planter devant les murs de Baotou. Elle différait des yourtes de son peuple pour que les habitants des villes assiégées la reconnaissent et supplient leurs chefs de se rendre. Deux

fois plus haute que la propre tente du khan, elle n'était pas aussi solide et tremblait dans le vent, flanquée de queues de cheval blanches fichées sur de longues piques.

Gengis se demandait si ses frères avaient porté un bon jugement sur ce Chen Yi. Les éclaireurs avaient vu une colonne de soldats quitter Baotou la veille et les plus jeunes des guerriers s'en étaient approchés suffisamment pour tuer quelques Jin avec leur arc avant d'être pris en chasse. S'ils avaient estimé correctement le nombre des ennemis, Baotou n'avait plus de soldats pour la défendre et Gengis était d'humeur sereine. D'une façon ou d'une autre, la ville tomberait comme les autres.

Il avait parlé au maçon de Baotou, qui lui avait assuré que Chen Yi n'aurait pas oublié leur accord. La famille de Lian vivait à l'intérieur des murs qu'il avait contribué à bâtir et il avait de nombreuses raisons de souhaiter une reddition pacifique. Gengis leva les yeux vers la tente blanche. Les habitants avaient jusqu'au coucher du soleil pour lui livrer la ville, ou c'était la tente rouge qu'ils auraient sous les yeux le lendemain matin. Aucun accord ne pourrait alors les sauver.

Sentant un regard sur lui, le khan se retourna et découvrit son fils aîné Djötchi de l'autre côté de l'enclos. Le garçon l'observait en silence et, malgré la promesse faite à Börte, Gengis réagit comme s'il faisait face à un défi. Il le fixa froidement jusqu'à ce qu'il baisse les yeux et seulement alors s'adressa à lui :

— C'est ton anniversaire dans un mois. Je ferai fabriquer une autre armure pour toi.

Djötchi eut une moue dédaigneuse.

— J'aurai douze ans. Avant longtemps, je chevaucherai avec les guerriers. Inutile que je m'amuse à des jeux d'enfant d'ici là.

L'humeur du khan s'aigrit devant le sort fait à une offre généreuse. Il s'apprêtait à exprimer son mécontentement quand son attention fut distraite par le retour de Chatagai. Le jeune garçon déboula au galop, arrêta son cheval et sauta à terre, chancela à peine avant de s'appuyer à la barrière et d'attacher la bride de sa monture à un poteau d'un geste rapide. Les chèvres bêlèrent de frayeur et se blottirent de l'autre côté. Gengis ne put s'empêcher de sourire devant la joie toute simple de son fils, même s'il sentait que Djötchi l'observait de nouveau.

— Pourquoi n'attaquons-nous pas ? demanda Chatagai en montrant la ville silencieuse, distante de moins de trois lis.

— Parce que tes oncles ont fait une promesse, répondit patiemment le khan. En échange du maçon qui nous a aidés à conquérir toutes les autres villes, celle-ci sera épargnée.

Après une pause, il précisa :

— Si elle se rend aujourd'hui.

— Et demain ? demanda abruptement Djötchi. Une autre ville et une autre encore ? Passerons-nous nos vies à nous emparer de ces cités une à une ?

Gengis sentit le sang lui monter au visage mais se rappela la promesse faite à Börte de traiter Djötchi comme ses autres fils. Elle ne semblait pas comprendre que le garçon ne perdait pas une occasion de l'agacer et Gengis voulait la paix dans sa yourte. Il lui fallut un moment pour maîtriser sa colère.

— Ce n'est pas un jeu, dit-il. Je n'ai pas décidé d'écraser les villes des Jin parce que j'aime les mouches et la chaleur de leurs terres. Je suis ici, tu es ici, parce qu'ils nous ont fait souffrir pendant des milliers de générations. L'or jin a poussé les guerriers des tribus à s'entretuer. Quand nous connaissions enfin un moment de paix, ils lançaient sur nous les Tatars comme des chiens sauvages.

— Ils ne peuvent plus le faire, à présent, objecta Djötchi. Les Tatars sont brisés et notre peuple forme une seule nation, comme tu l'as dit. Nous sommes forts. Alors, est-ce la vengeance qui nous anime ?

— Pour toi, l'histoire n'est que des histoires, grogna son père. Tu n'étais pas né quand les tribus étaient dispersées. Tu n'as pas connu cette époque et tu ne la comprends peut-être pas. Oui, c'est de la vengeance, en partie. Nos ennemis doivent apprendre qu'ils ne peuvent plus s'en prendre à nous sans déclencher une tempête.

Gengis dégaina le sabre de son père et le tint vers le soleil pour que sa surface brillante projette une ligne dorée sur le visage de Djötchi.

— C'est une bonne lame, forgée par un maître. Mais si je l'enfouis dans la terre, combien de temps gardera-t-elle son tranchant ?

— Tu veux dire que les tribus sont comme ce sabre, traduisit Djötchi, surprenant son père.

— Peut-être, répondit le khan, irrité d'avoir été interrompu.

Ce garçon avait l'esprit trop affûté pour son bien.

— Tout ce que j'ai gagné peut encore être perdu, reprit Gengis, et cela seulement à cause d'un fils idiot qui n'a pas la patience d'écouter son père.

Djötchi eut un sourire radieux et Gengis se rendit compte qu'il venait de le reconnaître pour son fils alors même qu'il cherchait à effacer l'expression arrogante de son jeune visage. Il ouvrit la porte de l'enclos, y pénétra en levant son sabre. Les chèvres s'écartèrent de lui, montèrent l'une sur l'autre en bêlant.

— Toi qui es si intelligent, Djötchi, dis-moi ce qui arriverait si ces bêtes m'attaquaient.

— Tu les tuerais toutes, répondit aussitôt Chatagai, qui voulait se

mêler à cet affrontement de volontés.

Gengis ne se retourna pas et garda les yeux sur Djötchi.

— Elles te feraient tomber, répondit à son tour le garçon. Alors, nous sommes des chèvres, unies en une nation ?

Il semblait trouver l'idée amusante et Gengis, perdant son calme, l'empoigna, le souleva et le projeta parmi les animaux qui détalèrent, pris de panique.

— Nous sommes le loup, mon garçon, et le loup ne se pose pas de questions sur les chèvres qu'il égorge. Il ne cherche pas la meilleure façon d'occuper son temps avant d'avoir les pattes et la gueule rouges de sang, avant d'avoir vaincu tous ses ennemis. Si tu te moques encore de moi, je t'enverrai les rejoindre.

Djötchi se releva, le masque froid recouvrant ses traits. Chatagai aurait approuvé la leçon, mais Djötchi soutenait le regard de son père dans un silence tendu, ni l'un ni l'autre ne voulant être le premier à baisser les yeux. Djötchi n'était toutefois qu'un enfant et finalement des larmes brûlantes d'humiliation lui montèrent aux yeux quand il détourna la tête et escalada la barrière.

Gengis soupira, cherchant déjà un moyen de faire oublier son accès de colère.

— Tu ne dois pas voir cette guerre comme une brève période avant un retour à une vie paisible. Nous sommes des guerriers, pour dire les choses plus clairement qu'avec des histoires de sabre ou de loup. Si je passe toute ma jeunesse à briser les forces de l'empereur jin, chaque jour sera pour moi une joie. Sa famille nous a longtemps dominés, maintenant, ma famille se dresse. Nous ne souffrirons plus de sentir leurs mains glacées sur nous.

Djötchi respirait bruyamment mais il parvint à se contrôler pour poser une autre question :

— Alors, c'est sans fin ? Même quand tu seras vieux et grisonnant, tu chercheras encore des ennemis à combattre ?

— S'il en reste, répliqua le khan. Je ne peux abandonner ce que j'ai commencé. Si jamais nous perdons courage, ils reviendront en plus grand nombre que tu ne saurais l'imaginer.

Pour terminer sur une note qui redonnerait confiance au jeune garçon, il ajouta :

— Mais mes fils seront alors assez grands pour chevaucher vers de nouvelles terres et les conquérir. Ils seront rois. Ils se repaîtront de mets gras, porteront des sabres ornés de pierres précieuses et oublieront ce qu'ils me doivent.

Khasar et Temüge étaient allés à la lisière du camp pour contempler les murs de Baotou. Le soleil était bas sur l'horizon mais la

journée avait été chaude et les deux hommes transpiraient dans l'air lourd. Ils ne suaient jamais dans les montagnes de leur pays, où la saleté tombait en poussière de leur peau sèche. Chez les Jin, leurs corps devenaient sales et les mouches ne cessaient de les harceler. Temüge était d'une pâleur malade, il avait passé trop de soirées dans la yourte enfumée de Kōkōtchu et certaines des choses qu'il avait vues le tourmentaient encore. Il fut pris d'une quinte de toux qui aggrava son état. Khasar le regarda sans une once de compassion.

— Tu n'as plus de souffle, frère. Si tu étais un cheval, je te dépèçerais pour te donner à manger aux guerriers.

— Tu ne comprends rien, comme toujours, répondit Temüge d'une voix faible.

Il s'essuya la bouche du dos de la main. La rougeur montée à ses joues disparut et sa peau redevint cireuse sous le soleil.

— Je comprends que tu t'épuises à baiser les pieds de ce chamane crasseux, rétorqua Khasar. Tu commences même à sentir comme lui, je l'ai remarqué.

Temüge aurait ignoré le trait cruel de son frère si, levant les yeux, il n'avait découvert dans son regard une prudence qu'il ne lui connaissait pas. Il l'avait sentie chez d'autres, qui l'associaient au chamane du Grand Khan. Ce n'était pas exactement de la peur, ou alors la peur de l'inconnu. Il l'avait attribuée à l'ignorance d'imbéciles, mais déceler la même circonspection chez Khasar lui plut étrangement.

— J'ai beaucoup appris de lui, déclara-t-il. Parfois, j'ai même été effrayé de ce que j'ai vu.

— Les guerriers murmurent beaucoup de choses à son sujet, mais rien de bon. Il paraît qu'il prend les bébés dont les mères ne veulent pas et qu'on ne les revoit jamais.

Gardant les yeux fixés sur les murs de Baotou, Khasar ajouta :

— On dit qu'il a tué un homme rien qu'en le touchant.

Temüge se redressa.

— J'ai appris à appeler la mort de la même façon, mentit-il. La nuit dernière, pendant que tu dormais. C'était très douloureux et voilà pourquoi je tousse aujourd'hui, mais mon corps se remettra et la connaissance restera.

Khasar jeta un regard en biais à son frère, ne parvint pas à deviner s'il disait vrai.

Temüge lui sourit et ses gencives tachées par la pâte noire rendirent son expression terrible.

— Tu n'as pas à avoir peur de ce que je sais, frère, dit-il d'une voix suave. Le savoir n'est pas dangereux ; seuls les hommes le sont.

— C'est le genre de niaiseries enfantines qu'il t'enseigne ? repartit Khasar d'un ton méprisant. Tu parles comme Yao Shu, le moine

bouddhiste. En voilà un au moins que Kōkōtchu n'effraie pas. Chaque fois que ces deux-là se rencontrent, on dirait deux béliers qui se disputent un territoire au printemps.

— Le moine est un sot, répliqua Temüge. Il ne devrait pas éduquer les enfants de Gengis. L'un d'eux sera peut-être khan un jour et le bouddhisme les rendra mous.

— Pas celui que ce moine enseigne. Il peut casser des planches avec ses mains nues, ce dont Kōkōtchu est incapable. Je l'aime bien, Yao Shu, même s'il n'arrive pas à prononcer un mot correctement.

— « Il peut casser des planches », répéta Temüge en se moquant du ton de son frère. Bien sûr, cela t'impressionne. Est-ce qu'il empêche les esprits maléfiques de pénétrer dans le camp par les nuits sans lune ? Non, lui il fait du petit bois.

Malgré lui, Khasar sentit sa colère monter. Il y avait quelque chose dans l'assurance nouvelle de son frère qui lui déplaisait.

— Je n'ai jamais vu ces esprits jin que Kōkōtchu prétend éloigner. Je sais en revanche que j'ai besoin de petit bois.

Il eut un rire méprisant et Temüge s'empourpra, exaspéré à son tour.

— Si j'avais à choisir entre eux, continua Khasar, je prendrais celui qui sait se battre et je courrais volontiers le risque d'affronter les esprits de paysans jin.

Furieux, Temüge leva le bras en direction de son frère et, à son grand étonnement, le fit sursauter. L'homme capable de charger sans hésiter un groupe d'ennemis recula d'un pas et porta la main à son sabre. Un instant, Temüge faillit éclater de rire. Il aurait voulu que Khasar saisisse le comique de la situation, qu'il se souvienne de leur affection passée, mais il sentit une froideur le gagner et se délecta de la peur qu'il avait devinée en lui.

— Ne te moque pas des esprits, Khasar, ni de ceux qui les contiennent. Tu n'as pas parcouru les chemins obscurs quand la lune a disparu du ciel, tu n'as pas vu ce que j'ai vu. Je serais mort mille fois si Kōkōtchu n'avait pas été là pour guider mon retour sur terre.

Khasar savait que son frère l'avait vu tressaillir quand il avait simplement tendu la main vers lui. Une partie de lui refusait de croire que le petit Temüge connaissait des choses qu'il ignorait, mais il y avait bel et bien des mystères et, pendant les festins, il avait vu Kōkōtchu enfoncer des poignards dans sa chair sans faire couler une goutte de sang.

Il fixa un moment Temüge avant de tourner les talons et de retourner vers les yourtes de son peuple, vers le monde qu'il connaissait. Resté seul, Temüge eut envie de pousser un hurlement de triomphe.

Les portes de Baotou s'ouvrirent alors, des cors sonnèrent l'alerte

dans le camp derrière lui. Les guerriers couraient sans doute vers leurs chevaux. Qu'ils courent, pensa-t-il, étourdi par la victoire remportée sur son frère. Il marcha d'un pas assuré vers la porte ouverte en se demandant si Chen Yi n'avait pas posté des archers en haut des murs, prêts à tirer. Aucune importance. Il se sentait invulnérable et avançait d'un pied léger sur le sol caillouteux.

La ville de Baotou était silencieuse quand Chen Yi accueillit Gengis chez lui. Ho Sa l'accompagnait, et le petit homme s'inclina profondément devant le khan.

— Sois le bienvenu dans ma maison, dit Chen Yi dans la langue des tribus.

C'était la première fois qu'il se trouvait devant Gengis, qui lui paraissait plus grand encore que Khasar. Le khan était en armure, un sabre à la hanche. Il émanait de lui une force intérieure que Chen Yi n'avait sentie jusque-là chez personne d'autre. Sans répondre aux salutations, Gengis s'avança dans la cour en hochant simplement la tête. Dans sa hâte pour le conduire vers le bâtiment principal, Chen Yi ne remarqua pas que le chef des Mongols eut un instant d'hésitation devant les dimensions du toit.

Dehors, les rues étaient désertes, il n'y traînait pas même un mendiant. Tous les habitants s'étaient barricadés chez eux pour se protéger des Mongols qui parcouraient la ville en quête de butin en lorgnant à travers les grilles. Gengis avait ordonné de ne pas piller la ville, mais aucun guerrier n'imaginait que cela pouvait concerner aussi l'alcool de riz. Les représentations de dieux jin étaient également recherchées car les Mongols pensaient qu'on n'avait jamais trop de protections dans sa yourte et ils faisaient main basse sur toutes les figurines qui leur semblaient dotées de pouvoirs.

Une garde de guerriers attendait dehors mais, à la vérité, Gengis aurait pu marcher seul dans Baotou, sans craindre quoi que ce soit.

Chen Yi dut faire un effort pour ne pas montrer sa nervosité tandis que le khan traversait nonchalamment la maison en examinant les objets qui la décoraient. Le khan semblait tendu et Chen Yi ne savait comment entamer la conversation. Comme il avait congédié ses gardes et ses serviteurs pour la rencontre, le lieu paraissait étrangement vide.

— Je suis heureux que le maçon ait pu t'être utile, seigneur, dit-il pour rompre le silence.

Gengis contemplait un pot noir laqué et ne se tourna pas vers Chen Yi en le reposant sur sa sellette. L'homme semblait trop grand pour la pièce, il donnait l'impression que, d'un moment à l'autre, il pouvait empoigner les poutres et les briser, provoquant l'écroulement

de tout l'édifice. Chen Yi chercha à se rassurer en se disant que c'était sa réputation qui le faisait paraître aussi puissant, mais le khan posa alors sur lui ses yeux jaunes et les pensées du petit homme se figèrent.

— N'aie pas peur de moi, Chen Yi. Ho Sa dit que tu es un homme qui a su faire beaucoup avec peu, qui n'avait rien reçu et qui a cependant survécu pour devenir riche.

Chen Yi se tourna vers le Xixia, mais celui-ci demeura de marbre. Pour la première fois de sa vie, le chef de triade était à court de mots. On lui avait promis Baotou, mais il ignorait si le khan tiendrait parole. Il savait en revanche que lorsque la tempête détruit sa maison l'homme ne peut que hausser les épaules en songeant qu'on ne lutte pas contre le destin. Rencontrer Gengis, c'était la même chose. Les règles qu'il avait connues toute sa vie étaient balayées. Sur un seul mot du khan mongol, Baotou serait rasée.

— Je suis riche, en effet, convint Chen Yi.

Avant qu'il pût poursuivre, Gengis reprit le pot laqué, promena un doigt sur les personnages dans un jardin qui l'ornaient. Dans ses mains, l'objet semblait incroyablement fragile.

— Qu'est-ce que la richesse, Chen Yi ? Tu es un homme de la ville, des rues et des maisons. Qu'est-ce qui a de la valeur pour toi ? Ce pot ?

En traduisant, Ho Sa donna à Chen Yi un peu plus de temps pour répondre et le petit homme lui adressa un regard reconnaissant.

— Il a fallu mille heures de travail pour le fabriquer, seigneur. J'ai du plaisir à le regarder.

Gengis fit tourner le pot dans ses mains. Il avait l'air déçu et Chen Yi se tourna de nouveau vers Ho Sa qui, d'un haussement de sourcils, l'incita à poursuivre.

— Mais ce n'est pas cela la richesse, seigneur, reprit Chen Yi. J'ai eu faim, je connais la valeur de la nourriture. J'ai eu froid, j'apprécie la chaleur.

— Un mouton aussi, répliqua Gengis. As-tu des fils ?

— J'ai trois filles. J'ai perdu mon fils.

— Alors, qu'est-ce que la richesse ?

Ne sachant où le khan voulait en venir, Chen Yi répondit franchement :

— Pour moi, c'est la vengeance. La possibilité de frapper mes ennemis. Avoir des hommes qui tuent et qui meurent pour moi, voilà ma richesse. Mes filles et mon épouse, voilà ma richesse.

Avec douceur, il prit le pot des mains de Gengis et le laissa tomber. L'objet précieux se brisa en petits morceaux sur le parquet.

— Tout le reste est sans valeur.

Gengis eut un bref sourire. Khasar avait raison : Chen Yi n'était pas un homme qu'on pouvait aisément intimider.

— Je crois que si j'étais né dans une ville, j'aurais peut-être mené la même vie que toi. Mais je n'aurais pas fait confiance à mes frères, je les connais trop bien.

Chen Yi ne répondit pas qu'il n'avait fait confiance qu'à Khasar mais Gengis parut deviner ses pensées.

— Khasar a bonne opinion de toi. Je ne reviendrai pas sur sa parole, donnée en mon nom. Baotou est à toi. Ce n'est pour moi qu'une étape vers Yenking.

— J'en suis heureux, seigneur, dit Chen Yi, frémissant presque de soulagement. Accepteras-tu une coupe d'alcool de riz ?

Gengis acquiesça et la tension quitta la pièce. Ho Sa se détendit pendant que Chen Yi cherchait machinalement un serviteur du regard et n'en trouvait pas. Il apporta lui-même des coupes en écrasant sous ses sandales les tessons d'une poterie inestimable qui avait autrefois embelli le palais d'un empereur. D'une main un peu tremblante, il remplit trois coupes et, alors seulement, Gengis s'assit. Ho Sa l'imita en faisant grincer son armure, inclina brièvement la tête quand son regard croisa à nouveau celui de Chen Yi, comme pour lui signifier qu'il avait réussi une sorte d'épreuve.

Chen Yi avait conscience que le khan n'aurait pas perdu son temps à s'asseoir chez lui s'il ne voulait pas quelque chose. Il observa le visage sombre et aplati de Gengis en lui présentant une coupe et se rendit compte que le Mongol était lui aussi mal à l'aise et semblait chercher ses mots.

— Baotou doit te sembler bien petite, seigneur, hasarda-t-il.

Gengis but une gorgée, marqua une pause pour savourer un goût nouveau.

— Jusqu'ici, je n'ai pénétré dans une ville que pour la brûler. En voir une aussi tranquille est étrange pour moi.

Il vida sa coupe et la remplit lui-même, tendit la bouteille à Chen Yi et à Ho Sa.

— Une encore et c'est tout, dit Chen Yi. Je veux garder les idées claires, cet alcool est fort.

— C'est de la pisser de cheval, grogna Gengis, mais j'aime la façon dont il chauffe le gosier.

— J'en ferai envoyer cent bouteilles à ton camp.

Le chef mongol regarda Chen Yi par-dessus le bord de sa coupe.

— Tu es généreux.

— C'est peu de chose en échange de ma ville natale.

Gengis parut enfin se détendre.

— Tu es un homme intelligent, Chen Yi. D'après Khasar, tu dirigeais déjà Baotou quand les soldats y étaient.

— Il a peut-être exagéré un peu. Mon autorité est forte parmi les couches inférieures : les matelots, les marchands. Les nobles vivent

dans un autre monde et j'avais rarement l'occasion de limiter leur pouvoir.

— Tu les hais, ces nobles ?

La question n'était pas innocente et Chen Yi pesa soigneusement sa réponse. Faute de trouver les mots adéquats dans la langue des tribus, il se rabattit sur la sienne et Ho Sa traduisit.

— La plupart d'entre eux évoluent dans un monde si éloigné du mien que je ne pense même pas à eux. Leurs juges prétendent appliquer les lois de l'empereur mais ils ne s'en prennent jamais aux nobles. Si je vole, je peux avoir la main tranchée ou être fouetté à mort. Si un noble me vole, justice ne sera pas rendue. Même s'il me prend une fille ou un fils, je ne peux rien contre lui.

Il attendit patiemment que Ho Sa eut fini de traduire pour confirmer :

— Oui, je les hais.

— En arrivant, j'ai vu des pendus aux portes de la caserne. Une quarantaine. C'est ton œuvre ?

— J'ai réglé quelques vieux comptes, reconnut Chen Yi en mongol.

— Un homme doit toujours régler ses comptes, approuva le khan. Ceux qui partagent ton opinion sont-ils nombreux dans cette ville ?

— Ils sont innombrables, seigneur. Les nobles jin ne sont qu'une élite qui domine une multitude. Sans leur armée, ils ne seraient rien.

— Si vous avez le nombre pour vous, pourquoi ne vous soulevez-vous pas ? demanda Gengis avec une curiosité sincère.

Chen Yi soupira, revint à la langue jin :

— Des maçons et des mariniers ne font pas une armée. Les familles nobles exercent une répression implacable au moindre signe de rébellion. Il y a eu par le passé des tentatives de soulèvement, mais ils ont leurs espions parmi le peuple et il suffit de collectionner des armes pour se faire arrêter. Si jamais une insurrection prenait quand même forme, ils feraient appel à l'empereur, qui enverrait son armée. Des villes entières ont été détruites, par le fer ou par le feu.

En écoutant Ho Sa traduire, il songea que le khan mongol ne serait sans doute pas indigné par ce genre d'actes. Il faillit lever une main pour interrompre l'officier xixia, se ravisa. Après tout, Baotou avait été épargnée.

Gengis écoutait en tâchant de se faire une opinion sur l'homme qu'il avait en face de lui. Il avait imposé aux tribus l'idée d'une nation, mais les compatriotes de Chen Yi ne la partageaient visiblement pas encore. L'empereur régnait sur toutes les villes mais ses habitants ne le reconnaissaient pas comme chef et ne se considéraient pas comme du même sang que lui. À l'évidence, les nobles tiraient leur autorité de l'empereur et Chen Yi les haïssait pour leur arrogance et leur richesse.

C'était une donnée qui pouvait se révéler utile.

— J'ai senti leur regard sur mon propre peuple, dit le khan. Nous sommes devenus une nation pour leur résister, non pour les écraser.

— Et tu régneras ensuite comme eux ? demanda Chen Yi.

Quand il entendit l'amertume de son ton, il était trop tard pour ravalier sa question. Les détours et les précautions habituelles de sa langue n'étaient que de minces protections sous le regard de ces yeux jaunes. À son grand soulagement, Gengis répondit en riant :

— Je n'ai pas réfléchi à ce qui viendra après les batailles. Je régnerai peut-être. N'est-ce pas le droit du conquérant ?

Cette fois, Chen Yi prit le temps d'une inspiration avant de répondre :

— Régner, oui, mais le plus bas de tes guerriers se rengorgera-t-il comme un empereur en marchant parmi les peuples conquis ? Leur arrachera-t-il avec mépris ce qu'il n'a pas gagné ?

— Les nobles, c'est la famille de l'empereur, non ? Bien sûr que ma famille prendra tout ce qui lui fera envie. Les forts exercent le pouvoir, Chen Yi. Ceux qui ne sont pas forts ne font qu'en rêver. Tu voudrais que j'entrave les miens par des règles mesquines ?

Chen Yi réfléchit longuement. Il avait passé sa vie à espionner et à feindre pour empêcher qu'un jour l'armée de l'empereur le déloge de la ville par le sang et le feu. Ce jour n'était pas venu. Il se retrouvait au contraire face à un homme devant qui il pouvait parler librement. Jamais plus il n'aurait une telle possibilité.

— Je comprends ta position, mais ce droit sera-t-il transmis à leurs fils, à leurs petits-fils et au-delà ? Si, dans cent ans, une mauviette fait exécuter un jeune garçon, est-ce que personne n'osera protester parce que cette mauviette est de ton sang ?

Le khan demeura un moment immobile puis secoua la tête.

— Je ne connais pas les nobles jin, mais mes fils régneront après moi s'ils en ont la force. Dans cent ans, mes descendants gouverneront peut-être encore et seront semblables à ces nobles que tu méprises.

Il haussa les épaules, vida sa coupe et poursuivit :

— La plupart des hommes sont des moutons.

D'un geste, il devança les protestations de Chen Yi.

— Tu en doutes ? Combien dans cette ville étaient capables, avant mon arrivée, de rivaliser avec toi en influence et en pouvoir ? L'idée même de commander les terrifie. Alors que pour des hommes comme toi et moi, il est exaltant de savoir qu'aucune aide ne se présentera. La décision n'appartient qu'à nous.

Le khan indiqua sa coupe vide et Chen Yi défit le cachet en cire d'une autre bouteille. Le silence retomba et à la surprise des deux hommes, ce fut Ho Sa qui le rompit :

— J'ai des fils. Je ne les ai pas vus depuis trois ans. Quand ils

seront en âge de le faire, ils deviendront soldats comme moi. Lorsque leurs supérieurs apprendront que je suis leur père, ils attendront davantage de leur part et mes fils monteront plus vite en grade qu'un homme anonyme. Je m'en félicite. C'est pour cela que j'endure tout.

— Ils ne seront jamais nobles, tes fils, dit Chen Yi. Un rejeton d'une grande maison les enverra un jour à la mort pour récupérer dans les flammes un pot comme celui que j'ai cassé ce soir.

Troublé par l'argument, Gengis fronça les sourcils.

— Tu voudrais que tous soient égaux ?

Les pensées embrumées par l'alcool, le petit homme haussa les épaules.

— Je ne suis pas idiot. Je sais qu'il n'y a pas de loi pour l'empereur ni pour sa famille. Toute loi provient de lui et de l'armée qu'il a sous ses ordres. Il ne peut y être soumis comme les autres hommes. Mais quant au reste, aux milliers de parasites qu'il nourrit de sa main, pourquoi auraient-ils le droit de voler et d'assassiner impunément ?

Gengis regretta que Temüge ne soit pas là pour argumenter à sa place. Il avait tenu à rencontrer Chen Yi pour comprendre l'étrange espèce qui vivait dans les villes, mais les propos du petit homme lui donnaient le tournis.

— Si l'un de mes guerriers souhaite se marier, il cherche un ennemi, il le tue et prend tout ce qui lui appartient. Puis il fait don des chevaux et des chèvres au père de la fille. Est-ce là voler et assassiner ? Si j'interdisais cette pratique, je rendrais mes hommes faibles.

Étourdi par l'alcool, le khan était cependant de bonne humeur et il remplit de nouveau les trois coupes.

— Ce guerrier s'empare-t-il de ce qui est à sa famille, à sa tribu ? demanda Chen Yi.

— Non. Il commettrait un crime plus que méprisable, répondit Gengis, qui vit où le chef de triade voulait en venir avant même qu'il reprenne la parole.

— Que se passe-t-il maintenant que toutes tes tribus sont unies ? Que feras-tu lorsque les terres des Jin t'appartiendront ?

L'idée donnait le vertige. Gengis avait déjà interdit aux jeunes Mongols de se piller entre eux et fournissait sur ses propres troupeaux les bêtes offertes pour le mariage. Ce que Chen Yi suggérait n'était que le prolongement de cette interdiction mais couvrirait un territoire si vaste qu'on avait peine à l'imaginer.

— J'y réfléchirai, dit-il, la voix légèrement pâteuse. Ce sont des réflexions trop riches pour qu'on les absorbe en une seule fois. D'autant que l'empereur jin est toujours en sécurité dans sa ville et que notre campagne ne fait que commencer. Je ne serai peut-être plus

qu'un tas d'ossements l'année prochaine.

— Ou tu auras brisé les nobles des forts et des villes et tu auras la possibilité de tout changer. Tu es un visionnaire. Tu l'as montré en épargnant Baotou.

Les yeux troubles, Gengis secoua la tête.

— Ma parole est de fer. Quand tout est perdu, elle demeure. Mais si ce n'avait pas été Baotou, j'en aurais épargné une autre.

— Je ne comprends pas.

— Les villes ne se rendent que si elles ont avantage à le faire, expliqua-t-il en serrant le poing. Je menace leurs habitants d'un bain de sang plus terrible que tout ce qu'ils peuvent craindre. Une fois la tente rouge montée, ils savent qu'ils perdront tout homme pris à l'intérieur des murailles. Quand ils voient la tente noire, ils savent qu'ils mourront tous. Mais si la mort est la seule issue pour eux, ils n'ont d'autre choix que se battre jusqu'au dernier.

Gengis laissa son poing retomber et tendit sa coupe pour que Chen Yi lui serve de nouveau à boire.

— Si j'épargne ne serait-ce qu'une ville, le bruit se répandra qu'on peut échapper au massacre, qu'il est encore temps de se rendre lorsque la tente blanche est dressée. Voilà pourquoi j'ai épargné Baotou. Voilà pourquoi tu es encore en vie.

Le khan se rappela alors l'autre raison de sa rencontre avec Chen Yi. Il sentit que son esprit avait perdu de sa vivacité habituelle et se dit qu'il n'aurait peut-être pas dû boire autant.

— Vous avez des cartes dans cette ville ? demanda-t-il. Des cartes des terres qui s'étendent à l'est ?

Chen Yi fut abasourdi par la perspective que le Mongol lui ouvrait soudain. Il avait devant lui un conquérant que les nobles jin et leurs armées corrompues ne pourraient arrêter. Il frissonna en entrevoyant un avenir en proie aux flammes.

— Il... il y a une bibliothèque, répondit-il en bafouillant. Jusqu'ici, elle m'était interdite. Je ne crois pas que les soldats l'aient détruite avant de partir...

— J'ai besoin de cartes, déclara Gengis. Tu m'aideras à les étudier ? À préparer l'anéantissement de ton empereur ?

Chen Yi avait bu autant que le khan et ses pensées tournoyaient dans sa tête. Il songea à son fils mort, tué par des nobles qui n'accordaient pas même un regard à un homme de basse extraction. Qu'ils brûlent tous. Que le monde change.

— Il n'est pas mon empereur. Tout dans cette ville t'appartient, y compris les cartes, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider. Si tu veux des scribes pour écrire de nouvelles lois, je t'en enverrai.

Gengis eut un hochement de tête d'homme ivre.

- L'écriture, lâcha-t-il avec mépris. Elle emprisonne les mots.
- Elle les rend réels, seigneur. Elle les fait durer.

Le lendemain de sa rencontre avec Chen Yi, Gengis se leva avec un tel mal de tête que, de toute la journée, il ne sortit de sa yourte que pour vomir. Il ne se rappelait plus grand-chose de ce qui s'était passé après la sixième bouteille, mais les propos de Chen Yi lui revinrent par bribes et il en discuta avec Kachium et Temüge. Son peuple ne connaissait que la loi du khan, toute justice découlant du jugement d'un seul homme. Gengis aurait pu passer toutes les heures de la journée à régler des litiges et à punir des criminels. C'était déjà une tâche trop prenante, mais il ne pouvait permettre aux petits khans de se remettre à l'assumer sans compromettre ce qu'il avait accompli.

Lorsqu'il donna enfin l'ordre de partir, il lui parut étrange de quitter une ville sans que l'horizon soit en flammes derrière lui. Chen Yi lui avait remis des cartes des terres jin jusqu'à la mer orientale, butin plus précieux que tout ce dont ils s'étaient emparés. Si le petit homme restait à Baotou, Lian avait accepté d'accompagner Gengis jusqu'à Yenking. Le maçon considérait les murailles de la cité de l'empereur comme un défi à ses talents et il avait proposé son aide au khan avant même que celui-ci la lui demande. Le fils de Lian l'avait remplacé efficacement pendant son absence et Gengis supposa que le maçon se voyait contraint de choisir entre suivre l'armée mongole ou prendre une retraite paisible et fastidieuse.

La longue traversée de l'empire Jin reprit, la masse centrale des chariots avançant lentement, toujours entourée par des dizaines de milliers de cavaliers cherchant la moindre occasion de mériter les éloges de leurs officiers. Gengis avait autorisé des messagers de Baotou à partir pour d'autres villes situées sur la route des montagnes se dressant à l'ouest de Yenking et cette décision porta rapidement ses fruits. L'empereur avait fait évacuer la garnison de Hohhot et, faute de soldats pour leur donner courage, les habitants de la ville se rendirent sans qu'une flèche ait été tirée puis livrèrent au khan deux mille jeunes gens qui seraient formés aux techniques de siège et au maniement de la pique. Chen Yi avait montré l'intérêt de l'opération en fournissant lui-même des hommes, choisis parmi les meilleurs de Baotou, pour accompagner les Mongols et apprendre à se battre. Certes, ils n'avaient pas de chevaux, mais Gengis donna ces fantassins à Arslan et ils acceptèrent sans broncher leur nouvel état.

La garnison de Jining avait refusé d'obéir à l'ordre d'évacuation de l'empereur et les portes de la ville restèrent closes. Elle fut réduite en cendres après que la tente noire eut été montée, le troisième jour. Trois autres villes se rendirent ensuite sans résistance. Les hommes

jeunes et forts furent faits prisonniers et poussés devant l'armée de Gengis comme des moutons. Ils étaient trop nombreux pour qu'on puisse les incorporer sans que les guerriers mongols leur deviennent inférieurs en nombre. Gengis ne voulait pas courir ce risque mais ne pouvait pas non plus laisser derrière lui autant de Jin. Les prisonniers marchaient donc devant et bon nombre d'entre eux mouraient chaque jour. Quand les nuits devinrent plus froides, ils se blottirent les uns contre les autres en murmurant, étrange rumeur dans l'obscurité.

L'été avait été l'un des plus chauds que cette terre eût connus, de mémoire de guerrier, et les anciens prédisaient un hiver glacial. Gengis se demanda s'il devait continuer à marcher sur la capitale ou suspendre sa campagne jusqu'au printemps.

Les montagnes s'étendant devant Yenking étaient déjà en vue et ses éclaireurs pourchassaient ceux de l'empereur chaque fois qu'ils apparaissaient au loin. Bien que montés sur des chevaux rapides, les Jin étaient parfois capturés et chacun d'eux fournissait des détails supplémentaires pour le tableau que Gengis brossait dans sa tête.

Un matin où le sol avait gelé, le khan, assis sur une pile de selles en bois, contemplait un soleil pâle suspendu au-dessus des montagnes escarpées, nimbées de brume, qui le séparaient de Yenking. Plus hautes que les pics se dressant entre le désert de Gobi et le Xixia, elles rendaient même moins impressionnant le souvenir des sommets de son enfance. Les éclaireurs capturés parlaient de la passe dite de la Gueule du Blaireau et Gengis devina que c'était là qu'on voulait l'attirer. L'empereur y avait rassemblé ses troupes en pariant sur une unique armée massive supérieure en nombre à celle du khan. C'était là que tout pouvait prendre fin, que tous ses rêves pouvaient disparaître en fumée.

Cette pensée le fit rire. Quel que soit le sort que l'avenir lui réservait, il l'affronterait la tête haute et le sabre à la main. Il se battrait jusqu'au bout et s'il tombait face à ses ennemis, il aurait eu une vie bien remplie. Il éprouva un pincement au cœur en songeant que ses fils ne lui survivraient pas longtemps mais chassa aussitôt ce moment de faiblesse. Ils se bâтираient une vie comme il avait forgé la sienne. S'ils étaient balayés par le vent des événements, ce serait leur destin. Il ne pouvait pas les protéger de tout.

Dans la yourte, derrière lui, il entendit un des enfants de Chakahai brailler. Était-ce le fils ou la fille ? Son visage s'éclaira à la pensée de la petite qui, marchant à peine, trottnait vers lui pour presser tendrement sa joue contre sa jambe lorsqu'il rentrait. Börte avait eu une violente réaction de jalousie en la voyant faire et il soupira à ce souvenir. Conquérir les cités ennemies était moins

compliqué que faire cohabiter les femmes de sa vie et les enfants qu'elles lui avaient donnés.

Du coin de l'œil, il vit son frère Kachium se diriger vers lui par l'un des sentiers du camp sous le soleil matinal.

— Tu t'es échappé de chez toi ? lui lança Kachium de loin.

Gengis acquiesça et lui fit signe d'approcher ; son frère le rejoignit, lui tendit un de ses deux petits pains sans levain fourrés de mouton et luisants de graisse chaude. Gengis l'accepta volontiers. Il sentait dans l'air une odeur de neige et attendait impatiemment les mois froids.

— Où est Khasar, ce matin ? demanda-t-il en détachant un morceau de pain pour le porter à sa bouche.

— Dehors avec Ho Sa et les Jeunes Loups, il leur apprend à charger des groupes de prisonniers. Tu l'as vu ? Il distribue des piques aux prisonniers ! Nous avons perdu hier trois de ces jeunes.

Khasar n'utilisait que de petits groupes de captifs pour l'entraînement. Gengis était étonné qu'ils soient aussi peu nombreux à accepter d'y prendre part, même avec une pique ou un sabre. Il valait mieux mourir au combat que sombrer dans l'apathie. De toute façon, il fallait bien que les jeunes apprennent à se battre, comme ils l'auraient fait autrefois contre une autre tribu mongole. Khasar savait ce qu'il faisait, Gengis en était convaincu.

Kachium l'observait en silence, un sourire ironique aux lèvres.

— Tu ne demandes jamais de nouvelles de Temüge.

Gengis grimaça. Le plus jeune de ses frères le mettait mal à l'aise et Khasar semblait s'être brouillé avec lui. À vrai dire, il ne parvenait pas à s'intéresser à la dernière passion de Temüge, qui passait son temps à lire des manuscrits pris aux Jin, même la nuit à la lueur d'une lampe.

— Qu'est-ce que tu fais assis là ? demanda Kachium pour changer de conversation.

— Tu vois ces hommes qui attendent à proximité ?

— J'ai remarqué l'un des Woyelas, le fils aîné.

— Je leur ai dit de ne pas approcher avant que je me mette debout. Une fois que je me serai levé, ils viendront m'assaillir de questions et de requêtes, comme chaque matin. Ils voudront que je décide à qui revient tel poulain puisque l'un possède la jument et l'autre l'étalon. Puis ils m'inciteront à commander une nouvelle armure à un forgeron qui se trouve être de leurs parents. C'est sans fin. Tu pourrais peut-être les retarder le temps que je file.

Kachium sourit des lamentations de son frère.

— Et moi qui croyais que tu n'avais peur de rien... Charge quelqu'un d'autre de s'occuper d'eux. Tu dois te libérer pour dresser les plans de la campagne avec tes généraux.

— Tu m’as déjà donné ce conseil mais à qui puis-je faire autant confiance ? D’un seul coup, cet homme aurait plus de pouvoir que n’importe quel autre guerrier.

La réponse leur vint à tous deux en même temps mais ce fut Kachium qui la formula :

— Temüge serait honoré de s’acquitter de cette tâche. Tu le sais.

Gengis garda le silence et son frère poursuivit, comme s’il n’avait senti aucune objection :

— Il te volerait moins qu’un autre, il n’abuserait pas de sa position. Donne-lui le titre de « Maître du Négoce » et il gouvernera le camp en quelques jours.

Voyant que ses arguments n’ébranlaient pas le khan, Kachium opta pour un autre angle d’attaque :

— Cela pourrait aussi le forcer à passer moins de temps avec Kōkōtchu.

Gengis leva les yeux, vit les hommes qui attendaient faire un pas en avant. Il se rappela sa conversation avec Chen Yi à Baotou. Il aurait voulu prendre toutes les décisions lui-même, mais il avait une guerre à gagner.

— Très bien, consentit-il avec réticence. Dis-lui que je lui confie cette tâche pour un an. Je lui adjointrai trois guerriers estropiés au combat, cela leur donnera quelque chose à faire. Je veux que l’un d’eux te soit dévoué et te fasse son rapport. Notre frère aura maintes occasions d’écrémer le lait qui lui passera entre les mains. Un peu de corruption ne fait pas de mal, mais s’il devient cupide, je veux en être averti.

Après une pause, il reprit :

— Et fais-lui bien comprendre que Kōkōtchu doit rester à l’écart de ce nouveau rôle. S’il refuse, qui avons-nous d’autre ?

— Il ne refusera pas, assura Kachium. C’est un homme d’idées. Cette tâche lui donnera l’autorité nécessaire pour diriger le camp.

— Les Jin ont des juges qui appliquent la loi et règlent les différends, dit Gengis, le regard perdu dans le lointain. Je me demande si notre peuple accepterait de s’en remettre à de tels hommes.

— Qui ne seraient pas de notre famille ? Quel que soit leur titre, il faudrait qu’ils soient courageux pour tenter d’éteindre les vieilles querelles. J’enverrai à Temüge douze gardes de plus pour veiller à sa sécurité. Il n’est le khan de personne, après tout.

— Nul doute qu’il ferait appel à ses esprits maléfiques, maugréa Gengis. As-tu entendu ce qu’on dit de lui ? C’est pire que pour Kōkōtchu. Je me demande parfois si mon chamane se rend compte de ce qu’il a créé.

— Nous appartenons à une lignée de khans, frère. Nous

gouvernons, où que nous soyons placés.

Gengis tapota le dos de Kachium.

— Nous verrons si l'empereur jin pense comme toi. Peut-être dispersera-t-il ses troupes en nous voyant arriver.

— Ce sera donc cette année ? En hiver ? Il neigera avant longtemps.

— Nous ne pouvons pas rester ici sans avoir de meilleurs pâturages. Je dois prendre rapidement une décision mais je n'aime pas l'idée de repartir sans affronter l'armée jin à la passe de la Gueule du Blaireau. Nous sommes capables d'endurer un froid qui les engourdirait.

— Mais ils ont sûrement fortifié l'endroit, semé des pointes dans le sol, creusé des tranchées : tout ce qu'ils pourront imaginer. Ce ne sera pas facile pour nous.

Gengis posa ses yeux pâles sur son frère, qui se détourna pour regarder les montagnes qu'ils devraient tenter de traverser.

— Ils sont si arrogants qu'ils ont commis l'erreur de me faire savoir où ils se massent, dit le khan. Ils veulent que nous les attaquions là où ils nous attendent. Leur muraille ne m'a pas arrêté. Leurs montagnes et leur armée ne le pourront pas non plus.

Kachium sourit : il connaissait la façon de penser de son frère.

— J'ai vu que tu as envoyé tous les éclaireurs sur les hauteurs. C'est curieux si nous devons tout risquer dans une attaque pour forcer la passe.

Le khan sourit à son tour.

— Les Jin croient leurs montagnes trop hautes pour être escaladées. Une autre de leurs murailles traverse la chaîne montagneuse et ne laisse comme protection que les pics, trop élevés pour des hommes.

Après un grognement méprisant, il poursuivit :

— Pour les soldats jin, peut-être, mais nous sommes nés dans la neige. Je me souviens que notre père me faisait sortir nu de notre yourte quand j'avais huit ans. Nous pouvons supporter leur hiver et franchir cette muraille intérieure.

Kachium aussi avait braillé devant la yourte de leur père pour être autorisé à rentrer. C'était une vieille coutume dont beaucoup de Mongols croyaient qu'elle fortifiait les enfants. Il se demanda si Gengis avait fait de même avec ses fils et, au moment même où la question se formait dans son esprit, il sut que la réponse était positive. Son frère ne tolérerait aucune faiblesse et ne craignait pas de briser ses garçons en essayant de les rendre plus vigoureux.

Gengis termina son repas en léchant la graisse qui se figeait sur ses doigts.

— Les éclaireurs trouveront des sentiers contournant la passe,

affirma-t-il. Quand les Jin trembleront de froid dans leurs tentes, nous les attaquerons de tous côtés. Alors seulement, je franchirai la passe de la Gueule du Blaireau à cheval en poussant les leurs devant moi.

— Les prisonniers ?

— Nous ne pouvons pas les nourrir, répondit le khan. Ils peuvent encore être utiles s'ils arrêtent les flèches et les carreaux de nos ennemis. Ce sera plus rapide pour eux que mourir de faim.

Sur cette conclusion, il se leva, regarda les nuages lourds qui transformeraient la plaine en un désert de neige et de glace. L'hiver était toujours une saison mortelle, à laquelle seuls les plus résistants survivaient. Il soupira en détectant un mouvement du coin de l'œil : les quémandeurs l'avaient vu se mettre debout et se hâtaient vers lui avant qu'il ait le temps de changer d'avis.

— Envoie-les à Temüge, dit-il en s'éloignant.

Les deux éclaireurs souffraient de la faim. Même le mélange de fromage et d'eau emporté dans leurs sacs avait gelé lorsqu'ils s'étaient hissés au-dessus de la passe de la Gueule du Blaireau. Au nord et au sud, la seconde muraille jin courait à travers la montagne. Elle était moins massive que celle que les guerriers avaient franchie pour pénétrer sur les terres de l'empire, mais les Jin ne l'avaient pas laissée s'écrouler au fil des siècles. Elle se frayait un chemin dans les vallées lointaines, serpent gris sur l'étendue blanche. Les Jin n'avaient pas cherché à la prolonger jusqu'aux pics, certains qu'ils étaient que nul ne pouvait survivre sur ces pentes, si froides à cette altitude que le sang devait geler. Ils se trompaient. Les éclaireurs grimpèrent au-dessus du niveau de la muraille pour chercher dans un monde de glace un passage par-dessus les montagnes.

La neige qui tombait en tourbillonnant aveuglait les deux hommes. Par moments, le vent perçait un trou dans cette blancheur, révélant la passe et les pattes d'araignée de la muraille intérieure. De cette hauteur, ils distinguaient la tache sombre de l'armée jin sur le côté le plus éloigné. Les leurs étaient hors de vue dans la plaine, mais eux aussi étaient là, attendant le retour des éclaireurs.

— Il n'y a pas de passage ici ! cria Taran par-dessus le vent. Beriakh et les autres ont peut-être eu plus de chance. Nous ferions mieux de rentrer.

Taran sentait le froid dans ses os, des cristaux de glace dans chacune de ses articulations. Se croyant proche de la mort, il avait du mal à cacher sa peur. Son compagnon, Vesak, se contenta de grogner sans le regarder. Ils faisaient tous deux partie d'un des nombreux groupes de dix hommes qui avaient gravi la montagne pour trouver un moyen de prendre l'armée jin à revers. La nuit les avait séparés des autres et Taran comptait encore sur le flair de Vesak pour trouver un chemin, mais le froid le paralysait.

Vesak était un vieil homme de bien plus de trente ans alors que Taran n'avait pas encore vu sa quinzième année. Les autres éclaireurs de leur groupe assuraient que Vesak connaissait Süböteï, le général des Jeunes Loups, et qu'il le saluait comme un vieil ami lorsqu'il le rencontrait. C'était peut-être vrai. Comme Süböteï, Vesak appartenait aux Uriangkhaïs, une tribu du Nord, et ne semblait pas souffrir du

froid. Taran glissa sur une plaque de glace et faillit tomber. Il se rattrapa en plantant son couteau dans une fissure et en lâcha presque la poignée quand sa glissade s'arrêta brusquement. Il sentit la main de Vesak presser brièvement son épaule puis vit le vieil homme le dépasser en trotinant. Taran se releva, s'efforça de le suivre.

Le jeune Mongol était perdu dans son monde de souffrance lorsqu'il vit Vesak faire halte devant lui. Ils longeaient une crête si glissante et dangereuse qu'ils s'étaient encordés afin que l'un puisse sauver l'autre en cas de chute. Taran rejoignit son compagnon, qui s'était accroupi. Quand il se baissa lui aussi, avec un grognement à peine étouffé, la glace recouvrant son *deel* tomba en plaques pointues. Malgré ses gants en peau de mouton, il avait les doigts glacés. Il porta une poignée de neige à sa bouche et la suçâ. Maintenant que l'eau de sa gourde était gelée, il n'avait que ce moyen pour étancher sa soif.

Accroupi lui aussi, il se demanda comment les chevaux parvenaient à survivre dans la steppe quand les rivières gelaient. Les brins d'herbe qu'ils réussissaient à trouver sous la neige semblaient leur suffire. Épuisé, il ouvrit la bouche pour poser la question à Vesak, mais le vieil éclaireur lui fit signe de se taire.

Les sens à nouveau en éveil, Taran eut l'impression que son corps sortait de son engourdissement. Ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait à proximité d'éclaireurs jin. Celui qui commandait l'armée tenant la passe en avait envoyé un grand nombre reconnaître les environs. Avec la tempête de neige qui empêchait de voir plus loin que quelques pas, les hauteurs étaient devenues l'enjeu d'un affrontement mortel entre les deux camps. Le frère aîné de Taran avait inopinément croisé le chemin d'un de ces éclaireurs ennemis. Il avait rapporté une oreille du Jin comme preuve de sa victoire et Taran se demandait s'il aurait lui aussi la chance de montrer un tel trophée aux autres guerriers. Moins d'un tiers avaient l'expérience du combat et on savait que Sübötei choisissait ses officiers parmi eux plutôt que parmi ceux dont la bravoure n'était pas encore reconnue. Taran n'avait ni sabre ni arc mais son poignard était tranchant. Il fit rouler ses poignets raides pour les assouplir.

Les genoux douloureux, il se rapprocha encore de Vesak, les hurlements du vent couvrant tout bruit de mouvement. Il scruta le tourbillon blanc pour repérer ce que son aîné avait vu. Vesak demeurait totalement immobile et Taran s'efforçait de l'imiter, bien que le froid montant du sol le fît constamment frissonner.

Là-bas. Quelque chose avait bougé. Les éclaireurs jin portaient des vêtements clairs qui se confondaient avec la neige et les rendaient presque invisibles. Taran se rappela les histoires que racontaient les vieux guerriers, selon lesquelles les montagnes cachaient d'autres créatures que les hommes quand la neige tourbillonnait. Espérant qu'il

ne s'agissait là que de sornettes destinées à l'effrayer, il n'en serra pas moins la poignée de son couteau.

La forme, quoi qu'elle pût être, ne remuait plus. Vesak se pencha vers Taran pour lui murmurer quelque chose à l'oreille et soudain une silhouette d'homme jaillit d'un banc de neige, une arbalète dans les mains.

Vesak se jeta à terre et roula sur le côté. Taran entendit le claquement de la corde ; tout à coup, il y eut du sang sur la neige, Vesak poussa un cri de rage et de douleur. Ne sentant plus le froid, Taran s'élança. On lui avait expliqué comment réagir face à un arbalétrier et il se rua en avant. Il n'avait que quelques instants de sursis avant que l'homme tende de nouveau la corde de son arme.

Taran glissa sur le sol gelé, la corde qui le liait à Vesak ondulant dans son sillage. Il n'avait pas le temps de la couper. Il vit l'éclaireur jin s'affairer sur son arbalète et se jeta sur lui, le renversant. L'arbalète vola sur le côté et Taran se retrouva agrippé à un homme plus robuste que lui.

Ils luttèrent dans un silence entrecoupé de halètements. Taran, qui était tombé sur le Jin, tentait désespérément de profiter de cet avantage. Il frappait des genoux et des coudes, ses deux mains, dont celle armée du poignard, bloquées par celles de l'ennemi. Leurs regards s'affrontèrent brièvement avant que le jeune Mongol abatte sa tête sur le nez du Jin. Il le sentit se briser et l'homme poussa un cri. Les deux mains toujours immobilisées, Taran cogna du front contre le visage ensanglanté, encore et encore. Il parvint à glisser un de ses avant-bras sous le menton de son adversaire, pressa la gorge exposée. L'étreinte autour de son poignet se desserra, des ongles cherchèrent à l'aveugler. Taran ramena sa tête en arrière et l'abattit de nouveau sans regarder.

Ce fut fini aussi soudainement que cela avait commencé. Ouvrant les yeux, le Mongol vit que le soldat jin fixait le ciel. Le poignard s'était enfoncé sans que Taran s'en rende compte et demeurait planté dans le manteau doublé de fourrure du Jin. Pantelant dans l'air rare, Taran n'arrivait pas à retrouver son souffle. Il entendit Vesak appeler, se rendit compte que cela faisait un moment qu'il l'entendait sans en prendre conscience.

Après avoir extrait son couteau du cadavre, Taran se releva. Pendant la lutte, la corde s'était enroulée autour de ses pieds et il dut s'en dépêtrer. Vesak appela de nouveau, d'une voix plus faible. Le jeune éclaireur n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'homme qu'il venait de tuer. Ce fut l'affaire d'un moment pour lui ôter sa pelisse et s'en envelopper. Sans le manteau, le corps de l'ennemi paraissait plus petit. Taran baissa les yeux vers le sang répandu dans la neige, des gouttes dessinant la forme de la tête là où elle avait été

précédemment. Pris de nausée, il se frotta rudement le visage. Quand il se tourna enfin vers Vesak, il vit que son compagnon avait réussi à se mettre en position assise et le regardait. Taran lui adressa un signe de tête puis se pencha pour couper l'oreille de son premier ennemi tué.

Après avoir glissé le trophée macabre dans une poche, il rejoignit Vesak en titubant. Le froid que la lutte avait chassé le saisit de nouveau et il se remit à trembler, claquant des dents chaque fois qu'il desserrait les mâchoires.

Vesak haletait, le visage crispé par la douleur. Le trait l'avait atteint au flanc, sous les côtes. Et le sang commençait déjà à geler autour de la hampe noire. Taran tendit le bras pour l'aider à se mettre sur pied, mais le vieil homme secoua la tête.

— Je ne peux pas me lever, murmura-t-il. Laisse-moi ici et continue.

Taran refusa. Il voulut soulever son compagnon mais il pesait trop pour lui et il tomba à genoux dans la neige.

— Laisse-moi mourir, dit Vesak. Reconnais du mieux que tu pourras le chemin que le Jin a suivi. Il venait de plus haut, tu comprends. Il doit y avoir un passage.

— Je vais te traîner en te mettant sur son manteau et en tirant, répondit Taran, qui ne pouvait croire que son ami renonçait.

Il étendit le vêtement sur la neige, les jambes flageolantes, dut s'appuyer à un rocher et attendre que ses forces reviennent.

— Tu dois trouver la piste, mon garçon, lui enjoignit Vesak à voix basse. Il ne venait pas de notre côté de la montagne.

La respiration de plus en plus irrégulière, il ferma les yeux. Par-dessus son épaule, Taran aperçut le soldat mort gisant dans son sang et sentit son estomac se soulever. Il se pencha, eut un haut-le-cœur. Il n'avait rien à vomir, mais un filet de bile coula de ses lèvres et tacha la neige. Furieux contre lui-même, il s'essuya la bouche, jeta un coup d'œil à son compagnon, dont le visage se couvrait de flocons. Taran le secoua mais Vesak ne réagit pas. Le jeune homme était désormais seul dans le vent qui hurlait.

Au bout d'un moment, il se dirigea en chancelant vers l'endroit où le Jin était étendu. Pour la première fois, il regarda au-delà du cadavre et recouvra des forces. Il coupa la corde avec son couteau, commença à grimper, glissa plus d'une fois. Il n'y avait pas de piste mais il sentait le sol sous la neige en gravissant la pente. Il sanglotait à chaque inspiration, finit par se retrouver à l'abri du vent, sous un rocher de granit. Le pic était encore plus haut mais il n'avait pas à monter jusque-là. Devant lui, il vit une corde à l'endroit où le soldat jin avait terminé son ascension. Vesak avait raison, il y avait un chemin menant à l'autre versant, et la muraille intérieure tant vantée

ne se révélait pas meilleure défense que l'autre.

Il demeura un moment immobile, l'esprit engourdi par le froid. Finalement, il hocha la tête et, entamant la descente, passa devant les deux morts. Il n'échouerait pas. Sübötei attendait le rapport de ses éclaireurs.

Derrière lui, la neige tombait dru, recouvrant les cadavres et effaçant toute trace de la lutte sanglante jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une surface blanche parfaitement lisse.

Le camp n'était pas silencieux sous la neige. Les généraux mongols y entraînaient leurs hommes à manœuvrer et à tirer à l'arc. Les mains et le visage enduits de graisse de mouton, les guerriers lancés au galop décochaient des flèches sur des ennemis de paille espacés de dix pas. Les mannequins tressautaient sous les impacts et de jeunes garçons couraient récupérer les flèches en estimant le temps dont ils disposaient avant que le cavalier suivant déboule.

Les prisonniers faits dans les villes étaient encore des milliers, malgré les jeux de guerre que Khasar leur imposait. Ils étaient regroupés à la lisière des yourtes, affamés, gardés par quelques bergers seulement, mais ne tentaient plus de fuir. Les premiers jours, quelques-uns s'étaient échappés, mais tout Mongol était capable de suivre les traces d'un mouton égaré et les guerriers chargés de les rattraper avaient ramené les têtes des fugitifs et les avaient lancées dans la masse des captifs en guise d'avertissement.

La fumée des poêles restait suspendue au-dessus de chaque tente tandis que les femmes faisaient cuire les animaux abattus et distillaient l'airag pour réchauffer leurs hommes. Lorsque les guerriers s'entraînaient, ils mangeaient et buvaient plus que d'ordinaire pour protéger leur corps d'une couche de graisse supplémentaire contre le froid. C'était dur d'engraisser en passant douze heures par jour en selle, mais l'ordre émanait de Gengis et on avait tué près d'un tiers des bêtes pour satisfaire la faim des guerriers.

Sübötei amena Taran à la grande yourte une fois que le jeune éclaireur eut fait son rapport. Gengis, qui y discutait avec ses frères Khasar et Kachium, en sortit dès qu'il entendit Sübötei approcher. Le khan remarqua que l'adolescent qui accompagnait le général était exténué et oscillait dans le froid. Il avait des cernes noirs sous les yeux et semblait n'avoir rien avalé depuis des jours.

— Viens avec moi dans la tente de mon épouse, dit le khan, elle te donnera de la viande chaude pour te remplir l'estomac pendant que nous parlerons.

Sübötei s'inclina, Taran l'imita maladroitement, intimidé de se retrouver devant le Grand Khan en personne. Il suivit les deux

hommes tandis que Sübötei informait Gengis du passage que Vesak et lui avaient découvert. Le garçon leva les yeux vers les montagnes en songeant que le corps de son camarade était enfoui sous la neige, là-haut quelque part. Peut-être qu'il réapparaîtrait au printemps avec le dégel. Taran était trop épuisé, il avait trop froid pour penser, et quand il fut enfin à l'abri du vent, il serra de ses doigts gourds un bol de ragoût gras et porta avidement la nourriture à sa bouche.

Gengis observait le jeune éclaireur, amusé par son appétit féroce et les regards d'envie qu'il jetait à l'aigle juché sur son perchoir. Bien qu'encapuchonné, l'oiseau rouge tourna la tête vers le visiteur et parut le fixer en retour.

Börte s'affairait autour de Taran, remplissant son bol à peine était-il vide. Elle lui donna aussi une outre d'arkhi qui le fit tousser et s'étrangler puis approuva de la tête quand des rougeurs colorèrent de nouveau ses joues gelées.

— Tu as trouvé un passage ? lui demanda le khan lorsque ses yeux eurent perdu leur aspect vitreux.

— Vesak l'a trouvé, seigneur, répondit Taran.

Il parut se rappeler soudain quelque chose, glissa ses doigts raides dans sa poche et en tira ce qui était manifestement une oreille.

— J'ai tué un soldat qui nous attendait là-haut, dit-il en la brandissant fièrement.

Gengis prit le trophée, l'examina avant de le lui rendre.

— Tu t'es bien comporté. Sauras-tu retrouver le passage ?

Taran acquiesça en serrant l'oreille comme un talisman.

Tant de choses lui étaient arrivées en si peu de temps qu'il était bouleversé, conscient de s'adresser à l'homme qui avait unifié les tribus. Ses camarades ne croiraient jamais qu'il avait rencontré le khan en personne tandis que Sübötei observait la scène avec la fierté d'un père.

— Oui, seigneur.

Gengis sourit, le regard lointain.

— Va te coucher, mon garçon. Il faut que tu recouvres tes forces pour conduire mes frères.

Il asséna au jeune éclaireur une tape dans le dos qui le fit chanceler.

— Vesak était un bon soldat, dit Sübötei. Je le connaissais.

Le khan se tourna vers le jeune officier à qui il avait confié le commandement de dix mille hommes. Il vit du chagrin dans ses yeux et comprit que Vesak était de la même tribu que Sübötei. Malgré l'interdiction d'évoquer les liens anciens, ceux-ci demeuraient profonds.

— Si l'on retrouve son corps, qu'on le rapporte au camp pour l'honorer, décida-t-il. Avait-il une femme, des enfants ?

— Oui, seigneur, répondit Sübötei.

— Je veillerai à ce qu'on s'occupe d'eux. Nul ne pourra s'emparer de ses bêtes ni forcer sa veuve à vivre dans la yourte d'un autre homme.

— Merci, seigneur, dit Sübötei avec un soulagement évident.

Il sortit avec Taran et lui pressa la nuque pour lui montrer combien il était fier de lui.

La tempête faisait toujours rage, deux jours plus tard, lorsque Khasar et Kachium rassemblèrent leurs troupes. Chacun d'eux avait fourni cinq mille guerriers que Taran conduirait en haut des pics sur une seule file. Gengis n'avait pas perdu de temps pendant ces deux jours. Après avoir fait fabriquer des milliers de mannequins semblables à ceux utilisés pour l'entraînement, il ordonna de placer ces hommes en bois, en paille et en tissu sur les chevaux laissés par les guerriers de ses frères. Si les éclaireurs jin parvenaient à voir le camp mongol malgré la neige, ils ne remarqueraient pas que le nombre des guerriers s'était réduit.

Khasar et Kachium s'enduisirent le visage de graisse pour se préparer à la pénible escalade qui les attendait. À la différence des éclaireurs, leurs hommes étaient lourdement chargés : des arcs, des sabres et cent flèches dans deux carquois accrochés sur chaque dos. Au total, ils portaient un million de traits, le travail de deux années, une réserve précieuse que, sans forêts de bouleaux, ils ne pourraient pas renouveler.

Tout ce qu'ils emportaient avait été enveloppé dans du tissu huilé pour le protéger de l'humidité et ils se mouvaient avec raideur, claquant l'une contre l'autre leurs mains gantées. Fier de servir de guide aux frères du khan, Taran ne tenait pas en place. Quand tout fut prêt, Khasar et Kachium firent signe au jeune éclaireur et regardèrent la colonne qui franchirait les montagnes à pied. L'ascension, rapide et rude, constituerait une épreuve cruelle, même pour les plus vigoureux. Ceux qui tomberaient seraient abandonnés sur place car les hommes devaient rejoindre le passage avant que d'éventuels éclaireurs ennemis puissent signaler leur mouvement.

Taran se mit en route et, sentant tous les regards sur lui, se retourna. Remarquant la nervosité du jeune garçon, Khasar sourit. Jamais il n'avait fait aussi froid depuis le début de la campagne, mais les hommes étaient d'humeur joyeuse, résolus à écraser l'armée qui les attendait de l'autre côté de la passe. Gengis lui-même était venu les voir partir.

« Vous avez jusqu'à l'aube du troisième jour pour les prendre à revers, avait-il dit à ses frères. Ensuite, je m'engagerai dans la passe. »

Ce fut au matin de la deuxième journée qu'ils parvinrent à l'endroit où Vesak était mort. Taran extirpa le corps de son ami d'une congère, chassa la neige de son visage ridé dans un silence respectueux.

— On pourrait lui mettre un fanion dans la main pour marquer le passage, murmura Khasar à Kachium pour le faire sourire.

La file de guerriers s'étirait vers le bas de la montagne et la tempête semblait se calmer, mais aucun d'eux ne demanda à Taran de se presser quand il enveloppa Vesak d'un drap bleu pour le recommander au père ciel.

Le jeune homme demeura un moment tête baissée avant de repartir. La colonne passa devant le cadavre gelé, chaque homme regardant le visage du mort et murmurant quelques mots de salutation ou de prière.

Lorsqu'ils commencèrent à redescendre, Taran se retrouva en terrain inconnu et leur allure se réduisit de manière inquiétante. La lumière diffuse du soleil semblait provenir de partout, ce qui n'aidait pas à trouver l'est. Lorsqu'une rafale de vent plus forte révélait les montagnes de chaque côté, Khasar et Kachium scrutaient les environs, mémorisaient la configuration des lieux. À midi, ils estimèrent qu'ils devaient se trouver à mi-chemin de la descente, au-dessus des forts jumeaux de la passe.

Une pente escarpée de plus de cinquante pieds les ralentit de nouveau. Des cordes abandonnées indiquaient l'endroit où l'éclaireur jin avait grimpé mais, après plusieurs journées dans le froid, elles étaient devenues cassantes et ils en attachèrent de nouvelles avant de descendre prudemment. Ceux qui avaient des gants les ôtèrent et s'aperçurent que leurs doigts devenaient rapidement blancs et raides. Avoir les doigts gelés était plus qu'inquiétant pour des hommes devant faire usage de leur arc. En descendant les pentes accidentées, les guerriers ouvraient et refermaient les mains ou les fourraient sous leurs aisselles, à l'intérieur de *deels* aux manches pendantes.

Beaucoup glissèrent et pour ceux qui avaient les mains sous les aisselles, la chute était plus dure. Ils se relevaient péniblement, le visage crispé dans le vent, tandis que d'autres les dépassaient sans leur accorder un regard. Chacun se remettait debout sans aide pour ne pas

se retrouver à la traîne.

Taran poussa un cri d'avertissement lorsque la piste se divisa. Sous la neige, elle n'était guère plus qu'une ride sur la surface blanche mais elle serpentait maintenant dans deux directions et il ne savait pas laquelle les conduirait en bas.

Khasar le rejoignit, leva le bras pour arrêter ceux qui suivaient. La colonne remontait presque jusqu'à l'endroit où gisait le corps de Vesak. Ils ne pouvaient pas prendre de retard et un mauvais choix risquait de les mener à une mort lente d'épuisement dans un cul-de-sac.

Khasar mâchonna un morceau de peau morte arraché à ses lèvres, tourna vers son frère un regard interrogateur.

— Continuons vers l'est, dit Kachium. L'autre sentier doit ramener aux forts.

— Justement, ce pourrait être une autre façon de les surprendre, répliqua Khasar.

Le sentier disparaissait vingt pas plus loin dans la neige tourbillonnante.

— Gengis veut que nous soyons derrière les Jin le plus vite possible, rappela Kachium.

— Il ignorait qu'il y a peut-être un autre sentier qui conduit directement aux forts. Ça vaut au moins la peine d'aller voir.

Agacé, Kachium secoua la tête.

— Il ne nous reste qu'une nuit, Gengis attaquera à l'aube. Et si tu te perds dans la montagne, tu mourras de froid.

— Pourquoi moi ? dit Khasar avec un grand sourire. Je pourrais t'ordonner de prendre l'autre sentier.

Kachium soupira. Gengis n'avait confié le commandement à aucun d'eux en particulier et c'était une erreur quand il fallait compter avec Khasar.

— Non, tu ne peux pas, répondit-il d'un ton patient. Je continue, avec ou sans toi. Je ne t'empêcherai pas de prendre l'autre direction si tu t'obstines.

Khasar hocha pensivement la tête. Malgré sa désinvolture apparente, il avait conscience des risques.

— J'attends ici et je prends les mille derniers hommes, décida-t-il. Si le chemin ne mène nulle part, je fais demi-tour et je te rejoins dans la nuit.

Les deux frères se serrèrent brièvement la main puis Kachium et Taran repartirent, laissant Khasar inciter les autres à presser le pas.

Compter neuf mille hommes avançant lentement lui prit beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait pensé. Lorsque le premier des mille restants apparut, il commençait déjà à faire noir. Khasar s'approcha du guerrier chancelant, le prit par les épaules et cria par-

dessus le vent :

— Suis-moi !

Sans attendre de réponse, il s'engagea dans l'autre sentier, s'enfonçant presque jusqu'aux hanches dans la neige fraîche. Les hommes engourdis par la souffrance et le froid obéirent à son ordre sans discuter.

Sans Khasar à son côté, Kachium avançait en silence dans le jour déclinant. Taran continuait à mener la colonne même s'il ne connaissait pas le sentier mieux que les autres. La descente devint un peu plus facile et l'air moins raréfié. Kachium s'aperçut qu'il respirait plus facilement et que, malgré sa fatigue, il recouvrait des forces. La tempête cessa et pour la première fois depuis plusieurs jours, ils purent voir les étoiles, brillantes et superbes entre les nuages.

Le froid parut croître à mesure que la nuit s'avancait mais ils ne s'arrêtèrent pas et mangèrent de la viande séchée en marchant. Ils avaient dormi sur les pentes la première nuit, chacun s'étant creusé un trou à la manière des loups. Kachium, qui n'avait pris alors que quelques heures de sommeil, était au bord de l'épuisement. Ne sachant quelle distance le séparait de l'armée jin, il n'osait pas permettre aux guerriers de se reposer à nouveau.

Au bout d'un moment, la pente se fit moins forte. Aux sapins noirs se mêlèrent des bouleaux pâles, si nombreux par endroits que les hommes ne marchaient plus sur la neige mais sur des feuilles mortes. Voir ces arbres réconfortait Kachium car ils étaient la preuve que leur périple touchait à son terme. Il ne savait cependant pas encore si la colonne avait dépassé l'armée jin ou si elle longeait encore la passe de la Gueule du Blaireau.

Par moments, Taran moulinait des bras. C'était un vieux truc d'éclaireur pour que le sang circule de nouveau dans l'extrémité des doigts afin qu'ils ne gèlent et ne noircissent pas. Kachium l'imita et fit passer la consigne le long de la file. L'idée de milliers de soldats agitant gravement les bras comme des oiseaux amena un sourire à ses lèvres malgré ses muscles douloureux.

La lune se leva au-dessus des montagnes, éclairant les hommes épuisés qui continuaient à progresser lentement. Le pic qu'ils avaient escaladé se dressait au-dessus d'eux, un autre monde. Kachium se demanda combien de ceux qui étaient partis trois jours plus tôt étaient tombés pour être abandonnés comme Vesak. Il espérait que leurs camarades avaient eu l'intelligence de leur prendre leurs carquois remplis de flèches. Il aurait dû penser à donner cet ordre et il s'adressa des reproches en bougonnant. L'aube était encore loin et il ne pouvait qu'espérer passer derrière l'armée jin avant que Gengis attaque.

Tandis qu'il marchait dans la neige, ses pensées dérivèrent, se concentrèrent un moment sur Khasar puis sur ses enfants restés au camp. Parfois, il rêvait comme s'il était au chaud dans une yourte et, se réveillant en sursaut, s'apercevait qu'il marchait toujours. Il tomba une fois et Taran revint rapidement sur ses pas pour l'aider à se relever. Ses guerriers ne laisseraient pas le frère du khan mourir sur le bord du sentier après avoir récupéré ses carquois. Kachium leur en fut reconnaissant.

Il avait l'impression de marcher depuis une éternité quand ils sortirent enfin de la forêt et que Taran s'accroupit devant lui. Kachium se jeta aussitôt à terre et rampa pour le rejoindre malgré les protestations de ses genoux. Derrière lui, des jurons étouffés se firent entendre quand les guerriers, se heurtant l'un l'autre, furent tirés de leur transe par cette halte brusque. Kachium regarda autour de lui en progressant sur le ventre. Ils étaient sur une pente douce, dans une vallée d'une blancheur immaculée qui semblait infinie. De l'autre côté, la montagne dressait de nouveau devant eux des parois si abruptes que personne, sans doute, ne les avait escaladées. À sa gauche, la passe de la Gueule du Blaireau aboutissait à une longue étendue plate. Dans le clair de lune, Kachium vit, au-delà de cet espace vide, une mer de tentes et de bannières occupant toute la largeur de la passe. De la fumée s'en élevait pour se mêler à la brume des sommets et Kachium sentit une odeur de feu de bois.

Les Jin avaient rassemblé une armée si grande qu'il n'en voyait pas la fin. À la passe succédait une vaste cuvette sur laquelle débouchait la route menant à la cité de l'empereur. Et cependant l'armée jin la couvrait entièrement et en débordait même. Malgré les montagnes blanches qui la cachaient en partie, Kachium avait sous les yeux plus de soldats qu'il n'en avait jamais vu. Gengis ne s'attendait pas à une telle multitude et, dans quelques heures, il s'engagerait lentement à cheval dans la passe.

Kachium éprouva soudain un accès de frayeur en se demandant si ses hommes pouvaient être vus du camp. Des éclaireurs jin devaient patrouiller dans le secteur et il était planté là, avec derrière lui une file de guerriers qui s'étirait jusqu'aux hauteurs. Il pressa l'épaule de Taran pour le féliciter d'avoir donné le signal à temps et le jeune garçon sourit de plaisir.

Le frère de Gengis dressa ses plans, transmit ses ordres. Les hommes devaient reculer suffisamment pour que l'aube ne révèle pas leur présence à des yeux ennemis perçants. Il étudia le ciel, espéra que la neige couvrirait leurs traces. Il espéra aussi que Khasar était en lieu sûr, car le jour se lèverait bientôt. Lentement, péniblement, les guerriers remontèrent la pente jusqu'aux arbres qu'ils venaient de quitter. Un souvenir revint à Kachium tandis qu'il grimpa. Enfant, il

avait dû se cacher dans les collines de son pays avec sa famille et lutter contre la faim et la mort, toujours proches. Il se cacherait de nouveau mais, cette fois, il surgirait à découvert en rugissant.

En silence, il adressa une prière au père ciel pour que Khasar ne soit pas en train de mourir de froid dans la montagne, perdu et seul. Non, pensa-t-il avec un sourire, mon frère n'est pas si facile à arrêter. Si quelqu'un peut réussir cet exploit, c'est bien lui.

Khasar se passa une main en travers de la gorge pour signifier aux guerriers de se taire. La tempête avait cessé et il pouvait enfin voir les étoiles dans le ciel entre les nuages. La lune éclaira les pentes nues et il découvrit qu'il se trouvait sur une corniche, au-dessus d'un à-pic. Sa respiration se bloqua dans sa gorge quand il découvrit sous lui la tour noire d'un des forts, presque sous ses pieds mais séparée par une plongée dans le noir au-dessus de rochers si pointus qu'ils retenaient à peine la neige. D'énormes congères s'étaient en revanche amassées autour du fort et Khasar se demanda si ses hommes seraient capables de descendre. Le fort lui-même, bâti sur une autre corniche surplombant la passe, était à coup sûr bourré d'armes qui écraseraient quiconque tenterait de passer. Les Jin ne s'attendaient pas à une attaque par-derrière depuis les hauteurs.

Khasar retourna à l'endroit où ses hommes avaient commencé à se regrouper. Le vent s'était réduit à un doux gémissement et il put donner ses instructions à voix basse : d'abord manger, se reposer, et amener les cordes devant. Comme ces mille guerriers appartenaient à la tuman de Kachium, Khasar ne les connaissait pas, mais les officiers s'avancèrent et se contentèrent de hocher la tête en entendant les ordres. La consigne fut rapidement transmise et le premier groupe de dix attacha ses cordes ensemble et les enroula près de la corniche. À cause du froid, les hommes faisaient maladroitement les nœuds et Khasar se demanda s'il ne les envoyait pas tous à la mort.

— En cas de chute, gardez le silence, recommanda-t-il au premier groupe. Vos cris déclencheraient l'alerte dans le fort. Vous survivrez peut-être, si vous tombez dans la neige épaisse.

Un des guerriers fit la moue, regarda par-dessus le bord de la corniche et secoua la tête.

— Je passe en premier, annonça Khasar.

Il retira ses gants fourrés, grimaça en saisissant la corde glacée. Il songea qu'il avait déjà affronté des parois plus difficiles mais jamais dans un tel état de fatigue. Imprimant sur ses traits une expression confiante, il tira sur la corde. Les officiers l'avaient attachée au tronc d'un bouleau abattu et elle semblait solide. Il recula jusqu'au bord en s'efforçant de ne pas penser au vide derrière lui. Personne ne

survivrait à une telle chute, il en était certain.

— Pas plus de trois hommes par corde, précisa-t-il en entamant la descente. Attachez-en d'autres, sinon nous y passerons la nuit.

Il donnait ses ordres d'un ton impassible pour masquer sa peur. Rassemblés au bord de la corniche, les hommes le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse sous le surplomb. Puis l'un d'eux adressa un signe de tête à ses camarades, se mit à plat ventre pour empoigner la corde à laquelle Khasar était suspendu et disparut à son tour sous la corniche.

Gengis attendait l'aube avec impatience. Il avait envoyé des éclaireurs aussi loin dans la passe que possible et plusieurs d'entre eux étaient rentrés avec des carreaux d'arbalète plantés dans leur armure. Le dernier avait regagné le camp au coucher du soleil avec deux traits fichés dans le dos. L'un avait transpercé les lamelles de fer, causant une blessure qui tachait de sang la jambe du guerrier et le flanc haletant de sa monture. Pressé d'avoir des informations, Gengis avait voulu écouter le rapport de l'éclaireur avant de l'envoyer se faire soigner.

Le général jin avait laissé la passe ouverte. Avant d'être refoulé par un déluge de projectiles, l'éclaireur avait vu deux grands forts dominant une bande de terre. Gengis était persuadé que, là-haut, des soldats étaient prêts à déverser la mort sur ceux qui essaieraient de passer. Le fait que les Jin n'aient pas bloqué la passe le préoccupait. Cela suggérait que leur général voulait une attaque de front, qu'il était sûr de canaliser l'armée mongole vers ses troupes et de l'écraser là où elle était la plus faible.

À son entrée, la passe faisait près de trois lis de large mais, sous les forts, elle se réduisait à un couloir n'excédant pas quelques dizaines de pas. L'idée même de se retrouver pris dans une nasse et d'être dans l'incapacité de charger provoqua en lui une nausée qu'il s'empressa de chasser dès qu'il en prit conscience. Il avait fait tout ce qu'il pouvait et ses frères attaqueraient dès qu'il ferait assez clair pour viser. Même s'il trouvait au dernier moment un meilleur plan, il était dans l'incapacité de les rappeler. Ils étaient inaccessibles, cachés par les montagnes et la neige.

Au moins, la tempête avait faibli. Gengis leva les yeux vers les étoiles, dont la clarté révélait la masse des prisonniers qu'il avait amenée à l'entrée de la passe. Ils précéderaient son armée et lui serviraient de bouclier pour arrêter les flèches et les carreaux des Jin. De même, si l'ennemi jetait de l'huile enflammée du haut des forts, les prisonniers en seraient les premières victimes.

Incapable de dormir, il prenait de longues inspirations et sentait

l'air froid glacer ses poumons. L'aube ne tarderait plus. Il passa une fois de plus son plan en revue, mais il n'y avait rien d'autre qu'il pût faire. Ses hommes avaient été bien nourris, mieux que depuis des mois. Ceux qu'il mènerait dans la passe étaient des soldats aguerris portant de bonnes armures. Il avait formé les premiers rangs avec des piquiers, en partie pour faire avancer les prisonniers. Les Jeunes Loups de Sübötei viendraient derrière, puis les hommes d'Arslan et de Jelme, vingt mille guerriers qui ne reculeraient pas, aussi violents que soient les combats.

Gengis dégaina le sabre de son père et vit la tête de loup ornant la poignée briller au clair de lune. Il se fendit avec un grognement. Autour de lui, le camp était silencieux mais il y avait toujours des regards à l'affût. Il se lança dans un exercice qu'Arslan lui avait appris et qui servait à étirer les muscles tout en les développant. Le moine Yao Shu enseignait une discipline semblable à ses fils afin qu'ils endurent leur corps. Gengis se mit à transpirer en enchaînant les figures avec son arme. Il n'avait plus comme avant la rapidité de l'éclair mais il avait gagné en puissance et il demeurait souple malgré de multiples et anciennes blessures.

L'attente lui pesait et il songea à aller trouver une femme pour brûler son trop-plein d'énergie. Börte, sa première épouse, dormait sans doute dans la yourte, entourée de ses fils. Sa deuxième épouse allaitait encore leur bébé et le visage du khan s'éclaira quand il songea à ses seins blancs lourds de lait.

Excité par cette perspective, il rengaina son sabre et traversa le camp en se dirigeant vers la tente de Chakahai. Il souriait en marchant. La chaleur d'une femme et une bataille à livrer. C'était merveilleux d'être en vie par une nuit pareille.

Incapable de fermer l'œil lui aussi, le général Zhu Zhong buvait lentement un bol d'alcool de riz chaud dans sa tente. L'hiver s'était refermé sur les montagnes et il y avait de bonnes chances pour que lui-même et ses troupes y passent les mois les plus froids. Cette idée ne lui déplaisait pas. Il avait fait onze enfants à ses trois épouses de Yenking et lorsqu'il était chez lui, il y avait toujours quelque chose pour le distraire de son travail. En comparaison, il trouvait la vie de camp plus tranquille, peut-être parce qu'il l'avait toujours connue. Même maintenant, dans l'obscurité, il éprouvait un sentiment de paix en entendant les gardes murmurer le mot de passe au moment de la relève. Il avait toujours eu du mal à trouver le sommeil et il savait que cela faisait partie de sa légende, que ses hommes étaient convaincus qu'il veillait nuit après nuit, comme le montraient les lampes dont la lumière traversait la toile épaisse de la tente du commandant. Parfois,

il dormait en laissant les lampes allumées pour faire croire aux gardes qu'il n'avait pas, contrairement à eux, besoin de repos. Cela ne faisait pas de mal d'encourager leur respect et leur admiration. Les hommes avaient besoin d'un chef ne montrant aucune faiblesse.

Il songea à l'armée qu'il avait rassemblée autour de lui et aux préparatifs qu'il avait faits. Ses seuls régiments de sabreurs et de piquiers surpassaient en nombre les guerriers mongols. Pour nourrir une telle troupe, il avait fallu vider les entrepôts de Yenking et les marchands n'avaient pu que se lamenter quand il leur avait montré les documents signés par l'empereur. Ce souvenir le fit sourire. Ces gras grainetiers se prenaient pour la fleur de la ville. Zhu Zhong s'était plu à leur rappeler où se trouvait le véritable pouvoir. Sans l'armée, leurs superbes demeures ne valaient rien.

Nourrir deux cent mille hommes pendant tout l'hiver réduirait à la misère les paysans de vastes régions de l'Est et du Sud, mais il n'avait pas le choix. Personne ne se battait en hiver et il fallait cependant garder la passe. Même le jeune empereur avait compris que des mois s'écouleraient peut-être avant que la bataille s'engage. Lorsque les Mongols arriveraient, au printemps, il serait là. Zhu Zhong se demanda distraitement si leur khan avait les mêmes problèmes d'approvisionnement que lui. Il en doutait. Ces barbares s'entre-dévoraient probablement et considéraient la chair humaine comme un mets délicat.

Frissonnant dans l'air froid de la nuit qui se glissait dans sa tente, il remonta les couvertures sur ses épaules massives. Rien n'était plus pareil depuis la mort du vieil empereur. Zhu Zhong lui avait été totalement dévoué, il l'avait vénéré. Le monde avait véritablement tremblé sur ses bases quand il avait expiré, emporté dans son sommeil après une longue maladie. Le fils n'est pas le père, pensa tristement Zhu Zhong. Pour sa génération, il n'y aurait jamais qu'un empereur. Voir un jeune homme inexpérimenté sur le trône de l'empire sapait les fondations de toute son existence. C'était la fin d'une époque et il aurait peut-être dû prendre sa retraite après la disparition du vieil homme. Cela aurait été une réaction digne et appropriée. Au lieu de quoi, resté à son poste, il avait assisté à l'intronisation du nouvel empereur et puis les Mongols étaient arrivés. La retraite devrait attendre encore un an au moins.

Zhu Zhong grimaça quand le froid s'insinua dans ses os. Les Mongols ne sentaient pas le froid, ils le supportaient comme les renards des neiges, avec juste une fourrure sur leur peau nue. Ces êtres le révoltaient. Ils ne construisaient rien, n'accomplissaient rien pendant leur courte vie. L'ancien empereur avait su les maintenir à leur place mais le monde avait changé et ils osaient maintenant menacer les portes de la grande cité. Quand la bataille serait finie, il

ne montrerait aucune pitié. S'il permettait à ses soldats de se défouler dans le camp mongol, le sang des barbares se perpétuerait dans un millier d'enfants bâtards. Il ne les laisserait pas se reproduire comme des poux pour menacer de nouveau Yenking. Il ne connaîtrait pas de repos avant qu'ils soient exterminés jusqu'au dernier et que leurs terres soient à jamais désertes. Il les réduirait en cendres et si plus tard une autre race songeait à se lever contre les Jin, elle se souviendrait des Mongols et renoncerait à ses complots et ses ambitions. C'était le seul sort qu'ils méritaient. Ce serait peut-être ce qu'il léguerait avant de prendre sa retraite, une vengeance si sanglante et définitive qu'on en garderait le souvenir des siècles plus tard. Ce serait la mort de toute une nation et, pour lui, une sorte d'immortalité. Cette idée lui plaisait. Il décida de laisser les lampes brûler dans le camp endormi et se demanda s'il parviendrait à trouver le sommeil.

Lorsque les premières lueurs de l'aube apparurent derrière les montagnes, Gengis leva les yeux vers les nuages qui couronnaient les pics. En bas, la plaine demeurait dans l'obscurité. La horde de prisonniers qu'il pousserait dans la passe s'était tue. Ses guerriers avaient formé les rangs derrière ses féaux et tapotaient de leurs doigts leur lance ou leur arc en attendant son ordre. Mille hommes seulement resteraient au camp pour protéger les femmes et les enfants. Il n'y avait aucun danger. Toute menace pouvant venir de la plaine avait déjà été écrasée.

Gengis serra les mains sur la bride de sa jument alezane. Dès le lever du soleil, mille jeunes tambours avaient commencé à battre le rythme qui était pour lui le bruit de la guerre. Répercutée par les montagnes, cette cadence accélérait les pulsations de son cœur. Ses frères étaient quelque part devant, à demi gelés après leur longue ascension. Au-delà se trouvait la ville qui avait répandu la semence jin parmi les siens pendant mille ans, qui les avait achetés avec son or ou abattus comme des chiens quand elle l'estimait nécessaire.

Le soleil levant resta un moment caché puis, d'un coup, une lumière dorée inonda la plaine et Gengis sentit sa chaleur sur son visage. Le moment était venu.

Kachium attendait tandis que l'aurore dessinait des doigts d'ombre aux arbres. Gengis traverserait la passe le plus vite qu'il pourrait, mais il lui faudrait cependant un moment pour parvenir au gros de l'armée jin. Autour de Kachium, les hommes préparaient leurs arcs et dénouaient les cordelettes des faisceaux de flèches de leurs carquois. Douze guerriers étaient morts au cours de l'escalade, leur cœur explosant alors qu'ils haletaient dans l'air raréfié. Mille autres avaient suivi Khasar. Même sans eux, ses archers pourraient encore tirer près de neuf cent mille flèches sur l'ennemi le moment venu.

Il avait cherché en vain un endroit où ses hommes pourraient prendre position sans être vus des Jin. Les guerriers seraient à découvert dans la vallée, avec en tout et pour tout leurs volées de traits pour contenir une charge.

Le camp jin se réveillait lentement dans le froid de l'aube. La neige avait recouvert les traces d'une longue présence de l'armée impériale et les tentes claires se dressaient, superbes et gelées, havre de calme ne laissant pas soupçonner le nombre d'hommes prêts à combattre qu'il abritait. Malgré la vue perçante dont il s'enorgueillissait, Kachium ne décela aucun signe que les Jin avaient appris que l'armée de Gengis s'était enfin ébranlée. Des centaines de sentinelles relevées à l'aube étaient allées manger et dormir tandis que d'autres prenaient leur place. Rien encore ne trahissait un sentiment d'urgence.

Malgré lui, Kachium éprouvait un certain respect pour le général qui organisait le camp jin. Un peu avant l'aube, des éclaireurs avaient parcouru la vallée sur toute sa longueur avant de rentrer. Manifestement, ils ne s'attendaient pas à ce que l'ennemi soit proche car ils s'interpellaient d'un ton léger et jetaient à peine un regard aux pics et aux contreforts. Ils pensaient sans doute qu'ils passeraient l'hiver en sécurité, entourés d'un aussi grand nombre d'autres sabres.

Kachium sursauta quand l'un de ses officiers lui tapa sur l'épaule et lui tendit un pain fourré de viande, réchauffé par la chaleur de l'homme qui l'avait pressé contre sa peau. Le frère de Gengis mourait de faim et il hocha la tête en signe de remerciement en y plantant les dents. Il aurait besoin de toutes ses forces. Même pour des hommes quasiment nés un arc dans les mains, tirer cent flèches à toute vitesse

mettrait les épaules et les bras à l'agonie. D'une voix basse, il ordonna aux guerriers de former des paires, chacun s'appuyant à l'autre pour pouvoir relâcher ses muscles et mieux lutter contre le froid. Ils comprenaient tous l'importance d'une telle préparation, aucun d'eux ne voulait faillir le moment venu.

Le camp jin demeurait silencieux. Kachium avala le reste du pain, s'emplit la bouche de neige et attendit qu'elle ait suffisamment fondu pour la faire glisser dans sa gorge. Il avait déterminé avec précision le moment opportun pour son attaque. S'il se mettait en mouvement avant que Gengis soit en vue, le général jin enverrait une partie de son immense armée contre ses archers. S'il tardait à attaquer, Gengis perdrait l'avantage d'un second front et risquait de se faire tuer. Kachium commençait à avoir mal aux yeux à force de scruter la passe mais n'osait pas détourner les yeux.

Des gémissements s'élevèrent parmi les prisonniers quand ils pénétrèrent dans la passe et devinèrent ce qui les attendait. Bloqués par les premiers rangs des cavaliers mongols, ils furent contraints de continuer à avancer. Gengis vit quelques-uns des plus jeunes se ruer entre ses guerriers et des milliers d'yeux suivirent avec un espoir fébrile la tentative d'évasion puis se baissèrent, désespérés, une fois que les têtes des captifs eurent roulé au sol.

Le vacarme des tambours, des chevaux et des hommes se répercutait sur les hautes parois de la passe. Devant eux, des éclaireurs jin retournèrent au galop prévenir leur général. Les ennemis sauraient que Gengis arrivait, mais le khan ne comptait pas sur l'effet de surprise.

Les prisonniers avançaient en traînant les pieds sur le sol rocailleux et guettaient avec frayer le premier signe d'archers jin. Ils progressaient lentement car ils étaient plus de trente mille devant les cavaliers mongols. Certains tombaient et restaient étendus par terre lorsque les guerriers parvenaient à eux et les transperçaient de leur lance, qu'ils feignent ou non l'épuisement. Les Mongols les incitaient à avancer plus vite avec les cris brefs qu'ils utilisaient pour leurs troupeaux de chèvres dans la steppe et ces sons familiers semblaient étranges en ce lieu. Gengis inspecta une dernière fois les rangs de son armée, nota la position de ses généraux avant de regarder devant lui. La passe faisait six lis de long, il ne retournerait pas en arrière.

Kachium vit enfin le camp s'agiter. Gengis s'était mis en branle et la nouvelle était parvenue au général jin. Des cavaliers passaient entre les tentes au petit galop, montant des chevaux de plus belle allure que

ceux que Kachium avait vus jusqu'ici en terre jin. L'empereur gardait peut-être les meilleures bêtes pour son armée. Elles étaient plus grandes et leur robe étincelait dans la lumière de l'aube tandis que les cavaliers formaient les rangs face à la passe de la Gueule du Blaureau.

Arbalétriers et piquiers coururent se placer devant et leur nombre fit grimacer Kachium. Gengis risquait d'être submergé par la charge d'une telle multitude. Sa tactique favorite d'encercllement de l'ennemi était impossible dans un espace aussi exigu.

Il se retourna vers les guerriers qui attendaient derrière lui et leur dit :

— À mon ordre, en avant. Nous formerons trois rangs en travers de la vallée, aussi près de l'ennemi que nous pourrons. Vous tirerez vingt flèches puis vous attendrez. Je lèverai mon bras et je l'abaisserai pour vous donner le signal d'en décocher vingt autres.

— Leurs cavaliers portent des armures, fit observer un homme qui regardait par-dessus l'épaule de Kachium. Ils nous balaieront.

Tous étaient des cavaliers et demeurer sans bouger face à une charge allait à l'encontre de ce qu'ils avaient appris.

— Non, répondit Kachium. Aucune armée au monde ne peut tenir face aux archers de mon peuple. Les vingt premières volées de flèches causeront la panique et nous avancerons. S'ils chargent – et ils chargeront – nous percerons d'un long trait la gorge de chacun d'eux.

Il reporta ses yeux sur le camp jin, qui ressemblait maintenant à une fourmilière affolée par un coup de pied. Gengis arrivait.

— Tenez-vous prêts, faites passer le mot, murmura Kachium, le front couvert de sueur. Un moment encore. Alors, nous surgirons.

À mi-chemin de la passe, les prisonniers arrivèrent sous les premiers nids d'arbalétriers. Des soldats jin avaient pris position sur des corniches situées à cinquante pieds du sol. En les voyant, les prisonniers abandonnèrent les côtés de la passe, ralentissant la progression de toute la horde en comprimant son centre. Les Jin ne pouvaient pas les manquer et les traits se fichèrent en vrombissant dans la masse humaine. Tandis que les cris montaient, les trois premiers rangs des guerriers de Gengis levèrent leur arc. Tous étaient capables d'abattre un oiseau en vol ou trois hommes d'affilée lancés au galop. Lorsqu'ils furent à portée de tir, leurs flèches fendirent l'air. Les soldats jin tombèrent et les Mongols continuèrent à avancer, forçant les prisonniers à courir devant eux en titubant.

Le premier goulet de la passe se trouvait un peu plus loin. Les prisonniers s'y engouffrèrent, talonnés par les cris et les lances des Mongols. Tous virent les deux forts dominant l'unique passage. Aucun éclaireur n'était revenu pour dire ce qu'il y avait derrière. Ils étaient

désormais en terrain inconnu.

Khasar transpirait. Il lui avait fallu beaucoup de temps pour faire descendre un millier d'hommes avec trois cordes seulement et il avait été tenté d'en laisser une partie en haut. La neige était si épaisse que les guerriers enfonçaient jusqu'à la taille et il ne croyait plus que le chemin qu'il avait repéré était une piste que les soldats du fort utilisaient pour aller chasser. À moins que la neige ne lui ait caché des marches taillées dans la roche. Ses hommes avaient réussi à parvenir à l'arrière du fort, mais dans l'obscurité il ne voyait pas comment y pénétrer. Comme celui qui lui faisait face de l'autre côté, le fort avait été conçu pour être imprenable par des assaillants venant de la passe. Autant qu'il pouvait en juger, les hommes qui le défendaient y étaient montés à l'aide de cordes.

Trois de ses guerriers étaient tombés lors de la descente et, contre toute attente, l'un d'eux avait survécu en chutant dans une congère d'où ses compagnons avaient dû l'extirper. Les deux autres, moins chanceux, avaient heurté des rochers nus. Aucun d'eux n'avait crié et le silence de la nuit n'avait été troublé que par les ululements de chouettes regagnant leur nid.

À l'aube, Khasar avait fait marcher ses hommes dans la neige, les premiers progressant lentement pour la tasser sous leurs pieds. Le fort dressait sa silhouette noire au-dessus de leurs têtes et Khasar jura, convaincu qu'il avait inutilement privé Kachium d'un dixième de ses forces.

Lorsqu'il arriva à un sentier qui traversait leur route, il sentit son espoir renaître. Non loin de là, ils découvrirent un énorme tas de bûches, invisible de la passe. Vraisemblablement, les Jin allaient chercher du bois dans les hauteurs et l'amassaient en prévision d'un long hiver. L'un des guerriers trouva une hache fichée dans un rondin. Le fer, bien huilé, ne montrait que quelques particules de rouille. Khasar eut un grand sourire : il devait y avoir un moyen d'entrer.

Il se figea en entendant des plaintes et le martèlement de milliers de pas : les prisonniers. Gengis attaquait et Khasar n'était pas encore en position d'aider ses frères.

— Fini la prudence, dit-il aux hommes qui l'entouraient. Nous devons pénétrer dans ce fort. Allons-y et trouvez-moi la porte dont ils se servent pour rentrer leur bois.

Il s'élança et les guerriers le suivirent, préparant leur sabre ou leur arc.

Au centre d'un tourbillon de messagers, Zhu Zhong donnait des

ordres aussi rapidement qu'il recevait des informations. Bien qu'il n'eût pas dormi, son esprit crépitait d'énergie. La tempête avait cessé mais la température demeurait basse ; de la glace recouvrait le sol de la passe et les parois qui la bordaient. Les mains frigorifiées glissaient sur les poignées des sabres ; les chevaux trébuchaient et tous les hommes étaient affaiblis par le froid. Le général regarda le feu de cuisson qu'on avait préparé mais pas allumé. L'alarme avait été donnée avant que ses soldats aient mangé et il était trop tard, maintenant. Personne ne fait la guerre en hiver, se répéta-t-il, raillant sa certitude de la nuit.

Il avait tenu la passe pendant des mois tandis que les Mongols ravageaient les terres situées au-delà. Ses hommes étaient prêts. Quand l'armée de Gengis approcherait, elle serait accueillie par mille carreaux d'arbalète tous les dix battements de cœur et ce ne serait qu'un début. Zhu Zhong frissonna dans le vent qui forçait et traversait le camp en rugissant. Il avait amené les Mongols au seul endroit où ils ne pourraient pas utiliser une tactique de guerre de plaine. La Gueule du Blaireau protégerait les flancs jin mieux que n'importe quels soldats. Qu'ils viennent, pensa-t-il.

Gengis plissait les yeux en regardant les prisonniers marcher sous les forts. Ils étaient si nombreux qu'il avait peine à voir ce qui se passait devant ses hommes. Au loin, des cris montaient dans l'air glacé et soudain, une fleur de feu s'épanouit. Terrifiés, les prisonniers des derniers rangs firent volte-face et s'élancèrent vers les cavaliers. Sans que Gengis eût besoin de leur en donner l'ordre, ceux-ci abaissèrent leurs lances et contraignirent les captifs à retourner dans la gueule ouverte entre les deux forts. Malgré les moyens dont disposaient les Jin, une masse de trente mille hommes était difficile à contenir et déjà des prisonniers avaient réussi à franchir le goulet. Gengis continua à avancer en espérant que lorsqu'il parviendrait sous les forts les défenseurs auraient épuisé leurs réserves d'huile et de projectiles. Des corps jonchaient le sol, de plus en plus nombreux à mesure qu'il approchait de l'étranglement.

Au-dessus de lui, le khan aperçut des archers, mais à sa stupéfaction, ils tiraient sur les défenseurs de l'autre fort. Il ne comprenait pas et ce retournement inattendu l'inquiétait. C'était peut-être un don du ciel mais il n'aimait pas être surpris, surtout dans un endroit aussi resserré, entre des parois rocheuses qui le pressaient et le forçaient à aller de l'avant.

Parvenu plus près des forts, il entendit les coups sourds des catapultes, un bruit qu'il connaissait bien et qu'il comprenait. Il vit une traînée de fumée traverser l'air au-dessus de la passe et une vague

de feu se répandre sur les murailles du fort de gauche. Des archers enflammés tombèrent des créneaux et des cris de joie s'élevèrent de l'autre côté. Gengis sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Il ne pouvait y avoir qu'une explication et il ordonna d'amincir la colonne pour qu'elle passe sur le côté droit de la passe, le plus loin possible du fort de gauche.

Kachium ou Khasar s'était emparé du fort. Gengis leur rendrait honneur après la bataille s'il était encore en vie.

Les cadavres étaient si nombreux que sa jument devait les enjamber. Il sentit les battements de son cœur s'accélérer quand une barre d'ombre lui traversa le visage. Il était presque sous les forts, au lieu d'extermination conçu par des nobles jin depuis longtemps disparus. Des milliers de prisonniers avaient péri et il y avait tant de corps que, par endroits, on ne voyait plus le sol. Pourtant son « avant-garde » dépenaillée était passée et courait à présent, prise de terreur. L'armée mongole n'avait subi quasiment aucune perte et son chef exultait. En passant sous le fort de droite, il cria en direction de ceux de son peuple qui avaient réussi à y pénétrer. Ils ne l'entendirent pas, il ne s'entendait pas lui-même.

Penché en avant sur sa selle, il avait envie de mettre son cheval au galop car on n'a guère le désir de rester au trot quand des flèches sifflent dans l'air. Il se maîtrisa cependant et leva une main pour retenir ses hommes. L'un des forts brûlait de l'intérieur, des flammes sortaient par les meurtrières. Au moment même où Gengis levait les yeux, une plateforme en bois s'écroula. Des chevaux privés de cavalier hennirent de peur, quelques-uns détalèrent dans le sillage des prisonniers.

Le khan regarda le fond de la passe, avala nerveusement sa salive en découvrant la ligne sombre qui la barrait à son extrémité. Elle y était aussi étroite qu'entre les forts, défense naturelle parfaite. Il n'y avait pas d'autre solution que passer sur l'armée de l'empereur jin. Déjà les prisonniers s'en approchaient et les volées de carreaux claquaient comme le tonnerre, si bruyamment dans cet espace confiné qu'il en eut mal aux oreilles.

Les prisonniers, fous de panique, couraient sous un déluge de fer et Gengis montra les dents, conscient que son tour viendrait bientôt.

Le messager jin pâle de frayeur tremblait encore de ce qu'il venait de voir. Rien dans sa carrière ne l'avait préparé au carnage de la passe.

— Ils ont pris l'un des forts, mon général. Ils ont tourné les catapultes contre l'autre.

Agacé par cette absence de sang-froid, Zhu Zhong regarda

calmement l'homme.

— De toute façon, les forts n'auraient fait que réduire sensiblement l'armée ennemie, rappela-t-il. C'est ici que nous l'arrêterons.

Le messenger parut reprendre confiance devant l'attitude ferme du général et poussa un long soupir. Zhu Zhong fit signe à l'un des soldats qui se tenaient à proximité.

— Emmenez-le et arrachez-lui la peau du dos à coups de fouet, ordonna-t-il. Quand il aura appris à être courageux, vous cesserez le traitement.

Le messenger stupéfait et honteux inclina la tête et, pour la première fois de la matinée, Zhu Zhong se retrouva seul. Il jura à mi-voix avant de sortir de sa tente, avide d'informations. Il savait maintenant que les Mongols poussaient des prisonniers jin devant eux en guise de bouclier. Il ne pouvait se défendre d'admirer la tactique tout en cherchant un moyen de la contrer. Des dizaines de milliers d'hommes sans armes mais affolés pouvaient se révéler aussi dangereux qu'une armée s'ils atteignaient ses rangs. Ils sèmeraient la perturbation parmi les arbalétriers qu'il avait postés en travers de la passe. Il ordonna à un garde d'envoyer d'autres chariots de carreaux aux premières lignes et les regarda s'éloigner lentement.

Le khan était habile mais les prisonniers ne lui serviraient de bouclier que tant qu'ils seraient en vie. Zhu Zhong demeurerait confiant. Les Mongols devraient se battre pied à pied. Faute d'espace pour manœuvrer, ils seraient aspirés dans la nasse et anéantis.

Il se demanda un instant s'il devait se rapprocher du front. D'où il se tenait, il voyait une fumée noire monter du fort tombé aux mains de l'ennemi et il jura de nouveau. La perte était humiliante, mais l'empereur ne s'en soucierait plus, une fois le dernier barbare tué.

Zhu Zhong avait prévu de massacrer un grand nombre de Mongols avant d'ouvrir un chemin dans son armée. Ils se jetteraient dans la brèche et leur fer de lance se retrouverait assailli de toutes parts par des soldats jin aguerris. C'était une bonne tactique. L'alternative consistait à bloquer totalement la passe. Il s'était préparé aux deux options et pesait l'une contre l'autre en s'efforçant de montrer un visage confiant aux hommes qui l'entouraient. D'une main qui ne tremblait pas, il prit un pichet d'eau et en remplit une coupe qu'il but lentement en laissant son regard glisser le long de la passe.

Du coin de l'œil, il aperçut un mouvement dans la vallée couverte de neige et se figea. Des lignes d'hommes sortaient de la forêt et formaient les rangs sous ses yeux.

Zhu Zhong jeta sa coupe au moment où des messagers pénétraient au galop dans le camp pour le prévenir. On ne pouvait pas franchir les pics, c'était impossible. Malgré sa stupeur, il réagit avant même que

les messagers arrivent à lui :

— Les régiments de cavalerie de un à vingt, formez les rangs ! Gardez le flanc gauche et enfoncez les lignes mongoles !

Des estafettes coururent transmettre les ordres et la moitié de sa cavalerie se détacha du gros de l'armée. Zhu Zhong vit les rangs mongols, à peine constitués, marcher vers lui dans la neige. Il s'exhorta à ne pas céder à la panique : ils venaient d'escalader les pics, ils devaient être épuisés. Ses hommes les feraient déguerpir.

Il eut l'impression qu'il fallut une éternité aux vingt mille cavaliers impériaux pour se mettre en position sur le flanc gauche et les lignes mongoles avaient alors fait halte. Zhu Zhong serra les poings, entendit ses officiers transmettre les ordres et ses cavaliers se mirent à trotter en direction de l'ennemi. Autant qu'il pouvait en juger, ils n'étaient pas plus de dix mille. Des fantassins ne pouvaient résister à une charge disciplinée. Ils seraient exterminés.

Sous le regard de leur général, les cavaliers accélérèrent, le sabre brandi. La bouche sèche, Zhu Zhong se força à regarder de nouveau la passe. Les Mongols s'étaient abrités derrière une masse de prisonniers, ils s'étaient emparés d'un des forts et ils l'avaient pris à revers en passant par la montagne. S'ils n'avaient pas d'autres surprises en réserve, il pouvait encore les briser. Un instant, son assurance chancela et il envisagea d'ordonner de bloquer la passe. Non, il n'en était pas encore réduit à cela. Son respect pour le khan mongol avait crû, mais le général gardait sa confiance à la cavalerie impériale qui déferlait dans la vallée.

À neuf cents pas de distance, la cavalerie jin se mit au galop. C'est encore trop tôt, pensa Kachium, qui attendait calmement avec ses neuf mille hommes. Au moins, la vallée n'était pas assez large pour permettre aux Jin de l'attaquer par le flanc. Il sentait la nervosité de ses guerriers, qui n'avaient jamais dû affronter à pied une charge de cavalerie et comprenaient maintenant ce que leurs ennemis devaient éprouver. Le soleil brillait sur les armures et les sabres des cavaliers jin déterminés à enfoncer ses lignes.

— Rappelez-vous ! cria-t-il par-dessus le bruit de la charge. Ils ne nous ont jamais combattus, ils ne savent pas ce dont nous sommes capables ! Une flèche pour les faire tomber, une autre pour les tuer ! Choisissez votre homme et à mon signal, tirez !

Il banda son arc, sentit la puissance de son bras droit. C'était pour cela qu'il s'entraînait depuis des années et se forgeait des muscles de fer. Son bras gauche était beaucoup moins développé que le droit et son épaule bosselée de muscles lui donnait un aspect de guingois quand il était torse nu. Le sol tremblait sous ses pieds à l'approche des cavaliers. Quand ils furent à six cents pas, Kachium inspecta ses rangs, risqua un coup d'œil derrière lui. Arcs bandés, ses hommes étaient prêts à envoyer l'ennemi à la mort.

Les cris des soldats jin emplissaient la vallée et venaient rebondir sur les lignes mongoles silencieuses. Revêtus de bonnes armures, ils portaient des boucliers qui les protégeraient d'une grande partie des flèches. Il fallait qu'ils soient à moins de quatre cents pas pour qu'une flèche soit mortelle, aussi les laissa-t-il encore approcher. Quand ils furent à trois cents pas, il vit que ses hommes l'observaient et attendaient qu'il lâche sa corde.

À deux cents pas, la ligne de chevaux ressemblait à un mur. Kachium sentit la peur le ronger quand il donna enfin son ordre :

— Tirez ! Vingt flèches !

Neuf mille traits fendirent l'espace, la charge chancela comme si elle avait soudain atteint une tranchée. Des cavaliers churent de leur selle, des chevaux s'effondrèrent. Ceux qui suivaient les heurtèrent au galop au moment où Kachium encochait sa deuxième flèche et bandait à nouveau son arc. Une autre volée cribla l'ennemi.

Les deux premiers rangs jin s'écroulèrent et ceux qui lancèrent

leur cheval par-dessus furent reçus par une troisième grêle. Les brides s'échappaient des mains des cavaliers et même lorsque leurs armures ou leurs boucliers les protégeaient, la simple force de l'impact les jetait à terre.

Kachium comptait à voix haute en tirant, visait à la tête. S'il ne voyait pas de visage, il visait la poitrine en espérant que la pointe de sa flèche percerait les lamelles de fer de l'armure. Ses doigts commencèrent à brûler quand il fut à la quinzième. Les cavaliers lancés au galop s'étaient cognés comme contre un mur et n'avançaient plus. À la vingtième flèche, Kachium beugla :

— Trente pas en avant ! Avec moi !

Il se mit à courir lentement et ses hommes suivirent. Un grand nombre de cavaliers jin étaient tombés sans être touchés parce que leur cheval avait trébuché sur un cadavre. Les officiers leur donnèrent l'ordre de remonter en selle et les soldats poussèrent des cris en voyant les Mongols approcher.

Kachium leva le poing droit, la ligne s'arrêta. Il vit un de ses officiers flanquer à un jeune guerrier une taloche assez forte pour le faire tituber.

— Si je te vois toucher encore un cheval, je te tue de mes mains ! vociféra l'officier.

Kachium eut un petit rire.

— Vingt flèches ! Visez les hommes !

L'ordre fut transmis le long de la ligne. La cavalerie jin s'était remise du premier choc et des officiers à plumet incitaient les hommes à repartir. Kachium prit pour cible l'un d'entre eux, qui venait de sauter en selle et agitait son sabre.

Neuf mille nouveaux traits suivirent la flèche de Kachium, qui transperça la gorge de l'officier. À cette distance, les Mongols pouvaient choisir leur homme et la volée fut dévastatrice. Une seconde charge désorganisée se désintégra sous les flèches bourdonnantes et les Jin commencèrent à céder à la panique. Des cavaliers indemnes s'extirpèrent du chaos, le bouclier hérissé de traits. Bien qu'il lui en coûtât, Kachium ordonna aux hommes qui l'entouraient de viser les chevaux et les bêtes s'écroulèrent dans un craquement d'os.

Chaque Mongol décochait dix flèches en soixante battements de cœur et les Jin ne connaissaient pas de répit. Les plus courageux tombèrent rapidement, ne laissant que les faibles et les peureux qui tournèrent leur bête vers leurs propres lignes. Les cavaliers en fuite se précipitaient parmi leurs camarades des rangs suivants, chancelant sur leur selle, percés de flèches.

L'épaule douloureuse, Kachium tira sa quarantième flèche et attendit que ses hommes fassent de même. Devant lui, la vallée était

jonchée de cadavres, de chevaux tombés qui battaient des jambes, de soldats ensanglantés rampant sur la neige. En dépit des officiers qui les pressaient de repartir à l'attaque, les Jin étaient incapables de retrouver l'élan nécessaire pour un nouvel assaut.

Kachium s'élança sans donner d'ordre et ses hommes l'imitèrent. Il compta vingt pas puis laissa son excitation prendre le dessus sur son bon sens et en franchit vingt de plus, s'approchant dangereusement de l'ennemi. Cent pas seulement l'en séparaient quand il planta dans la neige un autre faisceau de vingt flèches et dénoua la ficelle qui les entourait. Les Jin gémirent de frayeur quand ils virent les arcs se bander de nouveau. La panique se propagea dans leurs rangs et lorsque les premières flèches les touchèrent, ils s'enfuirent comme un seul homme.

Les Mongols tiraient méthodiquement sur tout ce qu'ils voyaient. Les officiers tombèrent les premiers et Kachium poussa un cri sauvage quand l'affolement gagna les rangs de derrière, contaminés par la peur.

— Ralentissez ! ordonna-t-il à ses hommes.

En lâchant sa cinquantième flèche, il envisagea d'avancer encore pour achever de mettre l'ennemi en déroute. Malgré son envie de se lancer à la poursuite des fuyards, il opta pour la prudence. Ses hommes ralentirent le rythme de leur tir comme il l'avait ordonné et leur précision s'accrut encore, plusieurs centaines de Jin s'écroulant, percés de plus d'une flèche. Soixante, et les carquois étaient à présent légers sur les dos mongols.

Kachium ordonna une pause. L'attaque était brisée et de nombreux cavaliers battaient en retraite à bride abattue. Mais ils pouvaient encore reformer les rangs et si Kachium ne craignait pas une nouvelle charge, il entrevit la possibilité de porter la déroute au cœur même de l'armée ennemie. Approcher encore serait dangereux, il le savait. Si les Jin parvenaient à ses lignes, la victoire pouvait encore pencher en leur faveur. Kachium regarda les visages souriants autour de lui et partit d'un grand rire.

— Me suivez-vous ?

Ses hommes l'acclamèrent et il repartit, encochant une nouvelle flèche. Cette fois, il la garda sur sa corde et marcha jusqu'aux premiers Jin gisant à terre. Les Mongols se saisirent de leurs sabres, les glissèrent sous leur ceinture. Kachium faillit être renversé par un cheval sans cavalier qui filait le long de la ligne. Il tendit le bras pour l'attraper par la bride, le manqua, mais l'animal fut arrêté un peu plus loin par deux de ses hommes. Des centaines d'autres bêtes erraient sur le champ de bataille et il en stoppa une qui renâclait et reculait, effrayée, devant la ligne d'archers. Kachium la calma en lui caressant les naseaux et vit les cavaliers jin commencer à reformer les rangs. Il

leur avait montré ce que son peuple pouvait faire avec un arc, il était peut-être temps de leur montrer ce qu'il pouvait faire à dos de cheval.

— À vos sabres, et en selle !

Une fois de plus, l'ordre fut transmis le long de la ligne et les Mongols enjambèrent joyeusement les morts pour monter les chevaux jin. Il y en avait plus qu'assez, même si certains avaient l'œil écarquillé de terreur et la robe éclaboussée de sang. Kachium sauta en selle, se dressa sur ses étriers pour observer l'ennemi. Il aurait voulu que Khasar soit là pour voir ça. Son frère aurait adoré charger les Jin avec leurs propres chevaux. Poussant un cri de défi, il talonna sa monture et se pencha en avant quand l'animal s'élança.

L'extrémité de la passe était un chaos lorsque Gengis fit passer son cheval au-dessus des morts. Les arbalètes des soldats jin avaient tué presque tous les prisonniers. Fous de terreur, les survivants s'étaient jetés dans les rangs jin et le khan les avait vus tenter d'écarter de leurs mains sanglantes armes et boucliers.

Le tir ennemi fut désorganisé lorsque des centaines de rescapés se frayèrent un chemin dans le premier rang jin en battant désespérément des bras. Quand ils trouvaient une arme, ils s'en servaient pour frapper aveuglément autour d'eux jusqu'à ce que les soldats les taillent en pièces.

Gengis continuait à avancer malgré les traits qui sifflaient autour de lui. La vaste armée jin était enfin devant lui. La passe s'élargissait à mesure qu'il progressait. De loin, il avait cru qu'elle se terminait par une gigantesque porte mais, parvenu plus près, le khan remarqua que sur l'un des côtés les Jin avaient dressé un arbre énorme retenu à son sommet par des cordes. S'il tombait en travers de la passe, il couperait son armée en deux et c'en serait fini pour lui. Il ralentit, arrêta sa jument devant un tas de cadavres et poussa un cri rageur en s'attendant à recevoir une flèche ou à voir l'arbre s'abattre. Appelant par leurs noms les guerriers qui le précédaient, il leur ordonna de descendre de selle et leur montra l'énorme tronc qui menaçait de fracasser tous ses espoirs. Ses hommes luttèrent pour parvenir aux cordes et les couper.

Au-delà de la passe, les lignes jin s'agitaient. Il se passait quelque chose d'anormal et Gengis prit le risque de se dresser sur ses étriers. Les derniers prisonniers arrachaient les treillis d'osier derrière lesquels les soldats jin s'abritaient pendant qu'ils retendaient leur arbalète. Retenant sa respiration, Gengis vit ses guerriers, dont les sabres dessinaient des lignes étincelantes au soleil, rejoindre les prisonniers épuisés. Les arbalétriers avaient cessé de tirer et faisaient de grands gestes implorants en direction de l'arrière.

Ils étaient enfin à court de carreaux, comme Gengis l'avait espéré. Le sol était noir de ces vilaines petites pointes de fer, tous les cadavres en étaient criblés. Si l'arbre restait debout, les Mongols perceraient les lignes ennemies. Le khan dégaina le sabre de son père. Derrière lui, ses hommes levèrent leur lance ou leur longue lame, firent sauter leur cheval par-dessus les morts. Les dernières barricades furent emportées. Gengis passa sous l'ombre de l'arbre et, sans pouvoir s'arrêter, se retrouva au sein de l'armée de l'empereur.

Les cavaliers mongols déferlèrent sur les soldats jin et pénétrèrent profondément dans leurs rangs. À mesure qu'ils progressaient, le risque augmentait pour eux puisque les ennemis n'étaient plus seulement devant mais aussi sur les côtés. Gengis frappait sur tout ce qui bougeait. Loin devant, il vit des cavaliers jin pris de panique faire demi-tour et battre en retraite, brisant leurs propres lignes. Tant de sabres tournoyaient autour de lui qu'il n'osait pas se retourner pour jeter un coup d'œil à l'arbre. Ce fut seulement quand d'autres cavaliers venus de l'arrière galopèrent vers les lignes jin qu'il reconnut ses propres guerriers juchés sur des chevaux de l'empereur. Sentant la confusion et la panique gagner l'armée jin, il poussa un cri rauque. Derrière lui, les arbalétriers impuissants se faisaient éventrer par ses hommes qui s'ouvraient un chemin de plus en plus profond. Cela n'aurait pas suffi sans la charge à revers des hommes de Kachium, les meilleurs cavaliers du monde lancés dans les rangs de leurs ennemis.

Une lame blessa sa jument à l'encolure, ouvrant une large plaie qui aspergea de sang les visages des combattants. L'animal vacilla et désarçonna son cavalier, écrasa deux hommes sous son poids dans sa chute.

Le khan continua à se battre à pied en espérant que ses hommes avaient fait pencher la balance. Des Mongols de plus en plus nombreux déboulaient de la passe et l'armée de Gengis se refermait comme un poing ganté de fer sur les rangs jin.

Bouche bée, Zhu Zhong regardait les barbares enfoncer ses premières lignes. Sa cavalerie mise en déroute avait reflué vers le gros de l'armée, provoquant la panique dans les rangs. Il aurait encore pu ramener le calme, il en était sûr, mais ces maudits Mongols avaient alors suivi sur les chevaux pris à ses cavaliers. Ils montaient avec une habileté stupéfiante, parfaitement en équilibre pour décocher au galop des volées de flèches qui ouvraient des brèches. Puis les premiers rangs devant la passe avaient été emportés et une nouvelle vague de Mongols avait balayé ses soldats comme s'ils n'étaient que des enfants armés de sabres en bois.

Atterré, le général n'était plus capable de réfléchir. Ses officiers

attendaient ses ordres mais les événements s'étaient succédé si rapidement qu'il en avait le vertige. Non, il pouvait encore se ressaisir. Plus de la moitié de son armée était indemne et vingt autres régiments de cavalerie attendaient d'entrer dans la mêlée. Il fit amener son cheval et le monta.

— Bloquez la passe ! cria-t-il.

Ses messagers partirent en direction des premières lignes où, s'ils étaient encore en vie, des soldats attendaient cet ordre. S'il parvenait à isoler les Mongols ayant réussi à franchir la passe, il encerclerait et écraserait ceux qui chevauchaient avec une telle témérité parmi ses troupes. Zhu Zhong avait prévu cet arbre en dernier recours, mais il était devenu son seul moyen de gagner assez de temps pour reformer les rangs.

Süböteï vit Gengis franchir l'extrémité de la passe et sentit la terrible pression commencer à diminuer dans le centre comprimé de l'armée mongole à mesure que les guerriers suivaient leur khan. Les Jeunes Loups poussaient des cris d'excitation. Nombre d'entre eux étaient encore bloqués par un enchevêtrement d'hommes et de chevaux tel qu'ils n'arrivaient pas à avancer. Quelques-uns avaient même dû reculer et s'efforçaient de repartir en direction du combat.

Süböteï avait perdu Gengis de vue quand il remarqua que l'une des cordes attachées à l'arbre se tendait au-dessus de lui. Il leva les yeux, comprit aussitôt que le tronc frémissant le couperait de ceux qui étaient déjà passés s'il tombait et barrait la passe.

Inconscients du danger, ses cavaliers talonnaient leurs montures et les encourageaient de la voix avec l'enthousiasme des jeunes qu'ils étaient. Süböteï jura en voyant une autre corde se tendre. Le tronc était énorme mais il ne faudrait pas grand-chose pour le faire tomber.

— Là-bas ! cria-t-il.

Il indiqua les cibles à ses guerriers en se mettant lui-même à tirer. Sa première flèche transperça la gorge d'un Jin qui lâcha une des cordes et bascula en arrière, entraînant deux de ses camarades dans sa chute. La corde se relâcha mais d'autres Jin accoururent pour exécuter l'ordre de Zhu Zhong et l'arbre commença à s'incliner. Les Jeunes Loups répondirent par une nuée de flèches qui abattit plusieurs dizaines d'ennemis. Trop tard. Le dernier des soldats jin réussit à faire basculer le tronc massif par-dessus les corps de ses compagnons dans un craquement qui retentit d'un bout à l'autre de la passe. Süböteï n'était plus qu'à vingt pas de la plaine lorsque l'arbre lui barra le passage. Son cheval se cabra et il dut tirer sur les rênes pour le reprendre en main.

Même les prisonniers survivants furent tirés de leur transe

sanglante par le fracas. Sous les yeux de Sübötei horrifié, le silence se fit dans les rangs ballottés avant qu'un cri monte d'un guerrier aux jambes écrasées. L'arbre bloquait la passe jusqu'à hauteur d'homme, aucun cheval ne pourrait sauter par-dessus. Sübötei sentit des milliers d'yeux se tourner vers lui mais il ne savait pas quoi faire.

L'estomac noué, il vit des lignes de piquiers jin apparaître derrière la barrière naturelle. Ceux qui osèrent montrer leur visage furent contraints de se baisser pour éviter une volée de flèches mais leurs piques demeurèrent, semblables à des dents de fer le long du tronc. La gorge sèche, Sübötei déglutit.

— Des haches ! cria-t-il. Apportez des haches !

Il ne savait pas combien de temps il faudrait pour couper un arbre aussi énorme. Jusqu'à ce qu'ils y parviennent, leur khan resterait pris au piège de l'autre côté.

Gengis vit l'arbre tomber et hurla de colère en décapitant un Jin d'un coup de sabre. Pris dans une mer de bannières rouge et or, il se battait seul, désespérément. Les ennemis n'avaient pas encore compris qui il était. Les plus proches tentaient d'abattre ce guerrier qui tournoyait et se glissait entre eux en rugissant, comme démultiplié, laissant derrière lui un sillage de douleur et ne cessant d'avancer. S'arrêter aurait signé sa fin.

Sentant un soudain flottement chez les Mongols, les Jin reprirent confiance. Une nouvelle troupe de cavaliers galopait sur le flanc de l'armée et Gengis avait perdu de vue son frère Kachium. Il se retrouvait sans cheval au milieu de l'ennemi. La poussière était partout et le khan savait qu'un souffle seulement le séparait de la mort.

Au moment où il désespérait, un cavalier mongol se fraya un chemin jusqu'à lui et le souleva de terre à la seule force de son bras. C'était Tolui, le lutteur. Gengis adressa un merci pantelant à l'énorme guerrier tandis qu'ils abattaient tous deux leurs sabres sur ceux qui beuglaient autour d'eux. Des carreaux d'arbalète frappaient leurs armures et Tolui grognait quand les projectiles arrachaient des lamelles de fer à son armure.

— À moi ! brailla-t-il par-dessus la masse grouillante des Jin. Protégez le khan !

Avisant un cheval sans cavalier, il poussa sa monture contre lui. Au moment où Gengis sautait sur la selle vide, il reçut un coup de sabre à la cuisse qui lui arracha un cri. Ripostant du pied, il brisa la mâchoire du Jin le plus proche. Sans cesser de se battre, il balaya du regard le champ de bataille.

C'était le chaos. Les Jin n'avaient plus de formations, comme si leur supériorité numérique suffisait. À l'est, cependant, leur général rétablissait l'ordre. La cavalerie prenant les Mongols par le flanc serait sur eux alors qu'ils se débattaient encore dans une masse de soldats jin. Gengis secoua la tête pour chasser le sang qui lui coulait dans les yeux. Il n'avait pas senti cette nouvelle blessure, mais il avait perdu son casque et son cuir chevelu était entaillé. Du sang pénétra dans sa bouche ouverte et il cracha, frappant un Jin au cou.

— Le khan ! cria de nouveau Tolui, d'une voix portant loin.

Kachium l'entendit et répondit. Il ne pouvait pas rejoindre son frère et un grand nombre de ses hommes étaient morts. Il ne devait pas en rester beaucoup plus de la moitié, sur les neuf mille du départ. Leurs carquois étaient vides et ils étaient tous trop loin de la Gueule du Blaireau et du khan.

Kachium frappa de son sabre le flanc de son cheval qui hennit et bondit par-dessus les ennemis qui l'encerclaient. Le frère du khan poussa lui aussi un cri sauvage, appelant ses hommes à le suivre tandis qu'il peinait à guider sa monture blessée. Il fila entre les Jin, frappant tout ce qui passait à sa portée. Le cheval galopait à toute allure et Kachium entendit le sternum de la bête se briser quand elle heurta un obstacle de plein fouet. Il passa par-dessus l'encolure, tomba sur un ennemi. Un de ses guerriers cria derrière lui et Kachium agrippa le bras tendu, sauta en croupe, étourdi de douleur.

Ses cinq mille hommes se battaient comme s'ils avaient perdu l'esprit, sans penser un seul instant à leur propre vie. Ceux qui étaient encore bloqués tailladèrent leur cheval comme Kachium l'avait fait ; les bêtes ruèrent et renâclèrent, partirent comme des flèches vers la plaine s'étendant entre les montagnes. Il fallait rejoindre Gengis avant qu'il soit tué.

Kachium sentit sa deuxième monture chanceler sous lui et faillit tomber de nouveau. L'animal recouvra l'équilibre et Kachium perça les lignes ennemies pour se retrouver en terrain découvert sur un cheval affolé. Il y avait partout des bêtes sans cavalier et il arrêta l'une d'elles sans réfléchir, eut presque l'épaule droite déboîtée quand il saisit la bride. Ses hommes l'avaient suivi mais ils ne devaient pas être plus de trois mille après cette charge démente à travers l'armée jin.

— En avant ! ordonna Kachium.

Sa tête palpitait de douleur depuis sa première chute ; il avait tout le visage enflé et y voyait à peine tandis qu'il galopait pour rejoindre son frère. À un li de distance, l'arrière de la cavalerie de Zhu Zhong, vingt mille hommes et chevaux frais, faisait mouvement pour fermer la passe. Kachium savait qu'ils étaient trop nombreux mais il ne ralentit pas. Le sabre brandi, oubliant sa douleur, il galopait en montrant au vent des dents rouges.

Un millier de Mongols seulement avaient franchi la passe avant que l'arbre tombe. La moitié avait déjà péri et les autres, regroupés autour du khan, se préparaient à combattre jusqu'au dernier pour le défendre. Les soldats jin tournaient autour d'eux comme un essaim de guêpes, mais les Mongols luttaient comme des possédés tandis que Gengis se retournait sans cesse vers le tronc barrant la passe. Ses hommes étaient nés pour la guerre, chacun d'eux se battait beaucoup

mieux que les Jin qui se pressaient contre leurs étrières et mouraient. Les carquois des Mongols étaient vides mais chacun manœuvrait sa monture comme s'il ne faisait qu'un avec elle. Les chevaux semblaient savoir quand il fallait reculer pour éviter une lame tournoyante, quand ruer pour défoncer la poitrine d'un ennemi s'aventurant trop près. Telle une île dans une mer déchaînée, les cavaliers de la steppe faisaient face à l'armée jin, qui ne parvenait pas à les abattre. Les traits des arbalétriers claquaient sur leurs armures mais la proximité des deux troupes empêchait un tir de volée. Personne n'osait approcher de ces lames rougies et de ces hommes au rictus féroce. Les cavaliers de Gengis étaient couverts de sang, la main collée à la poignée de leur sabre. Ces hommes étaient difficiles à tuer, ils étaient là pour protéger leur khan et savaient qu'ils devaient tenir jusqu'à ce que la barrière soit découpée. Certes, leur nombre diminuait, mais chaque Mongol qui tombait entraînait avec lui dans la mort dix ou vingt soldats de l'empereur.

Jelme et Arslan arrivèrent ensemble à la passe bloquée, y trouvèrent un Sübötei blême.

— Il nous faut d'autres hommes armés de haches ! lui lança Jelme. À ce rythme, cela prendrait des heures.

Le chef des Jeunes Loups le regarda froidement.

— À tes ordres, général. J'attendais seulement que tu arrives au front.

Sans ajouter un mot, il fit tourner son cheval, prit une inspiration pour crier par-dessus la tête de ses hommes :

— Loups ! Pied à terre ! Arcs et sabres ! Suivez-moi !

Tandis que Jelme et Arslan prenaient le commandement des équipes d'hommes armés de haches, Sübötei grimpa sur l'arbre, baissa les yeux vers les Jin, écarta une des piques et sauta au milieu des ennemis. Ses hommes se précipitèrent derrière lui en une ruée qui bouscula et fit tomber quelques « bûcherons » sur leurs fesses. Ils ne laisseraient pas leur jeune chef aller seul au secours du khan.

Gengis leva la tête quand les Jeunes Loups se jetèrent dans la mêlée. Prenant par-derrière les Jin surpris, ils taillèrent un large andain dans leurs rangs. Ceux qui recevaient une blessure ne semblaient pas la sentir et gardaient les yeux rivés sur Sübötei qui courait devant eux. Il avait vu le khan et son bras n'avait pas encore été éprouvé ce jour-là. Le rang mongol qu'il entraînait derrière lui ne faisait guère que dix hommes de large, de jeunes guerriers lancés à une telle vitesse qu'on ne pouvait les arrêter. Ils se frayèrent un

chemin jusqu'à Gengis en laissant derrière eux une traînée de cadavres.

— Je t'attendais ! cria le khan à Sübötei. Qu'es-tu venu me demander, cette fois ?

Le jeune général rit de le voir vivant, se baissa pour éviter un sabre et éventa le soldat qui le tenait. Il retira la lame d'un coup sec, marcha sur un mort pour rejoindre le khan. Les Jin avaient été ébranlés par l'attaque mais demeuraient si nombreux que les hommes de Sübötei risquaient d'être submergés. Sur le flanc de l'immense armée impériale, des cors de cavalerie sonnèrent ; Gengis se tourna sur sa selle, vit que les Jin reformaient les rangs et ouvraient un chemin pour la charge. Les Mongols échangèrent des regards quand les cavaliers ennemis se mirent au galop, traversant leurs propres rangs.

— De bons chevaux, dit Gengis, haletant, tandis que ses hommes se regroupaient autour de lui. Je choisirai en premier, quand nous en aurons fini avec leurs maîtres !

Ceux qui l'entendirent éclatèrent de rire puis, tous ensemble, penchés bas sur leurs selles, ils mirent leurs montures au petit galop. Ils laissèrent Sübötei tenir seul le terrain autour de la passe et augmentèrent l'allure juste avant que les deux charges se rencontrent.

Le commandant de la cavalerie jin périt dès le premier contact et ses hommes furent fauchés par les sabres mongols. Ceux qui parvinrent à riposter ne firent que fendre l'air, manquant des guerriers qui esquaivaient facilement leurs coups. Depuis leur plus jeune âge, ils pratiquaient cet exercice. Gengis s'enfonçait dans les rangs jin, le bras brûlant à force de faire siffler son sabre. Mais les lignes impériales semblaient sans fin et il fut blessé à la hanche, là où un pan de son armure s'était brisé. Un autre choc le fit basculer en arrière et il vit le ciel pâle tourner au-dessus de lui. Il ne tomba pas, il ne pouvait pas tomber. Il entendit des cris lorsque les hommes de Kachium assaillirent les cavaliers jin par-derrière et se demanda s'il retrouverait son frère dans la bataille ou s'il mourrait avant. Les ennemis étaient tellement nombreux. Il n'espérait plus survivre et cela donna à son humeur une légèreté qui fit du galop à travers les rangs jin un moment de pure joie. Il imagina son père chevauchant près de lui et se dit que le vieil homme aurait peut-être été fier de lui. Son fils n'aurait pu choisir une meilleure fin.

Derrière lui, ses guerriers firent enfin rouler sur le côté le tronc coupé en trois. Les cavaliers mongols s'avancèrent lentement sur la plaine gelée, résolus à venger leur khan. Jelme et Arslan, qui chevauchaient à leur tête, regardaient les drapeaux et les bannières jin flottant au loin.

— Pour rien au monde je ne changerais ma vie, dit Arslan à son

fil. Si je pouvais revenir en arrière, je finirais encore ici.

— Tu ne pourrais être ailleurs, vieil homme, répondit Jelme avec un sourire.

Il banda son arc et prit sa respiration avant de lâcher sa première flèche sur les rangs impériaux.

Avec une colère impuissante, Zhu Zhong vit la passe s'ouvrir et vomir vingt mille guerriers prêts à se battre. Les dieux ne lui avaient pas livré le khan. La cavalerie de l'empereur engageait le combat contre une troupe inférieure en nombre tandis qu'un autre groupe de barbares s'enfonçait dans les rangs jin comme un tigre déchirant le ventre d'un cerf. Les Mongols ne semblaient pas communiquer entre eux et manœuvraient cependant parfaitement sur le champ de bataille alors que Zhu Zhong était le seul à avoir un centre de commandement. Il se frotta les yeux, scruta les nuages de poussière soulevés par les chevaux.

Ses piquiers étaient submergés et certains fuyaient déjà la plaine, silhouettes lointaines dans les collines. Pouvait-il encore remporter la bataille ? Il n'avait plus de stratagèmes en réserve, il en était réduit à un combat en terrain découvert mais il lui restait l'avantage du nombre.

Il donna de nouveaux ordres à ses messagers, les regarda galoper à travers le champ de bataille. Les Mongols surgis de la passe criblaient ses hommes de flèches et taillaient une tranchée au cœur de l'armée qui les attendait. Leur précision implacable forçait ses soldats à reculer, agglutinant des rangs qui auraient dû maintenir entre eux une certaine distance. Des Mongols chevauchaient parmi ses piquiers comme si ceux-ci étaient désarmés. Paralysé de stupeur, il vit les cavaliers du khan se scinder en groupes de cent et tirer leurs flèches de toutes les directions, décimant son armée.

Ce qu'il craignait arriva : un des groupes en maraude le repéra, dirigeant la bataille près de sa tente de commandement entourée de grandes bannières de guerre. Des arcs bandés se tournèrent vers lui mais il ne pouvait pas être à leur portée, la distance était sûrement trop grande. Plusieurs centaines de soldats de sa garde personnelle barraient le chemin aux barbares mais ils n'arrêteraient pas leurs flèches et le général fut soudain terrifié. Ils étaient démoniaques, ces hommes de la steppe. Il avait tout essayé contre eux et ils étaient quand même là. Beaucoup avaient été blessés mais ils semblaient ne pas sentir la douleur et bandaient leurs arcs de leurs mains ensanglantées en dirigeant leurs chevaux vers lui.

Une flèche ayant perdu la moitié de sa force se ficha dans son armure avec un claquement. Comme si ce bruit libérait sa peur, le

général perdit totalement son sang-froid, fit faire brutalement demi-tour à son cheval et décala, penché en avant sur sa selle. D'autres flèches sifflèrent par-dessus sa tête, abattant les hommes qui l'entouraient. Affolé par la perspective de sa propre mort, Zhu Zhong talonna sa monture et traversa au galop les rangs de sa garde.

Il ne baissa pas les yeux vers les visages apeurés de ses soldats qui le voyaient les abandonner. Beaucoup lâchèrent leurs armes et s'enfuirent, imitant son exemple. Quelques-uns, trop lents à s'écarter, furent renversés par son cheval. Les yeux larmoyants dans le vent glacé, Zhu Zhong ne pensait qu'à échapper aux cruels Mongols lancés à ses trousses. Derrière lui, son armée s'effondrait et le massacre se poursuivait. La horde de Gengis écrasait les soldats impériaux, tuant jusqu'à avoir les bras douloureux à force de frapper, la bouche de leurs chevaux blanche d'écume.

Les officiers jin essayèrent trois fois de regrouper leurs troupes ; chaque tentative échoua parce que Gengis, disposant à présent de plus d'espace, les dispersait de nouveau par ses charges. Quand les hommes de Jelme n'eurent plus de flèches, ils les remplacèrent par des lances, décollant les soldats jin de terre par la force de l'impact. Gengis avait vu leur général s'enfuir et ne sentait plus ses terribles blessures. Le soleil continua à monter au-dessus de la boucherie et, à midi, l'armée de l'empereur était réduite à des tas sanglants de cadavres ou à des groupes éparés fuyant pour conserver la vie.

Dans sa course éperdue, Zhu Zhong se remit en partie de la terreur qui avait paralysé son esprit. Les bruits de la bataille s'estompaient tandis qu'il galopait sur la route de Yenking. La bouche amère de rage et de honte, il ne se retourna qu'une fois vers la masse confuse des combattants. Une partie de sa garde personnelle le suivait, loyale envers lui malgré son échec. Sans un mot, ces hommes formèrent autour de leur général une sombre phalange de près d'une centaine de cavaliers et prirent la route de la cité de l'empereur.

Zhu Zhong reconnut un de ceux qui chevauchaient au premier rang, un officier supérieur de Baotou, sans cependant parvenir à se rappeler son nom. Peu de temps après, la ville apparut devant eux et le général dut faire un énorme effort pour calmer les battements de son cœur. Lujan, l'homme s'appelait Lujan, il s'en souvenait à présent.

Zhu Zhong transpirait sous son armure en regardant les hauts murs et les fossés entourant Yenking. Après le chaos et le bain de sang, elle paraissait paisible, s'éveillant lentement pour un nouveau jour. Le général avait devancé tous les messagers et l'empereur ignorait tout de la catastrophe survenue à moins de soixante lis de sa ville.

— As-tu envie d'être exécuté ? demanda-t-il à l'homme qui se trouvait à côté de lui.

— J'ai une famille, mon général, répondit Lujan.

Il était pâle, conscient de ce qui les attendait.

— Alors, écoute-moi et suis mes ordres.

Les sentinelles reconnurent Zhu Zhong de loin et le pont-levis de la porte extérieure fut abaissé. Se tournant sur sa selle, le général donna ses instructions :

— L'empereur doit être informé. Nous pouvons contre-attaquer avec la garde de la ville.

Ces mots galvanisèrent les hommes vaincus, qui se redressèrent sur leur selle. Ils le croyaient encore capable de sauver quelque chose du désastre. Se composant un masque impavide, il entra dans la ville, les sabots de son cheval claquant sur les pavés. Il avait perdu. Pire, il s'était enfui.

Le palais impérial était un immense édifice entouré de jardins d'une grande beauté. Zhu Zhong se dirigea vers la porte la plus proche, qui le mènerait à une salle d'audience. Il se demanda si le jeune empereur était levé à cette heure matinale. En tout cas, il serait tout à fait réveillé quand il apprendrait la nouvelle.

Ils descendirent de cheval à la porte extérieure et pénétrèrent dans le palais par une large allée bordée de tilleuls. Accueillis par des serviteurs, ils parcoururent une succession de salles. Avant d'être admis à se présenter devant l'empereur, ils durent remettre leurs armes à ses gardes personnels.

Zhu Zhong ne montra rien de ce qu'il pensait en leur tendant son sabre et attendit qu'ils s'écartent. Ses hommes resteraient dans les salles extérieures tandis qu'il continuerait vers l'intérieur du palais. Il imagina l'empereur Wei tiré de son sommeil, ses esclaves s'affairant autour de lui et lui annonçant le retour de son général. Le palais devait bruir de toutes sortes de rumeurs, mais personne ne savait encore avec certitude quoi que ce soit. L'ampleur de la tragédie serait révélée plus tard, l'empereur devait être le premier informé.

Un long moment s'écoula avant que les portes de la salle d'audience s'ouvrent devant Zhu Zhong, qui marcha à grands pas vers la forme assise au fond de la pièce. Comme il s'y attendait, l'empereur avait le visage bouffi de sommeil, les cheveux nattés à la hâte.

— La nouvelle est-elle si importante ? demanda Wei d'une voix tendue.

Le général se sentit enfin calme et prit une profonde inspiration en s'agenouillant pour se prosterner.

— Sa Majesté me fait grand honneur.

Il releva la tête et les yeux aux sourcils broussailleux qui se posèrent sur le jeune empereur l'emplirent de peur. Il y avait de la

folie dans ce regard.

Zhu Zhong se mit lentement debout en inspectant la pièce. L'empereur avait congédié ses ministres pour entendre son général en privé. Six esclaves se tenaient à l'écart, mais leur présence ne préoccupait pas Zhu Zhong. Il avait longtemps atermoyé, sa décision était prise, maintenant.

— Les Mongols ont franchi la passe, annonça-t-il enfin. Je n'ai pas pu les arrêter.

L'empereur pâlit, son teint devint cireux à la lumière pénétrant par les hautes fenêtres.

— L'armée ? A-t-elle dû battre en retraite ? demanda Wei en se levant.

— L'armée est anéantie, majesté.

Les yeux de Zhu Zhong fixèrent de nouveau le jeune homme qui se tenait devant lui et cette fois ne se détournèrent pas.

— J'ai servi loyalement votre père, poursuivit-il. Avec lui, j'aurais gagné. Avec vous, souverain médiocre, j'ai échoué.

Wei ouvrit la bouche de stupéfaction. Puis :

— Vous m'apprenez cette nouvelle et vous osez m'insulter dans mon palais ?

Zhu Zhong soupira. Il avait laissé son sabre aux gardes mais il tira un long couteau caché sous son armure.

— Votre père ne m'aurait pas reçu en privé. Il aurait su qu'on ne doit pas faire confiance à un général qui a peut-être essuyé une défaite. En échouant, j'ai mérité la mort. Je n'ai pas le choix.

Wei inspira pour appeler ses gardes ; Zhu Zhong se jeta sur lui et lui serra la gorge d'une main pour étouffer son cri. Il sentit des poings frapper son armure et son visage, mais le jeune monarque était faible et le général maintint son étreinte. Il aurait pu l'étrangler, décida finalement d'épargner ce déshonneur au fils d'un grand homme. Il abaissa le couteau vers la poitrine qui se tordait, enfonça la lame dans le cœur.

Les mains de Wei retombèrent. Du sang tachait la tunique du souverain autour du couteau et Zhu Zhong le souleva pour le replacer sur son trône.

Les esclaves hurlaient autour de lui mais il ignorait leurs cris et demeurait immobile devant le corps du jeune empereur. Je n'avais pas le choix, se répéta-t-il.

La porte s'ouvrit, des gardes se ruèrent à l'intérieur, l'arme à la main. Zhu Zhong leur fit face et vit ses hommes envahir le couloir, derrière eux. Lujan, déjà couvert de sang, avait exécuté les ordres. Il ne fallut pas longtemps pour massacrer les derniers gardes. Haletant, Lujan fixait avec stupeur le visage livide d'un empereur mort.

— Vous l'avez tué, souffla-t-il. Que faisons-nous maintenant ?

Le général se tourna vers les hommes épuisés qui avaient apporté dans le palais la puanteur du champ de bataille. Il pleurerait peut-être plus tard sur ce qu'il avait perdu, sur ce qu'il avait fait, mais pour l'heure le temps lui était compté.

— Nous annonçons au peuple que l'empereur est mort, qu'il faut fermer et fortifier la ville. Les Mongols arrivent.

— Mais qui sera empereur ? voulut savoir Lujan. Un de ses fils ?

Il était blême et n'osait pas regarder de nouveau la forme affalée sur le trône.

— Le plus âgé n'a que six ans, répondit Zhu Zhong. Tu me l'amèneras après les funérailles. Je gouvernerai en qualité de régent.

Lujan regarda un moment son général avant de murmurer :

— Longue vie au nouvel empereur.

Ceux qui l'entouraient répétèrent ses mots. Subjugué, Lujan s'abaissa jusqu'à ce que son front touche le parquet. Les autres soldats l'imitèrent et le général Zhu Zhong eut un sourire.

— Dix mille ans, dit-il doucement. Dix mille ans.

Le ciel était noir d'une fumée grasse montant au-dessus des montagnes. Un grand nombre de Jin avaient fini par se rendre, mais les Mongols avaient subi trop de pertes pour envisager de montrer de la pitié. La tuerie s'était poursuivie pendant des jours autour de la passe ; ceux qui en avaient encore l'envie pourchassaient les soldats en fuite et les massacraient comme ils l'eussent fait de marmottes.

On avait fait de grands feux avec les manches des piques et les hampes des drapeaux. Les familles mongoles avaient lentement franchi la passe avec les chariots et installé des forges pour fondre les fers des piques. Les vivres des Jin furent traînés jusqu'aux congères, où ils se conserveraient.

Nul ne fit le compte des morts jin, ce n'était pas la peine. Quiconque avait vu les monceaux de chair mutilée ne les oublierait jamais. Les femmes et les enfants aidèrent les guerriers à dépouiller les cadavres de leurs armures et de tout ce qui avait de la valeur. Au bout de vingt-quatre heures seulement, la puanteur était terrible, l'air infesté de mouches qui grésillaient dans la fumée brûlante des feux.

Un peu à l'écart, Gengis attendait ses généraux. Il voulait voir la ville qui avait envoyé une telle armée contre lui. Kachium et Khasar le rejoignirent sur leurs chevaux, se retournèrent pour regarder une fois de plus le champ de bataille baigné de sang. Les feux projetaient des ombres tremblotantes sur les parois rocheuses et les guerriers enfin apaisés chantaient à voix basse pour leurs morts.

Les trois frères attendirent en silence qu'approchent au trot les officiers que le khan avait fait mander. Sübötei s'avança le premier, pâle et fier, de vilaines estafilades noires courant le long de son bras gauche. Puis vinrent Jelme et Arslan, silhouettes sombres, et enfin Ho Sa et Lian, le maître maçon. Seul Temüge était resté derrière pour installer le camp au bord d'une rivière distante d'une trentaine de lis au nord. Les feux continueraient à brûler quelques jours encore, sans personne pour les alimenter. Les mouches étaient de plus en plus nombreuses et Temüge ne supportait plus ni leur bourdonnement continu ni l'odeur pestilentielle des corps en décomposition.

Gengis n'arrivait pas à détacher son regard de la plaine. C'était la mort d'un empire qu'il avait sous les yeux, il en était certain. Jamais auparavant il n'avait frôlé d'aussi près la défaite et l'anéantissement.

La bataille de la passe avait laissé son empreinte sur lui, il savait qu'il lui suffirait de fermer les yeux pour la revivre. Huit mille de ses hommes avaient été enveloppés de draps blancs et portés dans la montagne. Il leva les yeux vers l'endroit où ils gisaient dans la neige, comme des doigts décharnés, tout là-haut. Déjà les faucons et les loups déchiraient leur chair. Il avait retardé son départ uniquement pour assister à leurs funérailles et leur rendre hommage, ainsi qu'à leurs familles.

— Temüge s'occupe du camp, dit-il à ses généraux. Allons voir Yenking et son empereur.

Il donna du talon dans les flancs de son cheval, qui bondit en avant. Les autres le suivirent, comme toujours.

Bâtie sur une vaste plaine, Yenking était de loin la plus imposante ville qu'aucun d'eux eût jamais vue. En la voyant grandir devant lui à mesure qu'ils approchaient, Gengis se rappela les mots de Wen Chao, l'émissaire jin qu'il avait rencontré des années plus tôt et selon qui ses compatriotes étaient capables d'édifier des villes pareilles à des montagnes. Yenking en était la démonstration.

Ses murs de pierre gris sombre s'élevaient d'au moins cinquante pas de la base au sommet. Gengis envoya Lian et Ho Sa en parcourir le périmètre pour compter les tours en bois, qui montaient encore plus haut. À leur retour, ils avaient fait plus de dix-huit lis et dénombré près d'un millier de tours hérissant les murailles comme des épines. Plus stupéfiante encore fut leur description des sortes d'arcs géants installés sur les remparts.

Aux coins de l'immense rectangle, quatre forts se dressaient, séparés des murailles par des douves et ceints d'un autre mur extérieur. Seule brèche dans cette forteresse, un large canal coulait à travers une grille en fer protégée par des plates-formes pour les archers et les catapultes. La voie d'eau s'étirait vers le sud aussi loin que portait le regard. Tout en Yenking était à une échelle qui défiait l'imagination et Gengis n'entrevoyait pas même comment en forcer l'accès.

Le khan et ses généraux s'en étaient approchés autant que de Yinchuan ou de quelques autres villes jin de l'Ouest quand un coup de marteau claqua dans l'air du soir. Une tache sombre passa au-dessus d'eux et son souffle fit chanceler le cheval de Kachium. Gengis faillit tomber de sa selle lorsque sa monture se cabra et vit, éberlué, un poteau à demi enfoncé dans le sol meuble, plutôt un tronc d'arbre lisse qu'une flèche.

Sans un mot, Gengis et ses généraux reculèrent pour se mettre hors de portée de l'arme redoutable, le moral encore plus bas.

Approcher à moins de cinq cents pas des murailles, c'était s'offrir comme cibles à d'autres poteaux à pointe de fer. La seule idée des ravages qu'un seul de ces projectiles pouvait causer dans la masse de ses cavaliers était terrifiante. Le khan se tourna vers l'homme qui avait abattu des murs moins épais.

— Pouvons-nous prendre cette ville ? lui demanda-t-il.

Après un examen attentif, le maçon finit par secouer la tête.

— Aucune autre cité n'a des murailles aussi larges à leur sommet. De cette hauteur, l'ennemi aura toujours une portée plus longue que toutes les machines de siège que je pourrais fabriquer. Si nous construisons des remparts de pierre, je parviendrai peut-être à protéger nos catapultes à contrepoids, mais si je peux atteindre l'ennemi, il peut aussi m'atteindre et faire de mes machines du petit bois.

Gengis se sentit terriblement frustré : être venu si loin pour se retrouver bloqué par ce dernier obstacle... La veille encore, il félicitait Kachium pour sa prise du fort de la passe et Khasar pour sa charge inspirée. Il croyait alors que rien n'arrêterait son peuple, que la conquête serait toujours facile. Ses guerriers le croyaient en tout cas et disaient à voix basse que le monde lui appartenait. Devant Yenking, il imaginait le mépris avec lequel l'empereur considérerait sans doute les ambitions du khan mongol. Les traits impassibles, il se tourna vers ses frères.

— Les familles trouveront de bons pâturages. Nous aurons le temps de préparer l'assaut de cette ville.

Kachium et Khasar acquiescèrent d'un air hésitant. Eux aussi se demandaient si la grande vague conquérante ne mourrait pas au pied des murailles de Yenking. Comme le khan, ils s'étaient accoutumés à prendre des villes avec une rapidité grisante. Les chariots des Mongols étaient à présent lourdement chargés d'or et autres richesses.

— Combien de temps faudrait-il pour affamer une telle ville ? demanda tout à coup Gengis.

Lian n'en savait pas plus long que les autres sur ce sujet, mais il ne voulait pas reconnaître son ignorance.

— J'ai entendu dire que plus d'un million de sujets de l'empereur vivent à Yenking. Nourrir autant de personnes est difficile à imaginer, mais les Jin ont sûrement des greniers, des magasins, et ils savent depuis des mois que nous arrivons.

Voyant Gengis plisser le front, il conclut :

— Cela pourrait prendre trois ans, voire quatre, seigneur.

L'estimation fit grogner Khasar mais le visage de Sübôteï, le plus jeune d'entre eux, s'éclaira.

— Ils n'ont plus d'armée pour briser un siège. Tu n'auras pas besoin de nous garder tous ici. À défaut d'abattre leurs murailles, nous

pourrions piller les nouvelles terres qui se trouvent au-delà de Yenking.

— C'est vrai, approuva Gengis. Si je dois attendre que l'empereur n'ait plus que la peau sur les os pour se rendre, au moins, que mes généraux ne restent pas sans rien faire.

D'un geste circulaire, il indiqua le paysage qui s'estompait au loin, trop immense pour qu'on puisse en imaginer l'étendue.

— Lorsque les familles seront installées, que chacun de vous vienne me montrer une direction et elle sera à lui. Nous ne perdrons pas notre temps à devenir gras et somnolents.

Sübötei eut un sourire radieux et son enthousiasme communicatif chassa l'humeur sombre des autres.

— À tes ordres, seigneur.

Dans sa brillante armure laquée de noir, Zhu Zhong arpentait rageusement la salle du couronnement en attendant que les ministres de l'empereur le rejoignent. Dehors, les pies troublaient le calme du matin par leurs jacassements querelleurs, et les liseurs de présages y verraient sans doute un signe.

Les funérailles de l'empereur Wei avaient duré près de dix jours, pendant lesquels plus de la moitié des habitants de la ville avaient déchiré leurs vêtements et s'étaient couvert la tête de cendres avant que le corps soit brûlé. Zhu Zhong avait enduré les oraisons interminables des familles nobles. Personne cependant n'avait fait allusion à la façon dont l'empereur était mort, pas sous le regard menaçant du général dont les gardes se tenaient à proximité, la main sur la poignée de leur sabre.

Les premiers jours avaient été chaotiques, mais après que trois ministres eurent été exécutés pour avoir pris la parole, toute résistance cessa et les funérailles grandioses se déroulèrent comme si le jeune empereur était mort dans son sommeil.

Les nobles gouvernant le pays s'étaient préparés à l'événement bien avant qu'il survienne. L'empire Jin avait déjà survécu à des émeutes et même au régicide. Après quelques contorsions outragées, ils avaient repris leur vie habituelle, presque avec soulagement. Les habitants de la ville savaient seulement que le Fils du Ciel avait quitté son enveloppe charnelle et ils se lamentaient dans les rues, hébétés de chagrin.

En revanche, le jeune fils de l'empereur n'avait pas versé une larme en apprenant la disparition de son père. À cet égard au moins, Wei avait bien préparé sa famille. La mère de l'enfant était assez intelligente pour savoir que toute protestation entraînerait sa mort et elle était restée silencieuse pendant les funérailles, regardant, pâle et

belle, le corps de son époux se consumer. Lorsque le bûcher funéraire s'était écroulé dans un craquement, Zhu Zhong avait cru sentir sur lui le regard de la veuve, mais quand il avait levé les yeux, elle avait la tête baissée en signe de soumission à la volonté des dieux. À sa volonté à lui, avait-il pensé, mais cela revenait à peu près au même.

Le général grinçait des dents d'agacement en parcourant la salle. D'abord les funérailles avaient duré plus qu'il ne l'aurait cru possible et on lui avait ensuite annoncé que le couronnement prendrait cinq jours. C'était exaspérant. La cité était en deuil, personne ne travaillait alors que des événements autrement importants se déroulaient à l'extérieur. Zhu Zhong avait dû supporter les essayages interminables de tuniques neuves indiquant son rang de régent. Il avait même écouté sans broncher tandis que ses ministres lui donnaient nerveusement lecture de ses nouvelles responsabilités. Pendant ce temps, les Mongols rôdaient tels des loups aux portes de la ville.

Il était plusieurs fois monté à divers endroits des murailles pour observer les barbares crasseux qui s'installaient sur les terres impériales. Il avait parfois l'impression de sentir l'odeur rance de leurs moutons et de leur lait de chèvre portée par le vent. C'était rageant d'avoir été battu par des gardiens de troupeaux, mais ils ne prendraient pas Yenking. Les empereurs successifs avaient bâti cette ville pour montrer leur pouvoir, elle ne tomberait pas facilement.

Il lui arrivait encore, la nuit, d'avoir des cauchemars dans lesquels les Mongols le pourchassaient, leurs flèches bourdonnant à ses oreilles tels des moustiques. Qu'aurait-il pu faire d'autre ? Nul ne les aurait crus capables d'escalader les montagnes pour le prendre à revers. Zhu Zhong n'avait plus honte de sa défaite. Les dieux avaient été contre lui et lui avaient cependant livré la ville en qualité de régent. Il regarderait les barbares fracasser leur armée contre les murailles de Yenking, et lorsqu'ils seraient vaincus, il couperait la tête de leur khan et la jetterait dans la fosse d'aisances la plus profonde de la ville.

Cette pensée égaya un peu son humeur tandis qu'il attendait l'arrivée du jeune empereur. Quelque part, au loin, des gongs résonnèrent, annonçant la présence d'un nouveau Fils du Ciel. Les portes de la salle du couronnement s'ouvrirent sur le visage transpirant de Ruin Chu, le Premier ministre.

— Seigneur régent ! s'exclama-t-il en découvrant Zhu Zhong. Vous ne portez pas votre tunique ! Sa Majesté impériale sera là d'un instant à l'autre !

Il semblait au bord de l'effondrement, après des journées passées à organiser les funérailles et le couronnement. Zhu Zhong trouvait le petit homme grassouillet agaçant et il savoura d'avance l'effet que sa réponse aurait sur lui :

— Je l'ai laissée dans mes appartements. Je n'en aurai pas besoin

aujourd'hui.

— Tous les détails de la cérémonie ont été réglés. Vous devez...

— N'utilisez pas ce verbe pour moi, répliqua Zhu Zhong. Faites venir le garçon, placez-lui une couronne sur la tête. Chantez, psalmodiez, allumez des bâtonnets d'encens, tout ce que vous voudrez, mais si vous me dites encore ce que je dois faire, vous aurez la tête tranchée.

Médusé, le ministre le regarda puis baissa les yeux en tremblant. Il savait que Zhu Zhong avait assassiné l'empereur. Le général était une brute, un traître qui n'hésiterait pas à verser le sang le jour même du couronnement. Il s'inclina en reculant vers les portes. Zhu Zhong entendit la procession avancer lentement et attendit en silence que le ministre la rejoigne.

Lorsque les portes se rouvrirent, la peur minait manifestement l'entourage du garçonnet de six ans qui allait devenir empereur. Il se tenait vaillamment bien qu'il eût peu dormi ces derniers jours.

La procession passa devant Zhu Zhong et se dirigea vers le trône doré. Des moines bouddhistes agitaient des encensoirs emplissant l'air de fumée. Eux aussi étaient inquiets de découvrir le général en armure, seul homme ayant un sabre dans la salle. Il prit leur sillage tandis que le fils de Wei s'asseyait sur le trône. Ce n'était là que le début de la phase finale. La simple énumération des titres de l'empereur prendrait jusqu'à midi.

Zhu Zhong regarda les ministres s'installer confortablement, se pavanant tels des paons autour du centre de la cérémonie. L'encens lui tournait la tête et il ne pouvait s'empêcher de penser aux Mongols cernant la ville. D'abord, il avait compris la nécessité du rituel, moyen de maintenir l'ordre après qu'il eut assassiné l'empereur. La cité aurait pu exploser sans une main forte pour la gouverner et il avait bien fallu accorder aux nobles le réconfort de leurs traditions. À présent, il était las du cérémonial. La ville était calme dans son chagrin et les Mongols avaient commencé à construire de grands trébuchets et de hauts murs de pierre pour les protéger.

Avec une exclamation impatiente, Zhu Zhong s'avança à grands pas, interrompant la voix ronronnante d'un moine. Le jeune garçon tressaillit en levant les yeux vers la silhouette en armure sombre. Zhu Zhong prit la couronne impériale sur son coussin de soie. Elle était étonnamment lourde et, un instant, il fut saisi d'une crainte mêlée de respect : il avait tué le dernier homme qui l'avait portée.

Il la posa fermement sur la tête de l'enfant en disant :

— Xuan, vous êtes empereur, Fils du Ciel. Puissiez-vous régner sagement.

Ignorant les visages consternés des hommes qui l'entouraient, il poursuivit :

— Je serai votre régent, votre main droite. Jusqu'à ce que vous ayez vingt ans, vous devrez m'obéir en tout, sans remettre mes ordres en question. Avez-vous compris ?

Les yeux du garçon s'emplirent de larmes. Bien que le sens de ce qui se passait lui échappât en grande partie, il bredouilla :

— Je... je comprends.

— Alors, c'est fait. Que le peuple se réjouisse. Moi, je vais sur les murailles.

Zhu Zhong laissa les ministres stupéfaits pour franchir les portes, quitta la salle puis le palais. Du haut des marches de l'édifice, au bord du lac Songhai, il contempla la ville où les sujets attendaient la nouvelle. Toutes les cloches sonneraient et les paysans se souleraient pendant des jours. Il prit une longue inspiration tremblante et leva les yeux vers les murailles sombres. Derrière, ses ennemis cherchaient un point faible. Ils n'en trouveraient pas.

Temüge considérait d'un air songeur les trois hommes qui avaient été khans. Dans chacun de leurs gestes, il sentait une arrogance, un mépris à peine maîtrisé. Quand comprendraient-ils qu'ils n'avaient plus aucun pouvoir dans le nouvel ordre que son frère avait imposé ? Il n'y avait qu'un gurmakhan, un homme supérieur à tous ; ils avaient son frère devant lui et osaient cependant lui parler comme s'ils étaient ses égaux !

Tandis que les Mongols installaient leurs tentes sur la plaine entourant Yenking, Temüge s'était amusé à leur faire attendre son bon plaisir. Gengis lui avait témoigné sa confiance en lui conférant le titre de Maître du Négoce. Il se délectait du pouvoir qu'il exerçait et sourit au souvenir de la longue attente qu'il avait imposée la veille à Kökötchu. Le chamane était blanc de rage quand il l'avait enfin admis dans la yourte du khan. En laissant Temüge l'utiliser pour ses nouvelles fonctions, Gengis approuvait la manière dont il les exerçait et cela n'avait pas échappé aux quémanteurs. Il ne servirait à rien d'en appeler au khan pour contester une décision prise en son nom. Temüge avait veillé à ce qu'ils le comprennent. Si Kökötchu voulait des hommes pour aller piller un temple ancien situé à trois cents lis de distance, c'était à Temüge qu'il devait adresser sa requête et à lui qu'il devait rapporter le butin.

Les mains jointes devant lui, le frère de Gengis écoutait à peine les hommes qui avaient été khans. Le père des Woyelas, incapable de se tenir debout seul, était soutenu par deux de ses fils. Il eût été courtois de lui offrir un siège mais Temüge n'était pas de ceux qui laissent oublier les vieilles blessures. Ils restaient donc debout et débitaient d'interminables histoires de bois et de pâturages pendant

qu'il regardait au loin.

— Si tu ne nous laisses pas mener les troupeaux sur de nouveaux pâturages sans un de tes jetons, nous devons abattre des bêtes saines parce qu'elles n'auront plus rien à manger, arguait le Woyela.

Il avait pris de l'embonpoint depuis que Gengis lui avait tranché les cuisses. Temüge prenait plaisir à le voir cramoisi de colère et ne lui accorda qu'un coup d'œil détaché sans lui répondre. Aucun d'eux ne savait lire ou écrire, mais le dessin d'un loup avait été gravé au feu sur les petits carrés de bois de pin. C'était une bonne idée. Temüge disposait d'hommes qui réclamaient ces jetons chaque fois qu'ils voyaient un guerrier abattre un arbre, échanger du butin ou se livrer à mille autres choses. Le système n'était pas encore parfait mais Gengis avait soutenu son frère en renvoyant ceux qui venaient se plaindre, blêmes de peur.

Lorsque les Woyelas eurent fini leurs récriminations, Temüge leur parla aussi calmement que s'il commentait le temps. Il avait découvert qu'un ton modéré attisait leur colère et il s'amusait à les exaspérer de cette façon.

— De toute notre histoire, nous n'avons jamais été aussi nombreux dans un seul endroit, répondit-il avec une expression de doux reproche. Il faut être organisé pour prospérer. Si je laisse tout le monde couper des arbres, il n'y en aura plus l'hiver prochain. Avec mon système, on commence par les arbres qui se trouvent à plus de trois jours de cheval et on rapporte le bois. Cela demande du temps et des efforts mais vous en verrez l'intérêt l'année prochaine.

En plus du ton, qui les mettait en rage, ils étaient furieux de ne pas pouvoir trouver une faille dans son raisonnement. C'étaient des manieurs de sabre, il parvenait à les embobiner par ses arguments maintenant qu'ils étaient forcés de l'écouter.

— Mais pour les pâturages ? insista le khan infirme. On ne peut pas même déplacer une chèvre sans qu'un de tes estropiés demande à voir un jeton prouvant que tu es d'accord. Les tribus s'agitent sous un contrôle qu'elles n'ont jamais connu avant.

Temüge sourit en voyant que le poids du père commençait à peser sur les épaules des fils.

— Ah, mais il n'y a plus de tribus, rappela-t-il. N'as-tu pas appris la leçon ? J'aurais cru que tes jambes t'en faisaient souvenir chaque jour.

Il fit un signe et un Jin lui mit dans la main une coupe d'arkhi. Il avait choisi ses serviteurs parmi ceux que Gengis avait pris dans les villes conquises. Certains d'entre eux avaient travaillé pour des familles nobles et savaient comment traiter un homme de son rang. Il entamait chaque journée par un bain chaud dans une bassine en fer spécialement conçue pour cet usage. Il était le seul du camp à le faire

et pour la première fois de sa vie, il sentait l'odeur de son peuple. Cette idée lui fit plisser le nez. C'est ainsi qu'un homme doit vivre, pensa-t-il, buvant à petites gorgées tandis que les Woyelas attendaient.

— La situation est nouvelle, reprit-il. Nous ne pouvons quitter cet endroit avant la chute de la ville, ce qui signifie que nous devons ménager les pâturages. Si je n'exerce aucun contrôle, la terre sera dénudée quand viendra l'été, et où serons-nous alors ? Voulez-vous que mon frère soit séparé de ses troupeaux par des milliers de lis ?

Il haussa les épaules et continua :

— Nous pourrions avoir un peu faim à la fin de l'été. Il faudra abattre une partie des bêtes si la terre ne peut pas toutes les nourrir. N'ai-je pas envoyé des hommes chercher du sel pour conserver la viande ? L'empereur tirera la langue avant nous.

Les Woyelas le fixaient dans un silence frustré. Ils pouvaient bien lui donner des exemples de sa mainmise excessive sur le camp, il avait une réponse prête pour chaque cas. Ce qu'ils ne pouvaient exprimer, c'était leur irritation d'être constamment mis au pas par quelque nouvelle règle de Temüge. Il ne fallait pas creuser les latrines trop près de l'eau courante. Il fallait accoupler les bêtes selon la liste des lignées que Temüge avait établie sans consulter personne. Un homme possédant une bonne jument ne pouvait plus la faire couvrir par son étalon sans demander la permission. Cela irritait tout le monde et le mécontentement se répandait dans le camp.

Ils n'osaient cependant se plaindre ouvertement tant que Gengis soutenait son frère. En prêtant l'oreille à leurs critiques, le khan aurait sapé la position nouvelle de son frère. Temüge, qui connaissait Gengis bien mieux qu'eux, l'avait compris. Il lui avait attribué cette charge, il se garderait d'intervenir, et Temüge profitait pleinement de l'occasion de montrer ce qu'un homme intelligent peut faire quand il n'est pas entravé.

— Si vous avez terminé, j'ai beaucoup d'autres requêtes à entendre ce matin, dit Temüge. Vous savez peut-être maintenant pourquoi il est difficile de me voir. Il y a toujours des gens qui passent leur journée à parler avant de comprendre ce que nous devons faire ici. Ce que nous devons devenir.

Il ne leur avait rien cédé et leur frustration était comme de l'airag frais pour lui. Il ne put résister à l'envie d'enfoncer un peu plus la pointe de la dague :

— Si c'est vraiment important, je prendrai sur mon temps pour vous écouter, bien sûr.

— Tu écoutes mais tu n'entends pas, maugréa l'ancien khan d'une voix lasse.

Temüge écarta les mains avec une expression de regret.

— Je m'aperçois que ceux qui se présentent devant moi ne

comprennent pas tous pleinement les problèmes qu'ils posent. Parfois même, on fait du commerce dans le camp sans que la dîme me soit envoyée.

Le regard du Woyela soutenu par ses fils se déroba. Que Temüge savait-il exactement ? Le bruit courait qu'il payait des espions qui lui rapportaient toute transaction, tout marchandage ou échange de biens. Personne ne connaissait l'étendue réelle de son influence.

— J'avais espéré que tu m'en parlerais sans que je soulève la question, reprit Temüge, secouant la tête comme s'il était déçu. N'as-tu pas vendu une douzaine de juments à une de nos recrues jin ? À un bon prix, me suis-je laissé dire, pour des bêtes qui n'étaient pas de la meilleure qualité. Je n'ai pas encore reçu les deux chevaux pour la dîme que tu dois à mon frère, mais puis-je raisonnablement espérer qu'ils seront devant sa tente avant le coucher du soleil ?

Le khan des Woyelas se demanda qui l'avait trahi. Au bout d'un moment, il hocha la tête et Temüge sourit.

— Parfait, je te remercie. Rappelle-toi que je serai toujours là si quelque chose d'autre réclamait mon attention.

Il ne se leva pas quand ils se retournèrent pour quitter la yourte du khan. L'un de ceux qui n'avaient rien dit lui jeta par-dessus l'épaule un regard haineux et Temüge décida de le faire surveiller. Ils le craignaient à la fois pour son rôle de chamane et parce qu'il était l'ombre de son frère. Kökötchu avait raison : voir la peur dans les yeux d'un autre procurait une extraordinaire sensation de pouvoir et de légèreté, comparable à celle que lui offrait la pâte noire fournie par Kökötchu.

D'autres guerriers attendaient d'être reçus, dont quelques-uns qu'il avait convoqués. Prévoyant un morne après-midi à les écouter, il résolut d'y couper et se tourna vers son serviteur.

— Apporte-moi une coupe d'arkhi chaud avec un peu de mon remède.

La pâte noire lui donnerait des visions colorées et il dormirait ensuite tout l'après-midi en les faisant attendre. Il se gratta le dos, content de sa journée de travail.

Il fallut deux mois pour bâtir des remparts de pierre et de bois qui protégeraient les machines de guerre. Les trébuchets conçus par Lian avaient été construits dans les forêts de l'Est. Avec leurs grosses poutres encore gluantes de sève, ils ressemblaient à des monstres inquiétants assis sur leur train arrière, à trois lis des murailles de la ville. Lorsque les remparts seraient terminés, on ferait rouler les machines jusqu'à leur ombre protectrice. Ce fut un labeur lent et éreintant mais, à certains égards, la confiance des Mongols crût pendant ce délai. Aucune armée ne sortit de Yenking pour les attaquer ; il y avait au nord de la ville un lac qui leur donnait son eau et dont les rives grouillaient d'oiseaux qu'ils pourraient piéger pendant les mois d'hiver. Ils étaient les maîtres de la plaine jin. Mais ils n'avaient rien d'autre à faire que se laisser vivre alors qu'ils avaient l'habitude de victoires et de conquêtes faciles, de nouvelles terres découvertes chaque jour. Cette halte prolongée aigrit les rapports entre les guerriers et les vieilles rancunes avaient déjà provoqué des combats à l'arme blanche. On avait retrouvé deux hommes et une femme poignardés sur la berge du lac et leurs meurtriers restaient inconnus.

Les Mongols attendaient impatiemment que la ville soit affamée. Gengis ne savait pas si les remparts de pierre protégeraient les lourdes catapultes mais il avait besoin de tirer son peuple de l'oisiveté. Le faire s'échiner le maintenait en forme et l'épuisait trop pour les chamailleries. Les éclaireurs avaient trouvé une colline d'ardoise à moins d'une journée de cheval de Yenking. Les guerriers taillaient la pierre avec l'enthousiasme qu'ils mettaient à toute tâche, la brisaient avec des marteaux et des coins puis hissaient les blocs sur des chariots. Les connaissances de Lian étaient essentielles dans ce domaine et il ne quitta quasiment pas la carrière pendant toutes ces semaines. Il montra ensuite aux guerriers comment faire tenir les pierres ensemble avec une pâte de craie brûlée et les remparts montaient chaque jour. Gengis avait perdu le compte des milliers de chariots qui passaient lentement devant sa yourte, même si Temüge le notait avec soin sur leur provision de parchemins pillés.

Les contrepoids conçus par Lian étaient des filets en corde remplis de grosses pierres et suspendus aux bras des machines. Des hommes

avaient eu les mains écrasées pendant leur construction et avaient terriblement souffert lorsque Kōkōtchu les avait amputés de leurs membres estropiés. Le chamane avait frotté leurs gencives d'une pâte épaisse pour atténuer la douleur, mais ils avaient quand même hurlé. Le travail se poursuivait, toujours observé des murailles de Yenking. Gengis n'avait pu empêcher les Jin de déplacer leurs arcs géants pour les positionner face aux machines mongoles. Des équipes de gardes impériaux couverts de sueur y passaient d'aussi longues heures que les guerriers mongols dans la plaine.

Des centaines d'hommes forts furent nécessaires pour faire rouler les trébuchets jusqu'aux remparts construits devant Yenking. Sous la neige, les Jin bandèrent sept grands arcs et tirèrent des poteaux à pointe de fer qui frappèrent violemment les remparts. Les trébuchets ripostèrent par deux gros rochers qui heurtèrent les murailles sans toucher les arcs.

Ramener en arrière les leviers des machines de Lian prit une éternité pendant laquelle les arcs jin pilonnèrent les remparts. Avant que les trébuchets soient prêts pour tirer une seconde fois sur la ville, des fissures apparurent dans les défenses que les Mongols avaient édifiées. Leur destruction fut ensuite rapide. À chaque nouveau coup, des pierres explosaient, criblant Lian et ses hommes d'éclats. Beaucoup s'effondrèrent en portant les mains à leur visage ou reculèrent en titubant sous les tirs incessants des Jin. Lian, indemne, vit ses remparts s'écrouler, laissant ses machines sans protection.

Un moment, les Mongols purent croire que les trébuchets eux-mêmes survivraient, mais trois autres projectiles jaillirent de la ville et des guerriers moururent en tentant de mettre les machines hors de portée. Les hommes qui, l'instant d'avant, poussaient et tiraient en criant ne furent bientôt plus que des masses de chair sanguinolentes écrasées par le bois.

Rien ne put être sauvé. Gengis grondait en regardant les hommes et les poutres fracassés. Il était assez près de Yenking pour entendre les cris de joie qui montaient des murailles. Lian avait raison : sans protection, ils ne pouvaient rivaliser avec la portée des armes de la ville et tout ce qu'ils construiraient serait détruit. Gengis avait proposé de fabriquer de hautes tours, peut-être bardées de plaques de fer, et de les faire rouler vers les murailles mais les poteaux jin les perceraient comme les flèches mongoles perçaient les armures. Et si ses forgerons rendaient les tours assez fortes pour résister aux projectiles, elles seraient trop lourdes pour être déplacées. C'était à rendre fou.

Gengis faisait les cent pas tandis que Sūbōtei envoyait des guerriers courageux ramasser les blessés et les mettre hors de portée. Ses hommes avaient cru qu'il prendrait Yenking comme il l'avait fait d'autres villes. Que les extraordinaires constructions de Lian aient été

réduites en petit bois ne contribuerait pas à élever leur moral.

Pendant que le khan regardait les Jeunes Loups risquer leur vie, Kachium s'approcha et descendit de cheval. Si l'expression de son frère était indéchiffrable, Gengis crut deviner chez lui une irritation aussi vive que la sienne devant cet échec.

— Celui qui a bâti cette ville a pensé à sa défense, dit Kachium. Nous ne la prendrons pas par la force.

— Alors, ses habitants mourront de faim, répliqua Gengis. J'ai fait dresser la tente noire. Il n'y aura pas de quartier.

Kachium hocha la tête en observant son frère aîné. Gengis ne montrait jamais le meilleur de lui-même quand il était réduit à l'inaction. Dans ces moments-là, ses généraux l'abordaient avec circonspection. Quelques jours plus tôt, Kachium l'avait vu épancher son humeur sombre avec une violence étonnante. Les Mongols étaient alors confiants, mais il était clair maintenant que le commandant de l'armée jin avait simplement attendu qu'ils amènent les trébuchets à portée de ses arcs. L'homme était patient, et les ennemis patients étaient les plus dangereux.

Sous l'effet de la colère, Gengis pouvait prendre des décisions téméraires, Kachium ne l'ignorait pas. Pour le moment, il écoutait encore ses généraux, mais à mesure que l'hiver avancerait, le khan serait tenté d'essayer n'importe quoi et les guerriers pourraient en pâtir.

— Et si nous envoyions des hommes escalader les murailles la nuit ? suggéra Gengis, comme en écho aux pensées de son frère. Cinquante ou cent, qui mettraient le feu à la ville...

— On peut escalader les murailles, répondit Kachium prudemment. Mais en haut, il y a autant de sentinelles que de mouches. Avant, tu disais que ce serait gaspiller des hommes pour rien.

Gengis eut un haussement d'épaules agacé.

— Avant, nous avons des catapultes. Cela vaudrait peut-être la peine d'essayer.

Kachium soutint le regard des yeux jaunes posés sur lui. Sachant que c'était la vérité que voulait son frère, il répondit :

— D'après Lian, ils sont plus d'un million dans cette ville. Ceux que nous y enverrions seraient pourchassés comme des chiens et les soldats jin s'amuseraient à les tuer.

Gengis grogna, la mine sombre, et Kachium chercha un moyen d'alléger son humeur :

— Le moment est peut-être venu d'envoyer les généraux ravager la plaine, comme tu l'avais proposé. Nous ne remporterons pas ici de victoire rapide et il y a d'autres villes sur ces terres. Laisse tes fils les accompagner, ils apprendront à se battre.

Kachium vit le doute s'inscrire sur le visage du khan et crut savoir pourquoi. Gengis faisait confiance à ses généraux, ils étaient loyaux, tout le prouvait, mais jusqu'ici ils avaient fait la guerre sous ses yeux. Il ne pouvait à la légère les envoyer au loin. Il avait été plus d'une fois prêt à le faire mais, pour une raison ou une autre, il n'en avait pas donné l'ordre.

— C'est la trahison que tu crains, frère ? demanda Kachium avec calme. D'où viendrait-elle ? D'Arslan et de son fils Jelme, qui sont avec nous depuis le début ? De Khasar ou de Sübötei, qui te vénère ? De moi ?

L'idée amena sur les lèvres du khan un sourire crispé. Il leva les yeux vers les murailles de Yenking, qui se dressaient toujours devant lui, intactes. Avec un soupir, il prit conscience qu'il ne pouvait garder dans cette plaine pendant trois longues années autant d'hommes débordant d'énergie. Ils s'entretueraient avant longtemps, faisant le travail à la place de l'empereur.

— Dois-je envoyer toute l'armée ? Je resterai peut-être ici seul pour inciter les Jin à sortir.

Kachium éclata de rire.

— Ils penseraient sûrement que c'est un piège et te laisseraient tranquille. Mais si j'étais l'empereur, je ferais des guerriers de tous les hommes valides pour me bâtir une armée à l'intérieur de la ville. Ne dégarnis pas trop les troupes qui garderont Yenking, les Jin pourraient y voir une occasion d'attaquer.

— On ne fait pas un guerrier en quelques mois, objecta Gengis. Qu'ils s'entraînent, ces boutiquiers et ces artisans. Je leur montrerai avec plaisir ce que cela signifie, d'être un guerrier-né.

— Avec une voix de tonnerre, sûrement, et une verge foudroyante, dit Kachium, imperturbable.

Après un instant de silence, les deux frères rugirent de rire. Gengis s'était arraché à l'humeur noire qui l'avait saisi depuis la destruction des catapultes. Kachium sentait presque ce regain d'énergie et d'espoir chez son frère, qui songeait à l'avenir.

— J'ai dit que je les enverrais, mais il est encore tôt. Nous ne savons pas si d'autres villes ne tenteront pas de libérer Yenking et nous aurons peut-être besoin de toutes nos forces ici.

Avec un haussement d'épaules, il conclut :

— Si Yenking n'est pas tombée au printemps, je laisserai les généraux partir en chasse.

D'humeur pensive, Zhu Zhong se tenait devant la haute fenêtre de la salle d'audience du palais d'été. Il avait à peine adressé la parole à l'enfant empereur depuis le jour où il l'avait couronné. Xuan se

trouvait quelque part dans le labyrinthe de couloirs et de pièces qui avait servi de résidence à son père et Zhu Zhong pensait rarement à lui.

Les soldats avaient acclamé leur général quand les trébuchets ennemis avaient volé en éclats, ce matin-là. Ils s'étaient tournés vers lui, quêtant une approbation qu'il avait exprimée par un bref hochement de tête à leur officier en redescendant les marches pour regagner la ville. Une fois seul, il avait serré le poing et l'avait brandi comme pour un triomphe. Ce n'était pas assez pour effacer la déroute de la Gueule du Blaireau, mais c'était une sorte de victoire et les habitants apeurés avaient besoin de quelque chose pour les tirer de leur désespoir. Avec une moue de mépris, il songea aux rapports sur les suicides commis dans la ville. Quatre jeunes filles bien nées avaient été retrouvées mortes dans leurs chambres après que la nouvelle de la défaite de l'armée était parvenue à Yenking. Elles se connaissaient toutes et avaient apparemment préféré une fin digne au viol qui leur semblait inévitable. Onze autres avaient fait le même choix les semaines suivantes, et Zhu Zhong craignait que cet engouement pour la mort ne se répande. Les mains jointes derrière le dos, il contemplait les demeures des nobles, de l'autre côté du lac. Leurs filles recevraient de meilleures nouvelles et peut-être que, doutant moins de ses capacités, elles hésiteraient à faire usage de leur dague à manche d'ivoire. Yenking pouvait encore résister aux envahisseurs.

Le régent s'aperçut qu'il était las et affamé. Il n'avait rien mangé depuis le matin et avait passé la journée en réunions. Toute personne détenant une quelconque autorité dans la ville semblait avoir besoin de son approbation et de ses conseils.

Comme s'il savait mieux que les autres ce à quoi ils devaient s'attendre dans les mois à venir. Le problème des vivres lui fit plisser le front et il jeta un coup d'œil à la pile de rouleaux posés sur une console. Les habitants de Yenking creusaient avec leurs dents le fossé de la défaite. À lui seul leur appétit aurait rendu ses défenses dérisoires, mais Zhu Zhong lui-même avait vidé les entrepôts de la ville pour nourrir l'armée. Il enrageait de savoir que les Mongols se gavaient des provisions pour un an qu'il avait entassées à la passe, mais il ne servait à rien de ruminer les mauvaises décisions. Après tout, l'empereur et lui avaient cru pouvoir arrêter les Mongols avant même qu'ils soient en vue de la cité impériale.

Le général plissa les lèvres : les marchands de Yenking n'étaient pas des sots, le rationnement avait commencé dans la ville. Même le marché noir s'était effondré quand ils s'étaient rendu compte que leur encerclement ne serait pas facilement brisé. Seuls quelques-uns d'entre eux vendaient encore de la nourriture pour faire d'énormes profits. Les autres gardaient leurs réserves pour leurs familles. Comme tous les

notables, ils laisseraient passer l'orage et feraient de nouveau fortune ensuite.

Zhu Zhong prit mentalement note de se faire amener les plus riches, il savait quelle sorte de pression exercer sur eux pour leur faire révéler leurs entrepôts secrets. Sans ces réserves, les habitants mangeraient des chats et des chiens pendant un mois et ensuite... Il fit craquer les os de son cou. Ensuite, il serait pris au piège avec un million d'affamés. Ce serait l'enfer sur terre.

Son seul espoir, c'était que les Mongols n'attendent pas éternellement au pied des murailles. Il se dit qu'ils se fatigueraient d'assiéger Yenking et qu'ils iraient s'en prendre à d'autres villes moins bien défendues. Zhu Zhong se frotta les yeux, content qu'il n'y ait que des esclaves pour être témoins de ce moment de faiblesse. À vrai dire, il n'avait jamais travaillé aussi dur que depuis qu'il était régent. Il dormait à peine, et quand il trouvait le sommeil, il rêvait de plans de campagne et de stratagèmes. La veille, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et était resté auprès des équipes chargées des arcs géants.

Il sourit en se rappelant la destruction des machines de guerre mongoles. Si seulement il avait pu voir la tête de leur khan à ce moment-là ! Il fut tenté de convoquer les ministres pour une dernière réunion avant d'aller se baigner et dormir. Non, pas tant qu'ils le regarderaient avec dans les yeux le souvenir de la défaite. Il les laisserait profiter totalement de cette journée où il avait entamé l'image d'invincibilité du chef mongol.

Quittant la fenêtre, il emprunta des couloirs sombres jusqu'à l'endroit où l'empereur Wei se baignait chaque soir. Avec un soupir de plaisir anticipé, il poussa une porte et pénétra dans une pièce dont le centre était occupé par un bassin. Des esclaves avaient chauffé l'eau pour son bain et il se déshabilla en regardant les deux filles qui attendaient de lui frotter la peau avec des huiles. Mentalement, il complimenta l'ancien empereur pour son goût. Les femmes de la maison impériale ne seraient d'aucune utilité pour le fils de Wei pendant au moins quelques années encore.

Nu, Zhu Zhong descendit dans le bassin en savourant l'impression d'espace donnée par le plafond haut, qui répercutait le clapotis de l'eau, et commença à se détendre tandis que les filles le savonnaient avec des brosses douces. Il se sentit revivre. Au bout d'un moment, il fit asseoir l'une des esclaves au bord du bassin et la renversa en arrière, le dos sur les dalles froides. Ses mamelons durcirent à ce contact. Seules ses jambes demeuraient dans l'eau chaude et il la prit en silence. Elle avait été formée à ces fonctions et haleta en promenant les mains sur le dos de l'homme qui régnait sur la ville. L'autre esclave observa un moment leur accouplement puis se remit à savonner Zhu Zhong et pressa ses seins contre lui jusqu'à ce qu'il

grogne de plaisir. Les yeux clos, il chercha la main de la fille, la guida jusqu'à l'endroit où les deux corps se rejoignaient pour qu'elle le sente pénétrer sa compagne. Elle s'accrochait à lui avec une habileté de professionnelle et il sourit, l'esprit enfin détendu, tandis que son corps se raidissait et tressautait. Il y avait des compensations au fardeau de la régence.

Trois jours après la destruction des catapultes, deux hommes se laissèrent glisser de nuit le long des murailles de Yenking et sautèrent sans bruit quand ils ne furent plus qu'à quelques pieds du sol. Aussitôt, les cordes auxquelles ils avaient été suspendus furent remontées par les gardes du régent.

Dans l'obscurité, l'un des deux hommes observa brièvement l'autre et contint sa nervosité. La compagnie de cet Assassin ne lui plaisait pas et il se sentirait soulagé quand leurs chemins se sépareraient. Sa mission consistait à se mêler aux captifs jin que le khan mongol avait intégrés à son armée et qui travaillaient durement pour les barbares. Ces traîtres méritaient tous la mort, mais il leur sourirait et travaillerait aussi dur qu'eux en recueillant des informations. À sa façon, il participait autant que les soldats des murailles au combat contre l'ennemi. Le régent avait besoin de tout savoir sur les barbares et l'espion ne sous-estimait pas son rôle personnel.

Il ne connaissait pas l'identité du tueur, peut-être aussi bien protégée que la sienne. Pendant qu'ils attendaient ensemble le moment propice pour sortir de Yenking, l'homme aux vêtements sombres n'avait pas prononcé un mot. L'espion n'avait pas pu s'empêcher de le regarder se préparer, vérifiant les instruments de sa profession. Zhu Zhong avait probablement payé une fortune en or pour les services d'un homme qui allait à la mort.

C'était étrange d'être accroupi près de quelqu'un qui savait qu'il mourrait cette nuit et ne montrait cependant aucun signe de frayeur. L'espion frissonna. Il n'aurait pas voulu être à la place du tueur et ne comprenait pas sa façon de penser. Quel fanatisme pouvait inspirer un tel sacrifice ? Si dangereuses qu'aient pu être ses missions par le passé, il avait toujours gardé l'espoir de revenir auprès de ses maîtres, de regagner son foyer.

Dans sa tenue sombre, le tueur n'était guère plus qu'une ombre. Son compagnon savait qu'il ne répondrait pas même s'il se risquait à lui murmurer une question. L'homme était déterminé, il ne se laisserait pas distraire de son objectif. En silence, ils prirent place dans une barque pour traverser les douves. Une fois de l'autre côté, ils la coulèrent pour qu'il ne reste aucune trace de leur passage quand le

jour se lèverait.

Accroupis dans le noir, ils entendirent tinter des harnais. Les éclaireurs mongols étaient efficaces mais ils ne pouvaient pas sonder du regard toutes les plages d'obscurité et ce qu'ils guettaient, c'était une sortie en nombre, pas deux hommes cherchant à pénétrer furtivement dans le camp. L'espion savait où les recrues jin avaient planté leurs yourtes, se conformant sans vergogne aux usages de leurs nouveaux maîtres. Il y avait une possibilité pour qu'il soit découvert et tué lui aussi, mais ce risque était compensé par son habileté et il ne laissait pas cette pensée le préoccuper. Il observa de nouveau l'Assassin et, cette fois, l'homme se tourna vers lui. Gêné, l'espion détourna les yeux. Toute sa vie, il avait entendu parler de cette secte, de ces hommes qui s'entraînaient toute la journée à donner la mort. Ils n'avaient pas de l'honneur la même conception qu'un soldat. L'espion avait suffisamment joué le rôle de soldat pour le savoir et il éprouva du dégoût à l'idée d'une créature qui ne vivait que pour tuer. Il avait vu les fioles de poison que l'Assassin avait glissées dans ses poches et le garrot qu'il avait habilement enroulé autour de son poignet.

On disait que les victimes des Assassins étaient leur sacrifice à des dieux obscurs. Leur propre mort, preuve ultime de leur foi, leur garantissait une place élevée sur la roue de la vie. L'espion frissonna de nouveau, mécontent que son travail l'eût mis en contact avec cet être destructeur.

Le tintement de harnais s'éloigna et l'espion sursauta en sentant une pression sur son bras. L'Assassin lui mit dans la main un pot gluant qui sentait la graisse de mouton rance.

— Frottes-en ta peau, murmura le tueur. Pour les chiens.

L'espion comprit, leva les yeux mais la silhouette sombre s'éloignait déjà sans bruit et disparaissait dans le noir. En s'enduisant de graisse, l'espion songea que l'Assassin ne s'était peut-être pas préoccupé de son sort mais avait sans doute voulu simplement éviter que l'alarme soit donnée dans le camp avant qu'il puisse accomplir sa besogne. Il en rougit d'humiliation.

Lorsqu'il se fut ressaisi, il se dirigea vers un endroit qu'il avait repéré quand il faisait encore jour. Débarrassé de son sinistre compagnon, il sentit sa confiance revenir. Dans un instant, il serait parmi les recrues jin et leur parlerait comme s'il les connaissait depuis des années. Il avait déjà rempli ce genre de mission, quand l'empereur doutait de la loyauté d'un gouverneur de province. Il songea tout à coup qu'il devait se hâter pour être dans la place avant que l'Assassin frappe ou se fasse prendre. En pénétrant dans le camp endormi, il salua un guerrier mongol sorti pour uriner. L'homme lui répondit d'une voix ensommeillée dans sa langue gutturale, sans s'attendre à être compris. Un chien leva la tête à son passage mais se contenta de

gronder doucement en reniflant son odeur. L'espion sourit, invisible dans l'obscurité. Il était à pied d'œuvre.

L'Assassin s'approcha de la grande yourte de Gengis en traversant le camp comme un spectre. Le chef mongol était fou de laisser voir à tous ceux qui montaient en haut des murailles de Yenking l'endroit où il dormait. C'était le genre d'erreur qu'on ne fait qu'une fois, quand on ne sait rien de la Triade Noire. Le tueur ignorait si les Mongols retourneraient dans leur steppe après la mort de leur khan. Il s'en fichait. Son maître lui avait remis un rouleau attaché par un ruban de soie noire au cours d'une cérémonie par laquelle il faisait don de sa vie. Quoi qu'il arrive, il ne retournerait pas chez ses frères. S'il échouait, il se suiciderait avant d'être torturé et de révéler peut-être les secrets de son ordre. Les coins de sa bouche se relevèrent en un sombre sourire : il n'échouerait pas. Les Mongols étaient des gardiens de troupeaux, habiles à l'arc, certes, mais inoffensifs pour un homme entraîné comme lui. Il y avait peu d'honneur à être choisi pour tuer un khan de ces barbares puants, mais il n'en avait cure. L'honneur, il le trouverait dans l'obéissance et dans une mort parfaite.

Il ne fut pas repéré avant de parvenir à proximité de la grande tente posée sur un chariot dont la blancheur se détachait dans l'obscurité. Il en fit le tour à distance en cherchant des gardes, n'en avisa que deux qui attendaient la relève avec ennui. Des murailles de Yenking, il n'avait pas pu voir si on les remplaçait souvent. Il devrait agir rapidement une fois qu'il aurait apporté la mort dans ce lieu.

Parfaitement immobile, l'Assassin vit l'un des gardes commencer à faire le tour de la yourte. L'homme ne se méfiait pas et quand il sentit une présence dans les ténèbres, il était trop tard. Quelque chose s'enroula autour de son cou et s'enfonça dans sa gorge, étouffant son cri. Une bouffée d'air sanglante s'échappa cependant de ses poumons et l'autre garde, pas encore alarmé, posa une question à voix basse. L'Assassin étendit sa première victime sur le sol et se débarrassa de l'autre homme quand il tourna le coin du chariot. Il le laissa là où il était tombé pour monter rapidement les marches. Il était mince, elles grincèrent à peine sous son poids.

Dans le noir de la tente, il entendit la respiration lente d'un homme profondément endormi. L'Assassin s'approcha du lit bas, s'accroupit. Il n'y avait personne d'autre dans le lit. Il dégaina un couteau effilé dont il avait noirci la lame avec de la suie mêlée d'huile pour qu'elle ne brille pas.

Il tendit le bras vers la source de la respiration, trouva la bouche. Lorsque le dormeur sursauta, l'Assassin lui trancha prestement la gorge. Le gémissement de la victime cessa aussitôt, son corps eut un

spasme et se figea. Le tueur attendit que le silence revienne, le nez envahi par la puanteur des boyaux en train de se vider. Dans le noir, il ne distinguait pas le visage de celui qu'il venait de tuer et tandis qu'il en suivait les contours de ses doigts, il plissa le front : l'homme n'avait pas la même odeur que les guerriers montant la garde dehors. D'une main tremblant légèrement, l'Assassin explora la bouche ouverte, les yeux, monta vers les cheveux.

Il jura intérieurement en touchant la natte huilée d'un Jin. Ce ne pouvait être qu'un esclave, un homme qui aurait mérité de mourir pendu pour avoir aidé les Mongols en les servant. Assis sur ses talons, l'Assassin réfléchit. Le khan se trouvait sans doute tout près. Il y avait plusieurs autres tentes autour de la grande yourte, l'une d'elles abritait sûrement l'homme qu'il cherchait. Il récita un mantra appris pendant sa formation, qui lui apporta un calme immédiat. Il n'avait pas encore mérité le droit de mourir.

L'Assassin entendit respirer en pénétrant dans une autre tente. Comme il y faisait totalement noir, il se concentra sur les bruits et dénombra cinq dormeurs, dont aucun n'avait eu le sommeil troublé par sa présence. Quatre avaient la respiration courte. Des enfants. Et le cinquième souffle provenait probablement de leur mère, bien qu'il ne pût avoir de certitude sans lumière. Une étincelle arrachée à un silex par une lame suffirait, mais cela présentait un risque. S'ils se réveillaient, il ne pourrait pas les tuer tous avant qu'ils crient. Il prit sa décision.

L'étincelle lui révéla cinq corps endormis, dont aucun homme adulte, à en juger par leurs dimensions. Où donc était le khan ?

Il se retourna pour sortir, conscient que le temps jouait contre lui. D'ici peu, les cadavres des gardes seraient découverts et le silence de la nuit volerait en éclats.

L'un des enfants grogna dans son sommeil et son rythme respiratoire changea. L'Assassin se figea, attendit que ce rythme redevienne normal et se dirigea vers l'ouverture de la yourte.

Dehors, il laissa retomber derrière lui le rabat de feutre et tourna lentement la tête pour choisir la yourte suivante. À l'exception de l'impudente tente noire plantée face à la ville, elles se ressemblaient toutes.

L'Assassin entendit un bruit derrière lui et se raidit en se rendant compte que c'était une inspiration, de celles qu'on prend avant de pousser un cri. Il filait déjà quand des mots fusèrent et il disparut dans l'obscurité. Il ne comprit pas ce qu'ils signifiaient, mais la réponse fut presque immédiate. Des guerriers sortirent en chancelant de toutes les yourtes en vue, un arc ou un sabre à la main.

C'était Djötchi, dont le sommeil avait été perturbé par une présence dans la yourte, qui avait crié. Réveillés en sursaut, ses frères s'étaient mis à geindre et à poser des questions dans le noir.

— Que se passe-t-il ? demanda Börte, repoussant les couvertures.

Djötchi était déjà debout.

— Il y avait quelqu'un dans la yourte. Gardes !

— Tu vas réveiller tout le camp, dit sa mère. Ce n'était qu'un mauvais rêve...

— Non, je l'ai vu.

Chatagai rejoignit son frère tandis que des cors sonnaient l'alarme. Börte jura à mi-voix.

— Prie pour que tu ne te sois pas trompé, Djötchi, sinon ton père t'arrachera la peau du dos.

Le jeune garçon sortit de la yourte sans se donner la peine de répondre. Des guerriers se pressaient autour des tentes, cherchant un intrus avant même de savoir ce qui se passait. Djötchi avala péniblement sa salive en espérant qu'il n'avait pas rêvé.

Chatagai le rejoignit, la poitrine nue, protégé uniquement du froid par ses jambières. Les étoiles éclairaient un peu le camp, mais la confusion était telle que, deux fois, des guerriers les empoignèrent et ne relâchèrent leur étreinte qu'après les avoir reconnus.

Djötchi vit son père marcher à grands pas entre les tentes, le sabre à la main.

— Qu'y a-t-il ? demanda Gengis.

Ses yeux se posèrent sur son fils, dont il sentit la nervosité. Sous le regard froid de son père, le garçon se mit à trembler, soudain convaincu qu'il avait réveillé tout le monde pour rien. Il fit néanmoins front, refusant d'être humilié devant son père.

— Il y avait un homme dans la yourte, soutint-il. Je me suis réveillé et je l'ai vu sortir.

Avant que Gengis ait pu répondre, d'autres voix résonnèrent :

— Par ici ! Des morts !

Gengis perdit tout intérêt pour son fils à l'idée qu'un ennemi s'était introduit dans le camp.

— Trouvez le meurtrier ! tonna-t-il.

Kachium accourut, un sabre à la main. Khasar suivait de près et les trois frères tentèrent ensemble de démêler le sens de ce chaos.

— Expliquez-moi, dit Khasar, le visage encore bouffi de sommeil.

— Djötchi a vu un homme dans sa tente et deux gardes sont morts, répondit le khan, tendu comme une corde. Il y a un ennemi parmi nous et je veux qu'on le trouve...

— Gengis ! appela Börte.

Il se tourna vers elle et, du coin de l'œil, vit une ombre se mettre en mouvement en entendant son nom.

Il entrevit l'Assassin qui se ruait sur lui et balançait son sabre. L'homme se jeta sur le côté, roula sur lui-même et se releva, un couteau dans chaque main. Gengis comprit qu'il les lancerait avant qu'il puisse frapper de nouveau et se précipita sur la forme sombre, la décolla du sol. Il sentit une douleur à la gorge et, dans la seconde suivante, ses frères transperçaient l'Assassin de leurs lames avec une telle force qu'elles le clouèrent dans le sol. Il ne poussa pas un cri.

Gengis voulut se relever, mais il avait la vision étrangement trouble et le monde tournait autour de lui.

— Je suis touché... dit-il en titubant.

Il entendit les côtes de son agresseur craquer quand ses frères tombèrent sur lui à genoux. Il porta une main à son cou, cligna des yeux en regardant ses doigts ensanglantés. Son bras lui parut terriblement lourd et il bascula en arrière sur la terre desséchée, l'esprit encore en pleine confusion.

Il vit le visage de Jelme se pencher lentement vers lui et papillota des yeux, incapable de comprendre ce qu'on lui disait. Jelme déchira le col du *deel* pour dégager la blessure.

Quand il parla de nouveau, sa voix résonna curieusement aux oreilles de Gengis. Le fils d'Arslan ramassa le couteau de l'Assassin, jura en découvrant une tache sombre sur le tranchant.

— La lame est empoisonnée, dit-il.

Sa peur soudaine se refléta sur les visages de Kachium et de Khasar, qui se tenaient, hébétés, près de leur frère. Jelme se jeta à genoux, plaqua sa bouche contre le cou du khan et aspira le sang. Son goût amer le fit hoqueter et il le recracha sur le côté. Il aspira de nouveau malgré les mains de Gengis qui, privées de force, lui frappaient mollement la tête.

Les plus jeunes fils du khan pleuraient de détresse en voyant leur père aux portes de la mort. Seuls Djötchi et Chatagai demeuraient silencieux et regardaient Jelme recracher du sang, le devant du *deel* rouge.

Kökötchu se fraya un chemin parmi la foule qui s'était rassemblée, se figea en découvrant le khan gisant sur le sol. Il s'agenouilla, posa une main sur la poitrine de Gengis. Le cœur battait incroyablement vite, la peau était brûlante, couverte de sueur.

Jelme aspirait et crachait. Il sentit ses lèvres s'engourdir et se demanda si une partie du poison n'avait pas pénétré en lui. Peu importe, se dit-il, et il continua à aspirer.

— Ne lui tire pas trop de sang, il serait affaibli pour résister à ce qu'il reste de poison, prévint le chamane, sa main osseuse encore sur le torse de Gengis.

Jelme leva vers lui des yeux vitreux, hocha la tête mais aspira encore, car arrêter reviendrait à regarder mourir son souverain.

Le cœur de Gengis eut une embardée sous la main de Kökötchu, qui craignit qu'il ne cesse soudain de battre. Depuis que Temüge l'avait abandonné, il avait plus encore besoin du soutien de l'homme qui l'avait imposé aux guerriers. Il se mit à prier à voix haute, appelant les esprits par leurs noms dans la langue ancienne. Il invoqua la lignée du khan, Yesugei et même Bekter, le frère que Gengis avait tué. Il avait besoin d'eux pour maintenir le khan hors du royaume des morts. En psalmodiant leurs noms, Kökötchu les sentit se rassembler autour de lui, si proches que leurs murmures emplissaient ses oreilles.

Le cœur eut une nouvelle embardée et Gengis hoqueta, les yeux grands ouverts, le regard fixe. Les battements ralentirent, redevinrent réguliers. Kōkōtchu frissonna dans le froid en songeant qu'à cet instant il avait dans les mains l'avenir des Mongols.

— Suffit, dit-il d'une voix rauque, le cœur s'est calmé.

Jelme se redressa. Comme il l'eût fait pour un cheval blessé, il prit une poignée de terre, y mêla de la salive et la pressa contre la plaie. Le chamane se pencha, soulagé de voir que le sang ne coulait presque plus. Gengis vivrait peut-être.

Kōkōtchu se remit à prier, forçant les esprits des morts à venir en aide à l'homme qui avait uni les tribus. Ils ne pouvaient pas vouloir d'un tel chef parmi eux alors qu'il menait leur peuple de victoire en victoire. Les guerriers regardaient avec crainte le chamane qui promenait les mains au-dessus de la forme allongée et semblait envelopper le khan d'un réseau de fils invisibles.

Börte, les yeux rouges, l'observait en vacillant. Hoelun était là, elle aussi, et, désespérément pâle, se rappelait la mort d'un autre khan, des années plus tôt. Kōkōtchu leur fit signe d'approcher.

— Pour le moment, les esprits le maintiennent en vie, leur dit-il, les yeux brillants. Yesugei est là, avec Bartan, son père. Bekter aussi. Jelme a aspiré une grande partie du poison mais le cœur chancelle, parfois fort, parfois faible. Il lui faut du repos. S'il peut avaler quelque chose, donnez-lui du sang et du lait pour qu'il reprenne des forces.

Kōkōtchu ne sentait plus les esprits autour de lui mais ils avaient fait leur travail. Il appela les frères du khan pour qu'ils le portent dans la tente. Tiré de son hébétude, Kachium ordonna qu'on fouille le camp au cas où un autre ennemi s'y cacherait encore, puis il souleva avec Khasar le corps inerte de Gengis et le porta dans la yourte de Börte.

Toujours à genoux, Jelme secouait la tête. Arslan, son père, le rejoignit au moment où il vomissait sur le sol ensanglanté.

— Aidez-moi à le relever, ordonna Arslan.

Deux guerriers s'avancèrent et soutinrent Jelme.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Arslan à Kōkōtchu.

Le chamane écarta de ses doigts les paupières du général, examina les yeux, découvrit des pupilles sombres et dilatées.

— Le poison est passé en lui.

Il passa une main sous le *deel* mouillé de Jelme, palpa la poitrine.

— Il n'a pas dû en avaler beaucoup et il est robuste. Garde-le éveillé, si tu peux. Force-le à marcher. Je vais lui faire une potion au charbon de bois.

Arslan hocha la tête, remplaça un des guerriers qui soutenaient son fils et, avec l'aide de l'autre, fit avancer Jelme entre les tentes tout en lui parlant.

La foule de plus en plus nombreuse de guerriers, de femmes et

d'enfants ne bougeait pas. Personne ne voulait retourner dormir avant d'être sûr que le khan survivrait. Kōkōtchu alla préparer la décoction au charbon de bois qui absorberait le poison que Jelme avait avalé. Le remède serait peu utile pour Gengis, mais il lui en ferait boire un bol aussi. Au moment où le cercle de visages tendus se brisait pour le laisser passer, Temüge s'approcha. Une lueur malveillante s'alluma dans les yeux de Kōkōtchu.

— Tu arrives trop tard pour aider le khan. Jelme et moi l'avons maintenu en vie et tes frères ont tué l'Assassin.

— L'Assassin ? s'exclama Temüge, remarquant alors la détresse et la peur sur les visages qui l'entouraient.

— Certaines choses doivent être faites à la manière ancienne, reprit Kōkōtchu. On ne peut pas tout résoudre avec tes listes.

Temüge réagit au ton dédaigneux du chamane comme s'il l'avait giflé :

— Tu oses me parler ainsi ?

Kōkōtchu haussa les épaules et s'éloigna. Il n'avait pu s'empêcher de lancer cette pointe, même s'il savait qu'il le regretterait. Cette nuit, la mort était entrée dans le camp et il était dans son élément.

La foule grossissait encore avec l'arrivée de nouveaux guerriers venant aux nouvelles. On alluma des torches pour attendre l'aube. Le corps de l'Assassin gisait sur le sol et nul n'osait s'en approcher.

Lorsque Kōkōtchu revint avec deux bols d'un épais liquide noir, la foule le fit penser à un troupeau de yacks un jour d'abattage, pitoyables mais incapables de comprendre. Arslan tint la tête de Jelme en arrière tandis que le chamane le forçait à avaler le remède amer. Jelme s'étouffa, toussa, aspergea de gouttes noires le visage de son père. Il avait un peu repris ses esprits pendant que Kōkōtchu broyait le charbon de bois et le chamane ne s'attarda pas avec lui. Laisant à Arslan le bol à demi vide, il s'éloigna avec l'autre. Gengis ne pouvait pas mourir, pas à l'ombre de Yenking. Une terreur froide étreignait le chamane quand il songeait à l'avenir. Dominant sa peur, il entra dans la petite yourte en baissant la tête. L'assurance faisait partie de son rôle, il ne laisserait personne voir son désarroi.

À l'approche de l'aube, Khasar et Kachium sortirent de la tente, insensibles aux milliers d'yeux braqués sur eux. Khasar alla récupérer son sabre encore planté dans la poitrine de l'Assassin, donna un coup de pied à la tête ballottante avant de rengainer son arme.

— Le khan est-il en vie ? demanda une voix.

Khasar promena un regard las sur la foule sans savoir qui avait parlé.

— Il vit, répondit-il.

Ses mots furent repris en une rumeur qui s'amplifia jusqu'à ce que tous soient au courant. Kachium alla lui aussi reprendre son arme. Dans la tente, il s'était senti incapable d'aider son frère et ce fut peut-être ce sentiment d'impuissance qui provoqua sa colère :

— Vous croyez que l'ennemi dort pendant que vous restez plantés là ? lança-t-il à la foule. Retournez dans vos yourtes et attendez les ordres.

Sous son regard courroucé, les guerriers furent les premiers à se disperser, puis les femmes et les enfants suivirent. Kachium resta avec Khasar, comme s'ils gardaient la tente où reposait leur frère. Chakahai, la seconde épouse du khan, était venue elle aussi, pâle de peur. Tous les hommes avaient guetté la réaction de Börte, mais elle avait simplement hoché la tête, acceptant la présence de la Xixia. Dans le camp désormais silencieux, Kachium entendit les incantations monocordes de Kōkōtchu. Il n'avait pas envie de retourner dans la tente avec les autres, son chagrin s'accommodait mal de leur présence. Il inspira profondément dans l'air froid, secoua la tête.

— Nous ne pouvons rien faire de plus pour le moment, mais il y a des choses dont nous devons parler, dit-il à son frère. Viens avec moi.

Khasar le suivit et ils marchèrent un moment, faisant craquer sous leurs pieds l'herbe gelée, jusqu'à ce qu'ils soient assez loin du camp pour qu'on ne puisse plus les entendre.

— Nous avons failli, ce soir, déclara Kachium d'une voix grave. J'aurai dû prévoir que l'empereur enverrait des tueurs, j'aurais dû mieux faire surveiller les murailles.

Khasar était trop fatigué pour discuter.

— Tu ne peux pas changer ce qui est arrivé. Mais si je te connais bien, ça ne se reproduira pas.

— Une fois pourrait suffire. Si Gengis meurt qu'advient-il ?

Khasar refusait d'envisager cette éventualité. Comme il hésitait à répondre, Kachium le saisit par les épaules, le secoua presque.

— Je n'en sais rien ! s'écria Khasar. S'il meurt, nous retournerons chez nous, dans les monts du Khenti, et nous offrirons son corps aux faucons et aux vautours. Gengis est un khan. Qu'attends-tu que je te dise ?

Kachium laissa ses bras retomber.

— Si nous faisons cela, l'empereur prétendrait avoir remporté sur nous une grande victoire, murmura-t-il, comme s'il s'adressait à lui-même. Dans un an, toutes les villes jin sauraient que nous avons battu en retraite.

Khasar gardait le silence.

— Ne comprends-tu pas ? poursuivit son frère. Nous perdrons tout.

— Nous pourrions revenir plus tard, argua Khasar en bâillant.

— Dans moins de deux ans, eux viendraient chez nous. L'empereur a vu de quoi nous sommes capables, il ne commettra pas deux fois les mêmes erreurs. Si tu ne fais que blesser un ours et que tu t'enfuis, il te pourchasse.

— Gengis vivra, assura Khasar avec obstination. Il est trop fort pour tomber.

— Ouvre les yeux ! Gengis peut mourir, comme n'importe quel autre homme. S'il périt, qui mènera les guerriers ? Se diviseront-ils de nouveau en tribus ? La partie serait alors trop facile pour les Jin quand ils viendraient nous traquer.

Khasar vit les premières lueurs du jour rosir l'horizon derrière Yenking. Il se réjouit que l'aube chasse enfin une nuit dont il avait cru qu'elle ne finirait jamais. Kachium avait raison. Si Gengis mourait, le peuple mongol se scinderait, les anciens khans affirmeraient de nouveau leur autorité sur des tribus querelleuses.

— Je comprends tes arguments, dit-il à Kachium. Je ne suis pas idiot. Tu veux que je t'accepte comme khan.

Kachium garda le silence. C'était en effet la seule solution, mais si Khasar ne le voyait pas, le jour commencerait par un bain de sang quand les guerriers se battraient pour rester unis ou se diviser.

— Oui, frère, reconnu-il enfin. Si Gengis meurt aujourd'hui, les guerriers auront besoin d'une main ferme sur leur nuque.

— Je suis ton aîné, rappela Khasar. Je commande autant de guerriers que toi.

— Tu n'es pas l'homme qu'il faut pour conduire le peuple, répondit Kachium, le cœur battant tant il espérait convaincre son frère. Mais si tu penses l'être, je te prêterai serment d'allégeance. Les généraux suivront mon exemple et emporteront la conviction des anciens khans. Je ne me battraï pas contre toi, Khasar, l'enjeu est trop grand.

Khasar chassa la fatigue de ses yeux en les frottant de ses poings, réfléchit. Il avait conscience que faire cette offre avait dû coûter beaucoup à son frère. L'idée de se retrouver à la tête des guerriers était grisante, il n'en avait même pas rêvé jusqu'à ce jour. Ce n'était pas lui cependant qui avait vu les dangers menaçant une union encore fragile. Les généraux compteraient sur lui pour régler leurs problèmes, pour trouver des solutions auxquelles ils n'auraient pas pensé. Il devrait même échafauder des plans de bataille et le triomphe ou la déroute dépendrait de sa décision.

L'orgueil de Khasar faisait la guerre à sa certitude que son frère était plus apte que lui à commander. Il ne doutait pas que Kachium lui accorderait un soutien total s'il devenait khan. Il mènerait son peuple et personne ne saurait jamais que Kachium et lui avaient eu cette discussion. Comme Gengis, il serait le père de tous les Mongols,

responsable de les maintenir en vie face à un empire déterminé à les anéantir.

Il ferma les yeux, laissa les visions glorieuses quitter son esprit.

— Si Gengis meurt, c'est moi qui te prêterai serment, petit frère. Tu seras khan.

Kachium eut un soupir de soulagement. L'avenir de son peuple avait dépendu de la confiance que lui faisait Khasar.

— S'il meurt, je détruirai toutes les villes jin par le feu, en commençant par Yenking, promit Kachium.

Les deux hommes se tournèrent vers les murailles de la ville, unis par un même désir de vengeance.

Zhu Zhong se tenait sur une plateforme d'archers dominant la plaine et le camp mongol. Un vent froid engourdisait ses mains posées sur la rambarde en bois. Cela faisait des heures qu'il se tenait là, guettant un signe que l'Assassin avait rempli sa mission.

Quelques instants plus tôt, sa veille avait été récompensée. Des points lumineux étaient apparus entre les yourtes et Zhu Zhong avait serré la rambarde plus fort. Des ombres traversèrent en courant les zones de lumière et il se prit à espérer que la panique gagnerait bientôt tout le camp.

— Crève, murmura-t-il, seul en haut de sa tour.

Gengis ouvrit des yeux injectés de sang, découvrit ses deux épouses et sa mère à son chevet. Il se sentait effroyablement faible et son cou l'élançait. Il voulut y porter une main, mais Chakahai lui saisit le poignet avant qu'il puisse toucher le pansement. L'esprit embrumé, il la regarda en tentant de se rappeler ce qui s'était passé. Il se souvint qu'il se tenait devant la yourte, que des guerriers couraient autour de lui et que c'était la nuit. Il faisait toujours sombre dans la tente, où seule une petite lampe luttait contre l'obscurité. Combien de temps s'était écoulé ? Perdu, il battit lentement des paupières. Börte avait un visage pâle et soucieux, des yeux cernés. Elle lui sourit.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il d'une voix frêle.

— Tu as été empoisonné, répondit Hoelun. Un Assassin jin t'a blessé, Jelme a aspiré le poison de ta plaie. Il t'a sauvé la vie.

Elle ne parla pas du rôle de Kōkōtchu. Elle avait supporté ses incantations mais ne lui avait pas permis de rester et n'avait autorisé personne d'autre à entrer dans la tente. Ceux qui y avaient été admis garderaient toujours en eux l'image de son fils dans cet état et cela nuirait à son prestige. Femme et mère de khan, elle connaissait suffisamment les hommes pour savoir que c'était important.

Au prix d'un gros effort, Gengis se redressa en s'appuyant sur les coudes. Comme s'il n'attendait que cette occasion, un mal de tête lui vrilla le crâne.

— Le seau, gémit-il en se penchant.

Hoelun eut juste le temps de lui tendre un seau en cuir avant qu'il vomisse un liquide noir en une série de spasmes douloureux. Le mal de tête devint presque insupportable mais Gengis ne put s'arrêter, même quand son estomac fut vide. Il retomba enfin sur le lit et pressa une main sur ses yeux pour les protéger de la lumière qui le transperçait.

— Bois ça, fils. Tu es encore faible.

Gengis baissa les yeux vers le bol qu'elle tenait sous ses lèvres. Il avala deux gorgées d'un mélange amer de sang et de lait puis écarta le bol. Il avait l'impression d'avoir du sable dans les yeux et son cœur cognait dans sa poitrine, mais ses pensées s'éclaircissaient enfin.

— Aidez-moi à me lever et à m'habiller. Je ne peux pas rester couché là sans rien savoir.

Börte le repoussa quand il voulut se redresser. Il n'eut pas la force de résister et songea à faire venir l'un de ses frères. Kachium, lui, ne l'empêcherait pas de se lever.

— Je ne me souviens de rien, marmonna-t-il. A-t-on capturé l'homme qui m'a fait ça ?

Les trois femmes se regardèrent ; ce fut la mère qui répondit :

— Il est mort. Cela fait deux jours, mon fils. Tu as été près de mourir, pendant tout ce temps.

Les yeux d'Hoelun s'emplirent de larmes et il la regarda, abasourdi. Tout à coup, sa colère monta.

— Kachium ! appela-t-il.

Sa voix se brisa dans sa gorge. Sa tête retomba sur le lit et les trois femmes s'affairèrent autour de lui. Il ne se souvenait pas que ses deux épouses se soient déjà trouvées auparavant dans la même yourte et cela le perturba, comme s'il craignait qu'elles ne parlent de lui entre elles. Il devait...

Le sommeil revint sans prévenir et les femmes se détendirent. C'était la troisième fois qu'il reprenait conscience en deux jours et chaque fois, il avait posé les mêmes questions. Elles se félicitaient qu'il ne se souvienne pas qu'elles avaient dû l'aider à uriner dans le seau, changer les couvertures quand ses boyaux les avaient souillées d'une substance noire en chassant le poison de son corps. Peut-être à cause du charbon de bois préparé par Kōkōtchu, même son urine était sombre. La tension était montée dans la tente tandis que le seau se remplissait. Ni Börte ni Chakahai ne se serait abaissée à le vider et elles s'étaient défiées du regard. L'une était fille de roi, l'autre était la première épouse du khan. Pour finir, ce fut Hoelun qui s'en était chargée, de mauvaise grâce.

— Il semblait un peu plus fort cette fois, fit observer Chakahai. Son regard était clair.

Hoelun hocha la tête, se passa une main sur le visage. Elles étaient toutes les trois épuisées, mais aucune d'elles n'avait quitté le chevet de Gengis pendant ces deux jours.

— Il vivra, assura-t-elle. Et ceux qui nous ont attaqués le regretteront. Mon fils peut être charitable mais il ne pardonnera pas cet acte. Il aurait mieux valu pour eux qu'il meure.

L'espion avançait d'un pas rapide dans l'obscurité. La lune avait disparu derrière les nuages et le temps pressait. Il avait réussi à se faire une place parmi les milliers de recrues jin et, comme il l'avait espéré, personne ne savait si tel ou tel venait de Baotou, de Linhe ou d'une autre ville conquise. Une poignée d'officiers mongols seulement s'efforçaient d'en faire des guerriers et ne trouvaient pas grand

honneur dans cette tâche. Il lui avait été facile de s'incorporer à un groupe. L'officier lui avait à peine accordé un regard en lui tendant un arc et en l'envoyant à l'exercice.

Lorsqu'il avait vu les jetons en bois échangés dans le camp, il avait redouté qu'ils soient l'indice d'un strict contrôle. Jamais il n'aurait pu se glisser ainsi dans un régiment jin ni même s'en approcher. Les Jin savaient que les espions constituaient un grave danger et avaient appris à s'en protéger.

Il sourit en pensant que dans le camp mongol il n'y avait ni mots de passe ni codes. Son seul problème, c'était de se montrer aussi ignorant que les autres. Il avait commis une erreur le premier jour en plantant une flèche au centre de la cible à l'exercice. Il ne soupçonnait pas la maladresse des paysans jin avec qui il s'entraînait et qui avaient tous fait beaucoup moins bien que lui. L'espion avait dissimulé sa peur quand l'officier mongol s'était approché à pas lents et lui avait ordonné par gestes de tirer une autre flèche. Il avait cette fois fait exprès de manquer la cible et le Mongol s'était désintéressé de lui sans cacher son mépris pour des recrues aussi lamentables.

Même si les guerriers bougonnaient de devoir monter la garde la nuit, la tentative d'assassinat avait eu des répercussions dans tout le camp. Les officiers postèrent des sentinelles partout, y compris près des tentes des recrues jin. L'espion s'était porté volontaire pour la garde de nuit, ce qui lui avait permis de se retrouver seul à la lisière du camp. Quitter son poste était quand même dangereux, mais il devait absolument faire son rapport pour que tous ses efforts servent à quelque chose. Ses maîtres l'avaient chargé de recueillir des informations ; à eux de voir ensuite ce qu'ils en feraient.

Il courait pieds nus dans le noir en chassant de son esprit l'idée qu'un officier pourrait venir inspecter les sentinelles. L'alarme serait sans doute donnée si on constatait sa disparition. Une fois au pied des murailles, il crierait le mot de passe, on lui enverrait une corde et il serait de nouveau en sécurité.

Entendant un bruit sur sa droite, il se jeta à terre, retint sa respiration et se tint parfaitement immobile, les sens aux aguets. Depuis l'attentat contre le khan, les éclaireurs chevauchaient toute la nuit, plus vigilants qu'auparavant. Ils étaient rapides et silencieux, mortellement dangereux.

Le cavalier passa sans rien voir. L'espion l'entendit claquer doucement de la langue pour guider son cheval puis le bruit s'éloigna et l'espion se remit à courir comme un lièvre.

Les nuages masquant la lune, il eut du mal à compter les tours à partir du coin sud pour trouver le bon endroit. Parvenu au fossé, il s'allongea sur le ventre pour en explorer le bord, sourit en sentant la surface rugueuse du coracle qu'on y avait attaché pour lui. Il

s'agenouilla dans l'embarcation, traversa l'eau en quelques coups de rame. Dans le noir, il faisait tout à tâtons : quitter le coracle, l'attacher à une pierre pour qu'il ne parte pas à la dérive.

Le fossé n'atteignait pas les murailles, il en était séparé par un large chemin pavé qui faisait le tour de la ville. L'été, les nobles y faisaient courir des chevaux et pariaient des sommes astronomiques sur celui qui reviendrait le plus vite au point de départ. Il le traversa rapidement, pressa sa paume contre la muraille qui signifiait qu'il était de nouveau chez lui et en sécurité.

Au-dessus de sa tête, une douzaine d'hommes étaient accroupis sous les créneaux. L'espion chercha des mains une pierre sur le sol. Les nuages filaient dans le ciel, la lune réapparaîtrait bientôt dans une brèche, il fallait qu'il soit de l'autre côté avant. Il frappa le mur avec la pierre, entendit la corde descendre avant de la voir. Il se mit à grimper tandis que simultanément les soldats le hissaient pour lui faire gagner du temps.

L'instant d'après, l'espion se retrouva en haut des murailles de Yenking et s'inclina devant son maître, qui se tenait près du groupe de soldats.

— Parle, ordonna l'homme en promenant son regard sur le camp mongol.

— Gengis est blessé. Je n'ai pas pu m'approcher de lui mais il vit encore. Toutes sortes de rumeurs circulent dans le camp, personne ne sait qui lui succédera s'il meurt.

— L'un de ses frères, dit le maître.

L'espion se demanda alors combien d'autres comme lui lui faisaient leurs rapports.

— Peut-être. À moins que les tribus ne se séparent de nouveau, sous la férule des anciens khans. C'est le moment d'attaquer.

Le maître eut un claquement de langue irrité.

— Je ne veux pas entendre tes réflexions, contente-toi de me dire ce que tu as appris. Si nous avons une armée, crois-tu que le régent resterait dans ces murs à ne rien faire ?

— Je suis désolé, s'excusa l'espion. Les Mongols ont de quoi tenir des années avec ce qu'ils ont récupéré dans les magasins de la Gueule du Blaireau. Je sais que certains officiers voudraient faire une nouvelle tentative avec les catapultes, mais ils sont peu nombreux et aucun n'a d'influence.

— Quoi d'autre ? Donne-moi quelque chose que je puisse rapporter au régent.

— Si le khan meurt, ils retourneront dans leurs montagnes, tous les hommes le disent. S'il survit, son armée pourrait bien rester ici pendant des années.

Le maître jura à mi-voix, maudissant le porteur de mauvaises

nouvelles. L'espion baissa les yeux en silence. Il n'avait pas échoué : sa mission était de rapporter fidèlement ce qu'il avait appris, il s'en était acquitté.

— Trouve-m'en un que nous pourrons nous attacher, ordonna le maître. Par cupidité, par peur, peu importe. Trouve-moi quelqu'un dans ce camp qui convaincra Gengis de démonter la tente noire. Tant qu'elle restera dressée, nous ne pourrons rien faire.

— Oui, maître.

L'homme partit sans un mot de plus et l'espion ainsi congédié regarda les soldats dérouler aussitôt la corde le long de la muraille. Quelques instants plus tard, il attachait le coracle de l'autre côté du fossé et courait dans l'herbe pour regagner son poste. Quelqu'un d'autre s'occuperait de faire disparaître l'embarcation, les Mongols ne remarqueraient rien.

Il lui fut difficile de suivre la course des nuages tout en prenant garde à ce qui se passait autour de lui. L'espion excellait dans son travail, sinon il n'aurait pas été choisi. Lorsque la lune apparut et éclaira la plaine, il était déjà à plat ventre, caché par des buissons et toujours en dehors du camp mongol. Dans la lumière argentée, il songea aux hommes de l'entourage de Gengis. Pas à Khasar ni à Kachium. Ni à aucun des généraux. Ils voulaient tous voir Yenking détruite, pierre par pierre. Il envisagea la possibilité de Temüge, qui lui au moins n'était pas un guerrier. L'espion savait très peu de choses sur le Maître du Négoce. Quand des nuages obscurcirent de nouveau la plaine, il s'élança vers le cercle extérieur de sentinelles et reprit son poste, ramassa arc et couteau, enfila ses sandales à semelle de corde. Il se raidit en entendant quelqu'un approcher.

— Rien à signaler, Ma Tsin ? lui cria Sübötei en langue jin.

L'espion dut faire un énorme effort pour ne pas haleter en répondant :

— Rien, mon général. C'est une nuit tranquille.

Sübötei marqua son approbation par un grognement avant d'aller voir la sentinelle suivante. De nouveau seul, l'espion sentit sa peau se couvrir de sueur. Le Mongol l'avait appelé par le nom qu'il avait donné. Le soupçonnait-on ? Probablement pas. Le jeune général avait sans doute obtenu ce détail par l'officier avant de commencer sa ronde. Les autres seraient impressionnés par une telle mémoire, mais l'espion sourit dans le noir. Il connaissait trop bien l'armée pour se laisser prendre aux trucs des officiers.

Tandis que les battements de son cœur se calmaient, il repensa à l'ordre de son maître et au raisonnement qui le sous-tendait. Ce ne pouvait être qu'en vue d'une reddition. Pourquoi le régent voulait-il faire disparaître la tente noire si ce n'était pour proposer un tribut aux Mongols ? Pourtant si le khan l'apprenait, il saurait qu'ils étaient déjà

au bord de la famine et que le siège ne durerait plus longtemps. L'armée avait vidé les entrepôts de la ville et perdu toutes ses réserves de vivres à la passe. Yenking connaissait la pénurie quasiment depuis le début et Zhu Zhong était au désespoir.

L'espion pensa avec orgueil que cela ne l'empêcherait pas de remplir sa mission. Il avait été choisi parce qu'il était plus habile qu'un Assassin ou un soldat, plus utile que l'un ou l'autre. Il trouverait un homme pour qui l'or comptait plus que le khan. Il y en avait toujours un. En quelques jours seulement, il avait entendu parler d'anciens khans qui avaient perdu tout pouvoir. Il parviendrait peut-être à convaincre l'un d'eux qu'un tribut valait mieux que le plaisir de détruire. Il songea de nouveau à Temüge et se demanda pourquoi son instinct l'orientait vers cet homme.

Lorsque Gengis se réveilla de nouveau, le troisième jour, Hoelun était allée chercher à manger. Il posa les mêmes questions mais refusa de demeurer allongé. Sa vessie était tellement pleine qu'elle lui faisait mal et il balança les jambes hors du lit, planta fermement ses pieds sur le sol avant de se mettre debout. Chakahai et Börte l'aidèrent à s'approcher du poteau central de la yourte et refermèrent ses doigts autour pour qu'il ne tombe pas. Puis elles placèrent le seau là où le jet d'urine l'atteindrait et se reculèrent. Il cligna des yeux, encore étonné de les voir ensemble.

— Quoi, vous allez me regarder ? dit-il.

Pour une raison qu'il ne pouvait pas comprendre, les deux femmes sourirent.

— Dehors, ordonna-t-il.

Il se contint jusqu'à ce qu'elles aient quitté la tente et qu'il puisse enfin se soulager. Il plissa le nez : son urine empestait et avait une couleur malsaine.

— Kachium ! appela-t-il. Viens !

Il reçut en réponse un cri de joie et sourit à son tour. Nul doute que les anciens khans attendaient de savoir s'il se décidait à mourir ou à vivre et il serra le poteau en songeant au meilleur moyen de recouvrer son emprise sur le camp. Il y avait beaucoup à faire.

Le rabat de feutre se souleva et Kachium entra, précédé des épouses qui tentaient de lui barrer le passage.

— Je l'ai entendu m'appeler, se justifia-t-il en les écartant du plus doucement qu'il put.

Il se figea en découvrant son frère enfin debout. Gengis, qui ne portait que des jambières malpropres, était plus pâle et plus maigre qu'il ne l'avait jamais vu.

— Aide-moi à m'habiller, dit le khan. Mes mains sont encore trop

faibles pour que je le fasse seul.

Kachium avait les larmes aux yeux.

— Tu ne pleures quand même pas ? reprit Gengis. Par les esprits, je suis entouré de femmes !

Kachium rit, s'essuya les yeux avant que Börte ou Chakahai puissent voir son émotion.

— C'est bon de te voir sur pied, frère. J'avais presque perdu espoir.

Gengis grogna, sans toutefois lâcher le poteau pour ne pas connaître l'humiliation d'une chute.

— Fais-moi apporter mon armure et de quoi manger. Mes femmes m'ont affamé par leur négligence.

Dehors, la rumeur se répandait dans le camp : il avait repris conscience, il vivrait. Elle s'enfla jusqu'à devenir une clameur portant jusqu'aux murailles de Yenking et interrompit Zhu Zhong qui tenait conseil avec ses ministres.

Le régent se tut soudain au milieu d'une phrase et sentit un poids glacé tomber sur son estomac.

Lorsque Gengis sortit enfin de la tente, les guerriers se rassemblèrent pour l'acclamer et frapper leur armure de leur arc. Kachium resta à son côté, au cas où il trébucherait, mais le khan alla jusqu'à la grande yourte d'un pas raide et monta les marches sans montrer de signes de fatigue.

Dès qu'il fut à l'intérieur, il faillit tomber, au moment même où il desserra l'étreinte de sa volonté sur son corps affaibli. Puis Kachium laissa son frère afin d'aller chercher les généraux. En entrant dans la tente, ils remarquèrent tous que le khan était toujours d'une pâleur malade et qu'il avait le front couvert de sueur malgré le froid. Son cou était enveloppé de bandages qui lui faisaient comme un collier. Bien que son visage fût émacié au point qu'on voyait la forme de son crâne, ce fut avec un regard vif qu'il accueillit chacun d'eux.

Khasar prit place entre Arslan et Sübötei, sourit de retrouver chez son frère ces yeux de faucon. Jelme fut le dernier à entrer et Gengis lui fit signe d'approcher. Le khan n'osa pas se lever de peur que ses jambes se dérobaient sous lui, mais Jelme mit un genou en terre et Gengis lui pressa l'épaule.

— Kachium m'a dit que tu as souffert du poison aspiré de ma plaie.

— Ce n'était rien.

— Le même sang coule en nous, désormais. Cela fait de toi mon frère, autant que Khasar, Kachium ou Temüge.

Jelme ne répondit pas. La main du khan tremblait sur son épaule

et ses yeux fiévreux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites. Mais il était en vie.

— Tu recevras un cinquième de mes troupes, cent rouleaux de soie ainsi qu'une douzaine d'arcs et de sabres de première qualité. Je t'honorerai devant les guerriers pour ce que tu as fait.

Jelme baissa la tête, sentit sur lui le regard emplí de fierté d'Arslan. Gengis lâcha son épaule, regarda les hommes assemblés.

— Si j'avais péri, lequel d'entre vous aurait guidé mon peuple ?

Des regards se tournèrent vers Kachium et Gengis hocha la tête en se demandant si les discussions avaient été difficiles pendant qu'il luttait contre la mort. Le choix aurait pu se porter sur Khasar, mais celui-ci ne semblait pas humilié. Kachium avait bien manœuvré.

— Nous avons été insensés de ne pas prévoir une telle éventualité, reprit Gengis. Que cela nous serve d'avertissement. Nous pouvons tous tomber et les Jin frapperont s'ils sentent notre faiblesse. Chacun de vous devra désigner pour le remplacer un homme qui a toute sa confiance. Et celui-ci fera de même. Vous établirez ainsi une chaîne allant jusqu'au soldat afin que chaque homme sache qu'il aura un chef pour le conduire, quel que soit le nombre des morts autour de lui. On ne nous y reprendra pas.

Pris d'une soudaine faiblesse, il marqua une pause. Il faudrait que la réunion soit courte.

— Quant à moi, j'accepte votre choix et je fais de Kachium mon successeur jusqu'à ce que mes fils soient en âge de me remplacer. Khasar viendra ensuite, et s'il tombe à son tour, Jelme prendra la tête des guerriers et frappera en notre nom.

L'un après l'autre, les généraux désignés inclinèrent la tête pour accepter cette nouvelle hiérarchie qui les rassurait. Gengis ne pouvait savoir à quel point ils avaient frôlé le chaos pendant qu'il gisait dans sa tente. Chacun des ex-khans avait rassemblé ses hommes autour de lui, une loyauté plus ancienne remplaçant celle due aux tumans et aux généraux. D'un seul coup de poignard, l'Assassin avait fait resurgir les anciens liens du sang.

Malgré sa blessure, Gengis n'avait rien perdu de sa lucidité. Il aurait pu nommer cinquante hommes qui se seraient réjouis de leur liberté regagnée s'il était mort. Pendant qu'il considérait l'avenir, ses généraux gardèrent le silence, conscients qu'il devait restructurer l'armée qui avait conquis les villes jin.

Toute autre voie mènerait à la division et, au final, à la destruction.

— Kachium et moi avons souvent discuté de la possibilité de vous envoyer au loin. Jusqu'ici j'hésitais, mais je pense maintenant que nous devons le faire. Certains guerriers ont oublié le serment de loyauté qu'ils ont prêté, il faut le leur rappeler.

Le regard du khan passa de l'un à l'autre de ses généraux. Aucun n'était faible, mais ils avaient encore besoin d'un chef dont ils tireraient leur autorité. Kachium en aurait peut-être été capable si Gengis était mort, mais celui-ci ne pouvait en être sûr.

— Lorsque vous partirez, vous formerez les tumans dans la plaine, devant les murs de Yenking. Que les Jin voient notre force et sentent dans votre départ notre mépris pour eux. Qu'ils craignent ce que d'autres connaîtront lorsque vous prendrez d'autres villes.

Il se tourna vers Sübötei, vit de l'excitation dans ses yeux.

— Tu emmèneras Djötchi, il te respecte. Je ne veux pas qu'il soit traité en prince. C'est un garçon ombrageux, arrogant, dont il faut corriger les défauts. Ne crains pas de le mâter en mon nom.

— À tes ordres, seigneur.

— Où iras-tu ?

Sübötei n'hésita pas, il avait réfléchi à sa réponse depuis la bataille de la Gueule du Blaireau :

— Vers le nord, seigneur. Au-delà des terrains de chasse de mon ancienne tribu, les Uriangkhaïs, et plus loin encore.

— Bien. Kachium ?

— Je resterai ici. Je veux voir cette ville tomber.

Gengis sourit devant l'expression déterminée de son frère.

— Ta compagnie sera la bienvenue. Jelme ?

— Vers l'est, Grand Khan. Je n'ai jamais vu l'océan et nous ne savons rien de ces terres.

Gengis soupira. Lui aussi n'avait connu que la steppe et l'idée était tentante. Mais il abattrait d'abord Yenking.

— Prends mon fils Chatagai avec toi. C'est un excellent garçon, qui pourrait devenir khan.

Jelme inclina la tête, ému par l'hommage que Gengis lui avait rendu. La veille encore, tous étaient inquiets et attendaient de voir comment les guerriers réagiraient à l'annonce de la mort du khan. L'entendre donner ses ordres restaurait leur confiance. Comme le murmuraient les guerriers, Gengis avait manifestement la faveur des esprits.

— Arslan, je te veux auprès de moi quand la faim aura poussé Yenking à se rendre, poursuivit Gengis. Puis nous rentrerons peut-être lentement chez nous en jouissant de quelques années de paix dans les plaines...

— C'est un homme malade qui parle, frère, intervint Khasar. Quand tu seras tout à fait rétabli, tu voudras me rejoindre dans le Sud et cueillir les villes jin une par une comme des fruits mûrs. Te souviens-tu de l'ambassadeur Wen Chao ? Pour moi, c'est Kaifeng et le Sud. J'imagine la tête qu'il fera en me revoyant.

— Le Sud, donc. Mon fils Ögödei n'a que dix ans mais il

apprendra plus avec toi que s'il reste ici à fixer les murailles de Yenking. Je ne garderai que le petit Tolui. Il adore le moine bouddhiste que tu as ramené avec Ho Sa et Temüge.

— J'emmènerai aussi Ho Sa, dit Khasar. Je pourrais même emmener Temüge là où il ne posera plus de problèmes.

Gengis considéra cette possibilité car il n'était pas aussi sourd qu'il le prétendait aux plaintes des guerriers sur son jeune frère.

— Non. Il est utile. Il m'évite les milliers de questions des imbéciles et c'est précieux.

Khasar eut un grognement dédaigneux pour exprimer clairement ses sentiments.

— Temüge veut que nous envoyions des petits groupes dans d'autres contrées pour y apprendre des choses nouvelles, continua le khan. Il a peut-être raison de penser qu'ils en rapporteraient des choses utiles. En tout cas, attendre leur retour nous aidera au moins à supporter l'ennui de rester devant cette maudite ville. Je choisirai moi-même les hommes de ces groupes et ils partiront en même temps que vous. Nous irons dans toutes les directions.

Gengis sentit son énergie le quitter aussi vite qu'elle lui était venue et il ferma les yeux pour lutter contre un étourdissement.

— Laissez-moi tous, maintenant, sauf Kachium. Formez vos tumans, dites au revoir à vos femmes et à vos maîtresses. Elles seront en sécurité avec moi, à moins d'être très attirantes.

Avec un pâle sourire, il les regarda se lever, content de les voir manifestement plus confiants qu'à leur arrivée. Lorsqu'il se retrouva seul avec Kachium dans la grande yourte, le khan parut soudain plus vieux.

— Il faut que je me repose, frère, mais je ne veux pas retourner dans cette tente qui sent la maladie. Poste des gardes ici, que je puisse y dormir et y manger. Je ne veux pas qu'on me voie.

— À tes ordres. Veux-tu que Börte vienne te déshabiller et te donner à manger ? Elle a déjà vu le pire.

Gengis haussa les épaules.

— Il vaut mieux que tu m'envoies mes deux épouses. La paix qu'elles sont parvenues à établir entre elles ne durera pas longtemps si j'en favorise une.

Déjà son regard devenait trouble. Les efforts fournis pour cette seule réunion l'avaient amené au bord de l'épuisement et ses mains tremblaient sur son giron. Au moment où Kachium s'appêtait à partir, il demanda, d'une voix faible :

— Comment as-tu réussi à faire accepter à Khasar que tu me succéderais ?

— Je lui ai dit qu'il pouvait être khan, répondit Kachium. Je crois que ça l'a terrifié.

Il fallut six jours aux généraux pour préparer les guerriers au départ. Chaque tuman comptait dix mille hommes ; c'était fondamentalement un groupe de razzia à grande échelle, et tous étaient rompus à cet exercice. Les changements souhaités exigeaient toutefois de l'organisation et Temüge, secondé par son équipe d'estropiés, s'occupa des vivres, des remontes, des armes... et de ses listes. Pour une fois, les officiers ne regimbèrent pas. Devant eux s'étendaient des terres qu'aucun Mongol n'avait jamais vues. L'envie d'errance était vive chez les hommes, qui braquaient les yeux dans la direction choisie par leur général.

Ceux qui restaient étaient moins joyeux et Gengis s'en remit à Kachium pour maintenir la discipline pendant sa convalescence. Il n'y eut pas de réel problème. Personne ne voulait perturber Gengis pendant qu'il recouvrait ses forces. Le simple fait qu'il ait survécu avait sapé le pouvoir renaissant des anciens khans. L'ex-chef des Woyelas avait cependant demandé à voir Gengis. Kachium lui avait alors rendu visite dans sa yourte, après quoi l'homme n'avait plus parlé à quiconque. Ses fils partiraient vers le sud avec Khasar, et l'homme n'aurait plus auprès de lui que ses serviteurs pour l'aider à se tenir debout chaque jour.

Il avait neigé la veille mais la matinée était éclatante et le ciel d'un bleu aveuglant au-dessus de Yenking. Formés en vastes carrés sur la plaine gelée, les guerriers attendaient, prêts à monter sur leurs chevaux, pour l'heure occupés à brouter la neige. Les officiers vérifiaient l'équipement mais peu nombreux étaient ceux qui auraient oublié d'emporter quelque chose dont leur vie dépendrait peut-être. Les hommes riaient, échangeaient des plaisanteries. Toute leur vie ils avaient parcouru la plaine, et la halte forcée à Yenking n'était pas naturelle pour eux. Ils trouveraient sur leur route des villes moins redoutables et chaque tuman transporterait des catapultes dans une dizaine de chariots. Cela les ralentirait, certes, mais chacun se souvenait de Yinchuan, la capitale du royaume xixia. Au lieu de rester bloqués devant des murailles, ils briseraient les portes des villes et précipiteraient des roitelets du haut de leurs remparts. La perspective était réjouissante et l'humeur ressemblait à celle d'une fête d'été.

Temüge apporta en dernier à chaque général les tentes blanche,

rouge et noire dont il aurait à faire usage. Les guerriers se réjouirent en les voyant car, plus que tout le reste, ces tentes indiquaient leur intention de conquérir tous ceux qui s'opposeraient à eux. Leur force leur en donnait le droit.

En plus des tumans, Gengis avait constitué dix groupes de vingt hommes pour reconnaître les nouvelles terres. Il les avait d'abord considérés comme de simples éclaireurs mais Temüge l'avait persuadé de leur fournir des chariots chargés d'or et de marchandises pillées. Temüge avait parlé au chef de chaque groupe pour s'assurer qu'il avait bien compris sa tâche : observer, apprendre, et si possible corrompre. Il leur avait donné le nom de « diplomates », un terme que lui avait appris Wen Chao des années plus tôt. En cela comme en beaucoup d'autres choses, Temüge avait innové et il comprenait l'importance du rôle de ces hommes alors qu'eux-mêmes ne la saisissaient pas. Aussi étaient-ils d'humeur moins joviale que ceux qui partaient en sachant qu'ils balaieraient en chemin des villes entières.

Gengis avait défait les pansements de son cou, révélant une épaisse cicatrice sur des hématomes jaune et noir. Il inspira profondément l'air froid, toussa dans sa main pour dissimuler un vertige. Bien loin d'être rétabli, il regrettait cependant de ne pas partir avec les autres, même avec ceux dont la tâche consisterait davantage à espionner qu'à conquérir. Il lança un regard irrité à Yenking, semblable à un crapaud assis dans la plaine. L'empereur jin se trouvait probablement sur ses remparts pour observer l'étrange mouvement d'hommes et de chevaux. Le khan cracha en direction de la ville. Ses chefs s'étaient cachés derrière leurs soldats à la passe de la Gueule du Blaireau et ils se cachaient maintenant derrière des murailles. Il se demanda avec amertume combien de saisons encore ils tiendraient.

Kachium s'approcha à cheval et annonça en sautant à terre :

— Les hommes sont prêts. Temüge n'arrive plus à trouver un dernier détail à régler pour les agacer encore, loués soient les esprits. Souffleras-tu dans le cor ?

Gengis regarda la corne luisante accrochée au cou de son frère, secoua la tête.

— Je vais d'abord dire au revoir à mes fils. Amène-les-moi.

De la main, il montra la couverture étendue sur le sol, l'outre d'arkhi et les quatre coupes. Kachium s'inclina, remonta en selle, passa au galop entre les carrés de guerriers. Le chemin était long car, pour chaque cavalier, il y avait deux remotes et toutes les bêtes étaient regroupées en un vaste troupeau dont les renâclements et les hennissements retentissaient dans le matin.

Gengis attendit patiemment que son frère revienne avec Djötchi, Chatagai et Ögödei. Kachium laissa les garçons approcher de leur père et, du coin de l'œil, les regarda s'asseoir tous les quatre en tailleur sur

la couverture grossière. En silence, le khan servit à chacun une coupe d'eau-de-vie ; ils la prirent dans la main droite, la gauche enserrant le coude pour, selon la coutume, montrer qu'ils ne tenaient pas d'arme.

Gengis les inspecta et ne trouva rien à redire à leur tenue. Djötchi portait une armure neuve, un peu grande pour lui. Chatagai avait revêtu celle dont son père lui avait fait cadeau. Seul Ögödei, trop jeune pour mériter une armure de guerrier – dont l'armée mongole avait récupéré un grand nombre à la passe de la Gueule du Blaireau –, portait le *deel* capitonné traditionnel. L'enfant regarda la coupe d'arkhi avec appréhension mais but comme les autres sans grimacer.

— Mes petits louvets, dit Gengis avec un sourire. Vous serez des hommes quand je vous reverrai. Avez-vous parlé à votre mère ?

— Oui, répondit Djötchi.

Gengis le regarda et s'étonna de l'hostilité qu'il lut dans les yeux du jeune garçon. Qu'avait-il fait pour la mériter ?

— Vous ne serez pas des princes, loin de ce camp, les prévint-il. J'en ai donné instruction à vos généraux : pas de traitement de faveur pour mes fils. Vous connaîtrez le sort de n'importe quel autre guerrier, et quand vous serez appelés à vous battre, il n'y aura personne pour vous protéger à cause de ce que vous êtes. Vous comprenez ?

Les paroles de leur père parurent doucher leur enthousiasme. L'un après l'autre, ils hochèrent la tête. Djötchi vida sa coupe et la reposa sur la couverture.

— Si vous êtes promus officiers, continua le khan, ce sera uniquement parce que vous vous serez montrés plus prompts à réfléchir, plus talentueux et plus courageux que vos camarades. Nul n'a envie d'être commandé par un idiot, même un idiot qui serait mon fils.

Il marqua une pause pour leur laisser le temps de se pénétrer de ses propos et posa les yeux sur Chatagai.

— Toutefois, vous êtes mes fils et j'attends de vous que vous vous montriez à la hauteur de votre lignée. Les autres guerriers penseront à la prochaine bataille, ou à la dernière. Vous, vous penserez au peuple que vous mènerez. J'attends de vous que vous trouviez des hommes à qui vous pourrez faire confiance et que vous vous les attachiez. Soyez plus exigeants et plus durs envers vous-mêmes qu'envers n'importe qui. Quand vous aurez peur, cachez-le. Personne ne le saura et la cause de votre peur passera. On ne se souviendra que de votre conduite.

Il y avait tant à leur dire et qui d'autre que leur père pouvait leur apprendre à régner ? C'était son dernier devoir envers ses fils, avant qu'ils deviennent des hommes.

— Lorsque vous serez fatigués, n'en parlez jamais, les autres vous croiront en fer. Ne laissez aucun guerrier se railler de vous, même

pour plaiser. Les hommes plaisaient pour voir qui a le cran de faire front. Montrez-leur que vous ne vous laissez pas effrayer, même si vous devez vous battre pour cela.

— Et si c'est un officier qui se gausse de nous ? demanda Djötchi.

— J'ai vu des hommes tenter de détourner les moqueries avec un sourire, ou baisser la tête, ou même se livrer à des facéties pour que les autres rient encore plus fort. Si vous vous conduisez ainsi, vous ne commanderez jamais. Acceptez les ordres qu'on vous donne mais gardez votre dignité.

Il réfléchit un moment avant de poursuivre :

— À partir de ce jour, vous n'êtes plus des enfants. Pas même toi, Ögödei. Si vous devez vous battre, fut-ce contre un ami, abattez votre adversaire aussi vite et aussi durement que vous pourrez. Tuez-le ou épargnez-le, mais méfiez-vous toujours d'un homme qui a une dette envers vous. Il en éprouvera avant tout du ressentiment. Tout guerrier qui lève la main sur vous doit savoir qu'il joue sa vie et qu'il la perdra. Si vous n'arrivez pas à gagner tout de suite, vengez-vous plus tard, même si c'est la dernière chose que vous ferez. Vous serez entourés d'hommes qui ne respectent que plus forts qu'eux, plus durs qu'eux. Avant tout, ils respectent la réussite. Souvenez-vous-en.

La froideur de la leçon fit frissonner Ögödei et Gengis ne sourit pas en le remarquant.

— Ne vous laissez jamais aller à la mollesse ou, un jour, il se trouvera quelqu'un pour tout vous prendre. Écoutez ceux qui en savent plus que vous, soyez le dernier à parler. On attendra que vous montriez le chemin. Et prenez garde aux faibles qui viennent à vous à cause de votre nom. Choisissez ceux qui vous suivront avec autant de soin que vos épouses. S'il est une qualité qui m'a conduit à devenir khan, c'est celle-là. Je vois la différence entre un bravache et un homme comme Sübötei, Jelme ou Khasar.

L'ombre d'un sourire méprisant apparut sur les lèvres de Djötchi avant qu'il détourne les yeux et Gengis ne laissa pas voir son irritation.

— Une dernière chose, avant que vous partiez. Ne gaspillez pas votre semence.

Djötchi rougit, Chatagai ouvrit la bouche toute grande. Seul Ögödei parut dérouté.

— Les garçons qui jouent toutes les nuits avec leur verge deviennent faibles, obsédés par les besoins de leur corps. Ne vous touchez pas, traitez le désir comme n'importe quelle autre faiblesse. L'abstinence vous rendra vigoureux. Vous aurez des femmes et des maîtresses le moment venu.

Dans le silence embarrassé qui suivit, Gengis défit son sabre et son fourreau. Il n'avait pas prévu ce geste mais il lui semblait indiqué

et il voulait faire quelque chose dont ils se souviendraient.

— Prends, dit-il à Chatagai en déposant l'arme dans les mains de son fils.

Le garçon, stupéfait mais ravi, faillit la laisser tomber. Il la tint un moment, la tête de loup de la poignée reflétant le soleil, puis il dégaina lentement la lame que son père portait depuis sa jeunesse. Ses deux frères regardaient avec envie le métal brillant.

— Mon père Yesugei la portait le jour de sa mort. Son père l'avait fait forger alors que les Loups étaient les ennemis de toutes les autres tribus. Elle a pris des vies, elle a vu naître un peuple. Veille à ne pas la déshonorer.

Profondément ému, Chatagai inclina la tête.

— Oui, seigneur.

Gengis ne regarda pas le visage blême de Djötchi.

— Allez, maintenant. Lorsque vous aurez rejoint vos généraux, je sonnerai du cor. Nous nous reverrons quand vous serez des hommes et que nous pourrons nous traiter en égaux.

— J'attends ce jour avec impatience, père, dit soudain Djötchi.

Gengis leva vers lui ses yeux jaunes mais garda le silence. Les trois garçons n'échangèrent pas un mot en s'éloignant au galop sur le sol dur et ne se retournèrent pas une seule fois. Resté seul avec Kachium, le khan sentit sur lui le regard de son frère.

— Pourquoi n'as-tu pas donné le sabre à Djötchi ?

— À un bâtard de Tatar ? répliqua Gengis. Je vois son père me regarder chaque fois qu'il est devant moi.

Kachium secoua la tête, attristé que son frère soit aveugle en cette matière alors qu'il était si clairvoyant pour tout le reste.

— Nous sommes une étrange famille, soupira-t-il. Si tu nous laisses tranquilles, nous devenons mous et faibles. Si tu nous défies et nous incites à te haïr, nous nous durcissons.

Gengis lui jeta un regard perplexe.

— Si tu avais voulu affaiblir Djötchi, tu lui aurais remis le sabre, expliqua Kachium. Maintenant, il verra en toi un ennemi et il deviendra de fer, comme tu l'as dit. Était-ce bien ton intention ?

Sidéré, Gengis cligna des yeux et ne trouva rien à répondre.

— Tu leur as donné de sages conseils, frère, reprit Kachium. Surtout concernant leur semence. Apparemment, cela n'a fait aucun mal à Khasar.

Gengis eut un rire en tendant la main pour réclamer le cor de Kachium. Il se leva, souffla une longue note grave à travers la plaine. Avant qu'elle meure, les tumans se mirent en branle, son peuple partait vers la conquête. Il mourait d'envie de l'accompagner mais il devait d'abord voir Yenking tomber.

Temüge grognait tandis que son serviteur chassait les soucis de la journée en lui massant les épaules. Les Jin avaient une idée de la civilisation qu'aucun Mongol ne pouvait appréhender. Avec un sourire somnolent, il imagina la réaction d'un guerrier à qui il demanderait de lui masser les muscles des jambes. L'homme prendrait cela pour une insulte ou lui battrait les mollets comme une peau de mouton.

Il avait d'abord regretté la perte de son précédent serviteur, qui parlait rarement et ne savait quasiment pas un mot de mongol. L'homme l'avait cependant initié à ces journées structurées qui se déroulaient sans tension. Temüge s'était habitué à se lever après l'aube et à prendre un bain. Ensuite son serviteur l'habillait et lui préparait une légère collation. Temüge prenait connaissance des rapports de ses hommes jusqu'en fin de matinée puis le travail de la journée commençait vraiment. Perdre un tel homme à cause d'un Assassin lui avait paru catastrophique.

Soupirant de plaisir sous les pouces du nouveau serviteur, Temüge songeait que ce n'était peut-être pas une si grande perte, après tout. Le vieux Sen ne connaissait pas l'art de masser et le nouveau, quand Temüge l'autorisait à parler, lui expliquait les aspects de la société jin qui avaient retenu l'attention de Temüge.

— C'est très bien, Ma Tsin, murmura-t-il. La tension est presque partie.

— Tant mieux, maître, répondit l'espion.

Il ne prenait aucun plaisir à triturer le dos du Mongol, mais il avait passé près d'un an comme garde dans un bordel et il savait comment les filles détendaient les clients.

— J'ai vu l'armée partir ce matin, poursuivit-il. Jamais je n'avais contemplé autant d'hommes et de chevaux.

— La vie sera plus simple sans eux, marmonna Temüge. J'en avais assez de leurs plaintes et de leurs chamailleries. Mon frère aussi, je crois.

— Ils lui rapporteront de l'or, je n'en doute pas.

L'espion trouva dans le dos de Temüge un autre nœud de muscles qu'il entreprit de faire fondre sous ses doigts.

— Nous n'en avons pas besoin, répondit Temüge. Nos chariots sont déjà pleins de pièces qui n'intéressent que les recrues jin.

C'était un aspect de la mentalité mongole que l'espion ne comprenait pas.

— Est-il donc vrai que vous ne cherchez pas la richesse ? Je l'ai entendu dire.

— Qu'en ferions-nous ? Mon frère a amassé de l'or et de l'argent parce que d'autres regardent ces pièces avec cupidité, mais à quoi servent-elles ? La vraie richesse n'est pas dans les métaux mous.

— Avec ces pièces, vous pourriez acheter des chevaux, des armes, ou même des terres, insista l'espion.

— À qui ? Si un homme a des chevaux, nous les lui prenons. S'il a des terres, nous les traversons à cheval comme bon nous semble.

L'espion songea avec agacement qu'il ne serait pas facile de corrompre un tel homme. Il fit cependant une autre tentative :

— Dans les villes jin, l'or permet d'acheter de vastes maisons au bord d'un lac, des mets délicats, des milliers de serviteurs...

Il chercha d'autres exemples. Pour un homme né dans une société faisant usage de la monnaie, il était difficile d'expliquer ce qui lui semblait évident.

— Il peut même acheter les faveurs d'hommes influents, seigneur. Ou des objets d'art, des cadeaux pour les épouses. L'or rend tout possible.

— J'ai compris, rétorqua Temüge avec irritation. Maintenant, tais-toi.

L'espion faillit renoncer : le frère du khan ne saisissait vraiment pas l'idée. Il fit un dernier essai :

— Suppose, maître, que tu convoites le cheval d'un guerrier. Disons que ce cheval est meilleur que tous les autres et...

— Si tu tiens à tes mains, ne dis plus rien, l'interrompt Temüge.

Vaincu, l'espion massa un moment en silence.

— Je lui proposerai cinq bêtes moins bonnes, répondit soudain Temüge. Ou deux esclaves, ou six arcs, ou un sabre forgé par un homme habile, ce qu'il voudra.

Il rit avant d'ajouter :

— Mais si je lui dis qu'avec le sac de pièces que je lui donnerai pour son cheval il pourra s'en acheter un autre, il me répondra de m'adresser à un vrai imbécile.

Temüge se retourna en bâillant. La journée avait été longue pour préparer le départ de si nombreux guerriers.

— Ma Tsin, je crois que je vais prendre un peu de mon remède pour m'aider à trouver le sommeil.

L'espion aida Temüge à enfiler une tunique en soie. La prétention du Mongol l'amusait mais ne dissipait pas ses préoccupations : le rétablissement de Gengis et l'ordre de former les tumans avaient balayé le pouvoir des petits khans. La perte n'était pas bien grande, aucun d'eux n'avait d'influence réelle sur le camp. Changeant de tactique, il s'était débrouillé pour remplacer le serviteur tué par l'Assassin. Son maître s'était révélé vain et creux, mais Ma Tsin n'avait trouvé aucun moyen de le corrompre ni de meilleur candidat à la trahison.

Il fallait faire démonter la tente noire sans que Gengis soupçonne les souffrances de Yenking. L'espion se dit que le régent lui avait

assigné une tâche quasi impossible.

Perdu dans ses pensées, il chauffa l'arkhi, y ajouta une cuillerée de la pâte noire du chamane. Profitant que son maître ne regardait pas, il renifla le pot, crut reconnaître l'odeur. Les nobles des villes fumaient de l'opium et étaient tout autant attachés à leur pipe que le frère du khan semblait l'être à son remède.

— Il n'en reste presque plus, annonça Ma Tsin.

— Alors, il faudra que j'en demande au chamane.

— J'irai, maître. Tu ne dois pas être distrait de ton travail par ces menus détails.

— Tu as raison, répondit Temüge, satisfait.

Il accepta la coupe et la but lentement, les yeux clos de plaisir.

— Va le voir mais ne lui dis rien de ce que tu fais pour moi. Kökötchu est un homme désagréable. Ne lui parle pas de ce que tu as pu voir ou entendre dans cette yourte.

— Ce serait plus facile de lui acheter la pâte avec des pièces d'or, argua l'espion.

Sans ouvrir les yeux, Temüge répondit :

— Il ne veut pas de ton or. Il ne s'intéresse qu'au pouvoir.

Il vida le reste de la coupe, grimaça en avalant la lie amère mais n'en renversa pas moins la tête pour avaler jusqu'à la dernière goutte. L'idée du pot vide le perturbait : il aurait besoin de son remède demain matin.

— Vas-y ce soir, Ma Tsin, et si tu peux, tâche de découvrir comment il prépare cette pâte. J'ai essayé plusieurs fois de le lui faire dire, mais il se refuse à révéler sa recette. Je crois qu'il prend plaisir à garder une certaine emprise sur moi. Si tu découvres le secret de cette pâte, je ne l'oublierai pas.

— À tes ordres, maître.

Cette nuit, l'espion gravirait de nouveau les murailles pour faire son rapport mais il avait encore le temps de passer voir le chamane. Tout ce qu'il apprenait pouvait se révéler utile, et pour le moment, il n'avait pas accompli grand-chose dans le camp mongol tandis que Yenking mourait de faim.

Ce fut l'été le plus reposant que Gengis eût jamais connu. Sans l'immuable présence de la ville dans son champ de vision, cela aurait même été un moment paisible. Les efforts du khan pour retrouver force et vigueur furent contrariés par une toux persistante qui le laissait pantelant et qui ne fit qu'empirer avec l'hiver. Kōkōtchu venait le voir régulièrement dans sa yourte, lui apportant des sirops au miel et aux herbes si amères que Gengis arrivait à peine à les avaler. Ils ne lui procuraient qu'un soulagement temporaire et le khan maigrissait de manière inquiétante, les os saillants sous une peau jaunâtre.

Pendant tous les mois froids, Yenking sembla le narguer de sa masse imposante. Presque un an s'était écoulé depuis la victoire de la Gueule du Blaireau. Certains jours, Gengis aurait donné n'importe quoi pour pouvoir retourner chez lui et recouvrer la santé dans l'air pur des collines.

Sombrant lui aussi dans l'apathie qui les affectait tous, il leva à peine la tête quand le corps de son frère obscurcit l'ouverture de la grande tente. L'expression de Kachium l'incita cependant à se redresser.

— Tu sembles avoir des nouvelles, dit le khan. J'espère que c'est quelque chose d'important.

— Je crois que oui. Les éclaireurs venus du sud rapportent qu'une armée se dirige vers Yenking pour lui porter secours. Cinquante mille soldats et un immense troupeau de bêtes superbes.

— Khasar l'a sans doute manquée, avança Gengis, dont l'humeur s'éclaira. Ou alors elle est passée par une autre route.

Les deux hommes savaient que des armées séparées seulement par une vallée pouvaient se croiser sans se voir. Ces terres étaient d'une immensité qui défiait l'imagination et colorait les rêves d'hommes contraints à rester au même endroit plus longtemps qu'ils ne l'avaient jamais fait.

Kachium fut soulagé de voir dans le regard de Gengis une étincelle de la joie de naguère. Son frère aîné était affaibli par le poison coulant dans son sang, tout le monde pouvait le voir. Au moment où le khan voulut ajouter quelque chose, il eut le souffle

coupé par une quinte de toux qui le fit s'accrocher, écarlate, au poteau central de la tente.

— La ville doit attendre désespérément l'arrivée de secours, dit Kachium par-dessus les hoquets rauques. Je me demande si nous n'allons pas regretter d'avoir envoyé au loin la moitié de nos hommes.

Gengis secoua la tête en silence avant de parvenir enfin à prendre une longue inspiration. Il passa devant son frère pour sortir de la yourte et cracher du phlegme.

— Regarde, dit-il en ramassant une arbalète prise aux Jin à la Gueule du Blaireau.

Kachium suivit le regard du khan jusqu'à une cible en paille dressée à trois cents mètres de distance dans une allée. Gengis tirait à l'arc pendant des heures chaque jour pour se refaire des muscles et le mécanisme des armes jin le fascinait. Il visa avec soin, pressa la détente incurvée de l'arbalète. Un carreau noir fendit l'air en sifflant mais tomba avant d'atteindre la cible. Comprenant immédiatement, Kachium sourit, prit un des arcs de son frère et expédia une flèche en plein centre de la cible.

Les joues exsangues, Gengis hocha la tête et dit :

— Les vivres qu'ils apportent à la ville les ralentiront. Avec tes cavaliers, longe dans un sens puis dans l'autre leur colonne sans t'approcher suffisamment pour être à portée de leurs arbalètes. Éclaircis leurs rangs et je ferai le reste quand ils arriveront ici.

Tandis que Kachium traversait le camp, la nouvelle apportée par les éclaireurs se répandait plus vite encore. Il ne fallut aux guerriers pour être prêts que le temps de prendre les armes accrochées dans les tentes et de courir à leurs chevaux.

Kachium cria un ordre aux officiers, qui arrêterent la ruée de leurs hommes. La nouvelle façon de faire la guerre n'était encore qu'un vernis plaqué sur la tactique de razzia, mais la chaîne de commandement était assez solide pour que les guerriers se regroupent par dix afin de recevoir leurs instructions. Sur l'ordre de Kachium, un grand nombre d'entre eux durent retourner chercher dans leur yourte un autre carquois de cinquante flèches avant de former le grand carré de dix mille hommes. Kachium lui-même en marqua la première ligne en allant et venant sur son cheval, une longue bannière de soie dorée flottant derrière lui.

Il s'entretint de nouveau avec les éclaireurs qui avaient repéré la colonne de secours et passa la bannière à un messenger du premier rang, un garçon d'à peine douze ans. Le frère du khan inspecta ses hommes et fut satisfait. Chacun d'eux portait deux lourds carquois à l'épaule. Pour une attaque éclair, ils n'avaient pas besoin d'emporter

des vivres et seuls des arcs et des sabres ballaient contre leurs cuisses.

— Si nous les laissons parvenir à la ville, cria-t-il en faisant tourner son cheval sur place, il faudra un an de plus pour la voir tomber ! Arrêtez les Jin et leurs montures, et leurs armes seront à vous, une fois prélevée la part du khan !

Ceux qui étaient à portée de voix rugirent de satisfaction. Kachium leva le bras droit et l'abaisse pour donner l'ordre d'avancer. Les cavaliers se mirent en mouvement en formation parfaite, fruit de mois d'entraînement dans la plaine devant Yenking quand il n'y avait pas d'ennemi à combattre. Les officiers braillaient par habitude mais l'alignement était irréprochable. Les hommes avaient enfin appris à réfréner leur ardeur guerrière et en faisaient la démonstration, même après une si longue attente.

L'armée jin se trouvait à une quinzaine de lieues au sud de Yenking quand les éclaireurs l'avaient aperçue. Pendant le temps qu'il avait fallu à Kachium pour la rejoindre, la longue colonne de soldats et d'animaux avait réduit cette distance à cinq lieues seulement. Se sachant repérés, les Jin avaient pressé l'allure mais il leur avait été impossible de rejoindre Yenking avant de voir s'approcher le nuage de poussière soulevé par les Mongols.

Sung Li Sen, le commandant, siffla doucement en découvrant l'ennemi. Il était à la tête de près de cinquante mille soldats venus de garnisons situées au nord et à l'est de Kaifeng pour délivrer la ville impériale. La colonne était lourde et lente, avec des files de chariots tirés par des bœufs qui s'étiraient le long de la route. Les yeux plissés, il inspecta les carrés de cavalerie qui gardaient ses flancs et fit signe à leurs officiers par-dessus la tête des fantassins.

— Première position ! cria-t-il.

L'ordre fut répété dans les rangs. Les instructions étaient parfaitement claires : ne pas arrêter avant d'atteindre Yenking. Si l'ennemi attaquait, Sung Li Sen devrait combattre en avançant sans se retrouver bloqué par des escarmouches. Il aurait préféré recevoir l'ordre d'écraser les barbares et de ne se soucier de ravitailler Yenking qu'une fois qu'ils auraient été exterminés.

Tout au long de la colonne, les soldats levèrent leurs piques, armèrent des milliers d'arbalètes. Sung Li Sen distinguait mieux maintenant les lignes des cavaliers mongols et il se redressa sur sa selle, conscient que ses hommes attendaient de lui qu'il montre l'exemple. La plupart montaient aussi loin au nord pour la première fois et tout ce qu'ils savaient de ces sauvages, c'était qu'ils menaçaient la résidence de l'empereur, lequel avait demandé l'aide de ses villes du Sud. La curiosité de Sung Li Sen s'accrut lorsque les cavaliers mongols se séparèrent de part et d'autre d'une ligne invisible, comme pour échapper au fer de lance de la colonne jin. Il sourit : cela convenait

parfaitement aux ordres qu'il avait reçus. La route de Yenking était ouverte, il ne s'arrêterait pas.

Kachium retint ses troupes jusqu'au dernier moment avant de se pencher dans le vent et de mettre son cheval au galop. Dressé sur ses étriers, il aimait le tonnerre qui grondait autour de lui. Sur une distance aussi longue, il eut d'abord l'impression d'avancer lentement puis tout s'accéléra. Son cœur lui martelait la poitrine quand il rejoignit la colonne jin et tira sa première flèche. Les carreaux des arbalètes bourdonnèrent, tombèrent dans l'herbe. Chevauchant le long de cette file interminable, Kachium riait de se sentir inaccessible et décochait trait après trait. Il était à peine nécessaire de viser avec cinq mille hommes de chaque côté de la colonne pour la prendre en tenaille.

Les cavaliers jin ne parvinrent même pas à lancer leurs montures au galop avant d'être abattus jusqu'au dernier. Kachium se réjouit de constater qu'aucun cheval ennemi n'avait été touché : ses hommes avaient tiré avec plus de soin encore après avoir vu que les cavaliers jin flanquant la colonne étaient peu nombreux.

Une fois la cavalerie impériale laminée, Kachium choisit ses cibles et visa tous les officiers qu'il put repérer. En soixante battements de cœur, son tuman tira cent mille flèches. Malgré leurs armures laquées, des milliers de Jin tombèrent, faisant trébucher ceux qui les suivaient.

Kachium entendit les bœufs meugler et, pris de panique, charger les soldats jin, ouvrant une brèche dans la colonne avant de s'éloigner lourdement. Il était parvenu au bout de la file et s'apprêtait à faire demi-tour. Des carreaux presque à bout de course éraflèrent sa cuirasse. Après des mois d'entraînement fastidieux, c'était merveilleux d'affronter l'ennemi et, mieux encore, un ennemi incapable de l'atteindre. Il regretta de ne pas avoir emporté un carquois de plus. Le premier était vide et il abattit un porte-enseigne jin avec la première flèche du second.

Kachium cligna des yeux pour chasser les larmes que le vent y avait fait monter. Il avait suffisamment éclairci la colonne pour voir ses cinq mille autres cavaliers attaquant sur le flanc est. Eux aussi chevauchaient impunément, tirant à volonté. Soixante battements de cœur de plus et cent mille flèches. Les soldats jin ne pouvaient pas s'abriter, la colonne commençait à se désintégrer. Seuls les hommes qui marchaient près des chariots avaient pu se jeter dessous tandis que leurs camarades mouraient autour d'eux. Un long cri de frayeur monta des piquiers, qui n'avaient plus d'officiers pour les regrouper.

Kachium repartit dans l'autre sens par l'extérieur, trop loin cette fois de la colonne pour tirer. Ses cavaliers inversèrent le mouvement avec la facilité acquise à l'entraînement et les seconds carquois se vidèrent rapidement. Kachium vit le sillage de cadavres que la colonne

laissait derrière elle en avançant sous la grêle mongole. Les soldats parvenaient à maintenir les rangs, mais leur allure ralentissait. Remplaçant les officiers morts, certains donnaient des ordres, conscients que céder à la panique conduirait à leur anéantissement.

Kachium dut reconnaître leur bravoure : beaucoup d'autres troupes se seraient effondrées avant. Parvenu à la tête de la colonne, il fit à nouveau demi-tour et remonta par l'intérieur, ses épaules le brûlant à force de bander son arc. Il imagina l'expression qu'aurait Gengis lorsque les restes dispersés de l'armée jin viendraient recevoir l'accueil qu'il leur réservait devant Yenking. Cette pensée le fit rire tandis que ses doigts douloureux plongeaient dans le carquois. Plus qu'une dizaine de flèches. Les arbalétriers continuaient à tirer et Kachium devait prendre une décision. Il sentait que ses hommes attendaient l'ordre de dégainer leur sabre et de tailler la colonne en pièces. Tous les carquois se vidaient rapidement et quand la dernière volée aurait été tirée, ils auraient fait leur travail. Ils connaissaient les ordres aussi bien que Kachium, mais ils tournaient néanmoins vers lui des yeux pleins d'espoir.

Il serra les mâchoires. Yenking était encore loin et Gengis lui pardonnerait sûrement s'il réduisait lui-même l'armée ennemie à néant. Il la sentait au bord de la rupture. Tout ce qu'il avait appris pendant des années de guerre le poussait dans ce sens.

Il se mordilla un moment l'intérieur de la joue, secoua la tête et décrivit finalement un large cercle dans l'air avec son poing. Tous les officiers répétèrent le geste et les cavaliers allèrent prendre position derrière les restes de la colonne.

Ils reformèrent les rangs, pantelants. Ceux qui avaient encore des flèches les tirèrent en visant avec soin, choisissant leur cible. Kachium pouvait voir la frustration de ses hommes, contraints de laisser les Jin s'éloigner. Ils tapotaient l'encolure de leurs bêtes et regardaient leurs officiers, furieux d'être privés de carnage. Kachium sut rester sourd aux protestations qui montaient de toutes parts.

Devant lui, les soldats ennemis se retournaient, terrifiés, convaincus qu'il allait les attaquer par-derrière. Il les laissa prendre un peu d'avance et mit son cheval au pas, puis ordonna à son aile droite et à son aile gauche d'envelopper l'arrière de la colonne et de la pousser vers Yenking.

Derrière eux, les Jin laissaient une file de cadavres longue de plus d'un kilomètre, parsemée de piques et de hampes de drapeau. Kachium envoya une centaine d'hommes piller les morts et achever les blessés.

Ce fut seulement en fin d'après-midi que la colonne se retrouva

en vue de la cité qu'elle était venue secourir. Les soldats jin rescapés marchaient la tête basse, le moral brisé. Lorsqu'ils découvrirent que dix mille autres Mongols armés de lances et d'arcs leur barraient la route, ils poussèrent des gémissements de détresse. Sachant qu'ils ne réussiraient jamais à passer, ils hésitèrent puis s'arrêtèrent enfin. Kachium leva de nouveau le poing pour retenir les cavaliers mongols approchant trop de l'arrière de la colonne. Il fut heureux de ne pas avoir privé Gengis de ce moment quand il le vit s'écarter du tuman et mettre son cheval au petit galop.

Épuisés par leur marche, à bout de souffle, les soldats jin le suivirent de leurs regards éteints. Les chariots de vivres avaient reculé dans la file lorsque les hommes avaient pressé l'allure et Kachium avait envoyé des guerriers inventorier leur chargement.

Gengis s'approcha délibérément de la colonne et un murmure d'admiration parcourut les rangs des guerriers ravis de cette démonstration de courage. Le khan courait peut-être encore le risque d'être atteint par un carreau d'arbalète mais il passa sans un regard pour les soldats ennemis, apparemment insensible aux milliers d'yeux braqués sur lui.

— Tu ne m'en as pas laissé beaucoup, reprocha-t-il à son frère après qu'il l'eut rejoint.

Kachium remarqua qu'il était pâle et en sueur. Sur une impulsion soudaine, il descendit de cheval et pressa le pied du khan sur sa tête.

— J'aurais voulu que tu voies les visages de leurs officiers, dit-il quand il se fut redressé. Nous sommes vraiment des loups dans un monde de moutons.

Gengis acquiesça de la tête, mais sa fatigue l'empêchait de partager la bonne humeur de son frère.

— Je ne vois pas de vivres, déclara le khan.

— Les Jin ont tout laissé derrière eux, y compris un troupeau de bœufs magnifiques.

La nouvelle sembla ragaillardir le khan.

— Cela fait longtemps que je n'ai pas mangé de bœuf. Nous les ferons rôtir devant Yenking et l'odeur de leur chair passera par-dessus les murailles. Tu as accompli ta tâche, frère. Achèverons-nous les rescapés ?

Kachium haussa les épaules.

— Les faire prisonniers nous donnerait trop de bouches à nourrir, à moins que tu ne sois disposé à leur laisser les vivres qu'ils ont apportés. Mais je vais d'abord les désarmer.

— Tu penses qu'ils accepteront de se rendre ? demanda Gengis.

La suggestion de Kachium avait allumé une lueur dans son regard. Les guerriers appréciaient par-dessus tout un général capable de gagner par la ruse plutôt que par la force.

— Nous verrons bien, répondit Kachium.

Il fit venir une douzaine d'hommes parlant la langue des Jin et les envoya chevaucher aussi près de la colonne que le khan pour promettre la vie sauve aux soldats impériaux s'ils rendaient les armes. Sans doute ceux-ci se laissèrent-ils plus facilement convaincre parce qu'ils étaient au bord de l'épuisement après une journée passée à fuir devant un ennemi qui les décimait tout en restant hors de portée. Ils avaient perdu espoir pendant la marche et Gengis sourit en entendant claquer les armes jetées à terre.

Il faisait presque noir lorsque des Mongols parcourant les rangs jin silencieux terminèrent de rassembler les piques, les arbalètes et les sabres abandonnés. Gengis avait fait envoyer des carquois pleins à Kachium et les Mongols attendaient calmement tandis que le soleil dorait la plaine.

Avant que les derniers rayons disparaissent, un cor retentit, vingt mille arcs se bandèrent. Les soldats jin poussèrent des cris horrifiés devant cette trahison et les flèches volèrent, encore et encore, jusqu'à ce qu'il fasse trop sombre pour tirer.

Quand la lune se leva, les Mongols abattirent des centaines de bœufs et les rôtirent dans la plaine. En haut des murailles de la ville, Zhu Zhong, accablé de désespoir, avala sa salive amère. À Yenking, les habitants mangeaient les morts.

La fête battait son plein quand l'espion vit le chamane se lever et se diriger en titubant vers les yourtes. Il se leva à son tour pour le suivre, laissant Temüge digérer en dormant le morceau de bœuf saignant qu'il avait dévoré. Les guerriers dansaient autour des feux au rythme de tambours qui couvrirent le bruit de ses pas. Le prétendu Ma Tsin vit Kōkōtchu faire halte pour uriner dans le sentier, passer une main maladroite sous son *deel*, et l'entendit jurer quand il s'arrosa les pieds. Il le perdit de vue lorsqu'il se glissa dans l'obscurité entre deux chariots mais ne pressa pas le pas, supposant que Kōkōtchu allait retrouver sa jeune esclave jin. Tout en marchant, l'espion préparait ce qu'il dirait au chamane. À son dernier retour en ville, il avait appris que le régent avait organisé une loterie macabre dans la ville : tous les membres d'une même famille devaient plonger la main dans un pot d'argile profond et ceux qui tiraient une tuile blanche étaient dépecés pour nourrir les autres. Chaque jour apportait son lot de souffrances inimaginables.

Au moment où il contournait une yourte, une ombre surgit devant lui et il poussa un cri de surprise et de douleur quand il fut projeté contre la tente. Le treillis d'osier grinça sous son dos et il sentit sur sa gorge le froid d'une lame.

D'une voix basse et ferme, sans la moindre trace d'ivresse, Kōkōtchu murmura :

— Tu m'as observé toute la soirée, esclave, et maintenant tu me suis... Tss ! fit-il quand l'espion leva instinctivement les mains pour se protéger. Si tu bouges, je te tranche la gorge. Pas un geste pendant que je te fouille.

L'espion laissa une main osseuse lui palper le corps. Le chamane ne pouvait pas descendre jusqu'aux chevilles et garder en même temps son couteau contre la gorge de Ma Tsin. Il trouva cependant une petite lame et la jeta dans le noir sans la regarder. Il ne dénicha pas celle que l'espion avait cachée dans l'une de ses bottes.

— Pourquoi un esclave me suivrait-il ? reprit Kōkōtchu. Quand tu viens chez moi chercher la pâte pour ton maître, tes petits yeux furètent partout, tu poses des tas de questions apparemment innocentes. Espionnes-tu pour Temüge ou pour un autre Assassin ? En tout cas, on t'a mal choisi.

Piqué dans son orgueil, le Jin serra les mâchoires. Il savait qu'il avait à peine regardé le chamane pendant la fête et se demandait quelle sorte d'esprit il fallait avoir pour entretenir une telle méfiance. Sentant la lame du couteau presser plus fortement sa chair, il lâcha les premiers mots qui lui passèrent par la tête :

— Si tu me tues, tu n'apprendras rien.

Kōkōtchu garda le silence, songeur. Sans bouger la tête, l'espion parvint à lire son expression et vit la curiosité se mêler au mépris.

— Qu'y a-t-il à apprendre, esclave ?

— Rien que tu souhaites que d'autres puissent entendre, répondit l'espion.

Conscient que sa vie tenait à un fil, il renonça à son habituelle prudence. Kōkōtchu était capable de l'égorger rien que pour priver Temüge d'un serviteur zélé. L'espion passa en revue divers moyens de désarmer Kōkōtchu sans le tuer, se força à rester calme. Finalement, il mit les mains sur sa tête et laissa le chamane le pousser vers sa yourte.

En marchant vers la tente, l'espion sut quelle proposition il allait faire. Le régent en personne l'avait rencontré en haut des murailles quand il avait fait son dernier rapport. Il prit une inspiration, se baissa pour pénétrer dans la yourte.

Une jeune esclave d'une grande beauté était agenouillée près de l'entrée. Le visage éclairé par une lampe, elle leva les yeux vers lui et il sentit son cœur se serrer devant une fille aussi délicate traitée comme un chien. Il cacha sa colère quand Kōkōtchu fit signe à la jeune Jin de les laisser seuls. Après un dernier regard à son compatriote, elle sortit.

— Tu lui plais, je crois, dit le chamane en ricanant. J'en ai assez de cette garce.

L'espion s'assit sur un lit bas, les mains pendant naturellement près de ses chevilles. Si la discussion tournait mal, il pourrait encore liquider le chamane et regagner Yenking avant qu'on découvre son cadavre. Cette pensée fit naître en lui un regain d'assurance que Kōkōtchu parut deviner.

— Nous sommes seuls, esclave. Je n'ai pas besoin de toi ni de ce que tu pourrais me dire. Parle vite ou je te jetterai aux chiens demain matin.

L'espion tourna dans sa tête des mots qui pouvaient lui valoir de succomber sous la torture avant le lever du soleil. Soit il avait vu juste concernant le chamane, soit il allait mourir.

Il se redressa et posa une main sur son genou en adoptant une expression indignée. Kōkōtchu observa avec intérêt la métamorphose de l'esclave terrifié en soldat plein de dignité.

— Je suis un homme de l'empereur, déclara l'espion. À présent, ma vie est entre tes mains.

Soudain, son instinct le poussa à tirer la dague de sa botte et à la poser sur le sol à ses pieds. Kōkōtchu approuva de la tête ce geste de franchise mais n'abaisa pas son propre couteau.

— L'empereur doit être désespéré, suggéra-t-il à voix basse.

— L'empereur est un garçon de sept ans. Le général que ton khan a vaincu a pris le pouvoir.

— C'est lui qui t'a envoyé ici ? Pourquoi ? demanda Kōkōtchu avec une franche curiosité.

Avant que l'espion ouvre la bouche, le chamane répondit lui-même à sa question :

— Parce que l'Assassin a échoué. Parce qu'il veut que nos guerriers partent avant que les habitants de Yenking meurent de faim ou mettent le feu à la ville au cours d'émeutes...

— Tu vois juste, confirma l'espion. Mais même si le général est prêt à payer un tribut, la tente noire est dressée sous les murailles. Il n'a d'autre choix que tenir encore, deux ans sûrement, ou même davantage.

Rien sur le visage de l'espion ne révéla qu'il mentait et que Yenking tomberait dans un mois, trois au maximum.

Kōkōtchu abaissa enfin son arme mais l'espion ne sut pas comment interpréter le geste. Le régent l'avait envoyé chez les Loups ; pour rester en vie, il n'avait que son instinct qui lui soufflait que le chamane était un homme à part, différent des guerriers. Il savait cependant que le temps qu'il lui restait à vivre pouvait encore être mesuré en battements de cœur. Un seul sursaut de loyauté de Kōkōtchu, un seul cri y mettrait fin. Gengis saurait qu'il avait brisé Yenking et la perle de l'empire serait perdue à jamais. L'espion sentit sa peau se couvrir de sueur malgré le froid.

— Si les guerriers montent la tente blanche, l'empereur versera un tribut à faire pleurer cent rois. Assez de soie pour recouvrir les routes jusqu'à vos steppes, des pierres précieuses, des esclaves, des ouvrages de magie, de science et de médecine, de l'ivoire, du fer, du bois...

Il avait vu Kōkōtchu cligner des yeux quand il avait prononcé le mot « magie », mais il poursuivit son énumération :

— Du papier, du jade, des milliers de chariots chargés de richesses. Assez pour fonder un empire si le khan le désire. Assez pour bâtir des villes.

— Autant de choses qu'il aura de toute façon lorsque Yenking tombera, murmura Kōkōtchu.

L'espion secoua la tête.

— Lorsque sa chute sera inévitable, elle sera incendiée. Sache que ton khan n'aura que des cendres après avoir attendu deux ans de plus dans la plaine.

Il s'interrompt, chercha vainement à voir comment ses propos étaient reçus. Kōkōtchu demeurait impassible, respirant à peine.

— Pourquoi n'as-tu pas fait cette offre au khan lui-même ? demanda le Mongol.

— Chamane, nous ne sommes pas des enfants, dit Ma Tsin avec lassitude. Laisse-moi te parler franchement. Gengis a fait dresser la tente noire et tous ses hommes savent que cela signifie la mort. Cela blesserait son orgueil d'accepter le tribut de l'empereur, et d'après ce que je sais de lui, il préférerait voir Yenking brûler. Mais si quelqu'un d'autre, quelqu'un en qui il a confiance, lui exposait la proposition en privé ? Lui suggérerait de montrer de la pitié, peut-être, pour les habitants innocents ?

À l'étonnement de l'espion, Kōkōtchu lâcha un rire.

— De la pitié ? Gengis considérerait cela comme de la faiblesse. Tu ne rencontreras jamais un homme qui comprend mieux que le khan que je sers l'usage qu'on peut faire de la peur. Ton offre ne le tentera pas.

Irrité par le ton moqueur du chamane, l'espion répliqua :

— Alors, dis-moi comment le détourner de Yenking ou jette-moi aux chiens. Je t'ai révélé tout ce que je savais.

— Moi je pourrais l'en détourner. Je lui ai montré mes pouvoirs.

— Tu es craint dans le camp, murmura l'espion en saisissant le bras maigre. Es-tu celui dont j'ai besoin ?

— Oui, répondit Kōkōtchu. Il te reste à fixer le prix de mon aide. Je me demande ce que vaut Yenking pour ton empereur.

— Tout ce que tu demanderas fera partie du tribut payé au khan, assura l'espion.

Il n'osait pas penser que le chamane jouait avec lui. Que pouvait-

il faire d'autre que suivre le Mongol là où il le menait ?

Kökötchu jaugea en silence l'homme assis sur le lit, le dos raide.

— Il y a de la magie dans le monde, esclave. Je l'ai sentie, j'en ai fait usage. Si ton peuple connaît quelque chose à cet art, ton jeune empereur garde sans doute ce savoir dans sa ville. Même en cent vies, on n'apprend jamais assez. Je veux connaître tous les secrets que ton peuple a trouvés.

— Ils sont nombreux : le papier, la soie, la poudre qui brûle, la boussole... Lequel t'intéresse ?

— Ne marchande pas avec moi. Je les veux tous. Avez-vous des hommes qui pratiquent ces arts dans vos villes ?

L'espion hocha la tête.

— Oui, des prêtres, des médecins, des érudits dans de nombreux domaines.

— Qu'ils rassemblent ces secrets et qu'ils me les remettent comme un cadeau entre confrères. Dis-leur de ne rien cacher sinon je raconterai à Gengis que j'ai eu une vision sanglante et il reviendra dévaster vos terres d'ici jusqu'à la mer. Tu comprends ?

Soulagé, l'espion entendit alors des voix approcher et se hâta de répondre :

— Je ferai ce que tu me demandes. Lorsque la tente blanche sera montée, l'empereur se rendra.

Il s'interrompt car les voix, dehors, étaient plus fortes.

— En cas de trahison, tout ce que tu désires apprendre disparaîtra dans les flammes, prévint-il. Il y a assez de poudre qui brûle dans la ville pour réduire les pierres en poussière.

— Menace hardie, rétorqua Kökötchu, méprisant. Je me demande si ton peuple irait jusqu'à faire une chose pareille. Je t'ai entendu, esclave. Tu as rempli ta mission. Maintenant, retourne dans ta ville et attends la tente blanche avec ton empereur.

L'espion eut envie de presser le chamane, de lui faire comprendre qu'il fallait agir vite. La prudence le retint : insister ne ferait qu'affaiblir sa position. Kökötchu se moquait totalement des habitants de Yenking.

— Que se passe-t-il ? grommela le chamane, perturbé par les appels et les cris s'élevant dans le camp.

Il fit signe à l'espion de sortir et le suivit. Dehors, tout le monde regardait en direction de la ville et les deux hommes firent de même.

Les jeunes femmes vêtues de blanc, couleur du deuil, gravissaient lentement les marches de pierre. Les pieds nus, elles étaient d'une maigreur squelettique mais elles ne tremblaient pas et semblaient ne pas sentir le froid. Saisis d'une crainte superstitieuse, les soldats postés

en haut des murailles s'écartèrent pour les laisser passer. Par milliers, elles montaient. Même le vent avait cessé de gémir et le silence était total.

Cinquante pieds sous elles, la chaussée entourant la ville était blanche de givre. Les jeunes femmes de Yenking s'approchèrent du bord toutes ensemble. Certaines se donnaient la main, d'autres se tenaient seules, scrutant l'obscurité. Sur toute la longueur des murailles, elles se tenaient immobiles au clair de lune.

L'espion murmura une prière qu'il n'avait pas récitée depuis des années et qu'il croyait avoir oubliée. Son cœur saignait pour sa ville et ses habitants.

Une longue file de silhouettes blanches semblables à des spectres s'étirait en haut des murs. Voyant qu'il s'agissait de femmes, les guerriers mongols les huèrent en riant. Les larmes aux yeux, l'espion secoua la tête pour ne plus entendre leurs voix grossières. Les jeunes femmes se tenaient par la main et regardaient l'ennemi qui avait galopé jusqu'aux portes de la cité impériale.

Sous le regard de l'espion paralysé de chagrin, elles firent un pas en avant et les guerriers, impressionnés, se turent. Elles tombèrent comme des pétales blancs et même Kōkōtchu fut stupéfait. Des milliers d'autres prirent leur place en haut des murailles et, sans un cri, firent le pas qui les séparait de la mort. Leurs corps se brisèrent sur les pavés, en bas.

— S'il y a trahison, le feu détruira la ville et tout ce qu'elle contient, dit l'espion au chamane, la voix cassée par la douleur.

Kōkōtchu n'en doutait plus.

Au fil de l'hiver, des enfants naquirent dans les yourtes, dont un bon nombre engendré par les hommes partis avec les tumans des généraux ou l'un des groupes « diplomatiques » constitués par Temüge. La nourriture fraîche était abondante après la prise de la colonne de ravitaillement et le camp connaissait une période de paix et de prospérité sans précédent. Kachium maintenait les guerriers en forme par un entraînement constant dans la plaine entourant Yenking, mais c'était une fausse paix et rares étaient ceux qui ne tournaient pas les yeux vers la ville plusieurs fois par jour.

Pour la première fois de sa vie, Gengis souffrit du froid. Malgré son manque d'appétit, il redonna à son corps une enveloppe de graisse en se forçant à manger du bœuf et du riz. S'il perdit sa maigreur, il garda sa toux qui lui coupait le souffle et le rendait furieux. Pour un homme qui n'avait jamais été malade, c'était terriblement frustrant d'être trahi par son corps. Plus que tous les autres hommes du camp, il regardait la ville et souhaitait sa chute.

Ce fut par une nuit de neige tourbillonnante que Kōkōtchu vint le voir. Pour une raison ou une autre, il toussait plus que jamais cette nuit-là et le chamane avait pris l'habitude de lui apporter une boisson chaude avant l'aube. Du fait de la proximité des yourtes, tous, alentour, entendaient les quintes rauques qui le déchiraient.

Gengis se redressa quand ses gardes interpellèrent Kōkōtchu. Il n'y aurait pas de nouvelle tentative d'assassinat avec six hommes aguerris se relayant chaque nuit autour de la tente. Le khan fixa l'obscurité tandis que le chamane entra et allumait une lampe accrochée au toit. Secoué de spasmes, le visage cramoisi, Gengis ne put parler pendant un moment puis la toux passa, comme toujours, le laissant haletant.

— Sois le bienvenu dans ma yourte, murmura-t-il d'une voix éraillée. Quelles herbes m'apportes-tu, cette fois ?

C'était peut-être un effet de son imagination mais le chamane semblait étrangement nerveux. Son front luisait de transpiration et Gengis se demanda s'il n'était pas en train de tomber malade lui aussi.

— Aucune de mes herbes ne te guérira, seigneur. J'ai essayé

toutes celles que je connais. Je me demande s'il n'y a pas quelque chose d'autre qui t'empêche de recouvrer la santé.

— Quelque chose d'autre ? dit Gengis.

Sa gorge le démangeait et il avala sa salive pour ne pas tousser.

— L'empereur t'a envoyé un Assassin mais il a peut-être d'autres moyens de t'attaquer. Des moyens invisibles.

— Tu penses à des magiciens ? Si leurs pouvoirs se bornent à me faire tousser, je ne les crains pas.

— Un sort pourrait te tuer, seigneur. J'aurais dû y penser avant.

Gengis se laissa retomber sur le lit et demanda avec lassitude :

— Qu'as-tu en tête ?

Kökötchu fit signe à son maître de se lever et, pour ne pas le gêner, détourna les yeux lorsqu'il se mit péniblement debout.

— Quand nous serons dans ma yourte, j'invoquerai les esprits pour savoir si une sombre malédiction ne pèse pas sur toi.

— Très bien. Envoie un de mes gardes chercher Temüge pour qu'il nous accompagne.

— Ce n'est pas nécessaire, seigneur. Ton frère n'est pas aussi accompli dans ce domaine...

Gengis fut secoué par une nouvelle quinte de toux qu'il transforma en grondement furieux contre son corps défaillant.

— Fais ce que je te dis ou va-t'en, enjoignit-il au chamane.

Kökötchu plissa les lèvres et s'inclina. Gengis le suivit jusqu'à sa tente, attendit sous la neige tandis que le chamane y pénétrait. Temüge ne tarda pas à arriver, accompagné du garde qui l'avait tiré de son sommeil. Gengis entraîna son frère à l'écart pour que Kökötchu ne puisse pas les entendre.

— Il faut apparemment que j'en passe par ses rites et ses fumées. Tu lui fais confiance ?

— Non, répondit Temüge sèchement, encore irrité d'avoir été réveillé.

Son expression bougonne fit sourire le khan.

— Je m'en doutais, c'est pour cette raison que je t'ai fait venir. Tu resteras près de moi et tu le surveilleras, dit Gengis.

Il fit signe au garde, qui approcha.

— Kuyuk, tu empêcheras quiconque de nous déranger.

— À tes ordres, seigneur.

— Si Temüge ou moi ne ressortons pas de cette yourte, tu exécuteras le chamane.

Gengis sentit sur lui le regard de son frère, haussa les épaules.

— Je ne suis pas un homme confiant.

Il aspira une goulée d'air glacé, contracta sa gorge qui le démangeait de nouveau et pénétra dans la yourte, suivi de Temüge. Il y avait à peine de la place pour trois dans l'espace réduit de la tente et

les genoux des deux hommes se touchèrent quand ils s'assirent sur le sol couvert de soie.

Kökötchu remplit de poudre des coupelles d'or posées par terre et y mit le feu. Elles crachotèrent en dégageant une épaisse fumée. Quand les premières volutes atteignirent Gengis, une quinte de toux le fit se plier en deux et le chamane parut craindre de voir le khan s'effondrer. Gengis finit par prendre une longue inspiration et sentit sa gorge torturée se calmer. Il inspira de nouveau et une sorte de torpeur le gagna.

Kökötchu alla prendre un pot de pâte noire, tendit le bras vers la bouche de Gengis, sursauta quand la main du khan se referma sur son poignet.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le chef des Mongols avec méfiance.

Kökötchu déglutit. Il n'avait pas vu le khan bouger.

— Cela t'aidera à briser les liens avec ton corps, seigneur. Sans cette pâte, je ne peux pas te conduire sur les sentiers obscurs.

— J'en ai pris, dit Temüge, les yeux brillants. Elle ne fait aucun mal.

— Cette nuit, tu t'en abstiendras, ordonna Gengis. Tu observeras, c'est tout.

Ignorant la mine désappointée de son frère, il ouvrit la bouche et laissa les doigts aux ongles noirs du chamane frotter ses gencives avec la pâte. D'abord, elle n'eut aucun effet mais, au moment où Gengis allait le signaler, il remarqua que la faible lumière de la lampe du chamane était devenue plus vive. Éberlué, il vit cette lumière emplir toute la yourte et la baigner d'or.

— Prends ma main et marche avec moi, murmura Kökötchu.

Sous le regard soupçonneux de Temüge, Gengis roula des yeux et s'affala. Kökötchu fit de même et Temüge se sentit curieusement seul. La bouche du khan s'ouvrit, noircie par la pâte. Le silence se prolongea et Temüge perdit un peu de sa nervosité en se rappelant les visions qu'il avait eues dans cette petite tente. Son regard se porta sur le pot de pâte noire et, profitant de la transe profonde des deux autres, il le referma et le glissa sous son *deel*. Son serviteur Ma Tsin lui en avait fourni régulièrement pendant quelque temps avant de disparaître. Temüge avait cessé de se demander ce qu'il était devenu mais il soupçonnait Kökötchu d'être pour quelque chose dans sa disparition.

Temüge n'avait aucun moyen d'estimer le passage du temps. Il demeura très longtemps immobile puis fut tiré de sa rêverie par la voix rauque et lointaine du chamane. La suite incohérente de syllabes qu'il prononça fit instinctivement reculer le frère du khan. Gengis remua, ouvrit des yeux vitreux tandis que le débit de Kökötchu

s'accélérait.

Tout à coup, le chamane lâcha la main de Gengis et bascula sur le côté. Le khan sentit les doigts de Kōkōtchu glisser des siens et battit lentement des paupières, encore sous l'emprise de l'opium.

Le chamane gisait sur le flanc, un filet de salive coulant de sa bouche. Le flot de sons étranges cessa et, sans ouvrir les yeux, Kōkōtchu dit, d'une voix basse :

— Je vois une tente blanche dressée devant les murs. Je vois l'empereur parler à ses soldats. Des hommes tendent les bras et l'implorant. C'est un jeune garçon, des larmes coulent sur son visage.

Le chamane se tut, demeura immobile. Craignant que son cœur n'ait lâché, Temüge se pencha vers lui, lui toucha légèrement l'épaule. Kōkōtchu sursauta, se tordit en émettant de nouveau des sons dépourvus de sens. Puis il se calma et la voix basse reprit :

— Je vois des trésors, un tribut. Des milliers de chariots et d'esclaves. De la soie, des armes. Des montagnes de jade, assez hautes pour masquer le ciel. Pour bâtir un empire. Elles brillent !

Temüge attendit la suite mais rien ne vint. Son frère, appuyé contre le treillis d'osier de la yourte, ronflait doucement. La respiration de Kōkōtchu devint régulière, ses poings s'ouvrirent et lui aussi s'endormit. Temüge se retrouva de nouveau seul, impressionné par les mots qu'il venait d'entendre. L'un des deux hommes s'en souviendrait-il ? Lui-même gardait de ses visions un souvenir au mieux imprécis mais il se rappela que Kōkōtchu n'avait pas pris de pâte noire. Il raconterait sans nul doute à Gengis ce qu'il avait vu.

Temüge savait qu'il ne parviendrait pas à réveiller son frère, qui dormirait de longues heures. Gengis était las d'un siège qui durait depuis presque deux ans et saisirait probablement la première occasion d'y mettre fin. Temüge fit la grimace : si la vision de Kōkōtchu se révélait vraie, le khan s'en remettrait à lui en toutes choses à l'avenir.

Temüge songea à égorger le chamane dans son sommeil. La mort d'un homme ayant recours à la magie s'expliquerait aisément. Temüge dirait à son frère que, sous ses yeux horrifiés, une ligne rouge était apparue sur la gorge du chamane. Et c'est lui qui raconterait au khan ce que Kōkōtchu avait vu.

Il dégaina son couteau d'une main qui tremblait légèrement, se pencha vers le chamane. À cet instant, les yeux de Kōkōtchu s'ouvrirent.

— Tu vis donc ? Un moment, j'ai cru que tu étais possédé. J'étais prêt à tuer l'esprit qui s'était emparé de ton corps.

Le chamane se redressa, le regard alerte, l'expression méprisante.

— Tu t'effraies trop vite, Temüge. Aucun esprit ne peut me faire de mal.

Pour des raisons qui étaient propres à chacun d'eux, ni Temüge ni Kōkōtchu ne firent allusion à ce qui avait failli se passer. Ils échangèrent un moment des regards haineux puis Temüge rompit le silence :

— Je vais demander au garde de porter mon frère dans sa yourte. Crois-tu que sa toux sera guérie ?

Kōkōtchu secoua la tête.

— Je n'ai trouvé aucun sort. Emmène-le si tu le souhaites. Je dois réfléchir à ce que les esprits m'ont révélé.

Temüge chercha un commentaire acerbe pour piquer la vanité du chamane mais aucun ne lui vint à l'esprit et il sortit. La neige tourbillonnante l'enveloppa tandis que le guerrier chargeait le khan endormi sur ses épaules. L'expression de Temüge était amère ; rien de bon ne pouvait découler de l'ascension de Kōkōtchu, il en était certain.

Zhu Zhong se réveilla brusquement en entendant des sandales claquer sur le sol. Il secoua la tête pour chasser le sommeil, ignora la faim qui le tenaillait à toute heure. Même la cour de l'empereur en souffrait. La veille, Zhu Zhong n'avait avalé qu'un bol de soupe trop liquide. Il avait préféré croire que les quelques morceaux de viande qui y flottaient provenaient bien des derniers chevaux de l'empereur, abattus quelques mois plus tôt. La vie militaire lui avait appris à ne jamais refuser un repas, même si la viande était pourrie.

Il se leva et tendit la main vers son sabre au moment où un serviteur entra dans la chambre.

— Qui es-tu pour me déranger à cette heure ?

Il faisait encore noir dehors et Zhu Zhong était abruti de fatigue. Il abaissa son arme quand le serviteur se prosterna devant lui.

— Seigneur régent, le Fils du Ciel vous demande, dit l'homme sans lever les yeux.

Zhu Zhong fronça les sourcils, étonné. Jusqu'à ce jour, Xuan, le jeune empereur, n'avait jamais eu l'audace de le convoquer. Maîtrisant sa colère, il décida d'attendre d'en savoir plus, appela ses esclaves pour qu'ils le baignent et l'habillent.

— Seigneur, intervint le serviteur d'une voix mal assurée, l'empereur veut vous voir immédiatement.

— Il attendra mon bon plaisir ! rétorqua Zhu Zhong d'un ton qui acheva de terrifier le serviteur. Sors d'ici.

L'homme se releva péniblement et Zhu Zhong réfréna l'envie de le faire déguerpir plus vite d'un coup de pied.

Les esclaves entrèrent et, malgré la réponse faite au serviteur, Zhu Zhong leur ordonna de se hâter. Il décida de ne pas se baigner et fit

simplement attacher ses longs cheveux par un fermoir de bronze. Puis il endossa son armure en se demandant si les ministres étaient derrière cette convocation impériale.

Lorsqu'il quitta ses appartements, précédé du serviteur trottant dans le couloir, l'aube montrait sa grisaille à chaque fenêtre. C'était son heure préférée, même si elle marquait aussi le réveil de son estomac.

L'empereur se trouvait dans la salle d'audience où Zhu Zhong avait assassiné son père. En passant entre les gardes, le régent se demanda si quelqu'un avait raconté au jeune garçon que l'ancien empereur était mort dans cette pièce. Et de quelle manière.

Les ministres entouraient Xuan comme une volée d'oiseaux aux couleurs vives. Ruin Chu, le premier d'entre eux, se tenait à la droite de Xuan, assis sur le trône qui le rapetissait encore davantage. Le Premier ministre semblait à la fois tendu et arrogant et ce fut avec curiosité que Zhu Zhong s'approcha et s'agenouilla.

— Le Fils du Ciel m'a demandé et je suis venu, dit-il d'une voix claire.

Il vit les yeux de Xuan rivés au sabre qu'il portait à la hanche et devina que l'enfant savait parfaitement ce qui était arrivé à son père. Le choix de la salle était donc en soi une déclaration et Zhu Zhong, dominant son impatience, attendit de découvrir ce qui donnait aux volatiles de l'empereur cette nouvelle assurance. À son étonnement, ce fut Xuan lui-même qui prit la parole :

— Ma ville meurt de faim, seigneur régent.

La voix tremblait légèrement mais elle s'affermait quand il poursuivit :

— Un cinquième de ses habitants ont péri avec la loterie et les jeunes filles qui se sont jetées des murailles.

Zhu Zhong faillit répliquer de façon cinglante mais il devait y avoir autre chose pour que Xuan ose le convoquer.

— On n'enterre plus les morts tant il y a de bouches à nourrir, continua l'empereur. Nous en sommes réduits à la honte de manger nos défunts ou de les rejoindre, et...

— Pourquoi m'avoir fait venir ? dit soudain Zhu Zhong, fatigué des grands airs de Xuan.

Ruin Chu suffoqua d'indignation devant cette interruption effrontée. Zhu Zhong lui accorda à peine un regard. Rassemblant son courage, le jeune garçon se pencha en avant.

— Le khan des Mongols a de nouveau fait monter une tente blanche dans la plaine. L'espion que vous avez envoyé a rempli sa mission, nous pouvons enfin payer un tribut.

Zhu Zhong serra le poing droit. Ce n'était pas la victoire qu'il aurait souhaitée mais la ville serait bientôt un tombeau pour eux tous.

Il dut faire un immense effort pour amener un sourire sur ses lèvres.

— Alors Sa Majesté survivra. Je vais envoyer un messenger au khan et nous entamerons les négociations.

Il vit du mépris sur le visage des ministres et sa haine pour eux redoubla. Tous le considéraient comme l'architecte du désastre qui s'était abattu sur Yenking. La honte de la reddition se répandrait dans la ville en même temps que le soulagement. Des hauts dignitaires de la cour au plus humble pêcheur, tous sauraient que l'empereur était contraint de payer un tribut. Mais ils vivraient, ils s'échapperaient du piège à rats que Yenking était devenue. Une fois que les Mongols auraient touché la rançon, la cour irait chercher des forces et des alliés dans les villes du Sud. Peut-être même obtiendrait-elle le soutien de l'empire Song en invoquant les liens du sang pour écraser l'envahisseur. Il y aurait d'autres batailles contre la horde mongole, mais plus jamais les Jin ne laisseraient leur empereur être pris au piège.

Zhu Zhong se rendit compte qu'il gardait le silence depuis un moment sous le regard scrutateur des ministres. Aucun mot ne pouvait alléger la souffrance amère de ce qu'il devait maintenant faire. Il tenta de la chasser en se disant qu'il ne servait à rien de laisser tous les habitants mourir de faim pour que les Mongols escaladent finalement les murailles et ne trouvent que des cadavres. Avec le temps, les Jin redeviendraient forts. La perspective de la douceur et du luxe du Sud lui redonna un peu le moral. Là-bas, il y aurait de la nourriture et des troupes.

— C'est une sage décision, Fils du Ciel, dit-il en s'inclinant avant de quitter la pièce.

Après son départ, l'un des esclaves qui se tenaient contre le mur s'avança. Le regard du jeune empereur se tourna vers l'homme, dont le port changea subtilement. Sa tête chauve et glabre, y compris les paupières et les arcades sourcilières, luisait d'un riche onguent. Il fixait la porte comme s'il pouvait, à travers elle, suivre le régent des yeux.

— Laisse-le vivre jusqu'à ce que le tribut ait été payé, dit Xuan. Qu'il meure ensuite, le plus douloureusement possible. Pour sa défaite et pour mon père.

Le maître de la Triade Noire des Assassins s'inclina avec respect devant le jeune garçon qui régnait sur l'empire.

— Il en sera ainsi, majesté.

Ce fut étrange de voir enfin les portes de Yenking s'ouvrir. Gengis se raidit sur sa selle quand le premier chariot lourdement chargé sortit lentement. Le fait qu'il fût tiré par des hommes et non par des animaux de trait révélait l'état auquel la ville était réduite. Difficile de ne pas talonner sa monture et d'attaquer après avoir rêvé de cet instant pendant tant de mois. Gengis se dit cependant qu'il avait pris la bonne décision et tourna la tête vers Kōkōtchu, qui se tenait à sa droite, sur un des chevaux de la meilleure lignée du camp.

Le chamane ne put retenir un sourire en voyant sa prophétie se réaliser. Quand il avait décrit sa vision à Gengis, alors que la tente noire était encore dressée devant la ville, le khan lui avait promis la meilleure part du tribut, si tribut il y avait. Non seulement son pouvoir et son influence avaient crû, mais il deviendrait plus riche qu'il ne l'avait jamais espéré. La conscience en paix, Kōkōtchu regardait passer les trésors d'un empire. Il avait menti à son khan, il l'avait peut-être privé d'une victoire sanglante, mais Yenking était bel et bien tombée et il était l'artisan du triomphe mongol. Trente mille guerriers acclamèrent la sortie des chariots jusqu'à s'érailler la voix. Ils savaient qu'ils seraient vêtus de soie verte avant la fin de la journée et, pour des hommes vivant de pillage, c'était là une scène qu'ils raconteraient à leurs petits-enfants. Ils avaient soumis un empereur, et la ville imprenable ne pouvait que vomir ses richesses une fois défaite.

Par les portes grandes ouvertes, les généraux aperçurent pour la première fois une partie de l'intérieur de la ville, une large avenue s'étirant au loin. Gengis toussa dans son poing en regardant le tribut sortir comme une langue d'une bouche édentée. Les hommes qui tiraient les chariots étaient d'une maigreur extrême et titubaient sous l'effort. Lorsqu'ils s'arrêtaient un instant pour se reposer, les officiers jin les fouettaient sauvagement jusqu'à ce qu'ils repartent ou qu'ils meurent.

Des centaines de chariots furent amenés dans la plaine et disposés en files bien nettes par des Jin en sueur qui retournèrent dans la ville en chercher d'autres. Les hommes de Temüge s'efforçaient d'en tenir le compte mais c'était déjà le chaos et Gengis rit en voyant son frère s'affairer, le visage écarlate, crier des ordres en se démenant au milieu de ces richesses qui semblaient avoir surgi du sol.

— Que feras-tu du tribut ? demanda Kachium, qui se tenait près de lui.

Tiré de ses pensées, le khan haussa les épaules.

— Que peut emporter un homme sans être trop chargé pour se battre ?

— Temüge voudrait que nous nous bâtissions une capitale, il te l'a dit ? Il dresse les plans d'une ville qui ressemble plus qu'un peu à une cité jin.

Gengis eut un grognement dédaigneux avant qu'une quinte de toux le fasse se pencher en avant sur sa selle, le souffle coupé. Comme s'il n'avait pas été témoin de ce moment de faiblesse, Kachium poursuivit :

— Nous ne pouvons pas simplement enterrer l'or, frère. Nous devons en faire quelque chose.

Quand Gengis fut capable de répondre, la répartie cinglante qu'il avait préparée lui était sortie de la tête.

— Nous avons parcouru les rues de villes jin, toi et moi. Tu te souviens de leur odeur ? Quand je pense à chez nous, je songe à des ruisseaux d'eau pure et à des vallées d'herbe tendre, pas à la possibilité de jouer aux nobles jin derrière des murailles. N'avons-nous pas montré au monde que les murailles rendent faibles ?

Pour appuyer ses dires, il désigna la file de chariots qui continuait à sortir de Yenking. Plus d'un millier étaient déjà dans la plaine et la colonne s'étirait encore à l'intérieur, au-delà de la porte.

— Alors, nous n'aurons pas de murailles, conclut Kachium. Nos murailles seront les guerriers que tu vois autour de toi, plus solides que n'importe quelle construction de pierre et de chaux.

Gengis lui adressa un regard appuyé.

— Je vois que Temüge a été convaincant.

Kachium parut embarrassé.

— Je me moque de ses visions de places de marché et de maisons de bains. Mais il parle aussi de lieux de savoir, de savants formés à soigner les blessures des guerriers. Il aspire à un temps où nous ne serons plus en guerre. Nous n'en avons jamais connu, mais cela ne signifie pas que c'est impossible.

Les deux hommes regardèrent un moment les files de chariots. Même avec toutes les remontes des tumans, ils auraient du mal à transporter un tel trésor. Il était naturel de rêver aux possibilités qu'il ouvrait.

— J'ai peine à imaginer la paix, avoua Gengis. Je ne l'ai jamais connue. Tout ce que je désire, c'est retourner chez moi et guérir du mal qui m'accable. Chevaucher toute la journée et retrouver ma vigueur. Tu voudrais que je construise des villes dans ma steppe ?

— Pas des villes. Nous sommes des cavaliers, frère. Il en sera

toujours ainsi. Mais peut-être une capitale, une ville unique pour le peuple que nous avons uni. D'après ce qu'en dit Temüge, j'imagine de vastes terrains d'entraînement pour nos guerriers, un endroit où nos enfants pourront vivre sans la peur que nous avons connue.

— Ils s'amolliraient, argua Gengis. Ils deviendraient aussi faibles et inutiles que les Jin, et un jour surgirait un autre ennemi, dur, maigre et dangereux.

Kachium secoua la tête.

— Nous sommes les Loups, mais même des loups ont besoin d'un abri où dormir. Je ne veux pas des maisons de pierre de Temüge, mais nous pourrions peut-être avoir une cité de yourtes que nous déplacerions quand il n'y aurait plus de pâturages.

— Voilà qui est mieux, répondit Gengis. J'y réfléchirai. J'aurai tout le temps de le faire pendant notre retour et tu as raison, nous ne pouvons pas enterrer tout cet or.

Des milliers d'esclaves sortis avec les chariots se tenaient en files misérables. Un grand nombre d'entre eux n'étaient que de jeunes garçons ou filles offerts au khan par l'enfant empereur.

— Ils pourraient construire cette cité pour nous, suggéra Kachium en les montrant. Et quand nous serons vieux, nous aurions un endroit tranquille où mourir.

— J'ai dit que j'y réfléchirais. Qui sait quelles terres Süböteï, Jelme et Khasar ont trouvé à conquérir ? Nous chevaucherons peut-être avec eux sans jamais avoir besoin d'autre chose que la selle d'un cheval pour dormir.

Sachant qu'il ne devait pas insister, Kachium sourit à son frère.

— Regarde tout cela, dit-il. Tu te souviens quand il n'y avait que nous ?

Il n'eut pas besoin de développer. Ils avaient tous deux connu un temps où la mort n'était qu'à un battement de cœur et où tout homme était un ennemi.

— Je m'en souviens, répondit Gengis.

Comparés aux images de leur enfance, les milliers de chariots et les innombrables guerriers qui les entouraient étaient impressionnants. Gengis contemplait encore cette scène quand il vit la silhouette du Premier ministre de l'empereur trotter vers lui. Le khan soupira à la perspective d'une autre conversation tendue avec cet homme. Le représentant de l'empereur feignait la bonne volonté mais son aversion pour les Mongols se manifestait dans chacun de ses regards craintifs. En outre, les chevaux le rendaient nerveux et il les rendait nerveux en retour.

Le Premier ministre s'inclina profondément devant lui avant de dérouler un parchemin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Gengis en jin.

Chakahai lui avait appris cette langue en le récompensant de ses progrès de manière inventive. Le ministre parut troublé mais il se ressaisit rapidement.

— La liste du tribut, seigneur khan.

— Remets-la à mon frère Temüge, il saura quoi en faire.

Ruin Chu rougit en roulant le parchemin.

— Je pensais que vous voudriez vous assurer que tout y est.

— Je n'ai pas même songé que vous pourriez être assez fous pour garder ce qui m'a été promis. Voudrais-tu dire que ton peuple n'a pas d'honneur ?

— N... non, seigneur, bégaya le ministre, mais...

D'un geste, Gengis le fit taire.

— Alors, mon frère s'en occupera.

Il réfléchit un moment, regarda par-dessus la tête du Jin les files de chariots.

— Ton maître n'est pas encore venu m'offrir sa reddition officielle. Où est-il ?

Ruin Chu s'empourpra plus encore en cherchant une réponse. Zhu Zhong n'avait pas survécu à la nuit et le Premier ministre corpulent avait dû se rendre aux appartements du général avant l'aube. Il frémit au souvenir des blessures et des marques couvrant son cadavre. Zhu Zhong n'avait pas eu une mort douce.

— Le général n'a pas survécu à ces temps troublés, répondit-il enfin.

— Que m'importe ! Je te parle de ton empereur. Croit-il que je prendrai son or et que je partirai sans même l'avoir vu ?

Le ministre remua les lèvres mais aucun son ne sortit de sa bouche. Gengis s'approcha de lui.

— Retourne à Yenking et amène-le-moi. S'il n'est pas ici avant midi, toutes les richesses du monde ne sauveront pas ta ville.

Ruin Chu eut l'air effrayé. Il avait espéré que le khan mongol ne demanderait pas à voir un enfant de sept ans. Le petit Xuan survivrait-il à l'entrevue ? Ce n'était pas sûr. Les Mongols étaient cruels et capables de tout. Il n'avait pas le choix, cependant, et il s'inclina plus profondément encore que la première fois.

— Il en sera fait selon votre volonté, seigneur khan.

Tandis que le soleil montait dans le ciel, la longue théorie de chariots fit halte pour laisser sortir le palanquin de l'empereur dans la plaine. Cent hommes en armure flanquaient la boîte portée par des esclaves ayant tous la même taille. Ils avançaient en silence et les Mongols se turent eux aussi pour suivre la procession se dirigeant vers l'endroit où Gengis attendait avec ses généraux. On n'avait dressé

aucune tente spéciale pour l'empereur, mais Gengis ne put s'empêcher d'être impressionné en le regardant approcher. Certes, le jeune garçon n'avait joué aucun rôle dans l'histoire des Mongols mais il symbolisait tout ce à quoi ils entendaient résister en s'unissant. Gengis laissa sa main tomber sur la poignée de son sabre. Lorsque Arslan l'avait forgé, Gengis n'était que le chef d'une cinquantaine d'hommes dans un camp de neige et de glace. Il n'aurait jamais osé rêver alors que l'empereur des Jin accourrait un jour sur son ordre.

Les esclaves posèrent avec une infinie douceur la litière brillant au soleil, se redressèrent et regardèrent droit devant eux. Ruin Chu écarta les rideaux et un jeune garçon s'avança sur l'herbe, vêtu d'une longue tunique verte ornée de pierres précieuses sur des jambières noires. Un col haut l'obligeait à garder la tête droite. Ses yeux ne manifestèrent aucune frayeur lorsqu'ils croisèrent ceux du khan et Gengis éprouva une certaine admiration pour le courage de l'enfant.

Le Mongol fit un pas en avant et sentit sur lui le regard dur des soldats jin.

— Fais-les reculer, dit-il à mi-voix au Premier ministre.

Ruin Chu s'inclina et cria un ordre. Les officiers impériaux fixèrent un moment Gengis avant de reculer lentement, avec réticence. L'idée de pouvoir protéger le jeune empereur au cœur même du camp mongol était ridicule, mais Gengis devinait la loyauté farouche qui animait ces hommes. Simplement, il ne voulait pas qu'un geste malencontreux les surprenne et qu'ils se ruent à l'attaque. Une fois qu'ils se furent éloignés, il ne pensa plus à leur présence et s'approcha de l'empereur.

— Sois le bienvenu dans mon camp, dit-il en langue jin.

L'enfant leva les yeux vers lui sans répondre et Gengis remarqua que ses mains tremblaient.

— Vous avez tout ce que vous vouliez, lâcha soudain l'enfant d'une voix frêle.

— Je voulais que le siège se termine, d'une façon ou d'une autre. C'en est une.

Xuan redressa encore la tête.

— Nous attaquerez-vous, maintenant ?

— Ma parole est de fer, je l'ai dit, petit homme. Si c'était ton père qui se tenait devant moi, je reconsidérerais peut-être la question. Nombreux sont ceux des miens qui applaudiraient à une telle ruse.

Il s'interrompit pour déglutir, ne put retenir un accès de toux.

— J'ai tué des loups, je ne chasse pas le lapin, reprit-il, agacé par le sifflement accompagnant ses mots.

— Je ne serai pas toujours aussi jeune, seigneur khan. Vous pourriez regretter de m'avoir laissé en vie.

Gengis sourit de ce ton de défi précoce, qui fit au contraire

grimacer Ruin Chu. D'un mouvement souple, le khan dégaina son sabre, en posa la pointe sur l'épaule de Xuan, contre le col.

— Tous les grands hommes ont des ennemis. Les tiens entendront que j'ai approché ma lame de ton cou et qu'aucune armée, aucune cité jin, n'a pu l'en écarter. Plus tard, tu comprendras que cela me donne plus de satisfaction que te tuer.

Il toussa de nouveau, s'essuya la bouche de sa main libre.

— Je t'ai offert la paix, petit homme. Je ne dis pas que je ne reviendrai pas, ni que mes fils et leurs généraux ne se tiendront pas sous ces murailles dans les années à venir. Tu t'es acheté la paix pour un an, peut-être deux ou trois. C'est plus que ce que ton peuple a jamais accordé au mien.

Avec un soupir, il remit son arme au fourreau et reprit :

— Une dernière chose, avant que je regagne les contrées de mon enfance...

— Que voulez-vous de plus ? répliqua Xuan.

Il était blême, à présent, mais ses yeux demeuraient froids.

— Agenouille-toi devant moi, empereur des Jin, et je partirai.

Les yeux du jeune garçon s'emplirent de larmes rageuses.

— Je n'en ferai rien !

Ruin Chu s'approcha, se pencha nerveusement vers l'oreille de Xuan.

— Fils du Ciel, vous le devez, murmura-t-il.

Gengis garda le silence et, finalement, les épaules du jeune garçon vaincu s'affaissèrent. Regardant droit devant lui, il s'agenouilla.

— N'oublie pas ce jour quand tu auras grandi, lui recommanda Gengis.

L'enfant ne répondit pas, son ministre le ramena au palanquin et l'aïda à y monter. Le cortège jin se reforma et repartit vers la ville.

Gengis le regarda s'éloigner. Le tribut avait été payé, son armée attendait l'ordre de se mettre en route. Plus rien ne le retenait sur cette plaine maudite qui ne lui avait apporté que faiblesse et frustration.

— Rentrons, dit-il à Kachium.

Un cor retentit et l'ost immense s'ébranla.

La maladie de Gengis s'aggrava pendant les premières semaines du voyage. Il avait la peau brûlante et transpirait constamment, souffrait d'éruptions de boutons au bas-ventre et sous les aisselles. Il avait une respiration laborieuse et sifflante, ne parvenait pas à s'éclaircir la gorge. Il lui tardait de retrouver l'air pur et frais de ses montagnes et, contre tout bon sens, il passait des journées entières en selle à scruter l'horizon.

Un mois après le départ de Yenking, les abords du désert furent en vue et les guerriers firent halte près d'une rivière pour s'approvisionner en eau. Ce fut à cet endroit que les derniers éclaireurs que Gengis avait laissés derrière lui pénétrèrent dans le camp au galop. Deux d'entre eux ne rejoignirent pas leurs camarades autour des feux et allèrent droit à la yourte du khan.

Kachium et Arslan s'y trouvaient avec Gengis et les trois hommes sortirent pour entendre le rapport des éclaireurs couverts de poussière.

— Seigneur... commença l'un d'eux.

Il vacilla et Gengis se demanda pour quelle raison ces hommes avaient chevauché jusqu'à l'épuisement.

— Seigneur, l'empereur a quitté Yenking et se dirige vers le sud. Plus d'un millier de Jin l'accompagnent.

— Il s'est enfui ? s'exclama le khan, incrédule.

— Oui, seigneur. Il a abandonné la ville. Je n'y suis pas entré pour voir combien de survivants elle abritait. L'empereur est parti avec des chariots plus nombreux encore, des esclaves et tous ses ministres.

— Je lui ai donné la paix et il crie au monde que ma parole ne signifie rien pour lui ! s'exclama le khan.

— Peu importe, frère, intervint Kachium. Khasar est dans le Sud, aucune ville n'osera offrir asile à...

Gengis le réduisit au silence d'un geste furieux.

— Je ne retournerai pas là-bas mais toute chose a un prix. Xuan a brisé la paix que je lui avais offerte pour rejoindre ses armées dans le Sud. Tu lui montreras les conséquences de son acte.

— Frère...

— Non, Kachium ! Assez joué. Reconduis tes guerriers là-bas et réduis Yenking en cendres. C'est le prix que je lui ferai payer.

Devant la fureur du khan, Kachium ne put qu'incliner la tête.

— À tes ordres, seigneur.

FIN

NOTE HISTORIQUE

*La Nature nous a laissé cette teinture dans le sang qui fait
que tous les hommes deviennent des tyrans s'ils le peuvent.*

Daniel DEFOE

On ne peut qu'estimer la date de naissance de Gengis Khan. Nomades, les Mongols ne consignèrent ni le lieu ni la date de sa venue au monde. En outre, les petites tribus donnaient aux années le nom d'événements locaux, ce qui rend difficile la comparaison avec les calendriers actuels. C'est seulement lorsque Gengis entre en contact avec le reste du monde que les dates sont connues avec certitude. Il envahit la région du Xixia, située au sud du désert de Gobi, en 1206 et fut proclamé khan de toutes les tribus la même année. Sur le calendrier chinois, c'était l'année du Feu et du Tigre, à la fin de l'ère Tahie. Il avait peut-être alors seulement vingt-cinq ans... ou trente-huit. Je ne me suis pas attardé sur les années de guerres et d'alliances au cours desquelles il réunit les grandes tribus sous son commandement. Si intéressant que soit le processus, l'histoire de Gengis a toujours eu plus d'ampleur. Je recommande *L'Histoire secrète des Mongols* à ceux qui veulent en savoir plus sur cette période.

L'alliance naïman fut la dernière grande coalition qui résista au mouvement. Le khan des Naïmans escalada effectivement le mont Nakhu, montant de plus en plus haut sur ses pentes à mesure que l'armée de Gengis avançait. Celui-ci offrit la vie sauve aux féaux du khan, mais ils la refusèrent et furent massacrés jusqu'au dernier. Le reste des guerriers et des familles fut intégré.

Kökötchu fut un chamane puissant, connu aussi sous le nom de Teb-Tengerri. On sait peu comment il devint influent. Hoelun et Börte se plaignirent toutes deux de lui à Gengis à plusieurs reprises. L'influence qu'il exerçait sur le khan devint une source de vive inquiétude pour l'entourage de Gengis. Celui-ci croyait en un père ciel unique, déisme s'appuyant sur le monde des esprits du chamanisme. Kökötchu demeure une énigme et je n'ai pas fini de raconter son

histoire. Chez les Mongols, une loi interdisait de verser le sang des rois et des saints hommes.

Lorsque les tribus se rassemblèrent à l'appel de Gengis, le khan des Ouïgours rédigea une déclaration d'allégeance presque identique à celle que j'évoque. Toutefois, ce sont des hommes du clan khongkhotan et non woyela qui frappèrent Khasar et obligèrent Temüge à s'agenouiller.

Gengis inonda bien la plaine du Xixia et fut contraint de battre en retraite devant la montée des eaux. Si l'épisode dut être embarrassant, la destruction des récoltes amena le roi à la table de négociation et donna finalement un vassal aux Mongols. Ce n'était probablement pas la première fois que Gengis exigeait un tribut. On sait que les Mongols avaient coutume d'en imposer à leurs ennemis, mais jamais à une telle échelle. Il est intéressant de se demander ce que Gengis dut faire des richesses du Xixia et, plus tard, de la ville de l'empereur. Il se souciait peu de biens personnels au-delà de ce qu'il pouvait emporter à cheval. Un tribut impressionnait les guerriers et marquait la domination de Gengis mais n'avait pas une grande utilité pratique.

Le sort des Xixia aurait été différent si le prince Wei de l'empire Jin avait répondu à leur appel à l'aide. Son message (traduit) fut effectivement le suivant : « Il est à notre avantage que nos ennemis se battent entre eux. Où est le danger pour nous ? »

Ce fut par hasard que Gengis contourna la Grande Muraille de Chine : le chemin menant à Yenking à travers les terres xixia faisait le tour de la muraille. Il faut cependant savoir que cette muraille ne constituait un obstacle réel que dans les montagnes entourant Yenking, connue plus tard sous le nom de Pékin et aujourd'hui de Beijing. À d'autres endroits, la muraille s'était effondrée ou se réduisait à une levée de terre avec parfois un poste de garde. Dans les siècles qui suivirent, la muraille devint une barrière continue contre toute invasion.

La transcription des noms propres chinois est toujours approximative puisqu'on doit utiliser un alphabet étranger pour produire un son équivalent. Ainsi, Xixia est parfois rendu par Tsi-Tsia ou Hsi-Hsia, et Jin par Chin ou même Kin. On trouve Sung pour Song dans plusieurs textes. J'ai relevé vingt et une transcriptions de Gengis, des exotiques Gentchiscan et Tchen-Kis aux plus prosaïques Jingis, Chinggis, Jengiz et Genghis. Le mot mongol *ordo* ou *ordu* signifie camp ou quartier général et nous en avons tiré le mot « horde ». Certains dictionnaires donnent au mot « chamane » une origine

mongole et les Gurkhas népalais tiennent peut-être leur nom de « Gurkhan », soit khan des khans.

Gengis eut quatre fils légitimes. Comme pour tous les noms mongols, les transcriptions diffèrent, de même qu'on trouve parfois le nom de Shakespeare sous la forme de Shaksper. Ainsi, au lieu de Djötchi, on pourra avoir Jochi ou Juji, Djaghatai pour Chatagai et Ogedai pour Ögödei. Tolui, son dernier fils, s'écrit aussi parfois Tule.

En plus de la princesse xixia, Gengis accepta souvent pour épouses des femmes données par ses ennemis vaincus. Un de ses derniers décrets rendit tous ses enfants légitimes, mais la décision n'affecta apparemment pas le droit d'hériter de ses premiers fils.

Les villes ceintes de murailles ont toujours posé un problème à Gengis. Au moment de son assaut contre Yenking, la cité était entourée de villages fortifiés abritant des réserves de céréales et d'armes. Des douves protégeaient les murs de la ville, épais de près de cinquante pieds à leur base et tout aussi élevés. Yenking comptait treize portes solidement construites et possédait ce qui demeure à ce jour le plus long canal au monde : plus de quinze cents kilomètres jusqu'à Hangzhou. La plupart des capitales du monde sont nées au bord d'un grand fleuve. Pékin fut bâtie autour de trois grands lacs – Beihei au nord, Zhonghai (ou Songhai) au centre et Nanhai au sud. Il s'agit peut-être du lieu d'habitat humain continu le plus ancien puisque les traces de présence humaine y remontent à un demi-million d'années, avec ce qu'on appelle parfois « l'homme de Pékin ».

À l'époque de l'attaque de Gengis par la passe de la Gueule du Blaireau, Yenking venait de connaître une période de développement qui se traduisait par des murailles de huit kilomètres de circonférence et une population de deux cent cinquante mille foyers, soit environ un million d'habitants. Il est possible d'imaginer qu'un demi-million de plus n'apparaissaient dans aucun recensement officiel. À cette époque, la célèbre Cité Interdite et le Palais d'Été de l'empereur (mis à sac par des troupes britanniques et françaises en 1860) n'existaient pas encore. Aujourd'hui la ville a une population de quinze millions d'habitants et on peut franchir en voiture la passe qui fut le théâtre d'une des batailles les plus sanglantes de l'histoire. La date en est connue : 1211. Gengis était le chef de son peuple depuis cinq ans. Il était au summum de sa force physique et combattait avec ses hommes. Il est peu probable qu'il ait eu alors beaucoup plus de quarante ans, mais il n'en avait peut-être que trente, comme je l'ai mentionné.

La bataille de la Gueule du Blaireau est considérée comme l'une

des plus grandes victoires de Gengis. Avec des troupes très inférieures en nombre et sans possibilité de manœuvre, il envoya des hommes escalader des montagnes jugées inaccessibles afin de prendre l'ennemi à revers. La cavalerie jin fut mise en déroute par les Mongols et dut battre en retraite dans ses propres lignes. Dix ans plus tard, des ossements jonchaient encore le sol sur cinquante kilomètres à la ronde. Avec les problèmes habituels de transcription, la passe est mentionnée dans des textes anciens sous le nom de Yuhung, qui peut se traduire par « blaireau ».

Après avoir perdu la bataille, le général Zhu Zhong retourna effectivement à Yenking, assassina l'empereur et se proclama régent.

La ville de Yenking était imprenable, avec près d'un millier de tours hérissant ses murailles. Chacune était défendue par des arbalètes géantes pouvant tirer d'énormes projectiles à un kilomètre de distance. Les Jin disposaient en outre de trébuchets capables de projeter de lourdes charges à des centaines de mètres des murailles. Ils connaissaient la poudre et commençaient à l'utiliser pour faire la guerre, mais uniquement de manière défensive à l'époque. Leurs catapultes lançaient sur l'ennemi des pots en argile remplis de pétrole distillé : de l'essence. Prendre d'assaut une telle forteresse aurait brisé les reins de l'armée des Mongols, qui choisirent plutôt de dévaster les environs et d'affamer Yenking pour la forcer à se rendre.

Cela prit quatre ans et les habitants en étaient réduits à manger leurs morts lorsqu'ils ouvrirent enfin les portes et capitulèrent, en 1215. Gengis accepta leur reddition, accompagnée d'un tribut d'une valeur inimaginable. Puis il retourna sur les pâturages de son enfance, comme il le fit toute sa vie. À peine avait-il tourné le dos que l'empereur s'enfuit dans le Sud. Si Gengis ne revint pas lui-même à Yenking, il envoya une armée venger cette trahison. Certaines parties de la ville brûlèrent pendant un mois.

Malgré sa haine des Jin, Gengis ne serait pas celui qui finirait par les soumettre. Cela incomberait à ses fils et à son petit-fils Kublai Khan. À son apogée, Gengis partit de Chine pour aller vers l'ouest. Certes, les monarques islamiques refusèrent de reconnaître son autorité, mais il était trop visionnaire pour agir sans réflexion. Fait étrange, et longuement débattu par les historiens, il quitte la Chine alors qu'elle est sur le point de tomber à ses pieds. Peut-être s'est-il simplement laissé détourner de sa haine par le défi du shah du Khwarezm. Gengis n'était pas homme à ne pas relever un défi, quel qu'il soit. Il semblait au contraire les aimer.

Comprenant la notion de nation et de lois, il élaborait lentement son propre code, le Yasa.

« Si les grands, les chefs militaires et les chefs des nombreux descendants du khan qui naîtront plus tard n'adhèrent pas strictement au Yasa, le pouvoir de l'État sera brisé et disparaîtra. Ils auront beau chercher Gengis Khan, ils ne le trouveront pas. » Ce sont les propres mots de Gengis Khan.

Nous avons ici le visionnaire capable de rêver d'une nation à partir de tribus dispersées et de saisir ce que cela impliquait de diriger un territoire aussi vaste.

Gengis utilisa comme je le décris le système des tentes blanche, rouge et noire. C'était en quelque sorte de la propagande visant à obtenir la chute rapide des villes par la peur. Les troupeaux mongols ayant toujours besoin de pâturages, il fallait éviter autant que possible les longs sièges, qui ne correspondaient ni au tempérament mongol ni à la façon de Gengis de faire la guerre, dans laquelle rapidité et mobilité étaient des facteurs essentiels. De même, pousser des prisonniers devant soi pour affaiblir les défenses de l'ennemi relevait pour lui du simple bon sens, toute cruauté mise à part. À certains égards, Gengis était fondamentalement pragmatique, mais il convient de mettre aussi l'accent sur l'un des objectifs de la guerre mongole : la vengeance. La phrase « Nous avons perdu beaucoup de bons guerriers » servait souvent à justifier un assaut général après un revers.

Le khan n'hésitait pas non plus à expérimenter des techniques et des armes nouvelles, comme la longue lance. L'arc serait toujours l'arme de prédilection des cavaliers mongols, mais ils utilisèrent la lance exactement de la même façon que les chevaliers médiévaux : pour des charges lourdes contre l'infanterie ou la cavalerie ennemie.

La ruse est un autre élément clef pour comprendre un grand nombre des victoires mongoles. Pour Gengis et ses guerriers, un combat loyal était presque déshonorant. Une victoire remportée par la ruse leur paraissait plus glorieuse et ils cherchaient toujours un moyen de tromper leur ennemi par de fausses retraites, des réserves cachées, des mannequins de paille sur des chevaux de remonte. Baden-Powell fit usage des mêmes procédés pour défendre Mafeking, sept siècles plus tard, avec de faux champs de mines, des barbelés invisibles et autres stratagèmes. Il y a des choses qui ne changent jamais.

L'épisode où Jelme aspire le sang de la plaie au cou de Gengis est intéressant. Dans les documents, on ne parle pas de poison, mais comment expliquer ce geste autrement ? Il n'est pas nécessaire d'aspirer le sang d'une simple blessure, cela ne hâte en rien la cicatrisation et pourrait même faire exploser des parois artérielles déjà affaiblies. Historiquement, l'épisode eut lieu plus tôt mais il est tellement extraordinaire que je n'ai pas voulu l'omettre. C'est le genre d'incident que l'histoire a tendance à réécrire, surtout quand une tentative d'assassinat à demi réussie peut apparaître comme déshonorante.

J'ai laissé de côté un autre événement historique au cours duquel un Mongol banni et affamé s'empare du plus jeune fils de Gengis, Tolui, et dégage un poignard. Nous ignorons quelle était son intention, car Jelme et d'autres l'abattirent aussitôt. De tels faits pourraient expliquer pourquoi par la suite, lorsque les Mongols furent aux prises avec les Assassins arabes originaux, ils ne reculèrent devant rien pour les anéantir.

Loin d'être invincible, Gengis fut de nombreuses fois blessé au combat. La chance fut cependant toujours avec lui et il survécut, justifiant peut-être ainsi la conviction de ses guerriers : leur khan était un homme protégé par les esprits et destiné à conquérir.

Quelques mots enfin sur les distances parcourues : l'un des principaux avantages de l'armée mongole, c'était qu'elle pouvait surgir n'importe où pour une attaque surprise. Des témoignages dignes de foi font état de près de mille kilomètres parcourus en neuf jours, soit cent dix kilomètres en une journée, ou de chevauchées plus extrêmes encore, de deux cent vingt kilomètres en une journée. Les Mongols couvraient ces longues distances en changeant de montures, mais Marco Polo rapporte que des messagers du khan parcouraient quatre cents kilomètres de l'aube au coucher du soleil. En hiver, les Mongols lâchent dans la steppe leurs chevaux particulièrement endurants. Ces bêtes mangent suffisamment de neige pour étancher leur soif et parviennent à trouver dessous de quoi se nourrir. Lorsque le moine franciscain Jean du Plan Carpin traverse les plaines pour se rendre auprès de Kublai Khan puis à Karakorum, les Mongols lui conseillent de troquer ses chevaux contre des bêtes mongoles s'il ne veut pas les voir mourir de faim. Les chevaux mongols ne couraient pas ce risque. Les chevaux occidentaux, eux, étaient élevés pour leur puissance ou pour leur rapidité à la course, pas pour leur endurance.

L'épisode des pétales tombant des murailles est authentique. Soixante mille jeunes filles se jetèrent des remparts de Yenking pour ne pas voir leur ville tomber aux mains des envahisseurs.